40911/13

O XI 57

ŒUVRES

PHILOSOPHIQUES

DE PAUW.

TOME III.

CE VOLUME CONTIENT

Dissertation sur l'Amérique et les Américains, contre les recherches philosophiques, &c. par Dom Pernety ; suivie de la défense de cet Ouvrage, par Pauw.

3354 t.

RECHERCHES

PHILOSOPHIQUES

SUR

LES AMÉRICAINS,

Ou mémoires intéressans pour servir à l'histoire de l'espèce humaine.

Studio disposta fideli.

LUCRÈCE.

TOME III.

A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

L'an III de la République française, une et indivisible.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PRÉFACE.

ON m'avoit donné une grande idée *des Recherches philosophiques sur les Américains.* Je les lus d'abord avec précipitation, et j'y trouvai bien des recherches et des réflexions très-sensées, et des assertions très-hasardées, pour ne rien dire de plus, avancées avec un ton affirmatif, un style vif, et une confiance qui devoient en imposer aux lecteurs ignorans dans ces matières. Je relus ensuite avec attention, et je me confirmai dans ma première idée. Pauw, ou connoît peu l'Amérique et ce qu'elle contient, ou pour appuyer l'opinion d'un Auteur, qu'il a adoptée sans une connoissance de cause assez fondée, il s'est fait un devoir de décrier tout le nouveau Monde et ses productions. Dans toutes les relations de l'Amérique, j'avois vu la plûpart des choses qui y sont rapportées. Etonné de les voir contredites, ou travesties, je me contentai de faire quelques notes sur les

endroits les moins exacts. Mon dessein étoit de les insérer dans la Gazette littéraire. M'ayant ensuite paru trop nombreuses, je les mis en ordre, et j'en composai une dissertation particulière. J'en communiquai la première partie, et on n'y désapprouva pas mes réfutations. La vérité me sera toujours chère ; elle doit l'être à tout le monde ; l'Auteur la reconnoîtra dans ma dissertation.

DISSERTATION

SUR

L'AMÉRIQUE,

ET

LES NATURELS DE CETTE PARTIE DU MONDE.

QUATRIÈME PARTIE.

IL vient de paroître un ouvrage sous le titre de *Recherches Philosophiques sur les Américains*. L'Auteur s'efforce d'y donner l'idée la plus désavantageuse du nouveau Monde et de ses habitans. Le ton affirmatif et décidé avec lequel il propose et résoud ses questions; le ton d'assurance avec lequel il parle du sol et des productions de l'Amérique, de sa température, de la constitution corporelle et spirituelle de ses habitans, de leurs mœurs et de leurs usages, enfin des animaux, pourroit faire croire qu'il a voyagé dans tous les pays de cette vaste étendue de la terre; qu'il a vécu assez long-temps avec tous les peuples qui l'habitent. On seroit tenté de

soupçonner que, parmi les voyageurs qui ont fait de longs séjours, les uns nous ont conté des fables, ont travesti la vérité par imbécillité, ou l'ont violée par malice. (*Discours prél.*) Les autres, étourdis par le vertige de leur enthousiasme, ont si mal vu les choses, qu'ils auroient dû, par respect pour la raison, s'abstenir de les décrire. Il est fâcheux pour nous qu'ils n'aient pas eu le respect pour la vérité, et les yeux de Pauw.

L'Amérique, dit cet Auteur dans son discours préliminaire, l'Amérique plus que tout autre pays, offre des phénomènes singuliers et nombreux, mais ils ont été si mal observés, plus mal décrits, et si confusément assemblés, qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable. Il a fallu s'armer d'opiniâtreté pour se frayer une route au travers des contradictions vicieuses des voyageurs, à qui les extravagances ont moins coûté qu'au reste des hommes.

Le nouveau Monde est, suivant lui, (*tome I, page 15.*) une terre absolument ingrate, et comme en horreur à la nature. Entre les végétaux exotiques importés en Amérique, les arbres à noyaux, comme les amandiers, les pruniers, les cerisiers, les noyers, y ont foiblement prospéré et presque pas du tout. Les pêchers et les abricotiers n'ont fructifié qu'à l'isle de Juan-Fernandez : ils ont dégénéré

ailleurs ; notre seigle et notre froment n'ont pris que dans quelques parties du nord. Le climat de l'Amérique étoit au moment de sa découverte, très-contraire à la plûpart des animaux quadrupèdes, et sur-tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés et viciés dans toutes les parties de leur organisme d'une force étonnante. La terre ou hérissée de montagnes en pic, ou couvertes de forêts et de marécages, offroit l'aspect d'un désert stérile et immense. Les premiers aventuriers qui y firent des établissemens, eurent tous à essuyer les horreurs de la famine, ou les derniers maux de la disette. Dans les parties méridionales, et dans la plûpart des isles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaisantes, et même mortelles.

Ce terrain fétide et marécageux faisoit végéter plus d'arbres vénimeux qu'il n'en croît dans les trois autres parties de notre globe ; — la surface de la terre, frappée de putréfaction, y étoit inondée de lézards, de couleuvres, de serpens, de reptiles et d'insectes monstrueux par leur grandeur et l'activité de leur poison. Enfin, un abâtardissement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les quadrupèdes, jusqu'aux premiers principes de l'existence de la génération. (*tome I, page* 9.)

C'est sans doute un spectacle grand et terrible, ajoute Pauw, de voir que la nature ait tout donné à notre continent pour l'ôter à l'autre, et que dans ce dernier tout y soit dégénéré ou monstrueux. Un sol aride dans ses montagnes, marécageux dans ses plaines, stérile par sa nature dans toute sa surface, trompant toujours l'espérance de ses cultivateurs les plus laborieux. Tout jusqu'aux hommes et aux animaux conduits de l'ancien Monde dans le nouveau, a essuyé sans exception (*tome I, page* 13.) une altération sensible, soit dans leurs forces, soit dans leur instinct. Comme les végétaux, ils y sont venus tout rabougris, leur taille s'est dégradée, (*ibid*) et par un contraste singulier, les ours, les tigres, les lions américains sont entiérement abâtardis, petits, pusillanimes et moins dangereux mille fois que ceux de l'Asie et de l'Afrique.

C'est principalement au climat de l'Amérique que l'on doit attribuer les causes qui ont vicié leurs qualités essentielles, et fait dégénérer la nature humaine. Il résulte des expériences faites sur les Créoles, qu'ils donnent dans leur tendre jeunesse, ainsi que les Américains, quelques marques de pénétration, qui s'éteint au sortir de l'adoles-

cence : ils deviennent hébétés, nonchalans, inappliqués, et n'atteignent à la perfection d'aucune science, ni d'aucun art. Aussi dit-on, par forme de proverbe, qu'ils sont déjà aveugles, quand les autres hommes commencent à voir.

Nous n'avons considéré jusqu'à présent, continue cet Auteur, les peuples de l'Amérique, que du côté de leurs facultés physiques, qui étant essentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales. La dégénération avoit atteint leurs sens et leurs organes ; leur ame avoit perdu à proportion de leurs corps. La nature ayant tout ôté à un hémisphère de ce globe, pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfans, dont on n'a encore pu faire des hommes.

Une insensibilité stupide fait le fond du caractère de tous les Américains ; leur paresse les empêche d'être attentifs aux instructions ; aucune passion n'a assez de pouvoir pour ébranler leur ame, et l'élever au-dessus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'usage des mains et de la langue, ils sont réellement inférieurs au moindre des Européans ; privés à la fois d'intelligence et de perfectibilité, ils n'obéissent qu'aux im-

pulsions de leur instinct : aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur : leur lâcheté impardonnable les retient dans l'esclavage où elle les a plongés, ou dans la vie sauvage, dont ils n'ont pas le courage de sortir. Les vrais Indiens occidentaux n'enchaînent point leurs idées : ils ne méditent point et manquent de mémoire.

Si nous avons dépeint les Américains, dit-il encore, comme une race d'hommes, qui ont tous les défauts des enfans, comme une espèce dégénérée du genre humain, lâche, impuissante, sans force physique, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit ; quelque révoltante et hideuse que soit cette image, nous n'avons rien donné à l'imagination en faisant ce portrait (*Discours préliminaire*), qui surprendra par sa nouveauté, parce que l'histoire de l'homme naturel a été plus négligée qu'on ne pense. Enfin, l'Amérique est aux yeux de Pauw une terre que la nature semble avoir faite dans sa colère, pour laquelle elle n'a que des entrailles de marâtre, et sur laquelle elle a versé avec complaisance tous les maux, toutes les amertumes de la boîte de Pandore, sans y laisser échapper la moindre portion des biens qu'elle renfermoit.

Telle est l'esquisse du portrait de l'Amé-

rique et de ses habitans, que Pauw nous présente. Il a puisé ses couleurs, dit-il, autant qu'il a été possible, dans les Auteurs contemporains de la découverte du nouveau Monde, qui ont pu le voir avant qu'il eût été entiérement bouleversé par la cruauté, l'avarice et l'insatiabilité des Européans.

A ce portrait, où l'on croiroit aisément que le peintre a trempé son pinceau dans l'humeur noire de la mélancolie, et délayé ses couleurs dans le fiel de l'envie, dont tous les traits semblent avoir été placés et conduits, non par la philosophie qu'il annonce avoir présidé à son ouvrage, mais par un amour-propre offensé, par un parti pris d'humilier la nature humaine ; me seroit-il permis d'en présenter un au public des mêmes objets, qui, pour être plus riant et plus flatteur, n'en sera pas moins ressemblant ?

Si Pauw avoit voyagé en Amérique, et l'eût parcourue en personne, il l'auroit vraisemblablement considérée et observée avec d'autres yeux. Il n'auroit pas fait son livre, à moins que ce ne fût un parti pris de déguiser le vrai, de le trahir quelquefois, et de le contredire par-tout où il le trouveroit. Oseroit-on faire ce reproche à Pauw ? à lui, dont l'ouvrage paroît être le fruit de tant de veilles,

de lectures et de réflexions ? non, je n'oserois le penser; mais ne pourroit-on pas le soupçonner d'avoir fait beaucoup de lectures trop précipitées, d'avoir lu et vu les choses avec des yeux mal prévenus, mal affectés : de n'avoir extrait et ramassé que ce qu'il a trouvé de propre à étayer une hypothèse enfantée par une imagination un peu trop énivrée de tendresse pour notre hémisphère, et pour ses habitans. Il ne doit pas se croire assez privilégié pour être exempt des préjugés de l'éducation, qui présentent tant d'obstacles à la vraie philosophie. La prévention croît avec l'âge ; l'éducation nous inspire des erreurs ; elle nous donne des goûts, qui se fortifient de plus en plus ; nous nous habituons à des usages ; ils nous plaisent, et influent tellement sur notre façon de voir et de penser, que nous croyons voir par les yeux de la philosophie, lorsque nous ne voyons que par ceux de l'éducation ; nous ne trouvons bons et beaux les usages des autres pays, que quand ils ont au moins quelque conformité avec les nôtres. Le pain, le vin, nos mets et leurs apprêts sont de si bonnes choses ! n'est-ce pas être imbécille, stupide, que de s'en tenir à la cassave, au chica, à des fruits, à des patates, à des chairs d'animaux et de poissons boucannés ? Nous

faisons parler ainsi notre éducation sous le nom de la philosophie. Cependant, à considérer notre hémisphère, ou tout ce que renferme ce que nous appelons l'ancien monde, avec des yeux vraiment philosophiques, Pauw y auroit vu que la nature n'a pas tout ôté à l'Amérique pour le donner à notre continent. Il auroit vu dans celui-ci des Lapons, des Samoyèdes, des Tartares, occupés de la chasse des animaux, pour trouver leur nourriture et leurs vêtemens ; un climat livré au froid le plus vif et le plus rigoureux, où les fruits, ni les grains, ni les arbres même ne peuvent germer ; où les hommes, mille fois plus misérables, à notre façon de penser, que ne le sont les trois quarts et demi des peuples de l'Amérique, n'offrent à nos yeux que le spectacle effrayant d'une terre maudite, et la nature humaine ainsi que l'animale absolument dégradée. D'un autre côté, les déserts sablonneux et brûlans de l'Afrique, ce fourneau où les hommes énervés semblent être, par leur couleur, la victime et la proie du feu que la nature y entretient toujours allumé.

Si je considère nos climats tempérés, j'y trouve des montagnes arides, toujours, ou brûlées par les rayons du soleil, ou livrées

à la fureur des froids aquilons ; leurs sommets menacer le ciel ; et se plaindre de n'avoir pas encore vu leurs têtes altières débarrassées de l'immense fardeau des glaces et des neiges qui les couvrent.

J'y vois, à la vérité, des plaines riantes et agréables, où le doux murmure des ruisseaux s'unit au chant ravissant des oiseaux, pour flatter notre ouie, pendant que notre odorat est charmé, et nos yeux enchantés d'y voir ces plaines émaillées de fleurs, couvertes de grains, d'arbres fruitiers, et de troupeaux. Mais que produiroient-elles d'elles-mêmes ? des ronces et des épines, quelques fruits agrestes, dont la saveur révoltante les feroit abandonner à des animaux, qui les dédaigneroient. Sont-ce là ces pays de l'Amérique exposés sous les mêmes parallèles que les nôtres, ces pays où les fleurs les plus suaves naissent sans cesse sous vos pas, et où les fruits les plus excellens croissent dans la plus grande abondance, et sans culture.

Quel privilége a donc notre continent sur celui de l'Amérique ? celui d'être habité par des hommes, condamnés à un travail sans relâche ; obligés pour satisfaire leurs besoins les plus pressans, de manger la nourriture même la moins ragoûtante, d'arroser sans cesse de

leur sueur et de leurs pleurs cette terre, le jouet d'un climat inconstant, cette terre qui ne trompe que trop souvent leurs espérances, et dont la beauté riante est l'effet, non d'une nature empressée, comme en Amérique, de satisfaire les desirs de ses enfans; mais d'une nature forcée de rire d'une grimace convulsive, dont notre orgueil et notre amour-propre ont su nous apprendre à nous contenter; qui plus est, à la trouver belle.

Ce ne sont pas ces hommes vêtus d'or et de pourpre, dont l'indolence mollement étendue sur le duvet, nargue les injures de l'air sous des lambris d'or et d'azur; qui n'ouvrent les yeux que pour être éblouis par l'éclat du luxe dont ils sont environnés, et ne tendent les mains qu'à des mets apprêtés pour irriter leur appétit émoussé, ou pour satisfaire leur sensualité, aux dépens de la vie et du travail de ces hommes qui gémissent sous le poids de leur cruelle tyrannie; ce sont ceux-ci qu'il faut consulter; à eux appartient de comparer l'état du sol de l'Amérique et de ses habitans, avec l'état et la valeur de notre continent. Croiroit-t-on que s'ils en étoient parfaitement instruits et persuadés, ils diroient avec Pauw, que la nature les a privilégiés; qu'elle a tout ôté à

l'Amérique pour le donner à la terre qu'ils habitent. Qui pourroit le penser, sur le portrait naïf, sincère, que je vais tracer ci-après, sur le rapport d'Auteurs vrais, et sur ce que j'ai vu moi-même ? On pourra dire ensuite avec moi du tableau prétendu philosophique de Pauw, ce qu'il dit (*tom.* 2.) des historiens Espagnols, au sujet du Pérou : Malheureusement tout ce tableau, lorsqu'on l'examine avec attention, n'est qu'une fiction, un tissu de faussetés et d'exagérations, que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux loix de l'histoire, qui veut que l'on détruise toutes les erreurs spécieuses qui pourroient devenir des vérités historiques, si l'on continuoit de les adopter aveuglément.

Il n'est pas surprenant de trouver des relations différentes entre elles sur le même pays, et sur les mêmes peuples : elles ont été écrites en différens temps ; les usages avoient pu changer, ainsi que la superficie du sol, par la fréquentation des Européans, qui s'y sont établis. Les naturels du pays se sont souvent accommodés des façons de vivre et d'agir de leurs nouveaux hôtes, ils ont ou quitté tout-à-fait leurs anciens usages, ou les ont changés en partie : ainsi, pour

les anciennes coutumes, il faut s'en tenir aux anciennes relations, et leur donner la préférence sur les nouvelles, quand elles ont les trois conditions requises pour une bonne histoire ; qu'elles aient été composées par des Auteurs désintéressés dans leurs recits; que ces Auteurs n'ont point voulu se jouer de la vérité, et qu'à une bonne mémoire ils joignoient assez d'intelligence et d'esprit pour bien raconter ce qu'ils ont vu. Ceux que je citerai sont exempts de reproches à cet égard; on peut compter sur les extraits qui formeront le contraste du tableau de l'Amérique, que nous a présenté Pauw.

J'accorde à cet Auteur qu'il peut y avoir de l'exagération dans quelques récits des historiens Espagnols au sujet de l'Amérique ; que si tout ce qu'ils disent de l'état politique du Pérou avant l'arrivée de Pizarro, étoit vrai, on seroit forcé d'avouer qu'il y avoit dans cette partie du nouveau continent une infinité de villes spacieuses, ornées d'édifices superbes, de campagnes fertiles, peuplées de bestiaux et de cultivateurs, plongés dans l'abondance, des loix admirables, et ce qui est plus rare encore, des loix respectées ; que si l'on en croyoit à tous ces écrivains, à peine eût-on trouvé un peuple qui eût

joui d'une aussi grande félicité que les Péruviens, sous le gouvernement des Incas.

Mais quelque mortifiant qu'il soit pour l'amour-propre, et la vanité des Européans, de trouver dans un nouveau monde des hommes qui les valent à beaucoup d'égards, faut-il que, parce qu'ils se croient les plus éclairés, les plus ingénieux, les plus spirituels et les plus raisonnables des hommes, ce préjugé les aveugle au point de nier tout; et de dire contre l'évidence avec Pauw (*tom.* 2.): Si les Espagnols avoient trouvé tant de villes dans ce pays-là, il en resteroit les noms? mais on n'y apperçoit les debris d'aucune cité bâtie sous les Incas; -- quant à Cusco, leur résidence ordinaire, il est très-vraisemblable qu'elle méritoit à peine le nom de bourgade dans le temps de sa plus grande splendeur, -- le reste de l'Amérique n'étoit peuplé que de familles éparses, qui n'avoient point de demeure fixe; et qui dans les hordes, composées de quelques cabanes, traînoient la vie la plus misérable.

Lorsque Pauw s'exprimoit à-peu-près dans les termes ci-dessus; il avoit lu le mémoire de la Condamine sur quelques anciens monumens du Pérou, inséré dans les mémoires

mémoires de l'Académie de l'année 1746. Pauw le croit. (*tom.* 2.) Mais il s'est bien donné de garde d'en rapporter le texte, trop opposé au projet formé par celui-ci, de décrier l'Amérique et ses habitans. On en jugera par le court extrait de ce mémoire que je vais rapporter.

« Sans s'arrêter à un récit, dont les cir-
» constances peuvent être exagérées, dit la
» Condamine, on ne peut nier, à la vue des
» ruines différentes qu'on rencontre encore
» aujourd'hui en différens endroits du Pérou,
» que ces peuples, quoiqu'ils n'eussent ni l'u-
» sage du fer, ni aucunes connoissances des
» mécaniques, de l'aveu de tous les his-
» toriens, n'eussent trouvé le moyen de trans-
» porter, d'élever et d'assembler, avec beau-
» coup d'art, des pierres d'une grosseur pro-
» digieuse, et souvent de figure irrégulière.
» Le P. Acosta, témoin oculaire, assure que
» ces masses ne peuvent être vues sans éton-
» nement, et dit avoir mesuré lui-même
» dans les ruines de Tranguanaco, une
» pierre de 38 pieds de long, sur 18 de
» large et 6 d'épaisseur, et qu'il y en avoit
» de beaucoup plus grandes ». Dire qu'ils ont fait tout cela avec *beaucoup d'art*, c'est, à mon avis, avouer que les Péruviens avoient

quelques connoissances des mécaniques. Les preuves que la Condamine donne ensuite de leur habileté dans les arts, de leur adresse dans l'exécution des pièces de sculpture, d'orfévrerie, etc. ne détruisent pas moins l'idée que Pauw s'efforce en vain de nous inspirer de l'ignorance crasse, de la maladresse, de l'inéptie et de l'indolence étrange des Américains. C'est, d'après ses propres yeux, que la Condamine va vous parler. Je crois devoir prévenir le lecteur, dit ce Savant, dont la sincérité égale les vastes connoissances; je crois devoir prévenir le lecteur que la description que je vais faire des ruines voisines de Cannar, peut bien donner une idée de la nature, de la forme, et peut-être de la solidité des palais et des temples bâtis par les Incas; mais non de leur étendue, ni de leur magnificence.

Il y avoit donc au Pérou des villes, des palais, des temples, dont les matériaux avoient été transportés, élevés, assemblés avec beaucoup d'art; des palais et des temples, de la magnificence desquels la description de la Condamine même ne peut donner l'idée; des cités d'une vaste étendue, dont les noms et les ruines subsistent en partie, dont une extrémité est encore occupée

par les Indiens, suivant le rapport du P. Feuillée et de Frézier; je ne donnerai pas ici la description de la Condamine; on peut la lire dans le mémoire même. On y verra que Pauw est un peu trop difficile; et que plus des trois quarts et demi des grandes villes du monde ne seroient, au sentiment de Pauw, qu'un assemblage de misérables cabanes, qui mériteroient à peine le nom de bourgades.

Les Auteurs que j'ai cités les ont vues sans doute au microscope; car comment des hommes stupides, indolens, dégénérés de la nature humaine, à qui il n'en restoit que la figure, et à qui la nature, par grace et par pitié, avoit bien voulu laisser l'instinct; comment ces animaux, qui n'étoient supérieurs aux autres que par l'usage de la langue et des mains, auroient-ils pu avoir l'idée de se bâtir d'autres habitations que des tanières, ou tout au plus des cabanes, pour se mettre à l'abri des injures de l'air et de la voracité cruelle des bêtes féroces? Aussi la Condamine et tant d'autres ont-ils été saisis d'admiration à la vue des productions de cet instinct, qui avoit d'aussi belles choses que l'industrie et l'adresse de nos meilleurs ouvriers. Car pour donner cette convexité régu-

lière et uniforme à toutes ces pierres, dit la Condamine, et pour polir si parfaitement les faces intérieures par où elles se touchent, quel travail, quelle industrie ont dû suppléer à nos instrumens, chez des peuples qui n'avoient aucun outil de fer, et qui ne pouvoient tailler des pierres plus dures que le marbre qu'avec des haches de caillou, ni les aplatir qu'en les usant mutuellement par le frottement? Ces pierres sont une espèce de granit, et il n'y a aucun ciment dans les joints. On sent que le défaut du fer et de l'acier a dû souvent les arrêter. --- Ils ont heureusement surmonté ces obstacles --- Le plus habile tailleur de pierre d'Europe, quelqu'adresse qu'on lui suppose, seroit sans doute fort embarrassé à creuser un canal courbe et régulier dans l'épaisseur d'un granit avec tous les secours de l'art et des meilleurs instrumens de fer et d'acier : à plus forte raison sera-t-il difficile d'imaginer comment les anciens Péruviens ont pu y réussir avec leurs haches de pierre ou de cuivre, telles qu'on en a trouvé dans les anciens tombeaux, ou avec d'autres outils équivalens, et sans équerre ni compas.

Mais cet instinct, si nous en voulions croire Pauw, n'avoit pas même montré aux

Américains à faire de la brique, et à en bâtir leurs maisons. Cependant, dans le Pérou et dans le Chili, les matériaux ordinaires des bâtimens particuliers étoient faits de ce qu'ils appellent des *Adoves*, c'est-à-dire, des briques d'environ deux pieds de long sur un de large, et de quatre pouces d'épaisseur pour le Chili; celles du Pérou étoient formées dans un plus petit moule, à cause, dit Frézier, qu'il n'y pleut jamais.

Il est vrai que quelques ruines des édifices, bâtis par les Indiens, présentent des murs bâtis avec de la terre battue entre deux planches en forme de grandes briques; manière d'élever des murs qui n'étoit point en usage dans l'Amérique seule, puisque Vitruve nous apprend que les Romains bâtissoient ainsi. C'est encore la pratique de plusieurs provinces de France, où l'on appelle ces murs, des murs de *Piset*. On y a recours aussi dans beaucoup d'autres pays d'Europe, lorsque la pierre et la brique y sont rares, ou que l'on y veut bâtir à moins de frais.

Frézier n'admiroit pas moins cet instinct dans les ouvrages des anciens peuples de l'Amérique : ces hommes stupides aux yeux de Pauw, étoient à ceux de Frézier, des gens, dit-il, extrêmement industrieux à

conduire les eaux des rivières à leurs habitations. On voit encore en 1713 des aqueducs de pierres sèches et de terre, menés et détournés ingénieusement le long des côteaux par une infinité de replis et de détours ; ce qui fait voir que ces peuples, tout grossiers qu'ils étoient, entendoient très-bien l'art du nivellement. On peut y voir encore ce que le P. Feuillée et Ulloa disent des ruines des anciennes villes du Pérou.

Je n'apporterai pas en preuves les relations des anciens auteurs Espagnols, Pauw récuseroit leur témoignage. Mais je ne crois pas qu'il en fasse de même de celui de Bristock, gentilhomme Anglais. Ceux de cette nation n'ont pas coutume de flatter dans leurs relations. Les Américains, connus sous le nom d'*Apalachites*, n'étoient pas plus abrutis ni plus stupides que ceux du Pérou. Pauw eût admiré, dit-il, le gouvernement, les loix des Incas et la félicité des Péruviens, si tout cela eût existé ; qu'il l'admire donc chez les Apalachites. Bristock étoit dans leur pays en 1653, et y est resté assez long-temps pour se mettre au fait de leurs anciens et de leurs nouveaux usages. Sa relation forme les chapitres 7 et 8 du second livre de l'histoire naturelle et morale des isles Antilles,

par Rochefort. Il nous apprend que le Pérou et le Mexique n'étoient pas les seuls pays du nouveau Continent, où il y eût anciennement des villes. Celui des Apalachites étoit habité par un peuple civilisé. Il étoit alors partagé en six provinces, dans chacune desquelles il y avoit rarement plus d'une grande ville, mais beaucoup de petites. Du temps de Bristock, les choses étoient encore sur le même pied. Quelques-unes, dit-il, sont composées de plus de huit cent maisons : celle de Mélilot, qui en est la capitale, en a plus de deux mille. Le roi des Apalachites y fait encore sa résidence. Le temple où les Jouas, sacrificateurs du Soleil, font leurs cérémonies, est une grande et spacieuse caverne ovale, longue d'environ deux cent pieds, large à proportion, située à l'orient de la montagne d'Olaimy, en la province de *Bémarin*, à une lieue de Mélilot. Au milieu, est une grande lanterne, par où il reçoit le jour. La voûte est parfaitement blanche, ainsi que le dedans. Le pavé est uni comme du marbre poli tout d'une pièce ; le tout ayant été creusé dans le roc.

On voit encore aujourd'hui au pied de cette montagne, les tombeaux de plusieurs de leurs rois, tailles dans le roc ; au-devant de chacun

s'élève un beau cèdre pour en indiquer la place.

Les maisons des Apalachites sont toutes bâties de poutres ou pièces de bois très-bien assemblées, et liées les unes aux autres. Les couvertures sont de feuilles de roseaux, ou de jonc, comme le sont de chaume celles de beaucoup d'endroits de l'Europe. Celles des chefs et des principaux sont enduites et encroûtées d'un mastic qui résiste à la pluie. Le pavé est fait du même ciment. Ils y mêlent un sable doré qui produit un effet merveilleux, et y donne un éclat admirable. Leurs appartemens sont tapissés de nattes tissues de feuilles de palmier et de jonc, teintes de diverses couleurs, et arrangées par compartimens. Les chambres des chefs sont tapissées de fourrures, ou de peaux de cerfs peintes, et représentant diverses figures. Quelques-unes sont décorées de plumes d'oiseaux très-industrieusement arrangées en forme de broderie.

Voilà donc au moins trois pays très-considérables de l'Amérique, où les naturels ne vivoient pas par hordes de familles éparses et vagabondes. Une colonie française fut s'établir chez les Apalachites, sous la conduite du capitaine Ribaut, et sous les auspices de

Charles IX. C'est pourquoi elle nomma Caroline l'espèce de forteresse qu'elle y éleva. Ribaut donna aux ports et aux rivières de ce pays-là, les noms des ports et des rivières de France, qu'ils ont encore aujourd'hui. Cette colonie trouva les Apalachites tels que va vous les dépeindre Bristock.

Tout ce pays est divisé en six provinces, dont trois, *Bémarin*, *Amani et Matiqué*, occupent une des plus belles et spacieuses vallées, entourée de montagnes d'Apalates. Les trois autres sont *Schama*, *Méraco* et *Achalaques*, qui s'étendent dans les montagnes. Les habitans de celles-ci ne vivent presque que de chasse. La vallée a soixante lieues de long et dix de large. Les villes et villages sont bâtis sur les petites éminences; le pays abonde en bois de toutes sortes, en fruits, légumes, herbes potagères, mil, maïs, lentilles, pois, &c. quadrupèdes, oiseaux de toutes sortes. Les hommes y sont de grande stature, bien faits; ils composent un peuple, dont les mœurs sont douces, vivant en société dans des villes et des bourgades, et dans la plus grande union. Tous les immeubles sont communs parmi eux, excepté leurs maisons et leurs jardins. Comme ils cultivent leurs champs en commun, ils

en partagent les fruits, après les avoir déposés dans des greniers publics, placés au milieu de chaque ville et village. Ceux qui sont préposés pour la distribution, la font au renouvellement de chaque lune, et donnent à chaque famille, suivant le nombre des personnes dont elle est composée, autant qu'il en faut pour son nécessaire.

L'union est si grande parmi eux, qu'on voit dans la même maison un vieillard avec ses enfans et ses petits-enfans, jusqu'à la quatrième génération, au nombre de cent personnes et quelquefois davantage. Ils sont d'un naturel fort aimable, ne sachant quelles caresses faire aux étrangers, quand ils les reconnoissent pour amis, et présentant tout ce qu'ils ont, à la manière des grands Tartares et des Circassiens, pour le seul plaisir d'obliger. On trouve le même esprit d'hospitalité chez presque toutes les autres nations de l'Amérique, même chez les Brésiliens, qui ont passé pour être les moins humains. C'est encore une chose que la nature n'a pas ôtée à l'Amérique pour la donner à l'Europe; car nous n'avons que le masque très-imparfait de la véritable hospitalité, et les Américains en ont la réalité dans toute son étendue.

Les Apalachites aiment passionnément la

musique, et les instrumens qui rendent quelque harmonie. Presque tous jouent de la flûte, et d'une espèce de haut-bois. Ils sont éperdument amoureux de la danse, et y prennent mille postures singulières, dans l'idée que cet exercice dissipe toutes les humeurs, leur donne une grande souplesse pour la chasse, et beaucoup d'agilité pour la course.

Leur voix est douce, belle, flexible. Ils s'étudient à imiter le chant des oiseaux, et y réussissent parfaitement. Leur langage est doux, leurs expressions énergiques et précises, leurs périodes laconiques. Dès le bas âge, ils apprennent des chansons, composées par les Jouas en l'honneur du Soleil, comme père de la nature, et y font entrer le récit des exploits de leurs chefs, pour en perpétuer la mémoire.

Plusieurs familles Espagnoles et Anglaises se sont établies parmi les Apalachites ; mais quoiqu'ils se fréquentent depuis long-temps, ceux-ci n'ont rien changé de leur manière de vivre, de leurs usages, ni de la forme de leurs habillemens. Leurs lits sont élevés d'un pied et demi de terre, couverts de peaux apprêtées, douces comme un chamois. Ils y peignent des fleurs, des fruits et des grotesques, rehaussés de couleurs si vives, qu'on les prendroit de loin pour des tapis

de haute-lisse. Les chefs couchent sur des matelas faits d'une espèce de duvet aussi doux que la soie, ils le tirent d'une plante. Les lits du commun sont faits de feuilles de fougère, parce qu'ils prétendent qu'ils ont la propriété de délasser le corps, et de réparer ses forces épuisées par la chasse ou par le travail.

Ceux de la plaine et des vallées alloient anciennement nuds de la ceinture en haut pendant l'été, et portoient des manteaux fourrés pendant l'hiver. Aujourd'hui la plûpart ont en été des habits d'une toile de coton, ou d'une herbe apprêtée et filée comme le lin. Ordinairement les hommes et les femmes ne portent qu'une casaque sans manches sur un petit habit de chamois très-fin; cette casaque descend jusqu'au gras de la jambe aux hommes, et jusqu'à la cheville du pied des femmes. Elle est assujettie sur les reins par une ceinture de peau ou de cuir, travaillée et ornée d'un petit ouvrage en forme de broderie. Les chefs de famille mettent par dessus un manteau qui ne leur couvre que les épaules, le dos et les bras; mais qui aboutit par derrière en une pointe alongée jusqu'à terre, et fait à-peu-près l'effet des écharpes que nos dames françaises

portoient encore au commencement de ce siècle ; on leur a fait succéder les capes dans quelques pays, et le mantelet dans d'autres. Hommes et femmes Apalachites, tous sont curieux d'entretenir leur chevelure très-nette et joliment tressée. Les femmes l'arrangent en forme de guirlande sur le sommet de la tête ; les hommes se couvrent de bonnets de peaux de loutres noires et luisantes, découpés en pointe sur le devant, ornés par derrière de belles plumes d'oiseaux, arrangées de manière qu'une partie de ce panache descend sur les épaules. Les femmes se percent les oreilles, et y mettent des pendans de cristal, ou d'une pierre verte, qui a l'éclat de l'émeraude. Elles en font aussi des colliers et des bracelets, pour les porter les jours de réjouissance, ainsi que de corail et d'ambre jaune, dont elles font aujourd'hui grand cas.

Pour se garantir de la vermine, ils s'oignent souvent tout le corps avec le suc d'une racine, dont l'odeur est aussi suave que l'est celle de l'iris de Florence. Ce suc a encore la propriété de donner de la souplesse aux nerfs et aux muscles, d'adoucir la peau, de lui donner de l'éclat, et de fortifier tous les membres. L'exercice et ces onctions jointes

à une grande sobriété, leur procurent une santé ferme et vigoureuse, qui dément la prétendue dégradation que Pauw attribue à tous les Américains.

Quoique la vigne croisse naturellement chez les Apalachites, leur boisson ordinaire est de l'eau pure ; mais dans les festins de pompes et de réjouissances, ils boivent d'une espèce de bierre faite avec le maïs, ou d'un hydromel si bon, qu'on le prendroit pour du vin d'Espagne. Quelques peuples de l'Amérique septentrionale ont la réputation d'être fort paresseux : mais les Apalachites ont en horreur l'oisiveté ; le travail y produit l'abondance. Le temps des semailles et des moissons est-il passé, tous les hommes et femmes s'occupent à filer du coton, de la laine, ou l'herbe dont j'ai parlé. Ils fabriquent des toiles et des étoffes. D'autres font de la poterie de terre émaillée de diverses couleurs, et des vases de bois, qu'ils peignent joliment ; d'autres enfin font des corbeilles, des paniers et plusieurs ouvrages avec une dextérité merveilleuse.

Outre les châtaigniers et les noyers, qui croissent naturellement dans ce pays-là, on y voit des orangers, des citronniers, diverses espèces de pommes, des cerises, des abricots, que les Anglais y ont portés, et qui s'y

sont tellement multipliés qu'ils y foisonnent, pour prouver, ce semble, à Pauw que tout ne dégénère pas dans le sol de l'Amérique, et qu'il n'est pas si ingrat qu'il voudroit nous le faire croire.

Les Français revenus de la Louisiane lui prouveroient aussi par leur propre expérience, que ce pays-là est un des plus sains, des plus fertiles, et des plus beaux du monde. C'est le témoignage que nombre d'entre eux m'ont rendu, en gémissant de ce que la France l'a cédée à l'Espagne. Ces regrets sont vraisemblablement un des motifs qui ont déterminé les Français qui y sont restés, à faire tous leurs efforts pour secouer le joug de la domination Espagnole, et rentrer sous celle de France.

Voilà donc, comme l'on voit, un peuple civilisé en Amérique, vivant dans des villes et dans des villages avant l'arrivée des Européans; des villes dont on a seulement conservé les noms, mais qui existoient encore en 1653, lorsque Bristock y faisoit son séjour. J'aimerois mieux croire que Pauw n'ayant pas tout lu, ni tout vu, en a ignoré l'existence, que de penser qu'il ait voulu, contre la vérité, en anéantir jusqu'à la mémoire. Celles du Mexique et du Pérou sont disparues à ses yeux, il n'a vu dans leurs ruines que des

mières : le P. Feuillée, ou avoit de meilleurs yeux, ou n'avoit pas le talent de Pauw, pour les faire disparoître à son approche. Il nous apprend qu'il y avoit encore de son temps (en 1709) sur le chemin de Callao à Lima, dans les belles plaines qui le bordent, des vestiges d'une ancienne ville Indienne, que les Espagnols ont détruite, et qui avoit jusqu'à cinq lieues de longueur ; qu'un petit nombre d'Indiens occupoient encore une des extrémités. Si un terrain de cinq lieues de long, couvert de maisons, mérite à peine le nom de bourgade, au sentiment de Pauw, Nanquin, qui, dit-on, occupe près de quinze lieues, sera donc peut-être la seule, à qui il fera la grace de donner le nom de ville.

Le portrait que nous venons de faire des Apalachites, et de leur pays, est bien capable de faire revenir de l'idée désavantageuse que cet Auteur a tenté de donner de l'Amérique et de ses habitans naturels. Cette espèce de république ou de royaume des Apalachites, où règne une entière liberté, paroît même bien supérieure à celle des Indiens, asservis par les Jésuites au Paraguai, et n'en paroîtra que plus chimérique à Pauw. Dira-t-il, pour soutenir son assertion, que la relation de

Bristock

Bristock est une fable, un tissu de faussetés, comme il l'a dit des relations Espagnoles? (alors je lui répondrai ce qu'il dit lui-même, *tome* I :) « nier tout ce qu'on lit dans les » relations les plus véridiques, ou les moins » suspectes, des Ata-apas de la Louisiane, » des anciens Caraïbes des isles, des Tapuiges » du Brésil, des Christinaux, des Pampas, » des Peganchez, des Moxes, ce seroit établir » un Pirrhonisme historique insensé ».

Aprés un tel aveu, ceux qui ont vu ces relations n'ont-ils pas lieu d'être surpris de les voir traitées de chimères et de faussetés dans tout l'ouvrage de cet Auteur?

Je vais mettre, sous les yeux du lecteur, quelques extraits succincts de ces relations non suspectes. Pour y mettre un certain ordre, je les distribuerai en quatre paragraphes. Le premier aura pour objet la qualité du sol de l'Amérique; le second les qualités personnelles physiques; le troisième les qualités morales de ses habitans; et le quatrième celles des animaux, soit naturels au pays, soit transportés d'Europe.

SECONDE PARTIE.

§. I.

Du sol de l'Amérique.

CE pays que la nature a pris en aversion, à qui elle ne dispense qu'à regret quelques-uns de ses dons, si nous en voulions croire Pauw, est le même dont le P. Feuillée (*page* 578.) parle dans les termes suivans.

Une disposition si admirable du terrain me fit faire plusieurs réflexions sur les avantages que cette partie du monde a sur les autres. Il semble que la nature se soit étudiée à la rendre plus parfaite, et que c'est là où elle a voulu faire ses chef-d'œuvres. Avouons donc, que c'est en avoir une opinion bien différente de celle qu'en a Pauw. J'ai vu au Pérou, ajoute le P. Feuillée, et je n'ai pas vu sans étonnement, des oranges mûres et encore sur l'arbre, renfermer des semences qui avoient germé, et dont le germe avoit deux pouces six lignes de longueur (*page* 490.)

J'ai vu moi-même au Paraguai ce que le P. Feuillée dit avoir vu au Pérou ; j'ai vu dans la maison de campagne du Gouverneur de Monte-Vidéo, un verger, qu'il appeloit *bois*, de près d'une lieue de longueur, tout planté de pommiers, poiriers, pêchers et autres arbres fruitiers à noyaux, transportés d'Europe. Ces arbres y avoient si bien réussi, que tous y étoient surchargés de fruits, au point que la plûpart des branches étoient rompues pour n'avoir pas eu la force d'en supporter le poids. Fâché de voir perdre une si grande quantité de fruits excellens, je conseillai au Gouverneur d'en étayer les branches, ou de retrancher une partie de ces fruits dans la saison où ils commencent à grossir, pour favoriser la conservation et la maturité des autres. Peine superflue, me dit-il, il m'en reste encore une si grande quantité tous les ans, que ce bois en fournit abondamment à toute la ville, pour en manger dans la saison, et pour en conserver de secs, et de confits au sucre.

Ce même Gouverneur avoit dans la cour de sa maison de ville, une treille, où les raisins venoient en abondance et très-bons. Il avoit essayé de planter une vigne dans sa

campagne ; mais les fourmis s'y rendoient en si grande abondance, dans le temps qu'elle étoit en fleur, et en maturité, qu'il n'avoit pu réussir à recueillir assez de vin pour le dédommager tant soit peu des peines de la culture.

Le froment et le seigle y venoient si bien, que nous y avons mangé du pain à un prix aussi modique qu'en France, dans les meilleures années ; et nous y fîmes une copieuse provision d'excellente farine, à très-bon marché. Pauw est-il croyable, quand il nous assure que le froment et le seigle n'ont pu réussir qu'en quelques cantons de l'Amérique septentrionale, et que les arbres fruitiers d'Europe n'ont prospéré que dans l'isle de Juan-Fernandez ? J'ai vu aussi de mes propres yeux, dans le jardin du Gouverneur de l'isle de Sainte-Catherine, au Brésil, des amandiers surchargés de fruits. Frézier, témoin oculaire par un séjour de deux ans, parle du Chili dans ces termes : les arbres qu'on y a transportés d'Europe (aux environs de Valparoisso) réussissent parfaitement dans ces contrées. Le climat y est si fertile, quand la terre y est arrosée, que les fruits y poussent toute l'année. J'ai vu sur le même pommier

ce que l'on voit ici (en France) sur les orangers, du fruit de tous les âges en fleurs, noués, des pommes formées, des pommes à demi-grosses, et des pommes en maturité tout ensemble (*page* 105). J'étois charmé d'y voir une si grande quantité de si beaux fruits, qui y viennent à merveille, particuliérement des pêches, dont il se trouve de petits bois, qu'on ne cultive pas, et où l'on ne prend d'autres soins que celui de faire couler de petits ruisseaux aux pieds des arbres. Aux environs de la ville de Moquaquos, dans un terrain très-petit, on recueille tous les ans 100000 *botiches* de vin, qui font plus de trois millions deux cent pintes, mesure de Paris, qui, à vingt-cinq réaux la botiche, donnent quatre cent mille piastres, c'est-à-dire, à présent, un million six cent mille livres, monnoie de France.

Pauw avoit lu les relations du P. Feuillée et de Frézier, puisqu'il les cite; mais il n'a pas vu les pays dont ils parlent, avec des yeux aussi désintéressés. Ses réflexions, qui auroient pu être un peu plus philosophiques, lui ont fait oublier ce qu'il avoit lu dans les relations de ces Auteurs, et l'ont malheureusement déterminé à parler contre la vérité.

Que Pauw se donne la peine d'aller voir, de ses propres yeux, les pays dont ces Auteurs font la description. Enchanté et dans une espèce d'enthousiasme, il changera d'opinion; il dira avec Frézier (*page* 70): ce seroit peu pour un si bon pays, si la terre étoit cultivée: elle est très-fertile, et si facile à labourer, qu'on ne fait que la gratter avec une charrue faite le plus souvent d'une seule branche d'arbre crochue, tirée par deux bœufs: et quoique le grain soit à peine couvert, il ne rend guères moins du centuple. Ils ne cultivent pas les vignes avec plus de soins, pour avoir du bon vin..... Cette fertilité et l'abondance de toutes choses, dont on jouit à Lima, ne contribue pas peu au tempérament amoureux qui y règne. On n'y éprouve jamais l'intempérie de l'air, qui conserve toujours un juste milieu entre le froid de la nuit et la chaleur du jour. Les nuages y couvrent ordinairement le ciel, pour garantir cet *heureux climat* des rayons que le soleil y darderoit perpendiculairement. Ces nuages ne se changent jamais en pluie, qui puisse y troubler la promenade, ni les plaisirs de la vie. Ils s'abaissent seulement quelquefois en brouillards, pour rafraîchir

la surface de la terre ; de sorte que l'on y est toujours assuré du temps qu'il doit faire le lendemain. Si le plaisir de vivre dans un air toujours également tempéré n'étoit troublé par les fréquens tremblemens de terre, je ne crois pas qu'il y ait de lieu au monde plus propre que celui-là, à nous donner une idée du paradis terrestre; car la terre y est encore fertile en toutes sortes de fruits, (*page* 208).

Voilà enfin un des cantons de ce pays si abandonné de la Nature, et si peu favorisé d'elle ; et de combien d'autres pourroit-on avec raison faire les mêmes éloges, s'ils nous étoient connus ? Ecoutons encore Frézier, lorsqu'il parle de *Coquimbo* ou *la Serena*, éloigné de Lima d'une très-grande distance.

On y jouit toujours d'un ciel doux et serein, dit cet Auteur. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les hivers y sont tièdes ; les rigoureux aquilons ni soufflent jamais ; l'ardeur de l'été y est toujours tempérée par des zéphirs rafraîchissans, qui viennent adoucir l'air, vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printemps et de l'automne, qui semblent se donner la main pour y régner ensemble, et joindre les fleurs avec les fruits : de sorte

qu'on peut dire avec plus de vérité ce que Virgile dit autrefois d'une province d'Italie.

Hic ver assiduum, atque alienis mensibus aestas,
Bis gravidæ pecudes, bis pomis utilis arbos.
At rapidae tigres absunt et sæva leonum
semina. (*)

GEORG. L. 2.

Ces extraits pourroit suffire pour convaincre Pauw du tort qu'il a eu de décrier l'Amérique, comme il l'a fait. Mais il ne s'est pas lassé d'insister là-dessus ; il diroit peut-être, que quelques cantons exceptés ne prouvent pas assez contre son assertion. Voyons donc si Pauw est mieux fondé à l'égard des autres pays du nouveau Continent.

En parlant du terrain des isles Antilles, Rochefort qui nous en donne une relation très-circonstanciée, sous le titre d'*histoire naturelle et morale* de ces isles, nous assure (*page 76*) que sans vouloir faire tort aux autres pays du monde, les Antilles possèdent, sans contredit, tous les rares avantages des autres pays, elles ne fournissent pas simplement une agréable variété de fruits excellens, de

(*) Ce dernier article convient seulement aux pays les plus méridionaux et les plus septentrionaux de l'Amérique.

racines, d'herbages, de légumes, de gibier, de poissons et d'autres délices, pour couvrir les tables de ses habitans, elles abondent encore en un grand nombre d'excellens remèdes. La racine de manioc, dont on y fait la cassave, qui leur tient lieu de pain, est si féconde dans tous les lieux de l'Amérique, où on la cultive, qu'un arpent de terre qui en est planté, nourrira plus de personnes que six ensemencés en Europe, du meilleur froment.

La terre, ajoute cet Auteur, y est aussi belle, aussi riche et aussi capable de produire qu'en aucun endroit de France: la vigne vient fort bien en ces isles et donne d'excellens raisins; mais le vin qu'on en feroit ne seroit pas de garde. Le froment qui demande à être hiverné n'y forme que des épis; l'orge y viendroit à merveille. Mais quand tous ces grains y viendroient en parfaite maturité, les habitans qui ont presque sans peine le manioc, les patates, le maïs et diverses espèces de légumes, ne voudroient pas prendre la peine et le soin qu'il faut pour cultiver les grains. L'air y est tempéré, les chaleurs n'y sont pas plus grandes qu'en France; et depuis huit heures du matin, jusqu'à quatre heures du soir, il y règne un vent doux et

frais, qui tempère la chaleur et la rend très-supportable.

Et jamais en ces bords de verdure embellis,
L'hiver ne s'y montra, qu'en la neige de lys.

Cette terre, si ingrate dans l'opinion de Pauw, a cependant sur la nôtre l'avantage de produire le *pa-payer*, le coqs et beaucoup d'autres, qui donnent des fruits tous les mois de l'année (1), et d'un goût exquis. Avons-nous dans nos climats des arbres naturels au pays, qui exhalent une odeur aussi suave que les feuilles du bois d'inde, que le sassafras et tant d'autres? Les feuilles du bois d'inde donnent à la viande avec laquelle on les fait cuire, un goût si relevé, qu'on l'attribueroit plutôt à un mélange de plusieurs sortes d'épices, qu'à une simple feuille d'arbre. Je suis toujours surpris qu'on ne s'avise pas d'en transporter en Europe, pour suppléer aux épices des Indes-orientales (2).

A la Cayenne et à la Guyane, la terre est très-bonne, facile à cultiver, et si fertile, dit Biet, (*dans son voyage de la France, page 234*), que les végétaux et les arbres,

(1) Histoire naturelle des Antilles, *page* 59.

(2) L'écorce Winter du détroit de Magellan y suppléeroit également.

qu'on y a transportés, y poussent en six mois autant que nos bois taillis en six ou sept ans. Les fruits de toutes espèces se succèdent toute l'année, (*ibid* 237.) La chasse est si facile et si abondante, que, fournissant aux naturels du pays, tout ce qui leur est nécessaire à la vie, ils ne veulent s'assujettir à apprivoiser aucune espèce d'animaux; on y trouve une quantité prodigieuse d'oiseaux; presque tous ont le plumage d'une beauté ravissante. Les perdrix y sont grises, mais grosses comme de bons chapons, bien charnues et de bon goût. Ceux qui révoquent tout en doute, auront de la peine à croire ce que je dirai de la pêche si prodigieuse dans ce pays-là, qu'il faut le voir pour le croire. Le poisson y est si excellent, ajoute cet Auteur, que je puis dire avec vérité, qu'il surpasse de beaucoup en bonté celui de nos côtes de France. Jugez donc, dit Biet, (*page* 334 *et* 351.) si ce pays est si mauvais, et s'il n'y a pas moyen d'y bien vivre et d'y bien subsister.

Biet avoit fait un long séjour dans ce pays-là, lorsqu'il en parloit ainsi; si Pauw l'eût vu autrement que dans les cartes, il en eût rendu le même témoignage. J'ai vu moi-même au Brésil, la terre produire sans culture toutes

sortes de fruits, les plus beaux et les plus excellens. J'ai vu ses habitans passer leurs jours, par cette raison, dans la plus grande oisiveté, ne se croyant pas sans doute issus d'Adam, et condamnés avec sa race, à manger leur pain à la sueur de leur front.

Si nous consultons l'atlas historique de Guédeville, nous trouverons, *t.* VI, *pag.* 86, que si la navigation pouvoit être libre depuis Québec jusqu'au lac Erié, qui a deux cent trente lieues de tour, on en feroit le plus fertile royaume du monde; parce que, outre les beautés naturelles qui y sont, on trouve aussi des mines d'argent à vingt lieues dans les terres. Le climat en est très-beau, ajoute cet Auteur; les bords de ce lac sont plantés par-tout de chênes, d'ormeaux, de châtaigniers, de noyers, de pommiers et de treilles, qui portent leurs grappes jusqu'au sommet des arbres, sur un terrain agréable et uni. Les bois et les vastes prairies qu'on découvre du côté du sud, sont remplis d'une quantité prodigieuse de bêtes fauves et de poules d'inde. Les bœufs sauvages se trouvent sur les bords de deux belles rivières, qui se déchargent au fond du lac.

L'Acadie, suivant le même Auteur, est un pays fertile, très-beau, son climat assez tem-

péré : l'air y est pur et sain, les eaux claires et légères.

Trouvons-nous en Europe comme au Mexique, un arbre comme le maquéi ou maguai, qui vaut lui seul une petite métairie, puisqu'il fournit à la fois du vin, du vinaigre, du miel, du fil, des aiguilles, des toiles, et du bois propre à bâtir et à brûler? Il ne lui manque que le pain, auquel les habitans suppléent par le cacao, le maïs, et mille autres grains ou fruits. Les brebis, les truies, les chèvres multiplient deux fois l'an dans ce beau pays, et tous les quadrupèdes y foisonnent en si grande quantité, qu'on est obligé d'en tuer pour le commerce des peaux et des cuirs, et l'on abandonne comme au Paraguai, les animaux écorchés aux bêtes et aux oiseaux de proie. (*Biet page* 102).

Je pourrois ajouter ici, ce que Margraf, Pison et tant d'autres ont dit du Mexique, du Brésil, de la Louisiane et des autres pays de l'Amérique septentrionale; mais ces témoignages quoique non suspects, deviendroient superflus. Je laisse aux personnes instruites des qualités du terrain de différens pays, à en faire la comparaison avec ce qu'en a dit Pauw.

Est-il mieux fondé à nous présenter les

Américains, comme une race d'hommes dégénérés et dégradés de la nature humaine ? est-il plus croyable, lorsqu'il parle des animaux? Peut-être dira-t-il que les exemples que je citerai, font tout au plus une exception à la règle qu'il a voulu établir, pour preuve de la supériorité des trois autres parties du monde, sur celle de l'Amérique. Alors il faudra donc mettre au nombre des faveurs de la nature pour notre Europe, que les pigeons n'y pondent et couvent que deux œufs à chaque fois, pendant qu'au Pérou, ces mêmes pigeons y font jusqu'à six à sept pontes en autant de jours de suite, les couvent, et qu'il en naît autant de petits qu'il y avoit d'œufs. (*Feuillée page* 439). Ne seroit-ce pas aussi par un semblable privilège, que nos raves ne croissent en Europe que de la grosseur du pouce, ou environ, tandis qu'au Pérou elles viennent grosses comme la jambe? (*ibid* page 441).

Pauw est-il plus heureux dans les conséquences qu'il tire de ses réflexions philosophiques? on en pourra juger par celle-ci. La plûpart, dit-il, (*tome I, page* 5.) des végétaux, qui ne sont que tendres et herbacés dans nos climats, ont été trouvés en Amérique, sous la forme ligneuse des sous-arbustes. Les

chenilles, les papillons, les mille-pieds, les scarabées, les araignées, les grenouilles, les chauve-souris, y étoient pour la plûpart d'une taille gigantesque dans leur espèce, et multiplient au-delà de l'imagination. Dumont dit, dans ses mémoires sur la Louisiane, qu'on y voit des grenouilles, qui pèsent jusqu'à trente-cinq livres, et dont les cris imitent le beuglement des veaux. Pauw en conclut l'ingratitude de leur terre natale et un abâtardissement général, qui avoit atteint jusqu'au premier principe de l'existence de la génération, (*ibid.* page 6.) Je me serois donc bien trompé, en tirant une conséquence toute opposée. J'aurois cru raisonner philosophiquement, en concluant de cette quantité prodigieuse d'êtres vivans, et qui plus est d'une taille gigantesque, que le principe de vie est dans ce pays-là, bien plus fécond et beaucoup plus actif que dans le nôtre, où tous ces animaux n'ont, ce semble, à l'égard de ceux de l'Amérique, de la même espèce, qu'une demi-vie, et des corps à demi-perfectionnés, puisqu'on les trouve ailleurs bien supérieurs en grosseur et en qualités. Il me semble cependant que raisonner ainsi, c'est raisonner conséquemment aux idées que nous avons

adoptées de la perfection des êtres, de penser qu'un végétal, qui au lieu de continuer de ramper, de garder la foiblesse de sa nature molle, tendre, herbacée, s'élève à celle d'arbuste; qu'un arbre gros, droit, bien venu, et qui élevant sa tête altière au-dessus des arbres petits, menus, foibles et rabougris de même espèce; qu'un géant enfin, ou un Européan bien faits et de la plus grande taille, ont un degré de perfection au-dessus des Lapons, des Groënlandois, et des Nains, à qui la nature semble avoir regretté la matière et la forme. Heureusement Pauw n'est pas chargé de procuration de la part de l'Europe, pour fixer notre jugement et nos idées sur l'Amérique et ses habitans, ni pour exprimer nos sentimens de gratitude envers le nouveau Monde. Si on l'en croyoit sur sa parole, il faudroit regarder ce pays-là avec l'œil du plus vil mépris, comme une terre maudite, que l'on devroit abandonner à son malheureux sort. Mais la conduite journalière des Européans dément tout ce qu'en débite Pauw. Nous continuerons d'y aller chercher le sucre, le cacao, le café, pour flatter notre goût, et satisfaire notre sensualité; la cochenille, les bois de teinture et de placage pour notre

luxe

luxe et nos fantaisies ; les baumes du Pérou, de Copahiba, le quinquina, le gayac, le sassafras, l'hypécacuana et mille autres drogues pour guérir nos maladies; l'or, l'argent, ces dieux des chrétiens, comme le disent très-bien les Sauvages; les pierres, la pelleterie et le coton, pour nous vêtir. L'Europe, cette terre si riche, si fertile, si abondante, à qui la nature a tout donné pour l'ôter à l'autre, va cependant y chercher tout cela et tant d'autres choses qu'elle ne trouve pas dans son propre terrain.

La situation de l'Amérique sous trois zones différentes, y cause une grande diversité de climats ; suivant les contrées, l'air y est chaud ou froid : on peut cependant dire en général, avec Gueudeville (*Atlas*, *tome 6*, *page* 81,) que le nouveau Monde est extrêmement fertile. Il a tout ce que nous avons, et abonde de plus en beaucoup de belles et bonnes choses, que l'on ne trouve pas en Europe ; les originaires du pays ne manquent ni de génie, ni de force, ni d'agilité, et le bon chez eux prévaut sur le mauvais. Ces peuples le sentent parfaitement; ils savoient bien dire aux Espagnols dans le temps de leur invasion : il faut que votre pays soit bien stérile et bien mauvais,

pour vous obliger à courir tant de risques et de dangers pour venir envahir le nôtre, ou que vous soyez des hommes bien méchans pour venir nous persécuter de gaîté de cœur, et nous en chasser. (*Feuillée*, *page* 386.) Ce raisonnement ne paroît pas trop être celui d'un homme si stupide que Pauw le donne à penser. Je lui fournirai de quoi se guérir de sa prévention à cet égard, après lui avoir prouvé que cette race d'hommes n'est pas une race sans force et sans vigueur, une race énervée et viciée jusques dans les principes même du physique et du moral.

§. II.

Des qualités physiques des Américains.

En lisant l'ouvrage de Pauw, il me semble entendre parler les peuples du Tirol, et des pays montagneux circonvoisins, qui trouvent un trait de beauté dans leurs goètres énormes, et se rient de ceux qui n'en ont point. Le plus foible Enropéan, le plus imbécille est très-supérieur à tous les Américains, même Créoles, au sentiment de cet Auteur (*tome* 2.) Enervés, hébétés, ce sont de véritables automates, qu'aucune passion ne peut émouvoir, et qui n'obéissent qu'à l'impulsion de

leur instinct. Ils sont viciés dans leurs qualités essentielles et dans leur constitution physique, puisqu'on ne trouve chez eux ni bossus, ni boiteux, ni borgnes, sinon par accident, et qu'en Europe on en rencontre à chaque pas.

Pauw a eu sans doute des mémoires particuliers sur l'Amérique; car je ne connois aucune relation qui nous présente les Américains tels qu'il nous les dépeint. Ecoutons ce qu'elles en disent; les Auteurs que je citerai n'avoient aucun intérêt de trahir la vérité, pour flatter le portrait de ces peuples. J'ai lu quelques histoires du Canada, dit Hontan (*tome 2 ;*) les religieux qui les ont écrites, ont fait quelques descriptions assez simples et assez exactes des pays qui leur étoient connus ; mais ils se sont grossiérement trompés dans le récit qu'ils font des mœurs, des manières des Sauvages. Les Récollets et les Jésuites en ont parlé d'une manière toute opposée, ils avoient leurs raisons pour en agir ainsi. Si je n'avois pas entendu la langue des Sauvages, j'aurois pu croire tout ce qu'on en a écrit ; mais depuis que j'ai raisonné avec ces peuples, je me suis entiérement désabusé. Ceux qui ont dépeint les Sauvages velus comme des ours, n'en

avoient jamais vu (*tome* 2 ;) car il ne leur paroît ni barbe, ni poil en nul endroit du corps. Ils sont généralement bien faits, de belle taille, et mieux proportionnés pour les Américains, que les Européans.

Les Iroquois sont plus grands, plus vaillans et plus rusés que les autres ; mais moins agiles et moins adroits à la guerre qu'à la chasse, où ils ne vont jamais qu'en grand nombre. Les Illinois, les Oumanis, les Outagamis et quelques autres nations sont d'une taille médiocre, courant comme des lièvres, s'il m'est permis de faire cette comparaison. Les Outaonas et la plûpart des sauvages du nord, à la réserve des Sauteurs et des Clistinos, sont poltrons, laids et mal faits. Les Hurons sont braves, entreprenans et spirituels : ils ressemblent aux Iroquois pour la taille et le visage. Les Sauvages sont tous sanguins, et de couleur presque olivâtre, sont beaux en général, aussi bien que leur taille. Il est très-rare d'en voir de boiteux, de borgnes, de bossus, d'aveugles, de muets : s'il y en a quelqu'un, c'est par accident. Ne seroit-ce pas encore une faveur de la nature pour l'Europe, d'y trouver si communément des personnes affectées de quelqu'une de ces infirmités ? Mais continuons le portrait de cette

race d'hommes, le rebut de la nature, au sentiment de Pauw, bien différent cependant aux yeux de Hontan, de Bougainville, la Ronde de Saint-Simon, qui a été élevé parmi eux, et y a vécu vingt ans et de plusieurs autres officiers Français, qui ont fait la dernière guerre avec eux.

Les Sauvages ont les yeux gros, noirs, ainsi que les cheveux, les dents bien fournies, blanches comme de l'ivoire, et l'air qui sort de leur bouche est aussi pur, dit Hontan, que celui qu'ils respirent, quoiqu'ils ne mangent presque jamais de pain. Ils ne sont ni si forts, ni si vigoureux que quelques-uns de nos français pour porter de grosses charges, ou pour lever un fardeau et le charger sur les épaules ; mais en récompense, ils sont infatigables, endurcis au mal, bravant le froid et le chaud, sans en être incommodés, étant toujours en exercice à la chasse ou à la pêche, toujours dansant et jouant à certain jeu de pelotes, où les jambes sont fort nécessaires.

Les femmes sont d'une taille qui passe la médiocre, belles autant qu'on le puisse imaginer : mais si grasses, si pesantes et si mal faites, qu'elles ne peuvent tenter que des sauvages. Soit par l'exercice, soit par la

constitution de leur tempérament, ils sont fort sains, exempts de paralysie, d'hydropisie, de goutte, de phthisie, d'asthme, de gravelle, de pierre; maladies dont la nature qui a tant donné à notre Continent, a bien encore voulu nous favoriser. Elle avoit cependant laissé la pleurésie au Canada; et nous leur avons porté la petite-vérole. Les Américains nous ont communiqué la leur par droit d'échange et de commerce.

Quand un sauvage Apalachite, ou des pays de l'Amérique septentrionale jusqu'à la terre de Labrador, meurt naturellement à l'âge de soixante ans, ils disent qu'il meurt jeune, parce qu'ils vivent ordinairement jusqu'à quatre-vingt et cent ans. On en voit même plusieurs qui passent ce terme. Où est donc ce vice si essentiellement répandu sur toute la race humaine du nouveau monde, de manière que la dégénération ait atteint ses sens, ses organes, et toutes ses facultés physiques? Pauw trouvera-t-il chez les autres peuples du nouveau Continent cette dégradation, qu'il assure y être à chaque page de son ouvrage? Non, et il ne faut qu'ouvrir les relations de leurs pays, pour y voir le contraire. A Cayenne, et dans la Guyane, les naturels ont tous une très-belle disposi-

tion de corps (*Biet*, *p.* 351), les membres et toutes les parties en étant parfaitement bien proportionnées; belle taille, beau visage, les cheveux longs et noirs; ayant la peau basannée, mais douce au toucher comme le satin. Les femmes y sont très-bien faites, et l'on y en voit d'aussi belles qu'en Europe. Bristock dit des Apalachites, ce que Biet vient de nous rapporter des naturels de Cayenne. Rochefort rend le même témoignage sur les habitans de la Floride, de la Caroline, et sur les Caraïbes, tant des îles que de la terre-ferme, non quant à la beauté du visage, mais quant aux proportions du corps, et à leur taille. Ils sont, dit-il, bien faits (*ibid. p.* 382), ayant un air riant et agréable, les épaules et les hanches larges, et tous communément assez d'embonpoint. Leur bouche est médiocrement fendue, meublée de dents blanches et très-serrées. On n'y voit aucun borgne, ni bossu, ni chauve, ou défectueux par quelqu'autre difformité, sinon par accident.

Si la plûpart de ces peuples ont quelque chose de difforme à nos yeux, le nez aplati, et quelques-uns le front, il ne faut pas rejeter la faute sur la nature; elle ne les a pas faits tels; mais le caprice et le préjugé

des mères, qui les leur aplatissent, après les avoir mis au monde, et continuent de les leur presser pendant tout le temps qu'elles les allaitent, parce qu'elles s'imaginent donner par-là un trait de beauté à leurs enfans.

On peut faire ce reproche aux peuples de notre Continent sur des préjugés de cette espèce. J'en dirai deux mots, quand je parlerai du génie et des usages des Américains.

Si nous remontons du septentrion jusqu'à l'extrémité méridionale du nouveau Continent, tous les peuples que nous rencontrerons sur notre route, offrent des hommes bien constitués. Tels sont, si nous en croyons Vincent le Blanc, et les autres voyageurs, les Mexicains, les Brésiliens, les Péruviens, ceux du Paraguai, du Chili, et enfin les Patagons. Rapporter ici les témoignages de Marggraf, de Pison et des autres Auteurs non suspects, ce seroit tomber dans des répétitions déja trop ennuyeuses; Pauw les a cités lui-même, mais il n'en extrait que ce qu'il a cru pouvoir étayer sa fausse hypothèse: je dirai seulement, d'après Frézier (*p.* 56,) que ceux du Chili et les autres peuples de l'Amérique méridionale, sont de bonne taille, ont les membres gros, l'estomac, la poitrine et le visage larges: que

malgré leurs débauches, ils vivent des siècles sans infirmités, tant ils sont robustes et faits aux injures de l'air ; qu'ils supportent longtemps la faim, la soif, dans la guerre et dans les voyages, et que personne n'en approche pour soutenir la fatigue.

Quand Pauw auroit eu quelques mémoires sur des cantons particuliers, inconnus aux Auteurs des relations répandues dans le public, auroit-il dû en faire la base de son ouvrage, et conclure du particulier au général, contre toutes les règles ? Qu'il me permette de lui dire, ce qu'il a dit du célèbre le Cat de Rouen (*tom.* 2.) : quel que soit le respect que nous avons pour les vastes connoissances de Pauw, nous osons lui marquer notre surprise de ce qu'il lui ait pris envie de ressusciter d'anciens paradoxes, ou d'en établir de nouveaux ; qu'il ait adopté une opinion, et soutenu une hypothèse aussi contraire à ses lumières, et à la vérité, pour laquelle l'on diroit qu'il a ranimé son zèle, et protesté qu'il a entrepris de réfuter les faussetés et les exagérations des historiens Espagnols (*tom.* 2.)

Je ne conçois pas comment Pauw a entrepris d'anéantir l'existence des Patagons géans. En raisonnant suivant sa méthode

philosophique, rien n'étoit plus capable que cette existence, de prouver à ses yeux la dégradation et la dégénération de la race humaine en Amérique. Pour prouver la stérilité et l'ingratitude du sol, ainsi que la dégradation des végétaux dans le nouveau Monde, il dit que les plantes tendres, molles et herbacées de notre Continent, ont été trouvées en Amérique beaucoup plus grandes, plus nourries, plus fortes, sous la forme de sous-arbustes, c'est-à-dire, des géans dans leurs espèces parmi les végétaux.

Je rends justice à Pauw : il ne s'étaye pas toujours de preuves de cette espèce. Il a très-bien senti que l'existence des Patagons géans étoit capable de détruire son assertion de la dégradation de la race humaine dans le nouveau Continent. Aussi a-t-il fait tous ses efforts pour les anéantir. Mais pour réussir à détruire des géans, il faut les foudres de Jupiter, et Pauw ne les avoit pas en sa disposition. Ces colosses ont peut-être disparu aux yeux éblouis par le spécieux de ces raisonnemens. Les citations qu'il a rapportées pour la contredire, font avec celles dont il s'étaye, un cahos, mais un cahos, qui n'est difficile à débrouiller qu'à ceux qui n'ont pas lu les relations dans les Auteurs même.

Quand on l'examine de près, c'est un nuage d'autant plus aisé à dissiper, que la vérité triomphera toujours, lorsqu'on ne la combattra qu'avec des tas de preuves négatives. Telles sont celles qu'apporte Pauw, et qui sont le fondement du préjugé de ceux qui rejettent, sans beaucoup d'examen, tout ce qui a un air de merveilleux.

L'amour de ce merveilleux, dit Pauw, éblouit les observateurs prévenus, et l'amour-propre leur fait défendre leurs illusions avec opiniâtreté. Cet Auteur seroit-il lui-même dans ce cas-là? c'est au lecteur à le décider. Mais je ne pense pas que l'on puisse, avec raison, faire le même reproche à Chenard de Lagyraudais, et Alexandre Guyot, dont j'apporterai les journaux en témoignage. J'ai fait avec eux un voyage assez long pour avoir le temps de les bien connoître; je les ai reconnus ennemis de ce merveilleux éblouissant, je les ai trouvés capables de voir avec de bons yeux, et de rapporter avec la dernière franchise les choses comme ils les ont vues.

Frézier ne dit pas, comme les deux navigateurs dont je viens de parler, qu'il a bu et mangé avec ces géans; mais Pauw étant le seul qui l'accuse d'avoir été trop crédule,

je puis employer le témoignage de ce savant professeur, puisqu'il entreprit son voyage de la mer du Sud par ordre du ministère, qui le jugea capable de faire de bonnes observations. Frézier dit (*pag.* 78.) que pendant son séjour au Chili, les Indiens des environs de Chiloé, qui se nomment *Chouos*, lui confirmèrent l'existence des géans Patagons, qu'ils appellent *Chaucahues*; qu'ils en étoient amis, et qu'il en venoit quelquefois avec eux jusqu'aux habitations espagnoles de Chiloé. Dom Pédro Molina, ci-devant gouverneur de cette île, et quelques autres témoins oculaires, ajoute Frézier, m'ont dit que ces géans avoient approchant de quatre varres de haut, c'est-à-dire, de neuf à dix pieds; ce sont ceux que l'on appelle *Patagons*, qui habitent la côte de l'est de la terre déserte, dont les anciennes relations ont parlé, ce que l'on a ensuite traité de fables; parce que l'on a vu dans le détroit de Magellan des Indiens d'une taille ordinaire à celle des autres hommes.

Ce récit de Frézier s'accorde parfaitement avec ce qui est rapporté dans les journaux des deux capitaines français, que j'ai nommés. Quand ils descendirent en 1766 à la baie Boucaut, vers l'est du détroit de Magellan,

ils ignoroient si le capitaine Biron, Anglais, y avoit vu l'année précédente des hommes d'une taille gigantesque. Leur esprit étoit d'autant moins prévenu et moins susceptible d'illusion à cet égard, qu'avec tant d'autres, ils regardoient peut-être l'existence des géans comme une fable. Lagyraudais devoit être d'autant mieux fondé dans cette opinion, que Guyot n'avoit vu l'année d'auparavant, sur la côte méridionale du détroit, que des hommes de la taille ordinaire des Européans. Ces deux navigateurs arrivent dans cette baie, voient sur la côte des hommes à cheval, qui leur font signe de venir à eux : ils abordent, descendent et trouvent des hommes dont la grandeur et la grosseur énormes les frappent d'étonnement. Ils donnent dans leurs journaux le détail de cette visite, qui dura près de cinq heures, cette première fois ; et il suffit de les lire sans prévention, pour juger que la vérité seule a dicté leur récit. J'ai lu, j'ai copié mot pour mot ces journaux en original, écrits et communiqués de leur propre main. J'en ai donné un extrait fidèle, à la fin du journal du voyage que j'ai fait avec eux aux îles Malouines, et je puis assurer n'y avoir rien ajouté. Je n'y ai point vu ces mots que Pauw cite (*tome* 1, *page* 398,)

d'après le journal des savans de 1767. *Il y rencontra des habitans du pays, dont plusieurs avoient environ six pieds de haut.* Je ne pense même pas que l'on trouve dans ces journaux rien d'équivalent; Pauw auroit pu ne s'en pas tenir à un discours aussi vague pour asseoir son jugement, et décider aussi affirmativement qu'il le fait la non-existence de ces Patagons. L'Auteur du journal des savans aura déterminé de son chef cette prétendue hauteur d'*environ six pieds.*

Guyot s'étant avancé dans le détroit plus que Lagyraudais, et y ayant séjourné près de trois semaines de plus, trouva les Patagons de taille ordinaire, qu'il avoit vu l'année précédente, sur l'île sainte-Anne et aux environs; mais il a soin de faire remarquer la différence qu'il y a entre ceux-ci, et ceux de la baie Boucaut et du cap Grégoire. (*Voyage aux îles Malouines*, page 660.) Les sept qui se présentèrent à eux la première fois qu'ils y abordèrent, dont le plus petit avoit *au moins cinq pieds sept pouces* du pied de roi français, n'étoient qu'un échantillon de ceux que Lagyraudais y vit un mois après.

A ceux de l'île sainte-Anne peut convenir la qualification de *peuple plus que misérable*, que leur donne Pauw; ils vivent de coquillages,

boivent de l'huile de loups marins pour régal, et se vêtissent de la peau de ces amphibies. Réunis vraisemblablement par familles, dans de méchantes cabanes, on peut dire sans se tromper, qu'ils affichent la misère ; mais ceux du cap Grégoire ne parurent pas tels à nos deux capitaines ; à la vérité vêtus de peaux, mais de peaux de guanacos et de vigognes, dont nous sommes si curieux, que nous allons les chercher chez eux pour servir à notre luxe ; vivant et de la chair de ces animaux, et de fruits.

Ces grands Patagons se présentèrent à Lagyraudais au nombre d'environ trois cent, y compris les femmes et les enfans. Ce nombre augmenta beaucoup dans la journée. A cette étiquette croira-t-on, sur la parole de Pauw, que c'est un peuple peu nombreux, errant dans les sables Magellaniques, où la misère les harcèle et les poursuit sans relâche?

Les récits de nos deux capitaines Français prouvent la vérité de ce qu'on avoit dit à Frézier dans l'île de Chiloé. Il paroît, dit Guyot, (*ibid*, page 662.) qu'ils ont traité avec les Espagnols ; car ils ont une espèce de sabre ou grand couteau à deux tranchans très-minces, et leurs guêtres sont faites comme celles des Indiens du Chili. Ils prononcèrent

quelques mots espagnols, ou qui tiennent de cette langue. En montrant celui qui paroissoit être leur chef, ils le nommèrent *Capitan*. Pour demander du tabac à fumer, ils ont dit *Chupan*. Ils fument aussi à la Chilienne, perdant la fumée par les narines. En fumant ils se frappoient doucement la poitrine, et disoient *buenos*; ils paroissent rusés et hardis.

Lagyraudais nous les dépeint (*ibid.* p. 693.) d'une carrure plus que de proportion, ayant les membres gros et nerveux, la taille fort au-dessus de celle des plus grands Européans, la face large, le front épais, le nez épaté, les joues grosses, les dents très-blanches et bien fournies, les cheveux noirs. Si cette race d'hommes de quatre varres de haut, les mêmes avec lesquels les équipages des navires Français ont mangé et couché, n'est pas une race de géans, au moins prouve-t-elle que la race humaine n'est pas si dégénérée en Amérique, que Pauw voudroit nous le persuader.

Toutes les preuves de cet Auteur contre l'existence des Patagons géans, se réduisent à dire; que les navigateurs qu'il cite à son avantage, ne les ayant pas vus, lorsqu'ils ont été au détroit de Magellan, ceux qui disent les y avoir vus, nous ont conté des

fables

fables et des faussetés, conséquemment que cette race d'hommes gigantesques n'existe pas et n'a pas existé.

La logique de Pauw me paroît en défaut sur cet article, comme elle l'est sur bien d'autres. Bougainville ne vit pas ces colosses au premier voyage qu'il fit au détroit de Magellan, en 1765, lorsqu'il s'y trouva avec le capitaine Biron, qui assure les y avoir vus ; donc celui-ci nous en impose. Le même navire et le même équipage de Bougainville, lui excepté, y retourna en 1766 avec un autre navire Français, ignorant l'un et l'autre l'existence de ces Patagons géans. Il les y trouvent, boivent et mangent, couchent avec eux. Mais qu'en conclura Pauw? qu'ils ont rêvé, et qu'ils se sont imaginé voir en réalité des hommes qu'ils n'ont vus qu'en songe, ou qu'ils sont des fourbes que l'idée du merveilleux a éblouis, et qui s'opiniâtrent à soutenir leur illusion. (*Discours préliminaire*).

Pauw eût eu bien beau jeu, si (ce qui pouvoit aisément arriver), Guyot avoit continué sa route, au lieu de mouiller dans la baie Boucaut avec Lagyraudais, et qu'au retour il eût également passé devant, comme il le fit, sans s'y arrêter. Lagyraudais auroit plus qu'inutilement assuré avoir vu, bu et

mangé avec ces titans; Guyot auroit été en droit, au sentiment de Pauw, de lui dire: vous avez rêvé: vous contez une fable. J'y étois avec vous; j'ai passé deux fois devant l'endroit où vous dites leur avoir parlé, j'y ai vu de loin des hommes montés sur des chevaux; mais dois-je en conclure que ce sont des géans? c'est une illusion de votre part.

Examinons les relations des autres navigateurs, qui disent avoir vu, ou n'avoir pas vu cette race gigantesque: voyons en quoi elles sont d'accord, et en quoi elles se contredisent. Je n'examinerai que celle dont parle Pauw.

Pigafetta, monté sur le vaisseau de la Victoire, commandé par Magellan, dit avoir vu en 1519, au port saint-Julien, sur la côte orientale des Patagons, des hommes hauts de huit pieds; qu'ils en amenèrent deux à bord, où l'un mourut pour avoir refusé de prendre aucune nourriture, et l'autre périt du scorbut, sur la côte de la mer du Sud. Ces hommes étoient vêtus de peaux, et portoient des espèces de guêtres ou brodequins, faits aussi de peaux de bêtes avec leur poil, et Magellan les nomma Patagons, parce que cet accoûtrement rendoit leurs pieds semblables

à des pattes d'animaux. De ce récit de Pigafetta, Pauw conclut que ce seroit faire tort à ses propres lumières, que d'accorder la moindre confiance à des fables si grossières, (*tome* 1, *page* 374.) Ce qui les rend cependant vraisemblables, c'est que les habitans du port saint-Julien et de toute cette contrée, sont encore aujourd'hui connus sous le nom de *Patagons*, que Magellan leur donna alors.

Quiros navigua aux terres Magellaniques en 1524, et on n'y vit point de géans. Dans trois voyages faits au détroit de Magellan, par les Espagnols, depuis 1525 jusqu'en 1540, ils n'y trouvèrent point cette race de colosses, quoique l'équipage du Camargo fût contraint d'hiverner dans le port de Las-Zoras. Drake n'y en vit point en 1578, non plus que le capitaine Winter, qui commandoit un vaisseau de son escadre. Sarmiento, au rapport de son historien Argensola, trouva en 1579, à la pointe méridionale de l'Amérique, des hommes hauts de douze pieds, et bâtit Philippeville dans l'endroit du détroit de Magellan, connu sous le nom de *Baie famine*. La relation faite par Pretty, du voyage de Candisch, au même détroit en 1586, ne dit pas un mot de ces grands Patagons. Mais dans un second, entrepris en 1592, Knivet dit avoir

trouvé au port Désiré, sur la côte de l'Est; non loin du port saint-Julien, des Patagons, dont la taille équivaloit à seize palmes. Il mesura deux cadavres nouvellement enterrés sur le rivage, et les trouva de quatorze empans. Il ajoute avoir vu au Brésil un de ces Patagons, qu'Alonzo Dias avoit pris au port saint-Julien : et quoiqu'il fût encore jeune, il avoit déjà treize palmes de haut. Mais, ajoute Pauw, il est impossible que la relation de Knivet puisse faire impression, même sur les lecteurs crédules.

Chidley ne vit en 1590, sur la côte du détroit de Magellan, que des hommes de taille ordinaire, qui assommèrent sept personnes de son équipage. Richard Hawkins trouva au port saint-Julien, en 1593, nombre d'Américains de si grande taille, qu'on les prit pour des géans. Sébald Dewert et Simon Decordes, rencontrèrent à la Baie verte, des sauvages de dix à douze pieds de haut, dont ils tuèrent quelques-uns. Mais Jantzson, auteur de cette relation, auroit dû se cacher de honte, dit Pauw, d'avoir écrit des fables si insipides. La relation du voyage du fameux Olivier Denort, nous apprend que les gens de son équipage apperçurent au port Désiré des hommes de grande stature; qu'ils tuèrent

ensuite vingt-trois Patagons de taille ordinaire; et qu'ayant enlevé de l'île Nassau deux filles et quatre jeunes garçons, dont les proportions ne paroissoient pas gigantesques, l'un de ces garçons, après avoir appris la langue Hollandaise, leur dit, que dans un pays, nommé *Coin*, il existoit une race de géans, qu'il appeloit *Tiremenen*, hauts de douze pieds.

Y a-t-il une faute d'impression dans l'ouvrage de Pauw? ou avoit-il oublié son objet, lorsqu'il ajoute: « ceux qui étudient la géo-» graphie dans le judicieux dictionnaire de » la Martinière, y verront que rien n'est plus » vrai, ni plus réel que ce pays de Coin, et » ces géans Tiremenen? »

Spilberg, suivant Corneille Demaye, ne vit en 1614 que des hommes de taille ordinaire, sur la terre del Fuego. En 1615, le Maire et Schouten ne virent point de géans vivans sur les côtes Magellaniques; mais en creusant vis-à-vis de l'*île du Roi*, on déterra des ossemens qui firent conjecturer que les habitans devoient avoir au moins onze pieds de haut. Après leur retour, ces deux navigateurs, qui avoient fait le voyage ensemble, se reprochèrent mutuellement d'avoir fait insérer dans la relation de leur commis Aris, des faits

controuvés; mais ils ne mettent pas de ce nombre celui des ossemens exhumés, dont je viens de parler.

Le pilote du navire de Garcias Denodal, envoyé par l'Espagne en 1618, pour apprendre la route du détroit découvert par le Maire, raconte dans sa relation, que Jean Demoore avoit communiqué avec des Sauvages de la côte des Patagons, qui sont de toute la tête plus hauts que nos Européans. Decker, capitaine sur un des vaisseaux confié par les Hollandais à Jacques l'Hermite, pour faire la conquête du Pérou, a donné l'histoire de cette expédition. Dans le détail qu'il y fait des habitans de l'extrémité de l'Amérique, il ne dit pas un mot de ces titans.

Wood et Narborough n'y en virent point en 1670, si nous en croyons Pauw. Mais ils disent dans leurs relations, avoir vu à huit ou dix degrés plus au nord que le détroit de Magellan, des hommes d'une taille extraordinaire.

Degennes et Beau-Chêne-Gouin, en 1696 et 1699, ne virent dans ce détroit que des hommes d'une taille ordinaire, qui se peignoient de rouge le visage et tout le corps, et qui n'avoient que les épaules couvertes de manteaux fourrés.

Frézier se trouva au Chili en 1711 ; il dit des Patagons géans ce que j'en ai rapporté d'après lui. Pauw l'accuse d'avoir transporté la patrie des Patagons de la côte orientale de l'Amérique à la côte d'occident, et d'avoir dit qu'ils habitent entre l'île de Chiloé et l'embouchure du détroit (*page* 78) ; mais si Pauw n'est pas plus fidelle dans ses autres extraits, qu'il l'est dans celui-ci, il est à craindre pour lui, que ceux qui les vérifieront, ne l'accusent lui-même de n'avoir pas toujours eu la vérité assez à cœur. Quant à l'article présent, Frézier dit expressément que ceux de Chiloé lui ont dit, que ces Patagons géans avec lesquels ils communiquoient, faisoient leur séjour ordinaire sur la côte orientale de la terre déserte des Patagons, et que les Chiliens ou *Chonos* les nomment *Chaucahues*. Il ne dit pas un mot de leur séjour entre l'île de Chiloé et l'embouchure du détroit de Magellan.

Seroient-ils les mêmes que les Tyrimenens de la terre de Coin, que le jeune Patagon, enlevé par les gens de l'équipage de Noort, leur dit être des géans? Je n'ai pas le judicieux dictionnaire de la Martinière, pour vérifier la position de cette terre.

Pauw n'a pas jugé à propos de citer les autres relations rapportées par Frézier. Quelques vaisseaux, ajoute celui-ci, ont vu les Patagons de taille ordinaire, et les Patagons géans. En 1704, au mois de juillet, les gens du Jacques de Saint-Malo, que commandoit Harinton, virent sept de ces géans dans la baie Grégoire. L'équipage du saint-Pierre de Marseille, commandé par Carman, de saint-Malo, en virent six, parmi lesquels un portoit quelques marques de distinction. Ses cheveux étoient ramassés sous une coîffe de filets, faits de boyaux d'oiseaux, et ornés de plumes tout autour de la tête. Leur habit étoit de peaux, le poil en dedans. On leur offrit du pain, du vin et de l'eau-de-vie qu'ils refusèrent; mais ils firent en revanche présent de leurs carquois garnis de flèches. Le lendemain on en vit d'abord plus de deux cent attroupés sur le rivage.

Shelvosk est le dernier auteur qui parle des Patagons, dans la relation de son voyage autour du monde en 1719. Enfin, l'Auteur de la lettre au docteur Maty, dit qu'en passant à Manille, un vieux capitaine de vaisseau marchand, nommé Rainaud, l'a assuré avoir vu en 1712, sur une côte voisine du

détroit de Magellan, des hommes d'environ neuf pieds de haut; qu'il les avoit mesurés lui-même.

En 1741, le fameux chef d'escadre Anson relâcha aux côtes des Patagons, tant à l'orient qu'à l'occident, sans y découvrir le moindre indice qu'elles soient habitées par une race d'hommes de taille colossale. Huit matelots du vaisseau le *Wager*, de l'escadre de cet amiral, abandonnés sur le rivage, y furent pris par des Patagons, qu'ils dépeignent de taille ordinaire. Sur quoi Pauw conclut ainsi (*tom. I. pag.* 394): on peut juger après cela du crédit que mérite le journal du commodore Biron, dont le moindre matelot n'auroit pas osé publier la relation.

Ce capitaine, ajoute Pauw, dit que son vaisseau relâcha à la terre del Fuego; qu'il y rencontra des hommes horriblement gros, hauts de plus de neuf pieds, montés sur des chevaux défaits, décharnés, et qui n'avoient pas treize paumes de taille.

Pauw n'est pas heureux dans ses citations; il a lu sans doute trop précipitamment les Auteurs qu'il cite, et ne s'est pas donné la peine ni le temps de faire sur ses lectures, des réflexions aussi philosophiques qu'il voudroit nous le persuader. Il se trouve encore ici en

défaut; la relation du capitaine Biron, non-seulement ne dit pas qu'il relâcha à la terre del Fuego ; mais qu'étant dans le détroit, il vit cette terre à quatre ou cinq lieues de distance. A huit heures, dit l'Auteur de cette relation, nous découvrîmes de la fumée qui s'élevoit de différens endroits ; et en approchant de plus près, nous vîmes distinctement certain nombre de personnes à cheval. A dix heures, nous jetâmes l'ancre sur la côte septentrionale du détroit, à quatorze brasses d'eau : nous étions à environ un mille de terre, et nous n'y eûmes pas plutôt mis l'ancre, que les hommes que nous avions vus sur la côte nous firent des signes avec leurs mains. Sur le champ nous mîmes dehors nos canots, et nous les arrimâmes.

En approchant de la côte, des marques sensibles de frayeur se manifestèrent sur le visage de nos gens qui étoient dans le canot, lorsqu'ils virent des hommes d'une taille prodigieuse. --- Nous voyions le cap de la Vierge à l'est-nord-est, et la pointe de sa possession à l'ouest-quart-de-sud. A vingt verges du rivage, nous remarquâmes qu'un grand nombre de ces géans environnoient la plage, et témoignoient par leur contenance, un grand désir de nous voir des-

cendre à terre. Dès que nous y fûmes descendus, les Sauvages accoururent autour de nous, au nombre d'environ deux cent, nous regardant avec l'air de la plus grande surprise, et souriant à ce qu'il paroissoit, en observant la disproportion de notre taille avec la leur. Leur grandeur est si extraordinaire, que même assis, ils étoient presqu'aussi grands que le Commodore debout, (le Commodore a six pieds de haut.) Il leur distribua des colliers de grains, des rubans et autres colifichets. Ces Patagons furent si charmés de ces petits présens qu'ils regardoient pendus à leur cou, que le Commodore eut beaucoup de peine à se dérober à leurs caresses, sur-tout à celles des femmes, dont les traits du visage répondent parfaitement à l'énorme grandeur de leur corps. Leur taille moyenne nous paroît être d'environ huit pieds, et la plus haute de neuf pieds. La taille des femmes est aussi étonnante que celle des hommes. Nous vîmes aussi quelques enfans dans les bras de leurs mères, et leurs traits, relativement à leur âge, avoient la même proportion.

On voit par cette relation abrégée, mais fidellement extraite, que Pauw l'a considéra-

blement altérée, et qu'il fait dire à ce capitaine, ce qu'il n'a peut-être pas même pensé. Pour qu'on ne m'accuse pas de faire à tort ce reproche à Pauv, on en jugera sur ses propres expressions; les voici (*tom. I. pag.* 394), on peut les comparer avec la relation ci-dessus.

« Aussitôt que ces géans montés sur des » chevaux nains, eurent apperçu le Com- » modore et son escorte, ils mirent pied à » terre, vinrent au-devant de lui, l'enlevèrent » dans leurs bras énormes, et le caressèrent » beaucoup en lui donnant des baisers âcres; » les femmes lui firent, de leur côté, es- » suyer des politesses encore plus expressi- » ves : *elles badinèrent si sérieusement* » *avec lui*, que j'eus, dit-il, *beaucoup de* » *peine à m'en débarrasser.* Elles firent » aussi amitié au lieutenant *Cumens*, et lui » mirent la main sur l'épaule pour le flatter; » ce qui le fit tellement souffrir, qu'il en » ressentit pendant huit jours des douleurs » aiguës dans cette partie blessée par le poids » de la main robuste des sauvagesses. Ce » conte de Gargantua, ajoute Pauv, fut dé- » bité à Londres en 1766. Le docteur Ma- » ty, si connu par sa petite taille et par son » journal britannique, se hâta extrêmement

» d'y ajouter foi, et de divulguer cette fa-
» ble dans les pays étrangers ». Voici comme il s'exprime dans sa lettre à Lalande.

« L'existence des Patagons est donc con-
» firmée ; on en a vu et *manié* plusieurs cen-
» taines. Le terroir de l'Amérique peut donc
» produire des colosses ; et la puissance gé-
» nératrice n'y est donc pas dans l'enfance ».

Si Pauw, en écrivant ainsi, a eu simplement dessein d'égayer son lecteur, après s'être égayé lui-même, on pourroit le lui pardonner. Il pouvoit le faire aux dépens de l'existence des Patagons géans ; à lui permis de contredire l'évidence même, d'exercer son talent et d'étaler toute sa vaste érudition pour mieux réussir dans son objet. Mais le public, qu'il n'en a pas prévenu, lui pardonnera-t-il de faire parler les Auteurs, qu'il donne pour ses garants, autrement qu'ils ne parlent ? Je doute que quelqu'amateur que l'on soit de critique et de raillerie, on soit d'humeur à lui passer ce ton railleur et méprisant, avec ce ridicule dont il s'efforce de couvrir le récit des Auteurs qui lui sont contraires.

Mais loin que Pauw ait voulu que le public prît tout ce qu'il dit pour un badinage, il annonce positivement qu'il ne parle que

d'après les Auteurs, et les cite. Malheureusement pour lui on trouve dans leurs écrits, ce qu'il dit ne pas y être ; et l'on n'y voit pas ce qu'il dit en avoir extrait.

Que Pauw, moins timide que Buffon, veuille soutenir avec lui, que la nature ne s'est organisée que depuis peu au nouveau Monde, que l'organisation n'y est pas encore achevée de nos jours ; c'est une opinion qu'il peut s'opiniâtrer de défendre tant qu'il lui plaira ; on ne sera pas obligé de l'en croire sur sa parole, puisque les faits déposent contre lui. Mais qu'il enchérisse sur Buffon, qui ne comprend dans son hypothèse que les plantes et les animaux, et que Pauw veuille l'étendre sur toutes les races d'hommes en général Américains, alors on pourra dire de lui ce qu'il dit de Maty (*t. I. p.* 395) : vos réflexions ne sont pas heureuses ; on pourra même ajouter : vos argumens sont bien foibles ; et le comble du ridicule est de fermer les yeux à l'évidence, et de vouloir s'appuyer de phénomènes incontestablement faux.

Pauw n'a pas plus respecté la vérité dans les extraits qu'il rapporte des journaux des deux capitaines français, Lagyraudais et Guyot. Il donne le change à ses lecteurs, en sup-

primant du journal de ce dernier, tout ce qu'il y dit des Patagons géans qu'il a vus au détroit de Magellan. Il substitue à cette relation une partie seulement de ce que Guyot y rapporte des Patagons de taille ordinaire, avec lesquels il a plus séjourné qu'avec les autres. Pauw en conclut dans ce cas-ci fort raisonnablement: *ce n'étoit donc pas des géans comparables à ceux du commodore* Biron. Mais Pauw avoit dessein d'induire le lecteur en erreur, en faisant contraster la relation de Guyot avec celles des commodores Biron et de Lagyraudais, en donnant à entendre que Guyot n'a vu d'autres Patagons que ceux de taille ordinaire, et que Lagyraudais nous en a imposé, ainsi que Biron; puisque les deux capitaines français étoient ensemble dans le détroit. « N'est-il pas surprenant, ajoute Pauw, que deux observateurs, qui se trouvent dans le même lieu, » la même année, et au même mois, varient » d'un demi-pied sur la taille des Patagons? » Il me paroît encore plus surprenant, que Pauw ou l'Auteur du journal des savans, qu'il donne pour son garant, aient imaginé cette différence. Qu'on lise les relations de ces deux capitaines, on les trouvera parfaitement conformes, à quelques détails près,

qui confirment même l'existence des Patagons géans.

De toutes ces relations que j'ai citées, quelques-uns disent n'avoir pas vu cette race de Titans, ou n'en font aucune mention; toutes les autres assurent les avoir vus, et leur avoir parlé. Dire avec Pauw aux Auteurs des derniers, qu'ils nous ont conté des fables, qu'ils nous en ont imposé, l'assertion paroît un peu hasardée. On ne nie pas poliment des faits. Quant aux relations qui disent n'avoir pas vu ces Patagons, outre que cette preuve négative de leur existence, n'est pas prépondérante avec la preuve affirmative des autres, il est très-aisé de les concilier. Cette race d'hommes gigantesques a été vue au port saint-Julien par les uns, au port Désiré par d'autres, au cap Grégoire et à la baie Boucaut, et ailleurs encore, par d'autres navigateurs. On a descendu dans ces mêmes lieux, et on ne les y a pas trouvés. Faudra-t-il en conclure qu'ils n'existent pas? non; la conséquence n'est pas philosophique. Vous avez une, deux ou trois maisons à la ville et à la campagne; j'ai été, et même plus d'une fois, pour vous y voir, et je n'ai jamais eu le bonheur de vous y trouver; d'autres ont été plus heureux que moi; j'en conclurai que votre existence n'est

pas

pas un conte; que les plaisirs que vous avez procurés à ceux qui vous ont vus, le détail des fêtes que vous leur avez données, ne sont pas des fables: j'en conclurai que vous ne faites pas votre demeure habituelle dans une de ces maisons; que vous en changez suivant les saisons, et que j'ai mal pris mon temps pour vous y trouver. L'homme sage, le philosophe doute, quand il ne pense pas avoir des preuves suffisantes pour admettre une chose, sur-tout lorsqu'elle est extraordinaire; mais il ne nie pas. Une seconde espèce d'hommes nie tout ce qui a un air de merveilleux, pour se donner un relief de philosophie. Il est du bel air de n'être pas si crédule. On ne veut pas être confondu avec le peuple ignorant, toujours enthousiasmé du nouveau, toujours disposé à adopter les choses les plus extraordinaires.

L'existence d'une race humaine gigantesque est de ce nombre. Depuis le commencement du seizième siècle, on nous débite l'avoir trouvée vers le détroit de Magellan : des navigateurs nous racontent avoir vu ces géans, leur avoir parlé, avoir bu et mangé avec eux ; ils font la description de leurs vêtemens, de leur figure, de leurs armes, qu'ils ont apportés et montrés à tous ceux

qui ont été curieux de les voir. Ces témoignages se sont renouvelés successivement depuis 1519 jusqu'à nos jours, que Lagyraudais et Guyot ont porté à Paris des habits et des armes de ces colosses, en ont fait présent de quelques-uns à Darboulin, fermier-général des postes de France, chez qui je les ai vus et mesurés, et chez lequel vraisemblablement on peut encore les voir. L'existence de ces Patagons géans, est cependant encore un problême pour beaucoup de personnes. Comment le résoudre ? la solution n'est pas difficile. Que quelques philosophes accrédités de nos jours se transportent sur les lieux ; qu'ils parcourent le pays, et y fassent un séjour assez long pour le visiter dans les différentes saisons ; qu'ils s'informent des habitans du Chiloé et des environs, du terrain qu'occupent ces hommes qu'ils appellent *Chaucahues*, avec lesquels ils communiquent de temps à autre. Si ces philosophes à leur retour nous disent que toutes leurs recherches ont été vaines, l'existence de ces géans deviendra pour lors plus que douteuse : on sera du moins fondé, en quelque façon, pour la regarder comme une fiction, malgré les preuves qui subsistent du contraire, que l'on trouve dans les relations

des plus célèbres navigateurs. En attendant le retour de ces philosophes d'un voyage au moins aussi intéressant que tant d'autres, on peut, ce me semble, croire, sans être trop crédule, qu'il y a dans cette partie de l'Amérique une race d'hommes d'une grandeur beaucoup au-dessus de la nôtre. Le détail du temps et des lieux, le nom que Magellan leur a donné, et qu'ils conservent encore parmi nous ; toutes les circonstances qui accompagnent ce qu'on en dit, semblent porter un caractère de vérité suffisant pour vaincre la prévention naturelle qu'on a pour le contraire, et prouver à Pauw que la race humaine n'est pas si dégénérée dans l'Amérique qu'il voudroit nous le persuader. La rareté du spectacle a peut-être causé quelque exagération dans la mesure de la taille de ces colosses ; mais si l'on doit les regarder comme estimées, et non prises à la rigueur, on verra qu'elles diffèrent peu entre elles.

Pour nous convaincre de cette existence, Pauw dit qu'on en auroit dû nous amener quelques-uns, ou du moins nous apporter en Europe quelques squelettes de ces géans. Guyot que j'ai cité, ainsi qu'un autre capitaine Malouin, m'a dit dans le courant de notre voyage aux îles Malouines, qu'en revenant du Pérou, un

peu avant la guerre dernière, une tempête l'obligea de relâcher à la côte des terres Magellaniques, qu'il y trouva un squelette entier, à la grandeur duquel on jugea que l'homme de qui étoit ce squelette, devoit avoir eu de son vivant au moins douze à treize pieds de haut. Qu'étonné de cette grandeur énorme, il avoit mis ce squelette dans une caisse, l'avoit porté à son bord, pour le montrer en Europe. Mais que, quelques jours après, son vaisseau ayant été assailli d'une nouvelle tempête plus violente que la première, l'archevêque de Lima, passager sur son navire, pour retourner en Espagne, persuada à l'équipage que les ossemens de ce payen, que Guyot avoit mis dans son vaisseau, étoient cause que Dieu les punissoit par cette tempête, et qu'il falloit contraindre le Capitaine de les jeter à la mer; ce qui fut exécuté malgré toutes les raisons de Guyot. Deux jours après l'Archevêque tomba malade, mourut presque subitement, et fut jeté aussi à la mer. Guyot prit occasion de cette mort, qu'il dit aux Espagnols être une punition du ciel, de ce que l'Archevêque avoit soulevé contre lui le Capitaine de l'équipage du navire, pour un squelet e, qu'il n'y avoit mis que pour satisfaire la curiosité des Européans,

et convaincre les incrédules de l'existence de cette race gigantesque. Ce fait prouve encore contre Pauw non-seulement la réalité des Patagons géans ; mais que les Espagnols ne sont pas même aujourd'hui guéris du préjugé qu'un cadavre, ou un squelette humain, gardé dans un navire, traîne avec lui la tempête et le mauvais temps.

Mais quand Guyot, ou quelqu'autre navigateur auroit apporté un ou deux squelettes entiers de géans, ou même en eussent amené de vivans, en auroit-t-on été moins incrédule sur l'existence d'une race composée d'hommes de cette espèce? Non, on auroit dit en les voyant : ce sont des géans, mais tels que la nature en fait naître quelquefois en Europe, et dont l'existence ne prouve pas une race d'hommes gigantesques dans notre continent.

Quelque convaincante que puisse être une race d'hommes plus grands, plus gros et plus robustes que ceux de notre continent, pour prouver que la nature humaine n'est pas dégradée, ni dégénérée en Amérique, les incrédules à cet égard exigent d'autres preuves que celles de l'existence des géans ; puisqu'elle est encore au moins un problême pour eux. Ces preuves seront fondées sur le rapport, je puis dire unanime, des Auteurs, qui nous

ont donné des relations des peuples du nouveau Monde.

En montrant contre Pauw la bonté, la beauté et la fertilité du sol de l'Amérique, nous l'avons suivi du nord au sud ; retournons sur nos pas, et voyons si les voyageurs ont vu les peuples de ce pays-là par les yeux de cet Auteur; s'ils ont trouvé la race humaine essentiellement viciée dans toutes ses facultés physiques; si la dégénération avoit atteint les sens et les organes des hommes; si ces hommes sont encore aujourd'hui une espèce dégénérée, lâche, impuissante, sans force, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit, sans mémoire, incapable d'enchaîner ses idées, et supérieure enfin aux animaux, mais seulement par l'usage de la langue et des mains, inférieure d'ailleurs au plus foible et au moins spirituel des Européans.

Les Américains du Chili sont de bonne taille, dit Frézier (*page* 61); ils ont les membres gros, l'estomac et le visage larges, sans barbe; les cheveux gros comme du crin, plats et noirs. On ne voit guères d'hommes dans les autres parties du monde, qui en approchent pour la légéreté, pour la force à soutenir la fatigue, et pour l'adresse à monter un cheval. Malgré leurs fréquentes débauches,

ils vivent des siècles sans infirmités, tant ils sont robustes.

Leur couleur naturelle est basanée, tirant sur celle du cuivre rouge. Cette couleur est générale dans toute l'Amérique, tant méridionale que septentrionale. Sur quoi il faut remarquer que ce n'est point un effet de la qualité de l'air qu'on y respire, mais d'une affection particulière du sang; car les descendans des Espagnols, qui s'y sont établis et mariés avec des Européanes, et conservés sans mélange avec les Chiliennes, sont d'un blanc et d'un sang plus beau et plus frais que ceux d'Europe, quoique nés dans le Chili, nourris à-peu-près de même manière, et ordinairement allaités par les naturels du pays.

On ne peut pas attribuer cette couleur de cuivre rouge basanée, naturelle à la peau des Chiliens, au climat du Chili, puisqu'elle est commune à tous les habitans des deux extrémités du nouveau Monde, et à ceux qui vivent entre les deux Tropiques. Le froid et le chaud n'y contribuent donc en rien, et les observations de Pauw portent par conséquent à faux.

Sont-elles plus exactes par rapport au degré de chaud et de froid si différent en Amérique en-deçà de l'équateur, et sous le même

parallèle dans notre continent (*tom I. pag.* 12)? il l'ignore. Mais je sais qu'il n'est pas vrai que le froid soit plus vif que dans l'hémisphère austral, au même degré qu'en-deçà de l'équateur. Les deux frères Pierre Duclos et Alexandre Guyot ont doublé deux fois le cap Horn au cinquante-sixième degré de latitude australe, au milieu de l'hiver du pays; et même pour éviter les courans des violens, et les vents contraires que l'on rencontre ordinairement près de ce cap, ils furent obligés de s'élever jusqu'au soixantième degré, ou environ. Ils m'ont assuré n'y avoir pas ressenti la même rigueur de froid qu'en Europe au quarante-huitième degré.

Les Français que nous avons établis aux îles Malouines, sous le cinquante-deuxième parallèle, y ont passé trois hivers consécutifs. Lagyraudais et Guyot ont relâché pendant deux mois d'hiver au détroit de Magellan. Ils m'ont également assuré que le froid y avoit été très-modéré, et même si doux aux îles Malouines, que sur les eaux dormantes, la glace n'avoit pas été assez forte pour porter, sans se fendre, une pierre du poids de deux ou trois livres.

Au Chili, comme dans presque toute l'A-

mérique, le sexe a une si bonne constitution de corps, qu'il ne semble pas avoir été compris dans la punition portée contre la gourmandise et la désobéissance de la première mère du genre humain. Les Américaines se délivrent du fardeau naturel sans le secours des sages-femmes, et mettent leurs enfans au monde avec une facilité que nos Européanes auroient peine à concevoir. Le temps même de leurs couches ne dure que deux ou trois jours (*Lahontan*, *p.* 138). Si c'est là une preuve de la dégradation de la race humaine, les infirmités et la foiblesse seroient donc une perfection : alors Pauw aura raison d'avancer que nous pouvons nous flatter d'être mille fois plus parfaits que les Américains.

Ils élèvent leurs enfans de manière qu'on les voit marcher sans appui dès l'âge de six mois ; et l'on ne trouve guères parmi eux de ces âges abrégés que l'on rencontre si communément chez nous. La durée de leur vie passe ordinairement le terme de la nôtre ; leur vieillesse est extrêmement vigoureuse (*hist. nat. des Antilles*) ; à quatre-vingt-dix ans les hommes engendrent encore.

Laet nous assure même avoir vu des sauvagesses fécondes encore à quatre-vingt-

Les Caraïbes vivent cent cinquante ans et quelquefois davantage. Laudonnière et les sept Français qui échappèrent dans la Floride, aux cruautés des Espagnols, furent accueillis par le Roitelet *Saturiova*, âgé de plus de cent cinquante ans, et qui avoit chez lui ses petits-fils jusqu'à la cinquième génération inclusivement (*ibid.*) Vincent le Blanc donne une vie aussi longue aux Canadiens et à ceux du royaume Casubi. Pirard dit la même chose des Brésiliens; d'autres des Péruviens et des autres peuples de l'Amérique. Si cette durée de la vie n'est pas une preuve d'une bonne constitution corporelle, j'avoue que j'ignore ce qu'il faut à Pauw pour l'en convaincre.

§. III.

Des qualités du cœur et de l'esprit des Américains.

Le sentiment des Auteurs n'est pas moins unanime sur les qualités du génie, de l'esprit et du cœur des naturels de l'Amérique, qu'il l'est sur la bonne constitution de leur corps. Nous avons vu qu'en quelque canton que l'on aille, l'on y trouve des hommes bien faits, de belle taille, et d'une constitution si

robuste, qu'elle est à l'épreuve de tout. Pauw nous les avoit cependant présentés comme une race d'hommes énervée et viciée jusques dans ses principes. Il nous dit avec la même assurance, mais avec aussi peu de fondement, que les facultés de leur ame ne le sont pas moins. Peut-être a-t-il jugé de tous les peuples du nouveau continent par les Péruviens, qui habitent aujourd'hui avec les Espagnols, ou dans leur voisinage; mais il se seroit bien trompé.

Ce que les naturels du Pérou ont de commun avec ceux du Chili et de quelques autres, c'est qu'ils ne sont pas moins ivrognes, ni moins adonnés aux femmes (*Frézier*, p. 56 et 76), et qu'ils vivent néanmoins des siècles. Ils sont également sans ambition pour les richesses qu'ils tirent des entrailles de la terre, pour satisfaire notre cupidité; mais ils en diffèrent beaucoup, quant à la bravoure et à la hardiesse.

Les Péruviens d'aujourd'hui sont timides, pusillanimes, au reste malins, dissimulés et sournois; c'est l'apanage de la foiblesse, et des ames subjuguées. Les Espagnols en ont toujours agi, et agissent encore avec ces Indiens, comme avec des vaincus opiniâtres, contre lesquels on emploie la force supé-

rieure que l'on a sur eux, et avec une barbarie tyrannique qui égale la plus grande inhumanité. Cette barbarie toujours soutenue par les mauvais traitemens que les Péruviens en essuient, les rends craintifs ; la timidité est toujours lâche et sans cœur. Mais les peuples des Andes, du Chili, des environs de la Guyane et du Mexique ont conservé leur ancienne bravoure, qui les a soustraits jusqu'à présent à la domination espagnole.

Pauw l'ignoroit peut-être, ainsi que le courage, la bravoure et la liberté dont jouissent encore tous les peuples de l'Amérique septentrionale, et d'une partie de la méridionale, lorsqu'il a dit qu'ils n'avoient eu ni le courage de s'opposer à l'esclavage, ni celui de travailler à s'y soustraire.

On ne doit pas être surpris s'il y a aujourd'hui si peu d'Indiens au Pérou, malgré le nombre prodigieux d'habitans de ce grand empire avant la conquête qu'en firent les Espagnols. Le travail des mines en a diminué extraordinairement le nombre. Les cruautés des curés et des corrégidors en ont engagé beaucoup à fuir chez les nations voisines, qui ne sont pas conquises.... Ceux-ci savent très-bien s'accorder sur leurs intérêts communs.

C'est par leur bravoure et leur bonne conduite qu'ils ont autrefois empêché les Incas du Pérou de pénétrer chez eux, et qu'ils ont borné les conquêtes des Espagnols à la rivière de *Biobio*, et aux montagnes de la Cordilière, où l'on trouve une infinité de mines de toutes sortes de métaux et de minéraux, le fer excepté. Mais on y supplée dans ce pays-là par la fonte (*Frézier*, *ibid.*) et le cuivre. Ce dernier s'y trouve même pur, et en masses si considérables, qu'on y a vu des *pepites*, ou morceaux de plus de cent quintaux. Don Juan de Mélandès a donné le nom de saint-Joseph à la montagne d'où on le tire. Il en montra à *Frézier* un morceau, du poids de quarante quintaux, qu'il employoit pendant mon séjour à la Conception, dit cet Auteur, à faire six canons de campagne de six livres de balle.

Ces montagnes me rappellent d'avoir lu dans l'ouvrage de Pauw (*tom.* 2), que l'élévation du terrain de la Tartarie orientale forme la bosse la plus élevée et la plus énorme de notre globe. Il avoit oublié sans doute, que depuis qu'on a mesuré les montagnes de *Cimboraco*, la hauteur et l'étendue des Andes ou Cordilières, elles ont été reconnues unanimement pour les montagnes les plus

élevées de toute la terre. Il l'avoit dit lui-même, d'après les observations de Lacondamine et Bouguer. Ce seroit donc en Amérique, et non en Tartarie, suivant son système, qu'il faudroit chercher les plus anciens peuples de l'univers : il traite cependant les Américains de peuple nouveau, et encore dans l'enfance. Pour appuyer cette hypothèse, Pauw nous les représente comme des hommes, dont les facultés sont encore tellement engourdies, qu'on n'a pu jusqu'à présent les développer pour en faire des hommes. Si nous en croyons cependant ceux qui ont vécu long-temps avec eux, ils ne manquent pas d'esprit, et il n'a besoin que de culture (*Voyages de la France équinoxiale*, *p.* 351). Ils raisonnent fort bien, et ne font rien qu'ils n'y aient mûrement pensé. Ils consultent toujours entre eux avant que d'entreprendre quoi que ce soit, prennent l'avis des anciens, auquel ils défèrent beaucoup, à cause de leur expérience.

Nous reconnoissons la bonté de leur esprit, dit Lahontan, dans leur façon de traiter avec nous, et sur-tout dans leurs ruses de guerre. Ils sont même dissimulés ; et souvent lorsqu'ils vous caressent le plus, c'est alors qu'il faut s'en défier. Ils ont naturellement du penchant pour la gravité ; ce qui les rend très-

circonspects dans leurs paroles et dans leurs actions ; cependant ils gardent un certain milieu entre la gaîté et la mélancolie ; mais les jeunes gens sont gais, et trouvent les manières françaises assez de leur goût.

Lorsqu'ils sont avec des amis sans témoins, ils raisonnent très-bien, et avec autant de hardiesse que lorsqu'ils sont dans le conseil. Ce qui paroîtra extraordinaire aux personnes qui ne les connoissent pas sous d'autres idées que celle de *sauvages*; c'est que n'ayant pas d'études et suivant les pures lumières de la nature, ils soient capables de fournir à des conversations souvent de plus de trois heures, sur toutes sortes de matières, et dont ils se tirent si bien, qu'on ne regrette jamais le temps que l'on a passé avec ces philosophes rustiques.

Les Mexicains sont bien partagés du côté de l'esprit ; ils ont du génie pour la musique instrumentale, et pour la peinture. Ils font de très-jolis tableaux avec les plumes de leur admirable oiseau *cincon* ; et ils excellent en ciselure d'orfévrerie, comme les Chiliens en broderie d'or et d'argent : leurs ouvrages sont admirés des connoisseurs.

Quoique les sauvages n'aient pas appris

la géographie, ils font les cartes les plus exactes des pays qu'ils connoissent; il n'y manque que la latitude et la longitude des lieux. Ils y marquent le vrai nord, suivant l'étoile polaire, les ports, les havres, les anses, les rivières, les côtes des lacs, les montagnes, les bois, les marais, les chemins, les prairies, &c. en comptant les distances par journées, demi-journées de guerriers; chaque journée valant cinq lieues. Ces cartes chorographiques particulières sont faites sur des écorces d'arbres (*Lahont. p.* 203). Ils ont une idée merveilleuse de tout ce qui est à leur portée, ayant acquis leurs connoissances par une longue expérience; et par le raisonnement. On les voit traverser des forêts de cent lieues sans s'égarer; ils connoissent exactement l'heure du jour et de la nuit, lors même que le temps est couvert à ne voir ni le soleil ni les étoiles. Leur vue est si bonne et leur odorat si fin, qu'ils suivent la piste des hommes ou des bêtes sur l'herbe et les feuilles. On ne sauroit donc disconvenir, continue *Lahontan*, que les Sauvages n'aient beaucoup d'esprit, et qu'ils n'entendent parfaitement bien leurs intérêts et ceux de leurs nations (*ibid. p.* 112).

Sans

Sans avoir de Licurgues pour législateurs, les Caraïbes, et en général tous les Américains, respectent infiniment les vieillards, les écoutent avec attention, défèrent aux sentimens des anciens, et se règlent sur leurs volontés. Ils sont naturellement francs, véridiques, et ont donné dans tous les temps des marques de candeur, de courtoisie, d'amitié, de générosité et de gratitude. Ceux qui les ont pratiqués long-temps, leur rendent plus de justice que Pauw. Si l'on trouve aujourd'hui chez eux le mensonge, la perfidie, la trahison, le libertinage et plusieurs autres vices, on doit s'en prendre aux pernicieux exemples des Européans, et aux mauvais traitemens que ceux-ci ont exercés contre eux. A chaque page des relations, on voit combien ceux de l'ancien continent ont fait valoir dans le nouveau, l'art qu'ils savent si bien, de tromper vilainement. On y voit la foi promise, faussée lâchement dans toutes les occasions, les Européans toujours pillant, brûlant impitoyablement les maisons et les villages des Américains, violant leurs femmes et leurs filles, et se laissant emporter à mille autres excès, inconnus à ces peuples avant que les Européans les eussent fréquentés.

Pauw accuse les naturels du nouveau Monde

d'une indifférence hébétée à l'égard de tout, et d'une insensibilité stupide, qui font, dit-il, le fond de leur caractère, au point qu'aucune passion n'a assez de pouvoir sur eux pour ébranler leur ame (*tome II*) ; que c'est un vice de nature, une foiblesse d'esprit et de corps. Mais l'en croira-t-on plutôt que ceux qui les ont fréquentés long-temps ? Il est vrai qu'ils ne sont pas jaloux, et qu'ils se moquent des Européans à cet égard. On ne voit jamais parmi eux cette fureur aveugle que nous appelons amour. Leur amitié, leur tendresse, quoique vive et animée, ne les entraîne jamais dans ces emportemens, et ne les porte pas à ces excès que l'amour inspire à ceux qui en sont possédés. Jamais femmes ni filles n'ont occasionné de désordres chez eux. Les femmes sont sages et les maris aussi, non par indifférence, mais par l'idée de la liberté qu'ils ont de dénouer, quand ils veulent, le lien du mariage. Les filles sont libres, maîtresses de leurs corps et de leurs volontés, ainsi que les garçons, elles usent de cette liberté comme bon leur semble, sans que père, mère, frère et sœur, aient droit de leur faire le moindre de; reproches à ce sujet. (*Lahontan*, *page* 113).

Mais les Américains ne sont pas indifférens

sur la gloire; ils se piquent même de valeur. Quand Pauw a parlé d'eux comme il l'a fait, il ignoroit leur amour pour la gloire, et que leur vanité est le vrai mobile de presque toutes leurs actions.

L'aventure du P. Feuillée prouve bien que ces peuples ne sont pas si insensibles que le dit Pauw; un seul mot, le terme de *pauvre femme*, manqua à lui coûter la vie. Recevez, *pauvre femme*, cette piastre, dit le P. Feuillée à une vieille Indienne, qu'il croyoit dans la misère. « Je n'eus pas achevé de prononcer » ces paroles, dit-il (*page 386*), que s'é- » levant de rage sur ses pieds, elle se jeta » sur moi avec furie, prête à m'égorger; » de plus, elle m'accabla de mille injures, » et de mille différentes malédictions, dont » la langue Indienne est toute remplie, me » reprocha toutes les cruautés atroces que » les Européans avoient exercées sur eux, » en ravissant leurs biens et leurs trésors; » elle me fit sentir que je ne devois pas la » traiter de *pauvre femme*, disant que je » n'étois moi-même qu'un gueux, contraint » d'abandonner mon pays, et d'entreprendre » de si longs et de si pénibles voyages pour » venir enlever leurs trésors; qu'au reste » les Indiens possédoient plus de richesses

» dans un petit coin de leur empire, que les
» Européans dans toute l'étendue de leurs
» plus grands royaumes. Les deux Indiens
» qui étoient avec elle, se contentèrent de me
» chasser de cette cabane, par ordre de cette
» mégère, qui ne voulut jamais entendre
» raison, et me jeta ma piastre au nez. Je
» la ramassai, quoiqu'assez mortifié d'avoir
» donné de l'argent pour me faire accabler
» d'injures, et me voir même exposé à perdre
» la vie. Je me trouvai fort heureux d'être
» échappé de leurs mains à si bon marché. »

Cet exemple entre mille autres, prouve combien Pauw a tort de dire que rien n'est capable d'émouvoir leur ame. D'ailleurs, ils sont très-jaloux de passer pour vaillans et courageux. Cette ambition les porte à souffrir les plus cruels tourmens sans se plaindre. Aussi les naturels des îles Antilles et de la terre-ferme qui les avoisine, aiment à être appelés *Caraïbes*, parce qu'en leur langue ce terme signifie *braves et belliqueux*. Ils ne sont cruels qu'envers leurs ennemis reconnus; par la douceur et les bonnes manières on gagne tout sur eux. J'admire la réflexion de Pauw à cet égard. Est-elle bien philosophique, quand il en conclut que les Américains n'en sont que plus stupides, et par-là

se rapprochent davantage des enfans et des animaux que l'on apprivoise par la douceur? Pense-t-il donc que pour être homme, on doive être inaccessible aux sentimens d'honneur, aux impressions de la douceur et de l'humanité ; ou que tous les hommes sont du caractère des Nègres, et de quelques autres nations, qui veulent être menés rudement et à force de coups, sans quoi ils deviennent insolens, paresseux et infidelles? Ce seroit par-là même qu'ils ressembleroient bien mieux aux ânes et autres animaux domestiques, qu'on ne fait obéir qu'à coups de bâton.

Non, non, les Américains sont des hommes, et des hommes susceptibles de sentimens de gratitude. Ils sentent le bien qu'on leur fait, ne l'oublient pas dès qu'ils n'ont plus besoin de vous, comme la plûpart des peuples civilisés de notre continent, et ils se conduisent par principes d'honneur et de reconnoissance.

Les richesses ne les tentent pas; ils n'ont pas l'ambition d'accumuler de l'or et de l'argent; mais si en conséquence de leur indifférence à cet égard, Pauw a raison de les traiter de stupides, nous avons donc été jusqu'à présent de sots admirateurs de Bias, et de ces autres Grecs, à qui nous avons donné les titres de *sages* et de *philosophes*. Ceux-

ci méprisoient les richesses, et ceux qui avoient l'ambition d'en amasser. Les Américains reprochent à tout propos aux Européans leur avarice et leur ambition qu'ils ont d'accumuler des biens pour eux, qui n'en jouissent pas, et pour leurs enfans, qui les prodiguent ensuite. Ils se moquent de nous, dit l'Auteur de l'histoire naturelle et morale des Antilles, il se moquent de nous, et disent que, puisque la terre est si capable de fournir la nourriture à tous les hommes, ils devroient s'occuper simplement de sa culture. Aussi, ajoute Rochefort, sont-ils libres des soucis des choses qui appartiennent à la vie, et incomparablement plus robustes, plus sains, plus gras que les Européans. Ils vivent sans chagrins, sans inquiétudes, méprisant l'or et l'argent, comme les Lacédémoniens. Les préjugés de l'éducation nous les font regarder comme des hommes réduits à la dernière misère; mais ils sont effectivement plus heureux que nous. Ils ignorent les curiosités et les commodités superflues, qui deviennent des besoins pour nous, et que l'on recherche en Europe avec tant d'avidité et de peines. Ils s'en passent, et avec réflexion. Leur tranquillité n'est point troublée par les subsides et l'inégalité des conditions. Ils ne souhaitent pas cette ma-

gnificence de logemens, de meubles, d'équipages qui ne font qu'irriter l'ambition sans la satisfaire, et flattent quelques momens la vanité, sans rendre l'homme plus heureux. Ce qui est encore plus remarquable, dit Frézier, c'est qu'ils sentent très-bien leur bonheur, quand ils nous voient chercher de l'argent avec tant de fatigues.

Il faut peu de chose pour ranimer leur fierté naturelle; et comme ils sont fort orgueilleux, ajoute le même Auteur, ils souffrent avec peine la vanité de ceux qui veulent les commander. Mais l'on trouve parmi ces peuples, que nous appelons *Sauvages*, autant de police, et plus de bonne foi que chez les nations les plus éclairées, et les mieux gouvernées. S'ils vont à la chasse ou à la pêche; s'ils abattent des arbres pour faire des maisons, ou clorre un jardin, il le font autant par divertissement que par le besoin de nourriture, et par la nécessité de se garantir des bêtes féroces. Ces peuples ne peuvent revenir de l'étonnement que leur cause la préférence que les Européans donnent à l'or et à l'argent sur le verre et le cristal, qui ont, disent-ils, bien plus d'éclat et de brillant. Ils montrent aux chrétiens une pièce d'or, en

leur disant : voilà le Dieu des chrétiens. Pour ceci ils quittent leurs pays ; pour ceci, ils viennent nous persécuter, nous chasser de nos habitations ; pour ceci, ils se tuent ; pour ceci, ils sont toujours dans l'inquiétude et les soucis. Quand ils voient un Européan triste et pensif, ils lui en font doucement la guerre, et lui disent : compère (terme d'amitié), compère, tu es bien misérable d'exposer ta personne à de si pénibles voyages, de te laisser ronger à tant de soucis. La passion des richesses te fait endurer toutes ces peines. Tu appréhendes continuellement que quelqu'un ne te vole en ton pays, ou dans celui-ci, ou que tes marchandises ne soient englouties par la mer : ainsi tu vieillis en peu de temps ; tes cheveux blanchissent, ton front se ride, mille incommodités te tourmentent ; et au lieu d'être gai et content, ton cœur, rongé par le chagrin, te fait courir à grande hâte au tombeau. Tu viens nous chasser de notre pays, et tu nous menaces sans cesse de nous ôter le peu qui nous en reste ; que veux-tu donc que devienne le pauvre Caraïbe ? faudra-t-il qu'il aille habiter la mer avec les poissons ? ta terre est donc bien mauvaise, puisque tu la quittes pour venir prendre la

mienne, ou tu as bien de la malice de venir ainsi de gaîté de cœur me persécuter ! (*hist. nat. et morale des Antilles*).

Cette plainte, ce doux reproche, sont-ils d'un stupide et d'un hébété? je le demande à Pauw et à ceux qui adoptent son opinion: ou plutôt n'est-ce pas une leçon donnée à des gens, qui ont en effet besoin d'aller à l'école de la raison et du bon sens?

Oui, les naturels de l'Amérique en ont beaucoup. Ils aiment et estiment leur pays plus que celui des autres. Ont-ils tort? que viendroient-ils chercher en Europe pour les besoins de la vie, et la conservation de leur existence, unique objet de leurs désirs? Plus sensés, plus sages que nous, ils sont comme Socrate, de qui Platon disoit qu'il étoit moins sorti d'Athènes pour voyager, que les aveugles et les boiteux : qu'il ne désira jamais de voir d'autres villes que la sienne, ni de vivre sous d'autres loix.

Nos ambitieux à qui la passion des richesses tourne la tête, et leur ôte la faculté de réfléchir philosophiquement, taxent, avec Pauw, cette indifférence de foiblesse d'esprit et de corps. Ne devroient-ils pas la regarder comme une vertu? elle est d'autant moins étonnante chez les Américains, que le sol des pays qu'ils

habitent, leur fournit de lui-même, non-seulement tout ce qui est de nécessité, mais encore mille agrémens, dont nous ne jouissons chez nous qu'à force de peines et de travaux. Ulysse, le plus sage des Grecs, dit Cicéron (*), préféra Ithaque à l'immortalité.

Ces peuples, qu'un orgueil fort mal placé nous fait mépriser, sont heureux au moins en ce qu'ils ignorent le *tien* et le *mien*; ces deux mots si funestes à la société, et desquels ont pris naissance toutes les divisions, toutes les querelles qui s'élevent parmi les hommes. L'intérêt ne cause point de procès parmi eux. Tout ce qui est à l'un est à l'autre; et les secours mutuels qu'ils se prêtent en toutes occasions, font voir que, si leurs mœurs manquent de culture, et de ce qu'il nous plaît d'appeler du beau nom de *politesse*, les principes naturels d'humanité sont encore plus entiers parmi eux, que chez les peuples civilisés, qui les méprisent. Cette indifférence des Américains pour les richesses n'a pas la religion pour principe, puisqu'on convient presqu'unanimement qu'ils n'ont aucun

(*) *Tanta vis patriae est, ut Ithacam illam in asperrimis Saxulis tanquam nidulum affixum sapientissimus vir immortalitati anteponeret.* Cic. Lib. I. de Orat.

culte, et que l'on ne trouve pas même dans leurs langues un terme pour exprimer la Divinité. C'est une vraie philosophie naturelle, et non une apathie générale pour tout. Extrêmement ambitieux de gloire, quand il faut aller à la guerre, les chefs les exhortent tous à se bien comporter. Ils leur remontrent la gloire qu'ils recevront, s'ils se font remarquer par des actions de courage et de bravoure; et au contraire l'infamie éternelle qui les attend, s'ils sont lâches et poltrons.

On ne voit parmi eux d'autres honneurs héréditaires, que celui d'être respecté comme anciens à cause de leur expérience. Le chef ou capitaine ne doit le choix que l'on fait de lui qu'à son courage, sa bravoure, sa bonne conduite et ses belles actions. Anciennement, celui qui aspiroit à cette dignité, étoit obligé de passer par des épreuves capables d'en faire perdre l'envie au plus intrépide : il devoit tout endurer, sans faire paroître le moindre signe de douleur. On peut voir le détail de ces épreuves dans les relations de Laet, de Léry, de Biet, dans les dissertations de Guédeville, &c. Aujourd'hui presque toutes les nations du nouveau Monde choisissent pour chefs ceux qui se sont acquis beaucoup de réputation, de force, de bra-

voure et de courage dans les guerres qu'ils ont soutenues contre leurs ennemis.

Mais le chef ou Cacique n'a dautres fonctions que de marcher à la tête de ses camarades pour le temps de la guerre ; d'en exposer le sujet, après avoir convoqué l'assemblée ; de prescrire les jours de pompe et de réjouissance ; mais il n'a aucun pouvoir sur ceux de la nation.

Ces peuples si idiots, suivant nous, conservent cependant un tel sentiment de liberté, qu'ils traitent les Européans de vils esclaves sur ce qu'ils se soumettent aveuglément aux volontés d'un seul homme, qui dispose d'eux comme d'un troupeau de moutons et de marionnettes qu'il fait mouvoir à son gré.

Où Pauw trouvera-t-il donc cette prétendue lâcheté des Américains ? En ce qu'ils font la guerre par surprise ; comme si parmi les Européans on ne se fait pas encore aujourd'hui un mérite d'employer la ruse pour surprendre son ennemi. Ignoroit-il l'axiome, *virtus an dolus quis in hoste requirat?* La ruse et la surprise ne sont donc pas toujours des preuves de lâcheté. Les Canadiens, les Mexicains, les Caraïbes, font, il est vrai, la guerre par surprise, mais tout le monde sait qu'ils sont braves (*hist. des Antilles*),

courageux; qu'ils veulent toujours vaincre ou mourir, et se font plutôt hacher en pièces que de se laisser prendre. Ils se jettent même avec fureur au milieu des ennemis, pour culbuter tout ce qui leur fait résistance, et pour arracher des mains des ennemis leurs camarades blessés ou prisonniers. Les Icaques s'estimeroient deshonorés, si, lorsqu'ils arrivent sur le territoire de leurs ennemis, ils ne leur donnoient avis de leur arrivée (*Garcilasso, liv. 5. ch.* 12), et ne les sommoient de prendre les armes pour se défendre.

Les Américains, voisins du Chili, peuple belliqueux, qui ont souvent vaincu les Espagnols, et n'en ont pu encore être subjugués, leur font déclarer la guerre, et leurs disent: *nous irons te trouver dans tant de lunes.* Les Incas faisoient de même avant l'invasion des Espagnols. Presque tous ces peuples ont la gloire et la bravoure en si grande recommandation, que pour en réveiller et nourrir les sentimens dans le cœur de la jeunesse, ils ne peuvent se marier qu'au retour de la guerre. Ceux qui ne s'y sont pas comportés vaillamment, ne trouvent point de filles qui veuillent les épouser. Une femme est le prix du courage et des sentimens gé-

néreux. Chez les Brésiliens il faut avoir tué quelques ennemis, et en montrer les dépouilles; cet usage est encore en vigueur dans quelques cantons de la Tartarie et de la Carmanie (*). Qui ne sait que Saül exigea de David les têtes de cent Philistins, comme une condition préalable pour lui accorder sa fille en mariage?

Non, il n'est pas vrai que les naturels de l'Amérique soient tous une race d'hommes lâches, pusillanimes, sans force et sans vigueur de corps et d'esprit. Les Anglais en firent une triste expérience dans la dernière guerre du Canada. Ceux-ci renfermés dans le fort Edward, ne purent résister à l'assaut qu'y donnèrent les Iroquois, très-inférieurs en nombre aux Anglais. Moncalm, pour ménager ces braves Amécains peu au fait de l'attaque d'un fort, vouloit la confier aux Français qu'il commandoit, et laisser les sauvages pour le camp de réserve. Ceux-ci l'ayant appris, sentirent leur amour-propre très-mortifié : leur orgueil se réveilla, ils se crurent méprisés. Dans cette idée ils vont trouver Moncalm, lui demandent d'être commandés pour l'attaque du

(*) Vincent le Blanc. I. Part. Chap. 30. et Alexandre d'Alexand. Liv. I, Chap. 24.

fort, et d'y donner l'assaut, ou qu'ils se retireroient chez eux. Pour ne pas les rebuter, Moncalm y consentit, les Iroquois donnèrent l'assaut, et emportèrent le fort, malgré la vigoureuse résistance des Anglais.

Seroit-ce par lâcheté que les Péruviens et les Mexicains se sont laissés subjuguer par une poignée d'Espagnols ? j'ai de la peine à le croire, d'après les relations des Espagnols même. Ceux-ci employèrent tout ce que la fourberie, la trahison et l'humanité furent capables de leur inspirer contre des peuples remplis de bonne-foi, qui loin de se défier des Espagnols, les reçurent dans leurs villes et dans leurs palais, leur firent l'accueil le plus gracieux, leur donnèrent des présens comme à des amis, leur montrèrent tout ce qu'ils avoient de plus riche et de plus superbe, et ne se mirent en défense que quand la trahison des femmes Indiennes ne permit plus aux Péruviens et aux Mexicains de faire une résistance capable de les soustraire à l'esclavage.

Les Espagnols arrivent en Amérique, s'y présentent comme des centaures qui leur étoient inconnus, précédés d'instrumens qui imitent les éclairs et le tonnerre, et en produisent les tristes effets. Le ciel et la terre

paroissoient avoir conjuré leur perte. Avec la même simplicité des Américains, quel Européan n'eût pas été saisi de la même admiration et de la même crainte ? Pauw a-t-il donc raison d'en conclure que c'est par une lâcheté impardonnable et par stupidité qu'ils se sont plongés dans l'esclavage (*tom.* 2)? ceux qui n'ont pas subi le joug des Européans, nous prouvent le contraire.

L'admiration étant fille de l'ignorance, il n'est pas surprenant que les naturels de l'Amérique nullement au fait des arts, enfans de notre ambition, de notre convoitise, de notre méchanceté et de notre luxe, et connoissant peu ou point du tout ces belles choses que l'étude et l'expérience ont rendues familières aux nations civilisées, aient été saisis d'étonnement à la vue d'objets extraordinaires, et de mille choses dont ils n'avoient point d'idées? La simplicité dans laquelle ils étoient, et sont encore élevés, en est la véritable cause. Lorsque Pauw nous la donne pour une vraie stupidité, y avoit-il bien réfléchi? la simplicité rend crédule; l'ignorance fait prendre le change; mais elles n'ôtent ni la mémoire, ni le bon sens.

L'imagination en est, il est vrai, moins féconde, moins variée, faute d'une mémoire exercée

exercée et meublée d'images infiniment différentes, d'où pullulent une prodigieuse quantité d'idées; mais en a-t-on moins la faculté de lier celles que l'on a?

Les idées des peuples du nouveau Monde se bornent presque à leurs besoins. Comme ils sont en petit nombre, parce qu'ils se réduisent à ce qui peut contribuer agréablement à la conservation de leur être; l'ambition, l'avarice, la sensualité, le luxe et tout ce qui en est une suite, ne les dominant point, leur esprit ne se donne pas l'essor et ne s'exerce pas à trouver des moyens de satisfaire des besoins qu'ils ignorent, et ne sont devenus réels pour nous que par l'habitude et les abus de notre éducation.

Il y a bien loin de cette simplicité Américaine à la stupidité! Par la première, ils sont étonnés, ils admirent: hé, combien n'en voyons-nous pas au milieu de nous, qui nous prouvent à ce prix que tous les Américains ne sont pas en Amérique!

Par la stupidité on est incapable de suivre la connexion des idées, d'en combiner les rapports. Ce n'est pas par où pèchent les naturels du nouveau Continent, malgré le ton affirmatif avec lequel Pauw nous l'assure. Si l'ignorance de nos sciences et de nos

arts les prive de beaucoup de commodités et de plaisirs, ils sont en revanche exempts de beaucoup de soucis, de beaucoup de peines, qui se multiplient chez nous à proportion de nos connoissances et de notre ambition. Nous sentons très-bien quel bonheur ce seroit de nous rapprocher de cette simplicité; puisque nous nous plaignons sans cesse de ce que notre état et nos besoins fictifs nous obligent de nous en éloigner. Nous prêchons sans relâche ce bonheur que nous reconnoissons dans la médiocrité; nous sommes des hypocrites, avouons-le de bonne-foi; nous sommes des fourbes qui agissons en Européans, et pensons en Américains. N'y a-t-il pas plus de stupidité à se tourmenter l'esprit et le corps, pour satisfaire à des besoins fictifs, fruits de notre imagination déréglée, qu'à les ignorer, ainsi que l'art et l'industrie de les satisfaire? La misère, la gêne donnent de l'industrie et de l'esprit. *Vexatio dat intellectum.* Voilà où en sont réduits les Européans, et ils ont la folie de se croire au milieu de la misère, plus heureux que les Américains. Il me semble voir le plus vil des hommes, un mendiant Espagnol à qui tout manque, marcher encore d'un pas grave et méprisant, croire et dire que toute

la terre est à lui, et ne reconnoître au-dessus de lui que la Divinité. Un peu moins d'orgueil et de vanité, et nous estimerons mieux les choses ce qu'elles valent.

Si les Américains ignorent la géométrie, c'est que ne connoissant ni le *tien* ni le *mien*, ils n'ont pas besoin de placer des bornes pour marquer les limites des usurpations. Ils savent très-bien compter les années et les mois par les astres, sans le secours de cette astronomie, que nous employons à diriger la route de nos vaisseaux, pour aller envahir un or qu'ils méprisent, et sans laquelle ils prennent comme nous les saisons telles qu'elles se présentent, sèment et cueillent les fruits de la terre dans leur maturité. Ainsi contens de leur pays et de ses productions, ils ne sont ni curieux d'envahir celui des autres, ni assez fous pour courir les dangers et les risques de la vie, inséparables des voyages qu'il faut entreprendre pour y parvenir. Couchés tranquillement dans leurs cabanes, étendus sur des peaux d'animaux, ou sur des nattes, le sommeil vient à eux aussi-tôt qu'ils le désirent : pendant qu'ennemi juré des soucis et des inquiétudes, compagnons inséparables de l'ambition, de la mollesse et de la cupidité, Morphée fuit loin de ces apparte-

mens, où l'or enlevé à ces philosophes rustiques, éclate, brille, éblouit de toutes parts. Toujours libres, parce que ces enfans de la nature sentent mieux que nous les prérogatives et les droits de l'humanité, ils ne savent ce que c'est que de se donner des fers forgés par l'ambition, fabriqués par la vanité, et stupidement portés par la foiblesse. Ces idiots Américains savent défendre leur vie, sans avoir l'idée d'arracher les hommes du sein de leur famille et de la culture des terres, pour leur apprendre l'art inhumain et cruel de s'entre-tuer méthodiquement, et pour en faire, pendant que l'ambition sommeille, des esclaves fainéans dans certains pays, et dans d'autres des marionnettes misérables.

Autre preuve de la stupidité des peuples de l'Amérique, suivant Pauw, mais aussi peu concluante que celles dont nous avons parlé. Ils ne sauroient, dit-il, compter au-delà de vingt; et ils sont réduits, pour exprimer ce nombre, à montrer tous les doigts de leurs pieds et de leurs mains.

Ce sentiment est celui de quelques Auteurs, et a été adopté un peu trop légérement par Pauw: lui qui réfléchit si philosophiquement, a-t-il pu se persuader que ces peuples ne sauroient réellement compter au-delà du nom-

bre vingtième? ils se trouvent souvent dans le cas de faire des calculs plus étendus : ils le font ; comment donc s'y prennent-ils? ils ont donc une manière de les faire, une arithmétique inconnue à Pauw et aux Auteurs qu'il cite pour ses garants.

Quand les Caraïbes se proposent de faire une chose au bout d'un temps dont le terme est très-éloigné, ils mettent dans une callebasse la quantité de pois ou de petits cailloux qui exprime le nombre de jours, au bout desquels ils doivent faire la chose proposée : à la fin de chaque jour, ils ôtent un pois de la callebasse ; le dernier pois ôté, ils font ce qu'ils avoient dessein de faire.

D'autres peuples font à une ficelle autant de nœuds, ou sur un petit bâton autant de crans qu'il doit s'écouler de jours jusqu'à celui qu'ils ont en vue. Tous les jours ils dénouent un nœud ou effacent un cran, jusqu'au dernier : alors ils partent pour la guerre, si c'étoit l'objet de leur calcul, ou font ce qu'ils s'étoient proposé.

Dans leurs langues, je l'avoue, sur la bonne foi des Auteurs, nous ne connoissons point de termes qui expriment des nombres au-delà de vingt ; mais parce qu'ils nous sont inconnus, devons-nous en conclure qu'il n'y en

a pas ? Chez nous, deux fois dix ou vingt sont des termes équivalens, comme trois fois dix est le synonyme de trente. Quand nous n'aurions pas enrichi notre langue des mots vingt, trente, on en concluroit fort mal que nous ne savons pas compter jusqu'à ces nombres, puisque nous pourrions y suppléer par deux fois dix, ou trois fois dix, et ainsi des autres nombres supérieurs.

Pour calculer jusqu'à dix, les Américains ont réuni les deux nombres cinq des doigts de chaque main : ils avoient donc l'idée de doubler ce nombre cinq, qui leur étoit connu, et d'en former celui de dix : ils connoissoient donc également les nombres depuis un jusqu'à dix, savoient en faire l'addition, et même les répéter comme nous pour compter jusqu'à vingt : pourquoi ne l'auroient-ils su faire jusqu'à trente et au-delà ?

N'ayant pas l'usage de l'écriture, ils ont eu recours à leurs doigts, comme le font nos Européans qui ne savent pas écrire. Les doigts sont pour les uns et pour les autres des signes distinctifs, des caractères mémoratifs, dont le nombre est déterminé comme celui de nos caractères arithmétiques.

Quand les Américains ont voulu pousser leur calcul au-delà de dix, ils ont ajouté

le nombre des doigts de leurs pieds à celui des doigts de leurs mains. Pour exprimer quinze, par exemple, ils ont l'idée de trois fois cinq, et l'expriment en montrant tous les doigts des deux mains, et ceux d'un pied. Ils quadruplent ensuite ce nombre de cinq et expriment l'idée qu'ils ont du nombre vingt, en montrant tous les doigts des mains et des pieds.

Mais, dira-t-on, n'ayant que vingt doigts, ils ne sauroient donc exprimer tel nombre supérieur à celui-là. Pourquoi ne le feroient-ils pas? nous n'avons que neuf chiffres et le zéro; nous exprimons bien avec eux tous les nombres possibles: en doublant, triplant, quadruplant, &c. nous exprimons ces nombres par la répétition de ces mêmes dix caractères; et nous parvenons à fixer nos idées de calcul, soit pour nous servir de mémorial, soit pour communiquer ces idées à nos semblables. Les muets de notre Continent, en montrant trois fois les dix doigts de leurs mains, nous communiquent l'idée qu'ils ont du nombre trente; qui doutera que les Américains n'en puissent faire autant? D'ailleurs l'emploi qu'ils font d'une quantité précise de pois, ou de cailloux, ou de nœuds, prouve clairement qu'ils ont l'idée de ce nombre déterminé, lors même

qu'il passe vingt. Le nombre de jours, après lesquels ils se proposent de faire quelque chose, équivaut souvent à celui de deux ou trois de nos mois; il est donc constant qu'ils ont l'idée des nombres soixante et quatre-vingt-dix, ou quatre-vingt-onze. S'ils savent pousser leur calcul jusques-là, j'ai droit d'en conclure qu'ils le poussent bien plus loin, que leur arithmétique nous est inconnue, et qu'elle leur suffit pour leur usage.

Quelques-uns de ces peuples font leurs nœuds à des ficelles de différentes couleurs, et font à chaque ficelle le nombre de nœuds nécessaire pour exprimer leurs idées. Pourquoi ces ficelles de couleurs différentes? ne seroit-ce pas que les nœuds d'une ficelle expriment des nombres différens de ceux qui sont exprimés par les nœuds d'une autre, et que chaque nœud a sa valeur déterminée? Ceux de la ficelle blanche, par exemple, pourroient être des unités; les nœuds de la rouge, signifieroient des dixaines; à la bleue seroient des centaines, et ainsi des autres. L'arithmétique palpable d'Anderson, qu'il exerçoit avec des épingles de différentes grosseur et longueur, fichées dans une table, sur différentes lignes, étoit une arithmétique dans

le goût de celle des Sauvages. Les Apalachites faisoient leurs calculs au moyen de petits coquillages noirs ou de petites parties détachées des uns et des autres, enfilés comme des grains de patenôtres; et ces coquillages leur tenoient aussi lieu de monnoie. Parmi nous, on calcule bien avec des jetons.

Mais sans entrer dans le détail des différentes suppositions de cette espèce, on ne sauroit nier que puisque les naturels de l'Amérique sont dans le cas de faire des calculs déterminés fort au-dessus de vingt, et qu'ils les font en effet, on a eu tort d'assurer qu'ils ne sauroient pousser les leurs au-delà.

En France et dans d'autres pays, les boulangers et bouchers emploient dans leur calcul mémorial, la méthode des Sauvages, en faisant des hoches ou crans de trois sortes, sur un bâton fendu. Avec le secours de ces crans ils pousseroient leur calcul à des millions. Auroit-on raison de conclure de leur usage, qu'ils ne sauroient compter au-delà de vingt?

Paw (*tome II.*) trouve une autre preuve de stupidité dans les Américains, en ce qu'ils n'ont pas su faire usage du fer forgé, et ils n'en avoient point; et celui de la monnoie, qui leur étoit si inutile, qu'actuellement en-

core ils ne veulent presque pas toucher les métaux monnoyés. C'est, disent-ils, un serpent que les Européans nourrissent dans leur sein, qui empoisonne tous les plaisirs, leur ronge le cœur peu-à-peu, et les conduit promptement au tombeau. (*Atlas hist. de Guédeville, tome VI, page* 8.) Il s'ensuit de cette preuve, dit Pauw, que les peuples du nouveau Monde sont inférieurs en sagacité et en industrie aux nations les plus grossières de notre Continent.

Lorqu'il s'exprimoit ainsi, avoit-il fait réflexion que la terre leur fournissant d'elle-même les grains et les fruits, et la chasse des animaux pour se nourrir et se vêtir, la monnoie leur étoit plus que superflue; puisqu'elle n'a qu'une valeur arbitraire; qu'elle n'a été imaginée que comme un moyen pour faciliter l'échange, dans les pays où le tien et le mien causent tant de désordres, où les hommes sacrifient à l'ambition et à la fortune jusqu'à leur propre repos; où la soif des richesses altère jusqu'à ceux qui sont préposés pour maintenir l'ordre dans la société, leur ferme les yeux sur le crime, et leur fait voir des fautes dignes de punition dans l'innocence même? Le non-usage de la monnoie met les Américains au niveau des

Circassiens, et des Tartares qui les avoisinent. Allez chez eux, vous les trouverez vêtus de peaux, buvant le lait aigri de leurs jumens, ou de l'eau pure, vivant de fruits et de la chair des animaux qu'ils tuent à la chasse. Ils vous donnent le couvert et tout ce qu'ils ont, du cœur le plus généreux, et sans rétribution. Ils se donnent mutuellement les choses qui leur font plaisir, ou dont ils ont besoin, sans faire usage de la monnoie. Si on leur fait présent de quelques bagatelles, ils les reçoivent avec actions de grace; et si vous leur donnez de l'or ou de l'argent monnoyé, ils ne l'acceptent pas à titre de monnoie, et les emploient à faire des crochets ou des agrafes (*). En conclura-t-on que les Tartares et les Circassiens sont les peuples les plus stupides de l'univers?

Tous les Américains en général ont l'hospitalité en recommandation, autant que les Circassiens et les Tartares. Nous les admirons; et avec notre urbanité prétendue, dont nous faisons tant de parade, nous nous contentons malheureusement de les admirer. S'ils avoient l'usage de la monnoie, ils deviendroient peut-être aussi inté-

(*) Vincent le Blanc, Carpin et la Motraye.

ressés, aussi avares, et aussi peu généreux que nos Européans. Ne nous laissons donc pas aveugler par l'amour-propre, au point de traiter de stupides ceux dont la conduite est pour nous un objet d'admiration. Si les peuples du nouveau Continent méritent d'être regardés comme des idiots pour agir comme ils le font, quel titre faut-il nous donner?

Dès qu'on n'est pas ennemi déclaré, on peut être assuré d'être accueilli des Américains avec une prévenance et une courtoisie, dont la comparaison avec notre empressement intéressé, devroit nous faire rougir. En vain se présenteroit-on à eux sous les dehors de la bienveillance et de l'amitié, si l'on est du nombre des ennemis. La perfection de leurs sens les garantit des piéges que l'on pourroit tendre à leur bonne foi. On assure que les Péruviens, les Brésiliens et ceux du Canada ont l'odorat si fin, qu'au flair ils distinguent un Français d'avec un Espagnol et d'avec un Anglais. Les Caraïbes connoissent un Français à sa voix, et le distinguent d'un Anglais et d'un Hollandais. Etes-vous reconnu pour ami, on vous aborde, (*histoire des Antilles*, *page* 458.) on vous conduit au *Carbet*, chacun s'empresse de vous faire la bienvenue. Le vieillard complimente le

vieillard; le jeune homme et la jeune fille font toutes sortes de caresses aux hôtes de leur sexe et de leur âge ; dans l'air et le maintien de toute la troupe, on lit clairement la satisfaction qu'ils ont de vous voir. Ils vous demandent votre nom et vous disent le leur. En témoignage d'affection, ils se nomment eux-mêmes du nom de leur hôte; on les flatte beaucoup, quand on se nomme du leur.

Leur mémoire est si heureuse à retenir les noms des amis qui les ont visités, qu'au bout de dix ans ils s'en souviennent même sans équivoque, et récitent quelques circonstances de ce qui s'est passé de remarquable dans leur dernière entrevue. Si vous leur aviez fait alors quelque présent, ils vous le rappelleront; et s'il étoit de nature à être conservé, ils vous le montreront en témoignage de gratitude et de reconnoissance.

Parmi les Caraïbes, il y a toujours dans leur *Carbet* (lieu d'assemblée) un *Nioukaiti* ou Sauvage chargé d'accueillir, de recevoir les passans, de donner avis de leur arrivée.

Où Pauw a-t-il donc pris que les Américains manquent absolument de mémoire, et qu'aucune passion n'est capable d'émouvoir leur ame?

Je laisse aux gens sages à comparer nos

auberges avec les carbets, et la conduite des Européans à cet égard, avec celle des peuples de l'Amérique. Dans celle-ci, je trouve les sentimens d'un cœur humain, généreux, ceux de la véritable noblesse; dans la nôtre, je n'en vois que l'image grossière, avilie, ou par la vanité, ou par la cupidité. Crainte d'augmenter notre honte en représentant à nos yeux des objets de comparaison, qui ne seroient pas à notre avantage, à nous, qui nous piquons si mal-à-propos de raisonner et d'agir philosophiquement, je n'entrerai pas dans le détail de la réception que les peuples du nouveau Monde font à leurs hôtes. D'ailleurs, le cérémonial varie un peu, suivant les nations; mais tous vous servent à manger et à boire ce qu'ils ont de meilleur, et vous entretiennent le plus gaîment qu'ils peuvent, tout le temps que vous restez avec eux. Ils vous sollicitent, il vous pressent amicalement, et vous les désobligeriez de ne pas emporter ce qui reste après que votre appétit a été satisfait.

Cet usage me rappelle celui de quelques nations de notre Continent. Les Turcs remplissent leur mouchoir, et quelquefois les manches de leur robe, des morceaux de viande et de pain du repas qu'on leur a servi, et

les emportent chez eux. (*Buchequins, liv. IV*). Les grands Tartares ne pouvant achever la viande qui leur a été présentée, donnent le reste à leurs domestiques. (*Rubruquis, voyage de Tartarie.*) Parmi les Chinois, les domestiques du convié emportent chez lui les mets qui sont restés sur la table.

Notre avarice introduira, sans doute, cet usage parmi nous. La sensualité des dames l'a déjà introduit en plusieurs endroits, à l'égard des sucreries et des autres friandises du dessert. Encore un pas, nous voilà Turcs, Chinois et Tartares. Mais chez les Américains la générosité est le principe. Chez nous quel est-il? je le laisse à deviner.

Plus vous restez chez les peuples du nouveau Continent que vous visitez, plus leur plaisir augmente. A votre départ, le chagrin succède au plaisir; la tristesse de leur cœur est peinte sur leur visage. Lorsqu'après bien des sollicitations, ils n'espèrent plus pouvoir vous retenir, la sincérité de leurs discours est scellée par les effets; ils vous font des présens de fruits et des autres choses qu'ils ont à leur disposition. Tacite dit que les anciens Allemands régaloient les Européans, et leur faisoient quelques libéralités; mais il ajoute, qu'ils exigeoient aussi quelque chose de leur part : en

cela bien moins généreux et moins nobles que les peuples de l'Amérique : les Allemands d'aujourd'hui, et beaucoup d'autres, ne me paroissent guères disposés à condamner la conduite de leurs ancêtres. De combien de vertus, de combien de grands sentimens d'humanité bannis de notre Continent par l'ambition et le vil intérêt, les nations qui se disent civilisées, ne trouveroient-elles pas les modèles chez ces prétendus stupides Américains? Un Sauvage n'a-t-il pas réussi à la chasse, ses camarades le secourent, même sans en être priés. Si son fusil se crève, se brise, chacun s'empresse à lui en procurer un autre. Si ses enfans sont tués ou pris par les ennemis, on lui donne autant d'esclaves qu'il en a besoin pour le faire subsister. Ils ne se querellent ni ne se volent, et ne médisent jamais les uns des autres. S'ils ne font pas des sciences et des arts, tout le cas que nous en faisons, c'est qu'ils prétendent que leur contentement d'esprit surpasse de beaucoup notre luxe et nos richesses, et que toutes nos sciences ne valent pas une tranquillité parfait .

Chez nous, les architectes s'étudient à faire des édifices superbes, et si solides en apparence, qu'ils semblent vouloir braver les siècles et faire disputer la durée de leurs ouvrages

avec

avec celle du monde. Les Chinois nous taxent en conséquence de vanité et d'orgueil, et les Américains nous taxent de folie. Ils ne mesurent la durée de leurs logemens qu'à la briéveté de leur vie, et la distribution sur leurs besoins. La raison qui les détermine aussi à ne pas construire des maisons belles et solides dans le goût des nôtres, est que quand la place leur déplaît, ils en changent, soit pour respirer un autre air, soit pour d'autres motifs; tel que celui de la mort de quelqu'un, parce qu'alors ils la regardent comme infectée de maladie.

Presque tous nos autres arts sont les enfans d'un luxe qu'ils méprisent, ou de nos besoins qu'ils ignorent; aussi disent-ils que nous prenons perpétuellement le change sur la véritable idée que nous devons avoir des hommes et des choses. Chez vous, ajoutent-ils, on mesure son mérite sur le brillant des habits et sur les titres d'un homme, parce qu'on les suppose accompagnés de beaucoup d'or et d'argent. Parmi nous, pour être homme, il faut avoir le talent de bien courir, de chasser, de pêcher, tirer adroitement une flèche ou un coup de fusil, conduire un canot, savoir faire la guerre, connoître parfaitement les forêts, vivre de peu, construire des cabanes et savoir faire cent

lieues dans les bois sans autre guide ni provisions que son arc et ses flèches.

On auroit cependant tort avec Pauw d'en conclure que les Américains manquent de génie pour les arts et les sciences. Ce que Rochefort dit des Apalachites et des Caraïbes, dans son histoire des Antilles, et ce que nous lisons dans les relations du Mexique et du Pérou, prouvent bien clairement le contraire : ils pourroient même nous disputer l'avantage sur beaucoup de choses ; j'en appelle au témoignage de Lacondamine que j'ai déjà cité à ce sujet. Je ne sais en effet si nous oserions entreprendre de faire un pont tel que celui qu'ils ont construit auprès d'Andaguelais, connu sous le nom du fameux pont d'*Apurina*. Il s'étend en longueur sur une coupure de montagne d'environ cent-vingt brasses de large, et d'une profondeur affreuse que la nature a taillée à plomb dans le roc, pour ouvrir un passage à une rivière. Cette rivière roule ses eaux avec tant d'impétuosité, qu'elle entraîne de fort grosses pierres, et qu'on ne peut la traverser à gué qu'à vingt-cinq ou trente lieues de-là. La largeur et la profondeur de cette brèche, jointe à la nécessité de passer dans cet endroit, ont fait inventer un pont de cordes,

faits d'écorces d'arbres, large d'environ six pieds. Ces cordes sont entrelacées de traverses de bois. On passe dessus même avec des mules chargées ; non sans crainte à la vérité, comme on peut le voir dans les relations de Laconda-mine et de Frézier ; car vers le milieu on sent un balancement capable de causer des vertiges. Mais comme il faudroit faire un détour de six à sept journées pour passer ailleurs, tout ce qui circule de denrées et de marchandises de Lima à Cusoo, et dans le haut-Pérou, passe dessus ce pont. Aujourd'hui le roi d'Espagne l'entretient, moyennant quatre réaux qu'il exige de chaque charge, ce qui lui produit des sommes considérables.

Comment Pauw accordera-t-il la mal-adresse dont il taxe tous les peuples de l'Amérique, avec l'admiration que leurs ouvrages excitent dans l'esprit des personnes même accoutumées à voir les plus belles choses? Voyez les hamacs, les paniers de jonc, teints de diverses couleurs, les tableaux de plumes des Mexicains, les siéges, les tables de bois poli des Caraibes, leurs arcs, leurs flèches et leurs carquois ; les vases pour boire et pour manger, peints et enjolivés de mille grotesques ; les broderies en or et en argent faites par les Indiens du Chili, les ciselures des Péruviens. Nous considérons

toujours ces choses avec un nouveau plaisir ; nous admirons la beauté de ces vases, la délicatesse, la légéreté de leurs arcs, de leurs flèches ; l'adresse à y ajouter des plumes et des cailloux travaillés avec un poli admirable, les incrustations d'os de poissons, et de différens bois distribués avec goût sur leurs carquois, et dont les couleurs sont ménagées et disposées de manière, que leur symétrie même nous charme et nous ravit. Ou nous sommes de grands sots, plus stupides que ces Américains, ou Pauw a grand tort de les traiter de gens hébétés.

Avant qu'ils eussent communication avec les Européans, ils creusoient le bois, et faisoient tous leurs ouvrages avec des pierres dures aiguisées, et emmanchées à-peu-près comme le sont nos haches et nos outils : le travail étoit long et pénible ; mais ils venoient à bout de faire sans nos outils d'acier ce que nos ouvriers les plus habiles ont bien de la peine à faire avec les leurs. Depuis qu'on leur en a donné, ils en font usage, sans avoir appris à s'en servir, de manière cependant à nous convaincre de leur aptitude, et de quoi ils seroient capables dans les arts, s'ils étoient instruits par de bons maîtres (*Hist. des Antilles*). Rochefort et Bristock, ne sont pas les seuls qui rendent témoignage à l'industrie des peuples de

l'Amérique. J'ai déjà cité Lacondamine, et je rapporterai encore ici ses termes, parce que cet Auteur ne sera pas suspect à Pauw.

« Le défaut de fer et d'acier les a souvent » arrêtés, dit ce Savant (*) ; quelquefois ils » ont heureusement surmonté ces obstacles. » Mais souvent leur industrie s'est arrêtée, où » finissoient leurs besoins... Ils ont réussi à » fondre l'or et l'argent, et à les jeter en » moule .... Le plus habile tailleur de pierre » d'Europe, quelqu'adresse qu'on lui suppose, » seroit sans doute fort embarrassé à creuser » ainsi un canal courbe et régulier, dans » l'épaisseur d'un granit, avec tous les secours » de l'art, et les meilleurs instrumens de fer » et d'acier. A plus forte raison sera-t-il diffi- » cile d'imaginer comment les anciens Péru- » viens ont pu réussir avec des haches de » pierres dures, ou de cuivre, telles qu'on en » trouve dans leurs anciens tombeaux, ou avec » d'autres outils équivalens, sans équerre ni » compas .... Les vases et la vaisselle d'or et » d'argent, les habillemens couverts de petits » grains d'or, plus fins que la semence de » perles, et dont les orfèvres de Séville ne

(*) Mémoires sur quelques anciens monumens du Pérou. Dans les Mémoires de cette Académie, de 1746.

» pouvoient concevoir le travail, sont une
» grande preuve de leur industrie. J'ai vu plu-
» sieurs de ces beaux vases, ajoute le même
» Auteur, j'en ai même encore quelques-uns
» entre les mains, d'une grande délicatesse;
» et je regrette la perte d'un grand nombre
» d'autres.

» Il paroît par l'usage que les Espagnols ont
» fait de ces richesses, qu'ils estimoient beau-
» coup plus la matière que l'ouvrage. Il ne faut
» cependant pas en conclure qu'aucun ne mé-
» ritât d'être conservé : quelques morceaux
» précieux par leur matière, échappés depuis
» deux siècles au danger de changer de forme
» par l'ignorance et l'avidité des propriétaires,
» peuvent servir de preuve et de monument,
» sinon de l'habileté des Indiens dans la sculp-
» ture, du moins d'une *rare industrie*, par
» laquelle ils ont suppléé aux machines et aux
» outils.

» Dans mon voyage de Lima, continue
» Lacondamine, j'avois fait acquisition de di-
» verses petites idoles d'or et d'argent, et d'un
» vase cylindrique de même métal, de huit à
» neuf pouces de haut, et de plus de trois de
» large, avec des masques ciselés en relief. A
» en juger par ces ouvrages, les Péruviens
» n'avoient pas fait de grands progrès dans le

» dessein ; celui de ces pièces étoit grossier, » et peu correct, mais l'adresse de l'ouvrier y » brilloit par la délicatesse du travail. Ce vase » étoit sur-tout singulier par son peu d'épais- » seur. Ce ne peut être la rareté de l'argent, » qui y avoit fait épargner la matière ; il étoit » aussi mince que deux feuilles de papier col- » lées ensemble ; et les côtés du vase étoient » entés d'équerre sur le fond à vive arrête, sans » aucun vestige de soudure.

» J'ai saisi l'occasion de faire voir le prix de » cette antiquité à ceux entre les mains de qui » ce vase peut être tombé ; le peu de poids de » la matière pouvant avoir préservé le vase de » la fonte ».

Sur ce que Lacondamine avoit vu, il fut moins incrédule que Pauw, et paroît croire avec Pietro Ciéca, que les Péruviens savoient très-bien imiter en or de relief, les plantes, sur-tout celles qui croissent sur les murailles, et qu'ils les y plaçoient avec tant d'art, qu'elles sembloient y avoir pris naissance. Sans doute, conclut Lacondamine, que les Péruviens les jetoient au moule, ainsi que les figures de lapins, de souris, de lézards, de serpens, de papillons, &c. dont parlent les historiens.

Ces vases, ces figures ornent aujourd'hui les cabinets des curieux de l'Europe. J'ai vu à

Monte-Vidéo dans le Paraguai, des ouvrages brodés en or et en argent par les mains des Indiens du Chili, dont nos plus habiles brodeurs se feroient honneur. Don Joachim-Joseph de Viana, gouverneur de cette espèce de ville, nous montra un *puncha* de cette espèce, qu'il nous dit avoir payé mille piastres, et nous assura qu'on y en travailloit de plus riches et de plus beaux.

Pour prouver sa thèse, Pauw oseroit-il se prévaloir de la simplicité des peuples de l'Amérique et de quelques-uns de leurs usages, qu'il nous plaît de regarder comme bizarres? Si la simplicité de quelques Caraïbes leur a fait penser que la poudre à canon pouvoit être la graine de quelque plante, et les a poussés à en demander pour en semer, on a vu une marchande de Saint-Malo, correspondante d'une dame de la Martinique, lui mander de semer beaucoup de caret (écaille de tortue dont on fait les tabatières et autres ouvrages,) parce que ce fruit se vendoit beaucoup plus cher que le tabac, et ne se pourrissoit pas dans le vaisseau pendant la traversée. (*histoire des Antilles*). N'avons-nous pas vu des magistrats d'une nation Européane, vouloir condamner au feu un homme, pour avoir fait danser des marion-

nettes? Comus, le célèbre Comus, si connu à Paris et à Londres par des expériences physiques, qui ont étonné les savans, n'oseroit encore aujourd'hui aller les faire chez les nations méridionales de l'Europe, dans la crainte d'éprouver les funestes effets d'nn enthousiasme inquisitorial; ni chez quelques peuples de l'Allemagne, même savante, parce qu'il redouteroit les suites de leur admiration.

Sur quoi donc Pauw se fonde-t-il pour établir son paradoxe, que tous les peuples du nouveau Continent sont inférieurs en tout au moindre des Européans? Nous avons vu qu'en général les Américains loin d'être une race d'hommes dégradée et dégénérée de la nature humaine, ont tout ce qui caractérise la perfection; belle taille, corps bien proportionné, aucun bossu, tortu, aveugle, muet ou affecté d'autres infirmités si communes dans notre Continent; une santé ferme, vigoureuse, une vie qui passe ordinairement les bornes de la nôtre; un esprit sain, instruit, éclairé et guidé par une philosophie vraiment naturelle, et non subordonnée comme la nôtre, aux préjugés de l'éducation, une ame noble, courageuse, un cœur généreux, obligeant: que faut-il

donc de plus à Pauw pour être véritablement homme? aussi ces hommes, qu'une vanité si mal fondée, fait traiter d'idiots, disent que le titre de *Sauvages* dont nous les gratifions, nous conviendroit mieux qu'à eux, puisqu'en effet nos actions sont contraires à l'humanité, ou du moins à la sagesse qui devroit être le guide des hommes qui se piquent d'être plus éclairés qu'eux.

Belle leçon, dictée par les lumières de la pure raison, plus saine dans ces habitans de vastes forêts, ou de pays abandonnés à la nature, que dans l'enceinte tumultueuse de nos villes, où les passions autorisées obscurcissent la raison, et où la société est plus dangereuse que le séjour des déserts et des bois; où nos sciences n'ont encore pu nous procurer le bonheur d'une vie tranquille; où nos besoins se multiplient dans notre abondance même; et où cette abondance ne sert qu'à nous rendre pauvres et plus malheureux.

J'avoue que nous sommes faits les uns pour les autres, et que de cette dépendance mutuelle résulte tout l'avantage de la société. Mais la première intention de cette union, ou contrat social, a été d'obliger tous les contractans à se prêter des secours mutuels, et non de

laisser tout usurper aux uns, de les autoriser même dans leurs usurpations, et de laisser manquer de tout aux autres.

Les Sauvages Américains sentent trop bien ce que c'est que l'homme pour se conduire suivant des principes qui heurtent ainsi la raison et le bon sens. La plûpart au moins d'entre eux ne vivent point seuls ; mais contens du commerce des hommes qui leur ressemblent, ils n'en veulent point avoir avec ceux qui les regardent comme très-inférieurs à eux. Prompts à se secourir dans tous leurs besoins, ils refusent d'adopter les loix et les mœurs de ceux qui croient ne devoir rien aux autres. Plus leurs moeurs sont éloignées de celles des peuples, que nous appelons civilisés, plus elles paroissent conformes à la loi primitive, gravée par la nature dans le cœur de tous les hommes. Accoutumés au joug sous lequel nous succombons sans nous en appercevoir, nous ne faisons pas réflexion que nous substituons à cette loi les fausses idées d'une raison enchaînée et corrompue par une éducation vicieuse.

En effet, que sont aux yeux d'un vrai philosophe ces royaumes si florissans et si riches ? ce qu'ils sont aux yeux des Sauvages ; des objets de mépris, et ceux qui les com-

posent, des objets de pitié ; parce que leurs richesses et leur splendeur ne servent qu'à exciter l'envie d'un voisin ambitieux, et des guerres cruelles dans le sein des états, pour la destruction de l'humanité ; parce que ces richesses sont une pomme de discorde toujours présente, des sources de querelles et de divisions, qui sont la peste de la société.

Ne vaudroit-il pas mieux que les habitans de notre Continent eussent eu dans tous les temps la même idée de l'or, qu'en ont encore les Sauvages ? Ne seroit-il pas plus avantageux pour nous, d'avoir laissé l'or et l'argent ensevelis dans les entrailles de la terre, que de les en avoir tirés, pour former le tombeau de tant de milliers d'hommes, sacrifiés à la cupidité de leurs semblables, et pour ne trouver, au lieu du bonheur que l'on y cherche, avec tant de peine et de soucis, que la source funeste des maux dont nous sommes inondés ?

Qu'on ne s'imagine point que ces raisonnemens soient un jeu d'esprit, ou le fruit d'une imagination échauffée. C'est le langage même, les sentimens des Sauvages, que divers Auteurs célèbres rapportent dans leurs relations, comme ayant entendu tenir ces discours aux différens peuples du nouveau

Continent, avec lesquels ils ont vécu. Ils sont d'autant moins suspects de partialité à cet égard, qu'ils ont rapporté avec la même franchise, ce qu'ils y ont remarqué de repréhensible, comme ce qu'ils y ont trouvé de louable. Si l'on peut reprocher quelque chose à ces voyageurs, c'est d'avoir observé certains usages avec les yeux d'un préjugé national; de les avoir conséquemment regardés comme bizarres et ridicules, faute de les avoir comparés avec les nôtres, ou d'avoir assez réfléchi sur les motifs qui ont pu les faire introduire. On les a qualifiés de travers d'esprit; mais voyons si nous pensons mieux que les Américains. On pourra en juger sur le parallèle de leurs mœurs et de leur caractère avec ceux des nations Européanes, et par la comparaison de quelques-uns de leurs usages avec les nôtres.

Doués par la nature d'une ame noble, d'un cœur généreux et de cette esprit calme, qui voit les objets sans se passionner, et qui donne aux choses leur juste valeur, les peuples du nouveau Monde sont bienfaisans, officieux, prévenans, rendant aux Européans amis, comme à ceux de leurs nations, tous les services qui dépendent d'eux, sans attendre même qu'on les en prie. Ils ne se croient pas aisément offensés ni injuriés. Dès qu'un homme

n'est pas reconnu d'eux pour ennemi, ils ne soupçonnent même pas qu'il ait envie de leur nuire. Mais quand on a abusé de leur bonne foi, qu'on les paie d'ingratitude et qu'ils se croient réellement offensés, ils ne pardonnent jamais, et poussent leur vengeance aussi loin qu'elle peut aller. Cette passion furieuse, et non le goût décidé pour la chair humaine, est le motif qui pousse quelques nations à devenir anthropophages.

On a vu des Brésiliens mordre la pierre contre laquelle ils s'étoient heurtés, et mordre les flèches qui les avoient blessés. D'ailleurs vivant sans défiance les uns des autres, ils ne portent d'armes que pour la chasse des animaux, qui leur fournissent leurs vêtemens et une partie de leur nourriture.

La même confiance fait que comme chez les grands Tartares (*Voy. de Carpin*), leurs maisons n'ont ni portes ni fenêtres closes. Libres de leurs volontés et de leurs actions, ils ont de la peine à concevoir comment un homme peut avoir assez d'autorité pour empêcher les autres de parler et d'agir, et presque de penser autrement qu'il ne lui plaît. Contens de peu, ils trouvent dans leur prétendue pauvreté ce bonheur que nous ne trouvons pas dans le luxe, les richesses et les ti-

tres d'honneurs, dont ils ignorent presque les noms. Ils se laissent aller tranquillement dans les bras du sommeil, sans souci et sans inquiétude pour le lendemain, et voient enfin arriver le terme de leurs jours sans crainte de la mort, et sans regret pour la vie.

Que penseroit un Sauvage des Européans, et quelle idée ne seroit-il pas fondé à avoir des nations même de notre Continent, qui se prétendent les plus civilisées, si au milieu d'une religion qu'il a fallu établir, pour leur persuader que tous les hommes sont frères, il voyoit la misère incarnée mendier un morceau de pain à la porte de celui-là même, qui ne nage dans le luxe et dans l'abondance qu'à la faveur des flots de sueur du misérable à qui il le refuse? s'il se voyoit toujours environné d'hommes armés, à qui l'honneur et le caprice seront à chaque instant un motif suffisant pour lui nuire; d'hommes qui vivent de manière à obliger de les conduire par des loix qui, à la honte de l'humanité, les font regarder comme des brigands et des bêtes féroces, contre lesquels il faut toujours être en garde.

Avons-nous donc bonne grace de reprocher la férocité à quelques peuples du nouveau Monde? agissent-ils plus cruellement

que les Espagnols ne l'ont fait à leur égard ? Que diroient ces prétendus Sauvages, s'ils voyoient des Anglais blessés et vaincus à Fontenoy, égratigner, mordre de rage les Français, qui s'empressoient à étancher le sang de leurs blessures, à verser du baume dans leurs plaies, et à leur donner tous les secours d'une humanité bienfaisante ? y a-t-il rien de plus cruel que le soldat Européan ? je rougirois d'en rapporter les actes de cruauté et de scélératesse. Tirons le rideau sur des parallèles si odieux, et passons à d'autres objets, qui ne seront capables que d'exciter le rire des Démocrites de nos jours.

On l'a dit, et on le dira long-temps : la moitié du monde se moque réciproquement de l'autre. On se passionne aisément pour les usages, comme pour les sentimens que l'on a adoptés, et rien ne nous plaît qu'autant qu'il a plus de conformité avec notre façon de penser et d'agir. Les Européans, dont les climats qu'ils habitent ne leur ont pas permis de se passer de vêtemens, blâment les peuples de l'Amérique qui vont nuds, parce que les habits leur seroient plus à charge qu'avantageux.

La plûpart des Sauvages se peignent le corps d'une façon, qui nous paroît ridicule et bizarre,

et bizarre, quelques-uns d'une seule couleur, d'autres y emploient le rouge, le noir, le blanc, le bleu, le jaune, et représentent sur leurs corps diverses figures de fleurs et d'animaux; d'autres s'oignent d'une espèce de colle gluante, sur laquelle ils font souffler du duvet de diverses couleurs, par compartimens. Ils trouvent cet usage admirable, non-seulement à titre de beauté, mais parce que ces onctions les garantissent des insectes, les rendent plus souples et plus agiles : ils ont donc raison de le faire. Nous nous en moquons cependant, sans faire réflexion qu'on voit dans notre Continent des pélerins Turcs vêtus de robes longues, faites d'un millier de pièces de toutes couleurs, sans pouvoir en apporter une bonne raison. On voit des hommes et des femmes dans tous nos pays, trouver de la beauté dans leur parure, porter sur la tête des aigrettes de plumes, comme les Sauvages, et contraints de se vêtir, se rapprocher du goût des Américains, autant qu'il est possible, par des habits rayés de différentes couleurs, peints de fleurs, de papillons, d'insectes, distribués souvent aussi bizarrement que ceux des Sauvages.

En se peignant ainsi la peau, les Indiens y trouvent un avantage réel, dicté par la

nature, pour la conservation de leur existence ; mais nos Européanes en employant le blanc et le rouge pour se farder le visage, la gorge, et les parties du corps qu'elles portent nues, n'ont d'autres motifs et d'autres intentions que de cacher des défauts ou reçus de la nature, ou imprimés par l'âge : ce qui est une hypocrisie et une fourberie véritable.

Les Américains aiment les cheveux noirs, ainsi que les Chinois, et se les oignent d'onguens et de jus d'arbres pour leur donner cette couleur.

La plûpart des dames Espagnoles et Italiennes teignent les leurs, les parfument de soufre, les humectent d'eau seconde, les exposent au soleil le plus ardent, pour leur donner la couleur d'or. Au contraire, en France, en Angleterre, en Allemagne et dans tous les pays du nord, on voit des femmes s'arracher la moitié des sourcils, et peindre le reste en noir pour paroître plus belles ; elles imitent en cela les sauvagesses, qui se font des cercles noirs autour des yeux avec du jus de pomme de *Jupina*.

Au reste, la mode de se peindre tout le corps ou quelques parties seulement, fut celle de tous les temps, de tous les pays.

Le prophète Jérémie l'a reproché aux Juifs ; Tacite le dit des Allemandes. Pline (*liv.* 22, *ch.* 1), Hérodien (*Vie de Sévère*), nous apprennent que certains peuples de la grande Bretagne, n'ayant l'usage d'aucuns vêtemens, se peignoient le corps de diverses couleurs, et y représentoient des figures d'animaux, d'où ils furent nommés *Pictes*. Les Goths se rougissoient le visage avec du cinabre ; et les premiers Romains, si nous en croyons Pline, (*liv.* 33. *ch.* 7.) se peignoient de *minium* les jours de triomphe. On l'a dit de Camille. Les jours de fêtes, on enluminoit aussi le visage de Jupiter. Les Européanes faisoient de cette couleur le même cas qu'en font encore les Américains, et sur-tout les Patagons. Les principaux d'Ethiopie s'en rougissoient tout le corps, et même les statues de leurs divinités.

En Amérique les Indiens portent des espèces de bonnets ou couronnes de plumes d'oiseaux, très-bien tissues et arrangées avec goût : les femmes portent des aigrettes. En Europe les hommes ornent leurs chapeaux de plumets et les femmes arborent aussi des aigrettes, et entrelassent des fleurs naturelles ou artificielles dans leurs cheveux. Les Indiennes de l'Amérique se percent les oreilles et y

mettent des pendans d'os, ou de pierres de couleur, travaillés et polis. Les Péruviennes et les Brésiliennes en ont d'or pur, d'une grandeur démesurée, quelquefois décorés de pierres fines, ou de cristal, ou d'ambre jaune, ou de corail, ainsi que les Apalachites. Nos Européanes les imitent encore à cet égard, en portant des pendeloques de perles, de diamans ou d'autres pierres, qui leur descendent jusqu'au bas de la mâchoire. Les femmes de notre Continent portent aussi des brasselets comme les Américaines; vraisemblablement elles se peindroient aussi tout le corps, comme les Caraïbes, les Brésiliennes, presque tous les peuples du nouveau Continent et de plusieurs cantons de l'Afrique, si le climat qu'elles habitent leur permettoit de ne pas se vêtir. Nos Européanes se flattent cependant d'avoir du goût et de l'esprit: pourquoi donc mépriseroient-elles les Américaines, sur lesquelles elles ne l'emportent que par une plus grande envie de plaire? Quant aux autres usages, et aux idées relatives à ce que nous appelons agrément et beauté, chaque nation les attache à diverses choses, suivant le caprice et le préjugé de l'éducation. Les Américains trouvent tant de difformité à nourrir leur barbe, qu'ils l'ar-

rachent à mesure qu'elle croît. On assure même qu'ils ont le secret d'empêcher le poil de revenir, quand ils l'ont arraché. Ils pensent que la barbe ne convient bien qu'au menton des boucs et des chèvres. Tous les peuples orientaux de notre Continent regarderoient comme la plus grande injure, et ne pardonneroient jamais à celui qui leur auroit coupé la barbe.

Les Européans occidentaux d'aujourd'hui pensent comme les Américains sur l'usage de porter la barbe ; ils laissent aux militaires et aux cochers le plaisir de porter des moustaches, et coupent la barbe le plus ras possible, pour se donner sans doute un air plus efféminé, tandis qu'ils auroient honte d'avoir le menton dénué de poil, pour des raisons que l'on sait. Ainsi varient les opinions sur la perfection et la beauté.

Chez les Maldivois, plus un corps est velu, plus il paroît beau. Ce seroit parmi nous, comme chez les peuples de l'Amérique, la beauté d'un ours et non celle d'un homme. Par la même raison, les Japonois, les Tartares, les Chinois, les Polonois, s'arrachent ou se coupent presque tous les cheveux, pour n'en laisser croître qu'un toupet au sommet de la tête, tandis que les peuples occidentaux de

l'Europe, non-seulement conservent leurs cheveux, mais en empruntent d'autrui, quand les leurs ne peuvent s'arranger à leur fantaisie.

De très-petits yeux font un trait de beauté chez les Tartares, ainsi qu'un nez extrêmement camard. Pour en relever l'éclat, les femmes l'oignent d'onguent noir. Les Guinois aiment aussi les nez écrasés et les grands ongles. Les Calécutiens et les Malabares veulent des oreilles alongées jusques sur les épaules. Ne pouvant donner cette forme aux leurs, nos dames Européanes y suppléent par d'énormes boucles d'oreilles. Elles aiment dans les hommes un nez aquilin, et les Européans aiment dans les femmes un petit nez retroussé; ils ont leur raison pour cela.

Les Ethiopiens préfèrent les lèvres épaisses et saillantes, avec un teint de peau le plus noir. Les nègres de la Mosambique aiment les dents aiguës et pointues; ils emploient même la lime pour se donner ce trait de beauté; tandis que les Maldivois les veulent larges et rouges, et mâchent continuellement du bétel pour cet effet. Les Japonois n'estiment que les dents noires, et usent d'artifices pour les rendre telles, pendant que

nous employons toute la science des chirurgiens dentistes pour donner à nos dents la plus grande blancheur.

Les Cumanois font consister la beauté de la tête à l'avoir alongée et aplatie par les deux côtés. Dès la naissance, les mères la pressent à leurs enfans, pour leur donner cette forme. Ils se lient les jambes au-dessus du mollet, et les serrent au-dessus de la cheville pour les faire enfler, parce qu'ils les aiment grosses. Les Européans, si l'on en excepte les Espagnols, préfèrent les jambes fines et les mollets d'une grosseur proportionnée.

Chez quelques Asiatiques, et dans plusieurs cantons de l'Afrique, c'est une beauté aux femmes d'avoir des mamelles pendantes, et assez alongées pour être jetées par-dessus l'épaule; nos Européanes les trouveroient affreuses.

Un petit pied est admirable à la Chine; pour l'avoir le plus petit possible, les Chinoises s'estropient au point de ne pouvoir presque se soutenir. Les femmes Turques regardent comme une grande faveur de montrer seulement le bout du pied, et découvrent aisément leur gorge; pendant qu'au milieu d'elles, dans l'île de Chio, les femmes se

couvrent exactement la gorge jusqu'au menton, et portent des jupons si courts qu'à peine descendent-ils jusqu'aux genoux.

Mais si les Chinoises s'estropient les pieds, si les femmes Tartares s'écrasent le nez pour se donner des agrémens et des appas, nos Européanes ne se mettent-elles pas le corps à la torture, pour se former une belle taille? à quoi néanmois elles réussissent si mal, que si on les examine de près, on en trouvera au moins la moitié de contrefaites.

Je n'entrerai pas dans le détail des autres usages de l'Europe; le goût pour la beauté et les idées de la perfection y dépendent, comme ailleurs, des loix, du climat et des principes de l'éducation que l'on y reçoit. Ce seroit entreprendre l'impossible que de vouloir fixer tant d'opinions différentes, de détruire des préjugés identifiés pour ainsi dire avec nous. *Tot capita, tos sensus.* Ce proverbe dont l'expérience journalière prouve si clairement la vérité, devroit nous rendre plus circonspects dans nos jugemens sur les usages des nations. La raison, le bon sens nous apprennent à ne condamner que ceux où l'humanité trouve des désavantages réels, qui tendent à sa destruction, ou ceux dont la

nature a lieu de se plaindre. Hé, parmi nous, combien n'en trouve-t-on pas qui la heurtent de front!

Dans la plûpart des cantons du vaste Continent de l'Amérique, les naturels du pays ont, suivant nous, des travers d'esprit, d'inclination et de conduite. Mais si nous étions assez dénués d'orgueil, assez dépouillés de prévention pour nous rendre justice, ne trouverions-nous pas, que très-souvent nous agissons plus mal, et raisonnons aussi peu conséquemment qu'eux? des réflexions un peu moins intéressées de notre part, n'en seroient que plus philosophiques: nous verrions les objets dans leur véritable point de vue, et nous les estimerions ce qu'ils valent. Aveuglés par le préjugé, le nom seul de *Sauvage* nous présente l'idée d'un homme dur, brutal, inhumain, et tel que Pauw nous l'a dépeint d'après sa prévention. Mais s'il en avoit fait le portrait d'après nature, il nous l'auroit présenté comme un homme qui ne connoissant presque aucun excès, ne connoît presque aucune des maladies qui en sont une suite, et portent jusqu'à l'esprit la foiblesse qu'elles donnent au corps: comme un homme dont l'esprit sain, calme et tranquille, marche sûrement à la lueur du flambeau de la nature,

et rend son corps déjà bien constitué, fort, vigoureux, robuste ; vivant de peu, mais vivant un siècle ; parce qu'endurci de bonne heure au froid et au chaud, il n'est incommodé ni par les injures de l'air, ni par l'intempérie des saisons : comme un homme dont la vigueur du tempérament est le principe d'une constance et d'une fermeté d'ame à l'épreuve de tout ; fermeté qu'il a plu à Pauw de métamorphoser en indolence et en lâcheté, qui auroient leur source dans la dégradation physique de l'être des Américains.

Mais ces Sauvages, incapables de s'élever dans la prospérité, comme de s'abattre dans l'adversité, sont parvenus naturellement à ce degré de philosophie, dont les Stoïciens se vantoient avec si peu de fondement. Ces philosophes rustiques reçoivent tous les événemens avec la même tranquillité. Qu'on annonce à un père de famille Américaine que son fils s'est signalé contre les ennemis, il répondra simplement : *voilà qui va bien.* Vient-on lui dire : *vos enfans ont été tués ; cela ne vaut rien*, dira-t-il sans s'émouvoir, et sans demander comment la chose est arrivée.

Pleins de la droiture que la lumière naturelle inspire, ils goûtent ce qui est beau, ce qui frappe leur esprit ; mais ils ne saisissent

pas toujours ce qu'on voudroit leur faire entendre, soit parce qu'ignorant le génie de leur langue, on le leur explique mal, soit parce qu'il répugne à des préjugés anciens, dont notre propre expérience prouve qu'il n'est pas aisé de se défaire.

Lahontan prête aux Indiens du Canada, et beaucoup d'Auteurs rapportent des autres peuples du nouveau Monde, des raisonnemens si justes et si abstraits sur l'être souverain, sous le nom du *grand Esprit*, qu'on les diroit puisés dans les écrits des philosophes.

Mais enfin quoiqu'ils n'aient ni culte, ni religion, ils disent que ce grand esprit contient tout, qu'il agit en tout, que tout ce qu'on voit, tout ce qu'on connoît est lui, qu'il subsite sans bornes, sans limites, sans figures; ce qui fait qu'ils le trouvent en tout, et lui rendent hommage en tout.

Ces raisonnemens que l'on trouve fréquemment dans le recueil des voyages de l'abbé Prévost, sont-ils ceux de gens hébétés et stupides? Les Brachmanes des Indes raisonnent à-peu-près dans le même goût. Appollonius de Thyane fut autrefois chez eux, pour s'instruire de la philosophie.

Non, je ne saurois me persuader que Pauw eût lu attentivement les Auteurs qui ont écrit sur le nouveau Continent, lorsqu'il nous en a tracé un portrait si différent de celui que j'en ai tiré. Comment n'y a-t-il pas vu que la Louisiane, la Virginie, &c. jouissent du plus beau climat du monde (*Guédeville*, *tome VI*); que tout y vient dans une abondance étonnante, comme dans le Chili, même sans le secours d'une pénible industrie; que le divertissement seul des naturels du pays suffisoit pour suppléer à leurs besoins, lorsque la douce tranquillité dans laquelle ils passoient leurs jours, fut troublée par l'arrivée des Espagnols et des Anglais, qui apprirent à ces peuples ce que peut l'avarice et la cupidité, et les firent passer de l'âge d'or à l'âge de fer? Il y auroit vu que la nature n'a pas moins favorisé les hommes qui habitent ces beaux climats, puisqu'en général ils sont droits et bien proportionnés, ont les bras et les jambes d'une tournure merveilleuse et n'ont pas la moindre imperfection sur le corps; que presque toutes les femmes y sont d'une grande beauté; qu'elles ont une taille fine, des traits délicats, et ne manquent d'autres charmes à nos yeux, que de ceux

du teint; qu'elles sont pleines d'esprit, toujours gaies, de bonne humeur, et que leur ris a même beaucoup d'agrémens.

Pour donner enfin des peuples de l'Amérique une idée telle qu'on doit se la former, je croirois sans partialité qu'à beaucoup d'égards, ils sont plus hommes que nous dans toutes leurs manières dignes de la simplicité primitive du vieux temps ; qu'ils ne sont sauvages, suivant la rigueur du terme, que dans notre imagination, et relativement aux préjugés des peuples ambitieux, avares, adonnés au luxe et à la mollesse, et que la misère ou les soucis poignardent au milieu de leur prétendue abondance.

Lorsque j'entre dans les tabagies Anglaises, Hollandaises, Flamandes, ou dans les musicaux Allemands, Danois ou Suédois, il me semble être transporté dans un carbet de Caraïbes ou de Sauvages du Canada. La différence que j'y trouve, est à l'avantage de ces derniers. Avec une ame calme et un esprit tranquille, qui leur donne à la vérité un air oisif, phlegmatique, et sérieux, ils fument paisiblement leur calumet; mais on y lit en même temps l'affection mutuelle qui les rassemble, la satisfaction qu'ils éprouvent de se voir réunis.

Dans les tabagies de notre Continent, on voit des gens assemblés pour passer des journées entières, appuyés nonchalamment sur le bout d'une table couverte de vases pleins de thé ou de bière, ou retirés dans un coin, le verre à la main, la pipe à la bouche, regardant les autres avec des sourcils rabattus, les étudiant dans un morne silence, examinant jusqu'à leurs moindres gestes, avec des yeux obscurcis par les vapeurs noires de la bière et de la mélancolie, et qui ne s'ouvrent que pour manifester la défiance qu'ils ont de leurs besoins, avec les soucis et les inquiétudes de l'intérêt et de l'ambition. Si la joie et le plaisir s'y rencontrent quelquefois, ils n'y sont amenés que par l'ivresse, qui alors en bannit la raison, pour y introduire la discorde, les querelles, et toutes leurs funestes suites. Voilà cependant ces peuples civilisés. Hé, qui des Américains ou de nous mérite à plus juste titre le nom de Sauvages?

Il ne me seroit pas plus difficile de justifier l'Amérique des fausses assertions de Pauw au sujet des quadrupèdes naturels à ce Continent-là, ou qu'on y a transportés du nôtre. Suivant lui, (*tome I*, *page* 8,) par un contraste singulier, les onces, les tigres et les lions Américains sont entièrement abâtardis, petits,

pusillanimes, et moins dangereux mille fois que ceux de l'Asie et de l'Afrique. Les animaux d'origine Européane y sont devenus rabougris ; leur taille s'est dégradée, et ils y ont perdu une partie de leur force, de leur instinct et de leur génie.

Le P. Catanéo n'a pas tout-à-fait pensé, à cet égard, comme Pauw, et Muratori nous assure dans sa petite histoire du Paraguai, que les tigres y sont plus grands et plus féroces que ceux d'Afrique. Toutes les peaux de tigres que j'ai vues à Monte-Vidéo étoient aussi belles, et pour le moins aussi grandes que celles qu'on nous apporte de notre Continent. Quant à ces animaux vivans, je n'y en ai vu qu'un seul, dont le Gouverneur de Monte-Vidéo fit présent à Bougainville, qui le fit porter à bord de notre frégate, où l'on fut contraint de le tuer quelques jours après. Il avoit été élevé tout jeune, attaché à la porte de la cour du gouvernement ; et quoiqu'il n'eût alors que quatre mois au plus, sa hauteur étoit déjà de deux pieds trois pouces. On peut juger de celle qu'il auroit acquise, si on lui eût permis de croître jusqu'à sa grandeur naturelle.

Les Portugais de l'île Sainte-Catherine, et ceux de la côte de la Terre-Ferme, nous

exhortoient à ne pas nous exposer dans l'intérieur des terres, et n'osoient eux-mêmes aller à la chasse sur la lisière des forêts; parce qu'ils regardent les onces, les tigres, les léopards et les lions de ce pays-là, comme des animaux extrêmement dangereux et cruels. Les ours de l'Amérique septentrionale, loin d'y être rabougris, y sont d'une grandeur effroyable.

Pauw a sans doute confondu les lions du Brésil, du Paraguai, du Mexique et de la Guyane avec un animal du Pérou et des frontières du Chili, plus petit, moins fort, moins courageux, et qui n'a pas la figure du lion; mais auquel les Péruviens ont donné le nom de ce roi des animaux quadrupèdes, nom qu'on lui a conservé dans les relations qu'on nous a données de ce pays-là.

A l'égard des quadrupèdes qu'on a transportés de notre Continent en Amérique, peut-être la dégradation en a-t-elle atteint quelques-uns dans certains cantons, comme il arrive presque à tous ceux que l'on en apporte pour les naturaliser chez nous. Mais Pauw n'a pas moins de tort d'en conclure du particulier au général. J'ai vu au Brésil, et sur le rivage de Rio de la Plata, des taureaux aussi gros et aussi forts que les plus gros de France.

Sans

Sans doute qu'ils sont ordinairement plus grands, puisque dans le commerce prodigieux que l'on y fait de leurs cuirs, pour les porter en Europe, ceux qu'on appelle *cuirs verts*, ou non préparés, doivent avoir dix pieds de la tête à la queue, pour être marchands. Les chèvres et les brebis y sont aussi de la plus grande taille. La race espagnole des chiens de chasse y est admirable, et y a si peu dégénéré pour le corps, l'instinct et le génie, que les chiens d'arrêt du Gouverneur de l'île Sainte-Catherine, étoient hauts comme les plus grands chiens, qu'en France on appelle danois, et gros comme des limiers. Il nous en donna deux de l'âge de trois à quatre mois, qui arrêtoient déja naturellement, et que Bougainville conduisit en France.

Les chevaux espagnols qui se sont extrêmement multipliés en Amérique, loin de s'y être abâtardis, y ont acquis un degré de bonté si supérieur à ceux d'Espagne même, qu'ils font jusqu'à soixante lieues de suite, sans prendre aucune nourriture, et sont pour l'ordinaire à Buénos-Aires, et à Monte-Vidéo, trois jours de suite sans boire ni manger. Ils sont malgré cela d'une vigueur, d'une légéreté et d'une allure au-dessus de toute imagination. J'en ai rapporté les preuves,

dans le journal de mon voyage aux îles Malouines, après en avoir été témoin oculaire.

Plus je réfléchis sur l'idée que Pauw s'est efforcé de nous donner de l'Amérique, moins je la trouve conforme à celle que nous en avions. Cette partie du globe est depuis sa découverte, le grand, le puissant, le riche aimant des Européans. L'Europe, la moindre partie de la terre, dans le partage qu'il a plu aux hommes d'en faire, vise depuis ce temps-là à se dédommager de son peu d'étendue, et de ce qui lui manque, en cherchant ardemment les biens que la nature lui a refusés, et dont cette mère commune, qui n'aime pas également ses enfans, a été prodigue envers certains pays.

En effet, si les Européans pensoient comme Pauw, verroit-on cette émulation si vive, si empressée pour aller s'établir en Amérique, et y chercher toutes ses productions? La fatigue, les périls, les incommodités, rien ne nous rebute.

Quoique l'avarice et la cupidité aient fait parcourir l'Asie et l'Afrique, ce n'est rien en comparaison de l'Amérique. Depuis qu'on connoît ce vaste Continent, avec quelle ardeur n'a-t-on pas tâché de profiter de ses dépouilles? on peut dire sans exagération,

qu'il en est venu des richesses immenses dans tous les genres. Il ne pouvoit même arriver aux naturels du pays un plus grand malheur que cette découverte. On ne s'est pas contenté de les dépouiller, avec violence, des choses dont ils nous auroient volontiers fait part en échange, on a ôté à quelques-uns le plus précieux de tous les biens, la liberté. Pillés, on a encore exercé contre eux des cruautés horribles. Enfin, ces pauvres mortels, dont tout le crime étoit d'être nés dépositaires, sans le savoir, des trésors de la nature, éprouvèrent les effets les plus crians de l'injustice et de la violence; parce qu'ils employoient les moyens légitimes pour défendre leurs droits naturels contre l'invasion des usurpateurs. Il ne leur restoit que la qualité d'hommes; falloit-il que Pauw eût encore la cruauté de vouloir les en dépouiller!

Non, tout le spécieux de ses raisonnemens ne sauroit tenir contre la conduite des Européans Elle prouve plus que tous les argumens, parce que le raisonnement est toujours en défaut quand l'expérience est contre lui.

Si je m'étois proposé de relever toutes les autres propositions hasardées des réflexions

philosophiques de Pauw, ces dissertations formeroient un volume presqu'aussi considérable que l'ouvrage même, et j'ai de la peine à me persuader, malgré le ton décidé et affirmatif de cet Auteur, qu'il ait pensé et débité de bonne foi tout ce qu'on y trouve.

DÉFENSE
DES RECHERCHES
SUR LES AMÉRICAINS.

AVIS.

SI l'on n'avoit pas attaqué les Recherches philosophiques *devant une compagnie aussi illustre que l'académie de Berlin, on auroit eu beaucoup de raisons pour ne jamais répondre, quand même on se seroit imaginé qu'on gardoit le silence, parce qu'on y étoit réduit.*

Aujourd'hui on répond, parce qu'on respecte infiniment l'académie de Berlin : si elle n'a pas désapprouvé le projet de réfuter les Recherches philosophiques, *j'espère qu'elle ne désapprouvera pas non plus le projet de les justifier; car enfin la défense est de droit naturel. Le Public va être instruit : il pourra juger.*

CHAPITRE PREMIER.

Observations préliminaires.

I. LE critique, qui a attaqué les *Recherches philosophiques* avec tant d'aigreur, ou si peu de modération, a bien plus

pensé à déclamer contre l'Auteur, qu'à citer des preuves contre son ouvrage. Cette manière de critiquer n'est point bonne, parce qu'elle n'est pas instructive.

Je citerai des preuves, et éviterai les déclamations : quand on discute un sujet si vaste et si important, il faut au moins être modéré, sans quoi on ne discerne plus les choses; on accorde tout à l'imagination, et rien au jugement.

Que seroit-ce donc si l'on avoit autant d'animosité à repousser les coups qu'on en a eu à les porter? Alors on ne feroit que se donner inutilement en spectacle par de vaines querelles littéraires ; tandis qu'on peut recueillir tant de faits intéressans, bien plus propres à éclaircir la difficulté, que tant de mauvaises raisons dites avec tant de dureté.

II. L'Auteur a travaillé pendant neuf ans à son livre : le critique a fait en deux ou trois heures une dissertation contre ce livre, et il ne veut pas que le public juge de ce livre tel qu'il est, mais tel qu'il le dépeint dans sa dissertation; ce qui paroît un peu injuste.

III. On accuse l'Auteur « d'avoir, par une » noire envie, décrié les Américains, afin » d'humilier l'espèce humaine. Ensuite on

» l'accuse, à chaque page, d'avoir trop loué » les peuples de l'Europe ».

Ainsi les peuples de l'Europe ne sont pas partie de l'espèce humaine, ou il n'est pas vrai que l'Auteur ait voulu humilier l'espèce humaine. Il a voulu démontrer l'avantage infini qu'a la vie sociale sur la vie sauvage, l'avantage infini qu'ont les habitans de l'Europe sur les Indigènes du nouveau monde.

Les nations qui ont produit d'aussi grands hommes que Newton, Locke, Leibnitz, Descartes, Bayle, Montesquieu, S'gravesend, ne sont pas seulement supérieures, mais infiniment supérieures aux barbares de l'Amérique, qui ne savent ni lire, ni écrire, ni compter au-delà de leurs doigts. Si l'Auteur eût osé mettre la chose en doute, jamais son ouvrage n'eût mérité de voir le jour.

IV. Voici les termes du critique : « les Sau- » vages de l'Amérique sont parvenus naturel- » lement à ce degré de philosophie dont les » Stoïciens se vantoient avec si peu de fon- » dement ».

Aussi Marc-Aurèle et Julien, qui étoient Stoïciens, n'étoient pas philosophes; et les Anthropophages du nouveau Monde sont philosophes.

Je conçois que le critique a pris l'insensibilité brutale des Sauvages, qui est un effet de leur tempérament et de leur stupidité, pour un effet de leurs principes. C'est tout confondre.

V. Mais voyons donc après tout, s'il est vrai que Pauw ait autant *décrié les Américains*, qu'on le dit.

Au commencement du seizième siècle, comme l'observe Bougainville, les théologiens soutinrent, dans les écoles, que les Américains n'étoient pas des *hommes*, et qu'ils n'avoient point d'ame. L'atroce Sepulveda soutint qu'on pouvoit les massacrer, sans commettre un péché véniel.

L'Auteur des *Recherches philosophiques* ne cesse de répéter qu'on a eu tort de refuser aux Américains le titre d'hommes, et qu'on a eu encore plus grand tort de les massacrer. Il n'a donc pas autant décrié les Américains, que ces terribles théologiens du seizième siècle : il plaint le sort des Indiens abrutis, il gémit, à chaque page, sur leurs malheurs ; il n'y a pas un mot, dans son livre, qui ne respire l'amour de l'humanité : il tâche même de pallier les crimes inouis dont on a accusé les peuples de l'Amérique les moins barbares : il dit qu'on ne doit pas

croire que les Mexicains immoloient 20000 hommes tous les ans à une idole. Cependant, qu'on lise l'*histoire générale de l'Amérique*, publiée, en 1768 et 1769, par Touron, et on y verra que cet Auteur ne forme pas le moindre doute sur ce nombre effroyable de victimes humaines, égorgées annuellement par les bourreaux du Mexique. Ainsi l'Auteur, loin d'avoir calomnié les Américains, comme le critique le dit (*), a, au contraire, fait tous ses efforts pour les justifier sur bien des points : il tâche aussi de démontrer que tous les Auteurs des relations et tous les Historiens ont exagéré le nombre des peuples Anthropophages qu'on a trouvés au nouveau Monde. Enfin, il a rendu la mémoire des déprédateurs Espagnols plus

(*) Pour prouver combien le critique est modéré dans ses termes et dans ses imputations, il suffit de citer ici un passage de sa Dissertation.

« A ce portrait, où l'on croiroit aisément que le » peintre a trempé son pinceau dans l'humeur noire » de la mélancolie, et délayé ses couleurs dans le fiel » de l'envie, dont tous les traits semblent avoir été » placés et conduits, non par la philosophie qu'il » annonce avoir présidé à son ouvrage, mais par un » amour-propre offensé, par un parti pris d'humilier » la nature humaine ».

odieuse, qu'aucun écrivain ne l'avoit fait avant lui : il n'appelle Pizarre qu'un voleur; il n'appelle Cortez qu'un brigand : il assure que Vasco Nunnez étoit un monstre infame, digne du dernier supplice. Il est vrai qu'il nomme Christophe Colomb un grand homme, et il le méritoit; la sévérité qu'on lui a reprochée, il en avoit besoin pour contenir les Espagnols, ses mortels ennemis, et qui ne pouvoient lui pardonner d'être Italien, et d'avoir découvert un nouveau Monde : plus il s'intéressoit à la conservation des Américains, et plus on l'accusoit de trahir Ferdinand et Isabelle. Les Indiens pleurèrent sa mort ; et ils perdirent en lui un protecteur, et trouvèrent dans Ovando qui lui succéda, le tyran le plus féroce et le plus dénaturé de tous les Castillans qui passèrent de l'ancien Monde dans le nouveau.

L'Auteur devoit-il, après tout cela, s'attendre qu'un critique viendroit l'accuser d'avoir porté une noire envie aux Omaguas, aux Iroquois, et sur-tout aux Hurons? On voit par-là combien il est difficile, avec les meilleures intentions, de satisfaire tout le monde. Au reste, il me paroît peu probable que l'Auteur des *Recherches philoso-*

phiques auroit envié le sort des Hurons. Voilà tout ce qu'on peut répondre à de pareilles imputations.

J'entre maintenant en matière.

CHAPITRE II.

De la dégénération des Européans établis en Amérique.

L'AUTEUR a non-seulement soutenu que les Américains étoient une race d'hommes dégénérés par l'inclémence du climat ; mais il a encore assuré que les Européans qui vont s'établir en Amérique, y dégénèrent aussi. On connoît les preuves incontestables qu'il a citées, et voici une nouvelle preuve, tirée d'un ouvrage qui étoit sous presse, à Paris, tandis qu'on imprimoit les *Recherches philosophiques* à Berlin, sans que les Auteurs aient été en correspondance les uns avec les autres.

« Dans l'Amérique septentrionale, les Européans dégénèrent sensiblement, et leur » constitution s'altère à mesure que les générations se multiplient. On a remarqué, » dans la dernière guerre, que les hommes » nés en Amérique, ne pouvoient pas supporter aussi long-temps que ceux qui

» étoient venus de l'Europe, les travaux des » siéges, et la fatigue des voyages de mer : » ils mouroient en grand nombre. Il leur » est pareillement impossible d'habiter un » autre climat, sans être sujets à quantité » d'accidens qui les font périr (*) ».

Voilà donc cette dégénération progressive dans l'espèce humaine, dont il est parlé dans les *Recherches philosophiques*. Comme c'est un fait très-important, très-singulier ; comme c'est un fait qui sert de base à l'hypothèse de l'Auteur, le critique devoit s'attacher à démontrer qu'il est faux, ou il devoit, suivant l'équité, l'admettre comme vrai. Cependant il ne fait ni l'un ni l'autre. A l'entendre parler, il semble qu'il lui suffisoit de prendre la plume pour composer une réfutation dans les formes ; mais qu'il me permette de lui faire observer qu'il a trop changé l'état de la question, et trop peu approfondi les choses, pour pouvoir les traiter avec quelque précision. Aussi ne donne-t-il aucune observation sur l'histoire naturelle

(*) *Histoire naturelle et politique de la Pensilvanie*, page 237, Paris, 1768. Cet ouvrage n'est pas tiré des mémoires de quelques Voyageurs inconnus, mais des observations de deux célèbres naturalistes, Bertrand et Calm.

de l'homme ; il a mieux aimé employer la morale, des compilations extraites du compilateur Gueudeville, et enfin des raisonnemens à perte de vue.

Quand on attaque un livre écrit sur une science, il faut se servir d'argumens tirés de cette science, et non d'une autre.

CHAPITRE III.

Continuation.

L'AUTEUR a dit que les Créoles, ou les Européans, nés en Amérique, qui ont étudié dans les universités de Mexico, de Lima, dans le collége de Santa-Fé, n'ont jamais écrit un bon livre.

Pour démontrer que cette assertion est fausse, il falloit absolument citer un bon livre écrit par des Créoles ; mais le critique s'en est bien gardé : il n'a donc pas réfuté l'Auteur sur l'article des Créoles, qui se ressentiront encore long-temps de cet affoiblissement qu'essuie la constitution de l'homme sous le climat de l'Amérique. Je dirai, dans le chapitre VII, que la précocité de l'esprit semble être la vraie cause du peu de capacité qu'ils ont pour réussir dans les lettres, et cela est d'autant plus probable, que l'on

a aussi bien remarqué ce phénomène parmi les Créoles du nord, que parmi ceux qui sont nés dans les provinces méridionales.

Il est bien étonnant que les sciences n'aient jamais pu fleurir dans toute une moitié du monde, dans tout un hémisphère de notre globe. Les Américains, avant la découverte de leur pays, étoient bien éloignés d'avoir fait fleurir les sciences, dont ils ne connoissoient pas même les noms; et depuis la découverte elles n'ont encore fait aucun progrès sensible. On peut néanmoins assurer qu'elles commenceront à paroître plutôt dans l'Amérique septentrionale, que dans les parties du Sud. Le contraire est précisément arrivé dans notre Continent, où le nord a été civilisé par les sciences venues du midi. La cause de ceci est que les colonies Anglaises travaillent avec une ferveur incroyable à défricher le terrain, à purifier l'air, à faire écouler les eaux marécageuses; tandis que les Espagnols et les Portugais, qui occupent les meilleures provinces méridionales, y ont contracté toute la paresse des Indigènes. Il est bien vrai, comme je le ferai voir dans la suite, que les colonies Anglaises avoient espéré de pouvoir, en moins de temps, changer beaucoup plus le climat du nouveau

Monde; mais il n'y a pas de doute qu'elles n'y parviennent avec le temps.

CHAPITRE IV.

Caractères de l'abâtardissement des Indigènes de l'Amérique.

LES premiers Espagnols qui allèrent en Amérique, débarquèrent, comme on sait, dans l'île de Saint-Domingue, qui se nommoit alors Hayti: ils furent bien surpris d'y trouver des hommes « dont l'indolence et la » paresse formoient le caractère dominant, » qui étoient simples et sans ambition, qui » ne s'occupoient pas du lendemain: après » avoir mangé et dansé une partie du jour, » ils passoient le reste du temps à dormir: » le plus grand nombre n'avoit ni esprit ni » mémoire. Ils étoient presque nuds, et s'eni- » vroient souvent de tabac (*) ».

L'étonnement augmenta, lorsqu'en péné-

(*) Tel est le portrait que Touron donne de ces Indiens, dans son *histoire générale de l'Amérique*, qui vient de paroître; et il n'a rien dit qui n'ait été puisé dans Oviédo, dans Pierre d'Angléria et dans Charlevoix. Le critique se fâchera sans doute contre Touron, parce qu'il refuse l'esprit et la mémoire à ces Indiens, ainsi que l'a fait Pauw.

trant plus avant dans le nouveau Monde, on vit que tous les Américains étoient imberbes, que tout leur corps étoit dépilé comme celui des eunuques, qu'ils paroissoient presqu'insensibles en amour, qu'ils avoient du lait, ou une espèce de substance laiteuse dans leurs mamelles, qu'ils ne pouvoient ni soulever, ni porter des fardeaux. La suprise augmenta encore, lorsqu'on s'apperçut malheureusement que les hommes et les femmes y étoient atteints du mal vénérien. On avoit vu, on avoit oui parler des pays sauvages; mais on n'avoit jamais rien vu d'aussi sauvage que l'état où on découvrit l'Amérique. Les habitans y étoient non-seulement paresseux, mais si ennemis du travail, que la disette même n'avoit pu les forcer à devenir cultivateurs dans les cantons les plus stériles.

Ils voyageoient plutôt qu'ils n'habitoient dans leur pays; tant ils s'intéressoient peu à l'amélioration et au défrichement de cette terre abandonnée à elle-même, où on les voyoit errer, attendant tout de la nature, et rien de leur travail, et rien encore de leur industtie. Aussi le gibier, dit Buffon, étoit-il infiniment plus répandu dans le nord du nouveau Monde, que les hommes.

Cette dépopulation et ces symptômes dont

je

je viens de parler, prouvent de la manière la plus sensible que l'espèce humaine y avoit essuyé une altération dans ses facultés physiques et morales. Il étoit du devoir du critique de démontrer que ces symptômes indiqués par l'Auteur, n'ont jamais existé : mais il s'en faut de beaucoup qu'il ait entrepris cette démonstration. Jamais écrivain n'a examiné plus superficiellement que lui, les qualités corporelles et intellectuelles des Indiens occidentaux.

On a observé que parmi toutes les peuplades qui s'étendent dans une longueur de plus de treize cent lieues, depuis le détroit de Bahama jusqu'au détroit de Davis, on ne rencontre pas un seul homme qui ait de la barbe. Si c'étoit un effet du froid, de l'âpreté du climat, il faudroit trouver au moins des hommes barbus dans les provinces les plus tempérées de la Zone-Torride ; mais les Péruviens qui habitent sous la ligne, sont tous aussi naturellement imberbes (*Don Juan, Voyage au Pérou, tome 2, p.* 235). Ce caractère singulier servit d'argument à ces théologiens, qui soutinrent que les Américains n'étoient pas des *hommes*. Ils n'ont pas, disoit-on, le signe de la virilité que la nature

a donné à tous les peuples du monde, hormis à eux seuls.

Il faut convenir que c'est là un phénomène extraordinaire, soit que la cause en existe dans le climat, comme quelques-uns l'ont prétendu ; soit qu'elle réside dans le sang même de cette race pusillanime, ce qui est bien plus probable.

Quand ces Américains virent pour la première fois des Espagnols à longue barbe, ils perdirent dès-lors le courage : « car comment » pourrions-nous résister, s'écrièrent-ils, à » des hommes qui ont des cheveux dans le » visage, et qui sont si robustes qu'ils sou- » lèvent des fardeaux que nous ne saurions » seulement remuer ? » Les Péruviens parurent les moins épouvantés à la vue des Espagnols : ils crurent même qu'ils étoient lâches et efféminés ; mais ils se détrompèrent bientôt.

Il faut observer que les Sauvages en général sont, indépendamment de l'altération de leur tempérament, moins forts que les peuples civilisés, parce que ces Sauvages ne travaillent jamais ; et on sait combien le travail fortifie les nerfs : je crois aussi que la nourriture y influe beaucoup.

CHAPITRE V.

De la tiédeur en amour des Américains.

JE ferai voir dans un autre chapitre, que le critique n'a pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué ; mais ce qu'il y a de bien pis, c'est que quand l'Auteur cite des faits, le critique les altère et en déduit des conséquences qu'on n'en sauroit déduire. Par-là il est arrivé qu'il parle souvent du moral, lorsqu'il est question de physique.

L'insensibilité des Américains en amour, est un fait très-surprenant, et dans lequel l'Auteur a trouvé, comme je viens de le dire, une nouvelle preuve pour démontrer l'affoiblissement de la complexion de cette espèce d'hommes dégradés.

Le critique, en admettant précisément le même fait, raisonne ainsi.

« On ne voit jamais parmi les Américains » cette fureur aveugle, que nous appelons » amour. Leur amitié, leur tendresse, quoi- » que vive et animée, ne les entraîne ja- » mais dans ces emportemens, et ne les » porte pas à ces excès que l'amour inspire » à ceux qui en sont possédés. Jamais fem-

» mes ni filles n'ont occasionné de désordres » chez eux. Les femmes sont sages et les maris » aussi, non par indifférence, mais par l'idée » de la liberté qu'ils conservent de dénouer, » quand ils veulent, le lien du mariage ». (*Dissert. sur l'Amérique*, p. 98). Avant que de raisonner ainsi sur les effets, il falloit beaucoup mieux approfondir les causes.

Pourquoi l'amour, la plus violente des passions, la première passion des êtres animés, avoit-il beaucoup moins de pouvoir sur le cœur des Américains, que sur celui des autres hommes? Voilà la difficulté; or, l'Auteur l'a expliquée.

1°. Parce que la vie sauvage ralentit cette passion plus ou moins, suivant le climat, comme Hippocrate l'avoit déja observé de son temps, lorsqu'il nous a tracé cette admirable peinture des mœurs des Scythes, qu'on ne sauroit voir sans étonnement.

2°. Parce que les Américains étoient des hommes affoiblis, énervés, et par conséquent bien moins sensibles que les autres individus de notre espèce, que l'amour peut transporter hors d'eux-mêmes, qu'il peut conduire aux plus grandes actions, aux plus grands plaisirs et aux plus grands maux imaginables.

L'indolence, la tranquillité des Américains

sont des phénomènes qui dérogent à la loi générale et à l'ordre naturel; mais peut-on en découvrir les causes ailleurs que là où l'Auteur les a découvertes ? Voilà ce que je demande à tout homme éclairé.

Dire que les Américains ne sont jamais transportés d'amour, « parce qu'ils savent, » en se mariant, qu'ils conservent la liberté » de dénouer le lien du mariage » ; c'est dire une chose étrange, et c'est néanmoins ce que le critique a dit. On voit bien qu'il a parlé du moral, lorsqu'il s'agissoit du physique, et qu'il a tellement obscurci les notions les plus claires, qu'on ne sauroit se persuader qu'il ait connu le sujet sur lequel il a écrit.

L'Auteur a parlé de cet amour qui précède le mariage : il a parlé de cet amour purement physique, qui ne tient absolument à aucune institution sociale, et qui n'en connoît aucune. Dans les pays de notre Continent, où la répudiation est établie, les hommes sont aussi sensibles à l'amour, et peut-être davantage, que dans les pays de notre Continent, où le mariage est indissoluble. Tout cela ne devroit pas être ainsi, suivant le critique, qui ne s'est pas apperçu qu'il

alléguoit non-seulement une cause fausse, mais une cause absurde.

Quand on aime éperdument, on ne lit pas les jurisconsultes comme Charondas, ni les casuistes comme Sanchez, pour savoir ce qu'ils ont dit pour ou contre la dissolution du mariage ; mais on aime éperdument. *Quis enim modus adsit amori ?*

Les loix sont des institutions humaines : ce sont les préjugés des peuples, ou ceux des législateurs ; mais l'empire de la beauté et cet invincible penchant qui réunit les sexes, est une institution de la nature par où la société commence : ce grand principe de la sociabilité, ayant manqué, ou s'étant affoibli dans l'ame des Sauvages, ils n'en sont tombés que plus avant dans l'abrutissement et dans un désordre, qui comprend en lui tous les désordres possibles. Chez eux, la condition des femmes est si malheureuse, qu'on ne peut y penser sans s'attendrir ; ils les maltraitent, les outragent, les accablent de tout le fardeau d'une famille errante de forêts en forêts : ils les méprisent et les abandonnent très-souvent lorsqu'elles sont enceintes. Le critique ne trouve aucun inconvénient dans cet affreux mépris où le sexe est tombé parmi ces bar-

bares. Comment n'a-t-il pas vu que l'amour eût réparé tous ces maux, et que le désordre est toujours là où l'amour n'est point?

Il n'est pas étonnant que de tels hommes ne connoissent d'autres mariages, que des associations fortuites, aussi faciles à rompre qu'à contracter; et par un autre malheur, la nature n'a point donné aux femmes Américaines les charmes de la beauté; elles sont tellement disgraciées de ce côté-là, elles ressemblent si fort aux hommes, que, sans de certaines marques, on a d'abord de la peine à les distinguer par leur physionomie. On a observé, que plus un peuple est sauvage, plus les femmes y ressemblent aux hommes, et sur-tout en Amérique où ces hommes sont imberbes. Parmi les Dellawares, dit Mittelberger, il est difficile de distinguer les sexes au visage; il n'y a donc pas là de beau sexe.

CHAPITRE VI.

De la dépopulation du nouveau Monde.

« EN général, l'Amérique n'a jamais pu » être aussi peuplée que l'Europe et l'Asie: » elle est couverte de marécages immenses, » qui rendent l'air très-mal sain; la terre y

» produit un nombre prodigieux de poisons : » les flèches trempées dans le suc de ces » herbes venimeuses, sont des plaies toujours » mortelles. La nature enfin avoit donné aux » Américains beaucoup moins d'industrie » qu'aux hommes de l'ancien Monde. Toutes » ces causes ensemble ont pu nuire beau- » coup à la population ». (*Philosophie de l'histoire, page* 45).

Ce passage de Voltaire contient bien des choses en peu de mots : mais il ne contient pas une seule proposition, qui n'ait été formellement contredite par dom Pernety ; et cependant dom Pernety n'a pas démontré qu'une seule de ces propositions fût fausse. En effet, comment eût-il pu nier qu'il n'y ait en Amérique d'immenses marécages, d'où il sort nécessairement des brouillards, qui y rendent l'atmosphère plus humide que dans les autres contrées du monde? Comment eût-il pu nier qu'il ne naisse en Amérique un nombre prodigieux de végétaux et de serpens venimeux, puisque ces plantes et ces reptiles sont connus et décrits par les naturalistes?

Buffon rapporte que la dépopulation du nouveau Monde, étoit encore plus grande qu'on ne l'a cru : il assure que Fabri a parcouru, dans le nord de l'Amérique, de très-

vastes terrains, et que quand il s'éloignoit des rivières, il lui arrivoit souvent de marcher plusieurs jours sans voir ni des habitations humaines, ni aucune trace, ni aucun indice qu'il y en ait jamais eu.

Ces considérations ont porté Buffon à penser que les hommes ne s'étoient répandus dans cette partie du nouveau Continent que depuis peu. Ce sentiment n'a point été adopté par l'Auteur des *recherches philosophiques*, qui s'est fondé sur la différence essentielle qu'on observe entre les langues Américaines et les langues Tartares : cependant si les hommes s'étoient introduits récemment dans ces contrées, ce ne pourroit avoir été que par le Kamschatka, et alors on n'auroit pas trouvé parmi tous les peuples Américains la tradition constante de leur retraite sur les montagnes, pendant que les plaines et les vallées étoient inondées. On conçoit, pour peu qu'on y réfléchisse, qu'une telle tradition prouve absolument que les Américains avoient habité ce pays depuis une infinité de siècles.

Lorsque Bertrand montra à quelques Sauvages du nord, des productions marines, et des coquillages fossiles, tirés des *montagnes bleues*, qui se prolongent depuis le Canada

jusqu'à la Caroline ; ces Sauvages lui dirent que rien n'étoit moins étonnant, que de trouver des coquillages autour des *montagnes bleues*, puisqu'ils savoient par l'ancienne parole (*ils appellent ainsi la tradition*), que la mer les avoit environnées. Or, si ces peuples étoient venus d'ailleurs, ils n'auroient jamais pu donner de tels éclaircissemens sur les révolutions arrivées chez eux, dans des temps qui ne peuvent être que très-reculés, mais qui sont néanmoins de beaucoup postérieurs à l'époque du dernier déluge survenu dans notre continent. C'est à cette inondation que le nouveau Monde a éprouvé plus tard que l'ancien, que l'Auteur a rapporté comme à une source commune, et la dépopulation de l'Amérique, et l'état horrible où on l'a trouvé, et l'affoiblissement des nations qui y habitoient. Le critique, qui n'a pas discuté les choses, se contente d'accuser l'Auteur d'avoir soutenu que la matière ne s'est organisée que depuis peu dans l'hémisphère opposé au nôtre. Je démontrerai jusqu'à l'évidence, que les *Recherches philosophiques* ont été entreprises dans la vue de détruire ce système de l'organisation récente, et cependant le critique impute à l'Auteur cette même hypothèse qu'il a combattue

de toutes ses forces. Je souhaiterois qu'il eût mieux compris l'ouvrage qu'il a attaqué.

On a fait observer que c'est le destin des peuples Sauvages de s'éteindre, lorsque des nations policées viennent s'établir parmi eux : cela est très-vrai par rapport au nord de l'Amérique : beaucoup de personnes assurent que, si les Anglais continuent à y étendre leurs établissemens, on n'y verra plus de Sauvages. Car, au lieu de se mettre à cultiver la terre, ils reculent devant les habitations des Européans, s'enfoncent de plus en plus dans les bois, et se replient ou vers les Assenipoils, ou vers la baie de Hudson : comme ils ne peuvent se rapprocher de la sorte sans se nuire les uns aux autres, ils dépérissent, et dépériront de plus en plus, s'ils ne deviennent cultivateurs ; ce qu'on n'oseroit pas même espérer. Les cinq nations confédérées du Canada, les Mohawhs, les Sénékas, les Oneydœs, les Onondagas et les Cayugas, qui faisoient la principale, ou, pour mieux dire, l'unique force de l'Amérique septentrionale, en 1530, temps auquel elles mettoient quinze mille hommes sur pied, ne sauroient aujourd'hui rassembler trois mille guerriers, dans un pays plus grand que l'Allemagne. Les Français les ont souvent

été chercher dans leurs retraites, et les ont détruites autant qu'ils ont pu. Ces Sauvages avoient jadis la mauvaise coutume de déclarer la guerre, lorsqu'ils étoient énivrés d'eau-de-vie ou de rhum, qui leur donnoit tant de courage, qu'ils juroient solemnellement d'exterminer jusqu'au dernier des Européans; mais comme cette bravoure artificielle ne se soutenoit pas, ils perdoient du monde dans toutes les expéditions qu'ils entreprenoient. Enfin à force de s'enivrer de rhum et de déclarer la guerre, ils sont réduits à rien. Ils ont eu aussi la simplicité de vendre leur pays : plus je réfléchis à ces ventes, et plus elles me paroissent nulles ; car, comme je le dirai dans un autre ouvrage, le Sauvage est mineur respectivement à l'homme policé ; et quand il vend sa patrie, il ne connoît ni la valeur de ce qu'il reçoit, ni la valeur de ce qu'il donne : aussi les Dellawares et tous ceux qui, comme eux, ont vendu de vastes terrains, s'en sont-ils repentis quelquefois le jour même, quelquefois un mois après le contrat.

CHAPITRE VII.

De la facilité à enfanter en Amérique ; du terme de la vie parmi les Américains et les Créoles ; et du petit nombre d'hommes contrefaits qu'on rencontre chez les Sauvages.

EN Europe, et dans plusieurs endroits de l'Asie, comme dans la Georgie, la Mingrelie et la Circassie, où le sang est très-beau et l'espèce humaine perfectionnée, les femmes accouchent avec douleur. En Amérique, où le sang n'est pas beau, et l'espèce énervée, les femmes enfantent sans douleur et avec une facilité étonnante. (*Recherches philosophiques*, tome I, page 68).

En prenant les pays de l'Europe l'un portant l'autre, on trouve que sur cent femmes en couches, il en meurt plus qu'une ; et en Amérique sur mille femmes en couches, il en meurt à-peu-près une. Cependant notre ancien Continent est fort peuplé, et le nouveau Continent est un désert relativement à son étendue : ainsi cette grande facilité que les femmes y ont à enfanter, est accompagnée d'une grande

infécondité. C'est donc là un dérangement dans la constitution du sexe : car il y a des cantons aux Indes orientales, et sur-tout dans les provinces les plus méridionales de la Chine, où les femmes se délivrent de leur fruit avec autant de facilité que les Américaines : mais loin d'être stériles comme elles, leur fécondité surpasse celle des Européanes.

Ainsi l'Auteur des *recherches philosophiques* n'a pris la facilité à enfanter pour un caractère d'affoiblissement, qu'en tant qu'elle est accompagnée de cette stérilité qu'on remarque parmi les femmes du nouveau Monde, qui cessent ordinairement d'avoir des enfans à 36 ans.

On ne peut atribuer la dépopulation de l'Amérique aux massacres des Espagnols, puisqu'il a passé dans les Indes occidentales plus d'Européans qu'on n'y a détruit d'Indigènes; et si l'on comptoit les Nègres, on trouveroit que le nouveau Continent a plus reçu d'hommes de l'ancien Monde, qu'il n'en existoit au moment de la découverte.

Le critique dit jusqu'à deux fois, que les *Américains vivent des siècles.* A cela je réponds que de tels exagérations peuvent être bonnes dans une dissertation où l'on n'examine

pas les choses; mais qu'elles ne sauroient trouver place dans un livre où l'on s'attache à les examiner.

Comme les Sauvages ne savent pas compter, et qu'ils n'ont ni calendriers, ni époques, ils ignorent l'année de leur naissance, et il est très-difficile de connoître au juste leur âge. Chez quelques peuplades on met tous les ans une noix, ou un caillou dans un panier: c'est là le dépôt de leurs archives et de leurs annales, qu'on ne conserve qu'aussi long-temps que le village reste dans un même lieu; car quand la peuplade change de demeure, on fait un autre panier, et on commence de nouveau à y jeter des cailloux; mais chaque individu n'en ignore pas moins le nombre d'années qu'il a vécu, et en effet cette connoissance intéresse très-peu les Sauvages. Ils vivent, en général, aussi long-temps que les autres hommes: le mal vénérien n'est qu'une affection de leur tempérament, qui ne les tue pas plus que la lèpre ne tuoit les lépreux, lesquels parvenoient souvent à quatre-vingt ans, et poussoient quelquefois leur carrière au-delà de ce terme.

Quant à la durée de la vie parmi les Créoles, elle paroît être plus courte qu'en Europe;

car comme leur raison se développe plutôt, c'est une preuve qu'ils parviennent en moins de temps à la puberté ; de sorte qu'ils perdent d'un côté ce qu'ils gagnent de l'autre.

C'est d'après les propres expressions de don Juan, qu'il est dit dans les *Recherches philosophiques*, que les Créoles de l'Amérique méridionale acquièrent la maturité de ce qu'on peut appeler parmi eux l'esprit, avant que les enfans de l'Europe y atteignent ; mais cette faculté s'éteint d'autant plus promptement, qu'elle se manifeste plus promptement. Et voilà pourquoi on dit d'eux, qu'ils sont déjà aveugles, lorsque les autres hommes commencent à voir. Or cette observation de don Juan sur les Créoles du sud de l'Amérique, est exactement conforme à l'observation qu'on en a faite sur les Créoles du nord de l'Amérique ; ce qui est sans doute très-étonnant.

« Nous ne devons pas omettre une remar-
» que singulière qu'on fait au sujet des ha-
» bitans de la Pensilvanie. Il semble que la
» nature agisse plus rapidement dans ces
» contrées qu'en Europe ; car l'on voit la
» raison devancer la maturité de l'âge. Il n'est

» n'est pas rare de trouver des petits gar-
» çons en état de répondre à des questions fort
» au-dessus de leur âge, avec autant de jus-
» tesse et de bon sens, que s'ils étoient
» déjà des hommes. Il est vrai qu'ils ne par-
» viennent pas à la même vieillesse que les
» Européans. Il est sans exemple qu'un habi-
» tant né dans ces climats, ait atteint qua-
» tre-vingt ou quatre-vingt-dix ans. On ne
» parle ici que des hommes d'origine Eu-
» ropéane, car pour les Sauvages, qui sont
» les anciens habitans du pays, on voit en-
» core des vieillards parmi eux ; mais ils
» sont en bien plus petit nombre qu'ancien-
» nement ». *Hist. naturelle de la Pensil-vanie, pag.* 236.

Cette précocité de la raison dans les Créoles de l'Amérique, explique naturellement pourquoi ils ne sauroient réussir dans les sciences : leur entendement baisse à mesure qu'il avance ; ils ont trop d'esprit dans cet âge où les autres enfans apprennent à lire, et ils n'ont déjà plus d'esprit dans cet âge où les autres hommes étudient ce qu'on leur a enseigné dans leur jeunesse. Tout cela est un effet nécessaire de la dégénération que l'espèce humaine éprouve chez eux.

L'Auteur a expliqué pourquoi on ne ren-

contr point parmi les peuples véritablement sauvages, des aveugles, des muets, des boiteux, et enfin des hommes contrefaits (*á l'article des hermaphrodites et de la circoncision*), puisqu'on y détruit les enfans qui naissent avec des défauts semblables. A Lacédémone, on ne voyoit jamais de bossus, ni des personnes auxquell il manquoit naturellement quelque membre. C la n'est pas surprenant, puisqu'on y jetoit les enfans nés avec de telles difformités, dans cette voi ie qu'on osoit nommer le *lieu du dépôt*, au pied du Mont-Taygète.

Il est vrai qu'il naît moins d'enfans difformes parmi les Sauvages, que chez les peuples policés ; mais la raison n'en est pas dans la vigueur de la complexion de ces Sauvages, qui d'abord sont moins ardens dans l'amour, et qui, vivant dans un état où le travail leur est inconnu, ne disloquent pas leurs membres en soulevant des fardeaux, en conduisant des machines, en élevant des édifices ; enfin comme ils n'ont pas des arts, ils n'ont pas aussi les maladies des artisans. Les grandes courses que les femmes enceintes y entreprennent à la suite des chasseurs, les font quelquefois avorter ; mais il est rare que la violence du mouvement es-

tropie l'embrion ; nous observons exactement la même chose parmi les femelles de certains animaux sauvages, et même de certains animaux domestiques, comme les chiens, dont on fait chasser les femelles pleines, sans qu'il en résulte aucun accident sensible par rapport aux petits dont elles se délivrent, tandis que les vaches qui se meuvent si lentement, produisent fort souvent des veaux monstrueux ou difformes ; et cela est très-rare parmi les chiens (*).

Dès que les Péruviens sont devenus sujets de l'Espagne, on a été étonné de voir naître parmi eux plus d'individus estropiés qu'on en rencontre en Europe : cela est occasionné d'un côté par les travaux auxquels

(*) Il se peut bien que dans les quadrupèdes le fœtus ne souffre pas tant par le mouvement de la mère que dans l'espèce humaine : aussi faut-il convenir que les femmes sauvages, dans les derniers mois de leur grossesse, ne peuvent suivre les chasseurs, et restent alors dans les cabanes, ou au fond des bois. J'ai lu, dans une relation, que parmi les Tapuias, elles ne nouent pas le cordon ombilical à leurs enfans ; ce qui m'a beaucoup étonné. Les voyageurs pourroient nous apprendre encore bien des choses curieuses sur les mœurs des sauvages : si l'on ne noue pas le cordon à leurs enfans, il faut qu'ils se servent d'un ligament ou de quelque autre pratique semblable.

on les soumet, et de l'autre parce qu'on ne leur permet plus de massacrer les enfans qui en venant au monde ont quelque membre de trop, ou de moins, ou la colonne vertébrale courbée.

Quant aux aveugles, il ne sauroit s'en trouver chez les peuples purement chasseurs et pêcheurs, où personne n'aide personne, et où l'on massacre même les vieillards qui manquent de force pour se nourrir eux-mêmes. Là, dis-je, les aveugles meurent de faim, ou bien on les tue : car pour chasser et pour pêcher, il faut l'usage des yeux. Parmi les peuples bergers, tels que les Lapons, on rencontre fréquemment des aveugles; mais comme il est très-aisé de les nourrir de chair ou de lait de renne, au fond d'une cabane, on est bien éloigné de les laisser périr de faim, et encore bien plus éloigné d'attenter à leurs jours, comme le font les Sauvages de l'Amérique, qui en courant dans des bois épais, ne sauroient conduire des vieillards et beaucoup moins des aveugles.

Cet état où l'on sacrifie, où l'on abandonne les personnes infirmes ou décrépites, est le dernier des états où l'homme puisse être réduit. Mais le Critique, qui voit tous les désordres imaginables parmi les nations civilisées de l'Eu-

rope, ne voit aucun désordre chez les Sauvages du nouveau Monde : cependant ce qu'il prend pour la vigueur de leur complexion, est l'effet de leur barbarie et de leur brutalité ; ce qu'il prend pour leur force, est précisément leur foiblesse.

CHAPITRE VIII.

Du portrait des Américains.

LE portrait que l'Auteur a donné des Américains, a été fortement attaqué par le critique, qui semble avoir choisi ce sujet pour déclamer à son aise : il prend même un ton imposant, et cependant il se trompe. Pour démontrer qu'il a tort, il suffit de mettre sous les yeux du lecteur les passages suivans.

« J'ai cru reconnoître dans tous les Amé-
» ricains un même fond de caractère. L'in-
» sensibilité en fait la base. Je laisse à dé-
» cider si on la doit honorer du nom d'apa-
» thie, ou l'avilir par celui de stupidité. Elle
» naît sans doute du petit nombre de leurs
» idées, qui ne s'étend pas au-delà de leurs
» besoins. Gloutons jusqu'à la voracité, quand
» ils ont de quoi se satisfaire : sobres, quand
» la nécessité les y oblige, jusqu'à se passer

» de tout sans paroître rien désirer : pusilla-
» nimes et poltrons jusqu'à l'excès, si l'ivresse
» ne les transporte pas ; ennemis du travail ;
» indifférens à tout motif de gloire, d'hon-
» neur ou de reconnoissance ; uniquement
» occupés de l'objet présent et toujours dé-
» terminés par lui ; sans inquiétudes pour
» l'avenir, incapables de prévoyance et de
» réflexion ; se livrant, quand rien ne
» les gêne, à une joie puérile, qu'ils ma-
» nifestent par des sauts et des éclats de rire
» immodérés, sans objet et sans dessein : ils
» passent leur vie sans penser, et ils vieillissent
» sans sortir de l'enfance, dont ils conservent
» tous les défauts ».

« Si ces reproches ne regardoient que les
» Indiens de quelques provinces du Pérou,
» auxquels il ne manque que le nom d'es-
» claves, on pourroit croire que cette espèce
» d'abrutissement naît de la servile dépen-
» dance où ils vivent ; l'exemple des Grecs
» modernes prouvant assez combien l'escla-
» vage est propre à dégrader les hommes.
» Mais les Indiens des Missions, et les Sau-
» vages qui jouissent de leur liberté, étant
» pour le moins aussi bornés, pour ne pas
» dire aussi stupides que les autres, on ne
» peut voir sans humiliation, combien l'homme

» abandonné à la simple nature, privé d'é-
» ducation et de société, diffère peu de la
» bête ».

Tels sont les termes de Lacondamine, dans *son voyage sur l'Amazone : page 52 et 53.*

Comme l'Auteur des *Recherches Philosophiques* n'a rien dit de plus, ni de moins que ce qui est contenu dans cet extrait, je ne conçois pas comment le Critique a pu l'accuser devant une des premières académies de l'Europe, d'en avoir imposé sans aucune retenue, sans aucun respect quelconque pour la vérité, et d'avoir fait des Indiens occidentaux un portrait qui est tout d'imagination.

Je souhaiterois pouvoir justifier ce procédé, où la bonne foi manque ; mais cela est bien difficile. Au reste, l'Auteur se repose sur le témoignage qu'il a à se rendre à lui-même : il sait que plus on lira l'histoire de l'Amérique, et plus on s'appercevra qu'il n'a point avancé une seule proposition sans en avoir des preuves. Le plus grand reproche qu'on lui ait fait, est d'avoir relevé avec trop peu de ménagement, les erreurs où quelques voyageurs sont tombés ; mais ces voyageurs lui ont été inconnus, il n'a parlé que de leurs ouvrages qu'il connoissoit ; s'il avoit eu plus

d'indulgence pour eux, il eût pris moins d'intérêt à la vérité. Quand les voyageurs n'ont été ni naturalistes, ni philosophes, on ne sauroit assez se défier d'eux. Pauw a adopté le fait rapporté par Charlevoix, dans l'*histoire de la nouvelle France*, touchant ce poil follet qui croît sur le corps des enfans sauvages, et qui se déracine vers le huitième ou le neuvième jour, comme Charlevoix le dit. Cette observation lui paroît maintenant n'avoir pas été bien faite, parce qu'il soupçonne que ces prétendus poils ne sont que des *crinons*, que les médecins et les naturalistes nomment *vermes comedones* ou *crinones*: il est d'autant plus à porté à le croire, qu'en effet les Sauvages sont fort sujets à différentes espèces de vers, et que des voyageurs mal habiles ont pu aisément prendre ces insectes pour des cheveux, ou des poils; car ils y ressemblent exactement, comme leur nom l'indique assez. Or, comme les *crinons* attaquent aussi les enfans de l'Europe, cela fait disparoître tout le phénomène.

Je rapporte ce fait, pour prouver, qu'on ne sauroit être trop en garde contre les relations, et que l'Auteur, après s'en être tant défié, auroit pu s'en défier davantage. Si le

critique avoit fait de pareilles objections, on lui en eût été très-redevable ; mais il ne s'est point du tout occupé de l'histoire naturelle.

CHAPITRE IX.

Continuation.

VOYONS maintenant le portrait des Américains, tel que l'a fait le Critique, qui y confond le physique et le moral. Voici ses termes :

« Les Américains, loin d'être une race » d'hommes dégradée et dégénérée de la na- » ture humaine, *ont tout ce qui caractérise* » *la perfection*, belle taille, corps bien pro- » portionné, aucun bossu, tortu, aveugle, » muet, ou affecté d'autres infirmités, si » communes dans notre Continent ; une santé » ferme, vigoureuse, une vie qui passe ordi- » nairement les bornes de la nôtre ; *un esprit* » *sain*, *instruit*, *éclairé et guidé par une* » *philosophie vraiment naturelle et non su-* » *bordonnée comme la nôtre aux préjugés* » *de l'éducation* ; *une ame noble*, *coura-* » *geuse* ; *un cœur généreux*, *obligeant* ; que » faut-il de plus à Pauw pour être véritable- » ment homme? »

Il n'y a pas ici un mot qui s'accorde avec

ce qu'on vient de lire dans Lacondamine, et cependant dom Pernety ne nous apprend pas les motifs qui l'ont porté à démentir Lacondamine d'une façon si formelle. Pourquoi veut-il qu'on le croie sur sa parole, et qu'on refuse toute croyance à un philosophe qui a séjourné dix ans parmi ces Américains qu'il nous a dépeints tels qu'il les a vus? Je pense que tout homme raisonnable ne balancera point entre ces deux témoignages: on en croira toujours Lacondamine : quoi qu'en dise le Critique (1), qui n'a été qu'aux îles Malouines, où il n'a pas vu d'Américains; ces îles n'ayant jamais été habitées.

Je vais examiner ces choses en détail.

Ces Sauvages, qui ne *sont affectés d'aucune infirmité*, suivant le Critique, ont néanmoins la lèpre écailleuse, endémique dans le Paraguai et le Tucaman : ils ont le *mal de Siam*, qui est endémique dans la plûpart des provinces méridionales de l'Amérique (2) : ils ont le mal vénérien, endé-

(1) Je suis presque certain que Dom Pernety n'a jamais lu le voyage de Lacondamine, sans quoi il eût été plus réservé, ou eût parlé tout autrement qu'il n'a fait.

(2) C'est une inflammation au fondement, ou plutôt pour parler comme Pison, *incendium et corruptio aeni*

mique dans tout le nouveau Monde, son véritable foyer : ils ont le corps tout dépilé, sont insensibles à l'amour, et sujets aux vers dont ils nourissent différentes espèces dans leurs intestins : la petite-vérole fait parmi eux d'horribles ravages, et ils ne sont, comme on le voit, *affectés d'aucune indisposition.*

On n'a pas trouvé une seule peuplade en Amérique, qui n'eût des médecins : ce qui est fort singulier ; car on s'imagine ordinairement que chaque Sauvage sait se guérir lui-même, comme les Hottentots. On ne sauroit disconvenir que les Autmons, les Jongleurs, les Javas, les Boyés, les Alexis et les Piaies, qui sont les médecins des Sauvages du nouveau Monde, n'eussent quelques connoissances des simples, et sur-tout des vulnéraires et des sudorifiques qu'ils emploient contre le mal vénérien : ils assuroient avoir appris les propriétés de certaines plantes, en observant les animaux malades ; mais cela paroît aussi incertain que ce que disoient les Péruviens sur les vertus du *quinquina*, qui leur avoient été indiquées, à ce qu'ils soutenoient, par les lions de leur pays, qui

cum ulcere depascente, sine vel cum sanguinis fluxu dolorifico. Hist. Nat. et Med. Ind. lib. cap. 14.

pendant leur fièvre alloient écorcher l'arbre du *quinquina* (*). Quoi qu'il en soit, les médecins Sauvages, et ceux même qui savoient le mieux guérir le mal vénérien, n'ont jamais pu découvrir aucun spécifique pour arrêter les progrès de la petite-vérole, qui tue tous ceux d'entre les Américains qui ne portent pas d'habits, et qui se frottent de différens onguens : ces hommes ayant la peau très-dure et tous les pores bouchés par une couche de graisse, n'éprouvent pas comme les autres une éruption, mais une espèce d'effervescence, à cause des efforts que fait la maladie pour trouver une issue. La lèpre écailleuse est aussi plus difficile à guérir parmi les Mayètes de la Guyane, qui vont nuds, que parmi les Indiens habillés des missions.

Quant à la *philosophie* de ces barbares, elle consiste à maltraiter d'une manière

(*) Le lion n'est pas sujet, comme on l'a prétendu, à une fièvre éphémère : il est vrai qu'il rugit tous les jours assez régulièrement aux mêmes heures, et c'est sans doute ce rugissement qui a donné lieu à ce qu'on dit de sa fièvre. Comme il mange beaucoup à la fois, il se peut bien qu'il lui survienne un frisson lorsqu'il digère. Mais je ne crois pas que ce frisson ait fait découvrir au Puma du Pérou le *Palo de Calenturas*.

inouie les femmes ; à s'enivrer de chica, d'eau-de-vie, de guldive ; à fumer du tabac, à se faire éternellement la guerre, à enlever des chevelures, à tourmenter leurs prisonniers, à manger des hommes, à ne point cultiver la terre par paresse, à se tenir dans des cabanes enfumées. Que le ciel nous préserve de ces philosophes-là ! Le Critique assure, que *leur esprit est instruit et éclairé.* Oui, sans doute, puisqu'ils ne savent compter au-delà de leurs doigts, et qu'on ne peut leur apprendre ni à lire, ni à écrire. Il faut abuser étrangement des termes, pour oser mettre en fait que de tels hommes brutalement poussés par leur instinct animal, ne sachant modérer ni leur voracité, ni leur insatiable soif des liqueurs spiritueuses, ni leur haine, ni leur vengeance, ont une meilleure philosophie que les nations policées de l'ancien continent.

Le Critique assure, dans sa préface, qu'il veut apprécier l'Amérique et les Américains à leur juste valeur. Qui se seroit attendu alors qu'il soutiendroit, dans le cours de sa dissertation, que les barbares du nouveau continent sont des philosophes supérieurs aux philosophes de l'Europe ? Voilà donc les Américains appréciés à leur juste valeur.

Ce qu'il y a encore de plus singulier, c'est que le Critique ne veut jamais que l'Auteur des *Recherches philosophiques* parle dans son système. Il lui dit sans cesse : « Vous ne » devez pas penser d'après vous-même ; vous » devez penser comme moi ; vous défendez » vos opinions, vous devez les quitter, et » adopter mes opinions : vous soutenez que » les Sauvages de l'Amérique sont en tout » inférieurs aux Européans. Et moi je pré- » tends que les Sauvages du nouveau Monde » sont très-supérieurs aux peuples de l'Eu- » rope : je ne puis le prouver ; mais cela » n'empêche pas que je n'aie raison, et que » je ne vous procure de quoi vous guérir » de votre prévention. »

A cela je réponds que l'Auteur n'est pas opiniâtre ; mais il n'est pas aussi imbécille : il soutiendra toujours que les nations policées ont un avantage infini sur ces hordes de Sauvages qui errent dans les forêts obscures de l'Amérique, sans arts, sans industrie, sans se connoître eux-mêmes, ni leurs semblables, et sans avoir une supériorité bien marquée sur les bêtes, comme l'observe Lacondamine.

J'ai expliqué au chapitre VII, pourquoi on ne rencontre presque jamais des hommes

contrefaits, parmi les peuples véritablement chasseurs et pêcheurs : j'ai aussi parlé du terme de la vie chez les Sauvages, et ce que j'en ait dit, est plus que suffisant pour démontrer à cet égard les erreurs du Critique.

CHAPITRE X.

De la dispute entre les Missionnaires par rapport aux Sauvages du Nord de l'Amérique.

DOM Pernety parle, en passant, d'une dispute élevée jadis entre les Récollets et les Jésuites, touchant les Sauvages du nord de l'Amérique ; mais il n'a point été informé de ce démêlé, et n'en a su que ce qu'en dit Lahontan. Or voici de quoi il étoit question.

Les missions du Canada furent d'abord confiées aux Récollets Français, qui firent de petits établissemens dans l'endroit où est de nos jours Québec : ils en firent aussi à Tadoussac et chez les Hurons. Ensuite ils catéchisèrent de leur mieux les Sauvages, et en baptisèrent quelques-uns ; mais ils s'apperçurent bientôt que ces hommes étoient si abrutis qu'on les catéchisoit en vain, et qu'en vain on les baptisoit. Cela les engagea à écrire

à la Sorbonne, afin de la consulter sur la conduite qu'il falloit tenir : ils demandèrent sur-tout s'il convenoit d'administrer le baptême à des Sauvages, doués de si peu de conception qu'on ne pouvoit leur faire retenir, et bien moins comprendre, les principaux points de la religion. La Sorbonne répondit, qu'on ne devoit conférer le baptême qu'à ceux d'entre les Américains qui paroîtroient être aussi instruits qu'on peut en toute rigueur l'exiger d'un Néophyte en âge de discrétion. En conséquence de cet ordre, les Récollets continuèrent à prêcher du matin au soir, ennuyèrent les Hurons, et ne firent aucun progrès : cela les détermina à appeler à leur secours quelques Jésuites, qui n'eurent pas plutôt mis le pied dans la nouvelle France, qu'ils formèrent le projet d'en chasser, avant tout, les Récollets ; et ils y réussirent par le crédit de Lauzon, surintendant et président de la compagnie du commerce du Canada, qui défendit aux Franciscains d'y retourner, sous peine d'être châtiés : ils lui intentèrent un procès ; mais ils le perdirent et durent encore payer les frais.

Dès que les Jésuites se virent possesseurs paisibles de la nouvelle-France, ils publièrent, selon leur coutume, des *lettres édifiantes*,

édifiantes, dans lesquelles ils soutinrent que les Récollets n'y entendoient rien, et qu'ils avoient eu grand tort d'assurer que les Sauvages manquoient d'esprit ; ils les dépeignirent comme des hommes remplis d'un rare jugement, et dont la conversation étoit extrêmement facile. Enfin, un jour ils firent imprimer une brochure à Bordeaux, par laquelle ils félicitèrent l'orgueilleux Louis XIV, de ce que, sous son très-glorieux règne, le ciel avoit daigné, par le ministère des Jésuites, convertir tous les Sauvages de la nouvelle France, sans même excepter les Assénipoils. Cette nouvelle étonna beaucoup tous les employés aux missions étrangères, et sur-tout les Récollets, qui commencèrent alors à entamer la dispute dont il est question, et ne cessèrent de répéter qu'on en imposoit au public. On chargea des personnes instruites, de prendre des informations sur les lieux, et voici ce qui fut constaté. On prouva que les Jésuites, suivant une conduite entièrement opposée à celle de leurs prédécesseurs, commençoient par baptiser, sans s'informer de la capacité des Néophytes : on prouva, que parmi tous les Sauvages de ce pays, il n'y en avoit aucun qui ne se laissât très-volontiers baptiser dix fois par jour pour un verre d'eau-de-vie

et une pincée de vermillon : on prouva que de tous les prétendus convertis, aucun ne savoit le moindre mot de la religion chrétienne.

On assure que l'orgueilleux Roi fut fort irrité ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on arrêta les exemplaires de la brochure, et qu'on défendit inutilement aux Jésuites d'en publier de pareilles à l'avenir. Ces Religieux étoient fort conséquens, et entendoient leurs véritables intérêts : car s'ils avoient avoué, comme les Récollets, que les Sauvages avoient trop peu d'esprit pour comprendre le catéchisme, on leur auroit dit : que faites-vous donc en Amérique ? Quand ce grand prétexte des conversions n'a pas guidé les Jésuites, qui ont donné des relations particulières de quelques provinces de l'Amérique, ils ont dépeint les Sauvages comme les plus stupides des hommes : il n'y a qu'à voir ce que Charlevoix rapporte des anciens habitans de Saint-Domingue, auxquels il refuse presque le titre d'hommes. En effet, tous ces Insulaires avoient autant d'esprit et de conception que les Caraïbes, qui vendent le matin leur lit, et qui en sont très-fâchés le soir ; ce sont des philosophes, selon le Critique.

Quand les Anglais se sont emparés du Canada, ils ont vu clairement que les missionnaires franciscains avoient agi de bonne-foi, et que les Sauvages y étoient aussi peu convertis que du temps de Verrazan et de Jacques Cartier : on suppose que ce qu'ils nomment le *Manitou Messou*, a quelque rapport à ce qu'ils ont oui conter du Messie, et que tout leur christianisme se borne là.

Le Critique assure que les dogmes religieux de ces Sauvages du Canada, sont les mêmes que ceux des Gentous ou des Bramines. Cela prouve évidemment qu'il n'a point eu la moindre connoissance de la religiou des Bramines : ceux qui ont lu la traduction du *Vedam*, à laquelle Baldeus a travaillé pendant trente ans, dans l'île de Ceylan, et ceux sur-tout qui connoissent le précieux fragment qu'on vient de publier du *Shastah de Bramah*, seront bien étonnés de ce que le Critique ait avancé une pareille proposition. On n'a point trouvé parmi tous les peuples Américains, la moindre trace de cet être a trois attributs, nommés *Bramah*, *Bistnoo*, et *Sich*, sur lequel a toujours été fondée la théologie des Bramines : cela étoit ainsi avant Pythagore : cela étoit ainsi lorsqu'il entreprit son voyage aux Indes : cela

étoit ainsi du temps d'Appollonius, et est encore ainsi de nos jours. Quoique les compilateurs du *Vedam* aient fait, comme on le sait à n'en pas douter, de grands changement au *Shastah*, ils n'ont jamais porté aucune atteinte à ce dogme. Le Critique n'ayant rien examiné, rien approfondi, parle du *grand esprit* des Sauvages du Canada, d'après Lahontan : cependant ce *grand esprit* est un Manitou, un être bizarre dont les Sauvages n'ont aucune idée claire : ainsi ils ont été bien éloignés d'en donner une notion, ni à Lahontan, ni à aucun voyageur : tantôt ils disent que ce Manitou, ou cet Atahocan, est dans une peau de castor, tantôt dans une peau de martre, et ils paroissent adorer les fourrures de ces animaux. On peut aisément insérer dans une relation, des raisonnemens sur la théologie des Iroquois ; mais on y distingue d'abord les idées et les préjugés du raisonneur, et non les idées des Sauvages, qui étant tombés dans le dernier abrutissement, ne peuvent pas même s'expliquer sur de pareilles matières, faute d'avoir des mots abstraits pour désigner les êtres métaphysiques. Il n'en est pas ainsi d'un peuple très-anciennement policé, tel que les Gentous, qui ont des livres qui nous sont

connus, et dont nous pouvons juger sans raisonner. Le lecteur ne sera peut-être point fâché que je prenne la liberté de mettre sous ses yeux un article du *Shastáh* original, et tel qu'il étoit avant que d'avoir été corrompu par les Auteurs du *Vedam*. Il est question du grand Être à trois attributs.

« Cet être est Dieu. ---- Dieu est un. ----- » Créateur de tout ce qui existe. ----- Dieu » ressemble à une sphère parfaite qui n'a ni » fin ni commencement. ----- Dieu règle et » gouverne tout ce qui est créé par une pro- » vidence générale qui résulte de principes » fixes et déterminés. ---- Tu ne chercheras » point à connoître la nature ni l'essence de » l'Eternel, ni par quelles loix il gouverne le » monde. ---- Une pareille recherche est vaine » et criminelle. ----- Il doit te suffire de voir ses » ouvrages jour par jour, et nuit par nuit, » sa sagesse, sa puissance et sa miséricorde. » ----Profites-en (*) ».

Holwel, qui vient de nous procurer une traduction du *shastah*, observe très-bien que cette définition de l'Être-Suprême, est à la fois simple, sublime et comparable à tout

(*) Evénemens historiques, relatifs au Bengale et à l'Indoustan, par *J. Z. Holwel*, *t. II*, *p.* 38, *Paris*, 1768.

ce qu'on trouve sur ce sujet dans les codes religieux des plus anciennes nations de l'Asie ; mais, en vérité, ce n'est pas parmi les Sauvages de l'Amérique qu'il faut aller chercher des notions sur la Divinité, qu'on puisse mettre en parallèle avec l'ancien culte des Bramines, ou des Parsis, dont Anquetil vient de traduire les livres Zends.

J'ai observé que le Critique ne cesse de faire dans son style affecté et précieux (*), des déclamations mille fois répétées contre les sciences, les arts, les richesses, les commodités et le luxe des peuples civilisés : il

(*) On pourra juger de la manière d'écrire du Critique, par le passage suivant : « Dans notre continent, » la beauté riante de la terre est l'effet, non d'une nature » empressée, comme en Amérique, de satisfaire les désirs » de ses enfans ; mais d'une nature forcée de rire d'une » grimace convulsive dont notre orgueil et notre amour- » propre ont su nous apprendre à nous contenter, qui » plus est, à la trouver belle.

» Ce ne sont plus ces hommes vêtus d'or et de » pourpre, dont l'indolence mollement étendue sur le » duvet, nargue les injures de l'air sous des lambris » d'or et d'azur, qui n'ouvrent les yeux que pour être » éblouis, &c. &c. » *Page* 13.

Ceux qui aiment le *Phœbus*, seront sans doute très-contens de ce style-là.

Qui Bavium non audit, amet tua carmina, Mœvi.

a sans doute prévu qu'on ne se donneroit point la peine de réfuter de tels paradoxes, qui n'ont pas même le mérite de la nouveauté. On a vu paroître en Europe plusieurs misanthropes, qui se sont déclarés hautement en faveur de la vie sauvage contre l'état social, et cependant ils sont restés dans l'état social, tandis que pour être conséquens, et pour justifier leurs principes par leur conduite, ils devoient aller vivre dans les bois, et se faire Hurons: mais il est plus aisé de mal raisonner et d'être en contradiction avec soi-même, que de se faire Huron. Il est vrai qu'on a vu, depuis quelques années, un homme, qui ayant été persécuté par les moines à cause de ses opinions et de son héritage, prit le parti de quitter l'Europe, et d'aller vivre avec les Iroquois et comme les Iroquois: il resta assez long-temps parmi eux, et revint enfin à l'occasion de la dernière guerre; mais il avoit perdu l'esprit, et l'avoit perdu tellement qu'on a été obligé de l'enfermer. La même chose arriva, comme nous l'apprend Chevreau, au mathématicien Martial, qui trouvant le séjour de Paris trop bruyant pour pouvoir y cultiver la géométrie, partit pour le Canada: à son retour il avoit tout oublié, et paroissoit être devenu imbécille, pour

avoir vécu pendant cinq ans chez les Sauvages.

CHAPITRE XI.

De la lâcheté des Américains.

CE n'est point seulement d'après le témoignage des voyageurs, mais d'après les événemens même, qu'on a dit, dans les *Recherches Philosophiques*, que les Américains se sont très-mal défendus contre les usurpateurs de leur pays, et qu'ils n'ont jamais donné des preuves de courage, dans ces temps malheureux, où ils en avoient si besoin.

Le Critique, pour n'être d'accord en rien avec l'Auteur, assure que les Américains ont toujours été et sont encore extrêmement braves. S'il avoit lu attentivement l'histoire, il eût sans doute été mieux instruit de la façon dont s'est exécutée la conquête des Espagnols, qui ont envahi aux Indes occidentales, tous les pays qu'ils ont voulu envahir, et cela avec des armées si peu nombreuses, qu'on en est étonné: aussi Montesquieu observe-t-il qu'il n'y a point de petit prince en Europe, qui n'eût pu conquérir l'Amérique, puisque l'Espagne, totalement épuisée d'argent, n'y envoya pas plus de forces que le moindre prince

y en eût pu envoyer. Le Critique se trompe ouvertement, lorsqu'il dit que les Espagnols furent reçus au nouveau Monde comme des amis qu'on combla de présens, et auxquels on ne résista pas. L'Empereur du Pérou assembla contre eux toutes ses forces, et on étoit si peu résolu, dans son armée, à recevoir le voleur Pizarre, que la plûpart des officiers assurèrent qu'ils feroient les Européans prisonniers de guerre, et que, s'ils ne vouloient pas se rendre, on les extermineroit. *Un Gouverneur Indien*, dit Zarate, *avoit envoyé dire à Atabaliba que non-seulement le nombre des Espagnols étoit fort petit, mais encore qu'ils étoient si paresseux, si efféminés et si lâches, qu'ils ne pouvoient marcher tant soit peu à pied sans se lasser; c'est pourquoi ils montoient sur de grandes brebis, qu'ils nommoient des chevaux* (*).

Quand il fallut combattre, les Péruviens ne montrèrent aucune ombre de courage, et on n'a jamais vu dans le monde entier des hommes plus poltrons. Pizarre crut si peu qu'on devoit employer les armes à feu pour détruire cette race pusillanime, qu'il descendit de cheval, jeta son mousquet, et entra

(*) Histoire de la Conquête du Pérou, *liv. II, ch. 5.*

l'épée à la main lui seul dans l'armée ennemie, où il se saisit de l'Empereur, environné de plus de quarante mille hommes, qu'on chassa et qu'on massacra comme des bêtes (*).

Le Pérou étant un pays de montagnes, où il faut continuellement marcher et tourner par des gorges et des défilés, où il faut sans cesse passer et repasser des rivières et des torrens dont les bords sont fort escarpés et presque coupés à plomb; on assure que quatre ou cinq mille hommes peuvent y défendre le centre du pays contre l'armée la plus nombreuse: la lâcheté des Péruviens

(*) Garcilasso assigne cinq causes qui, selon lui, ont rendu la conquête du Pérou si facile, qu'on a peine à le croire. 1°. Huayna Capac avoit prédit qu'il arriveroit un jour des hommes barbus, dont la religion vaudroit mieux que celle des Péruviens. 2°. La ressemblance que les Péruviens remarquèrent entre les Espagnols et leur Dieu Viracocha. 3°. Les armes à feu. 4°. Les chevaux. 5°. Les cruautés d'Atabaliba. *Histoire des guerres civiles des Espagnols aux Indes, traduction de Baudoin.*

On peut dire que la prédiction de Huayna est une fable; on peut dire encore que la ressemblance entre les Espagnols et le Dieu Viracoha étoit une chimère, et que les cruautés d'Atabaliba sont des fausseté inventées par les Espagnols, pour rendre odieux un Prince qu'ils ont si inhumainement traité.

est donc d'autant plus remarquable, qu'il leur eût été très-aisé de disputer ce terrain qu'ils connoissoient, contre quelques brigands qui ne le connoissoient point.

Que les femmes Américaines se soient partout déclarées en faveur des Européans contre leur propre nation, c'est sans doute un fait bien étonnant; mais la manière horrible dont ces Américains traitoient leurs femmes, avoit produit cette invincible aversion qu'elles avoient pour leurs compatriotes, et ce sincère attachement qu'elles montrèrent aux Espagnols, en qui elles crurent trouver des libérateurs, qui feroient cesser une tyrannie qui révoltoit la nature.

La conquête du Pérou n'étoit pas encore entièrement achevée, lorsqu'il se répandit un esprit de vertige sur les conquérans : leurs haines et leurs jalousies, qu'ils avoient su cacher jusqu'alors aux yeux du peuple vaincu, éclatèrent ; et on vit les Espagnols livrer bataille aux Espagnols à Chapas, près de Quito, aux salines à Guarina, à Xaquixaquana, et cela dans un pays à peine conquis. Si les Péruviens, échappés aux défaites, avoient eu la moindre bravoure, ils eussent sans peine massacré, pendant cette horrible discorde,

jusqu'au dernier des Castillans : mais ces hommes, aussi foibles qu'abrutis, allèrent se faire eux-mêmes goujats, ou espions dans les petites armées Espagnoles, occupées à s'entredétruire avec une fureur et un acharnement dont il n'y a point d'exemple dans l'histoire; et le Pérou resta à l'Espagne.

Cortez, en pénétrant dans le Mexique à la tête de quatre cent hommes, fit égorger plus de quarante mille Américains, qui voulurent lui résister à Pontoncha et à Tlascala : le bruit de ces victoires, ou plutôt de ces massacres, épouvanta tellement l'empereur Montézuma, que dans la consternation générale, il perdit jusqu'à l'espoir de pouvoir vaincre, et se laissa mettre aux arrêts comme un enfant : pour être délivré, il se démit de tous ses états, reconnut le Roi d'Espagne pour son Souverain, et calma, autant qu'il put, ceux d'entre ses sujets qui paroissoient vouloir se révolter contre les Espagnols. Cette démarche n'étoit-elle donc point celle d'un Prince incapable de penser en homme?

Enfin, quelle qu'ait été la dépopulation de l'Amérique au quinzième siècle, il est certain que, si l'on y avoit trouvé des peuples vaillans et belliqueux, on n'eût pu en si peu d'années

soumettre une moitié du monde, et former des établissemens depuis la baie de Hudson jusqu'à l'île de Chiloé.

On n'a jamais pu, avec les armes à feu, exécuter la conquête de l'intérieur de l'Afrique, quoique les Européans l'aient tenté tant de fois et avec tant d'acharnement. Cependant les habitans de ces contrées avoient aussi peu de connoissance de la poudre à canon, lorsqu'on les attaqua pour la première fois, que les Américains lorsqu'on les attaqua pour la première fois : aussi les Espagnols ne faisoient-ils aucun cas de leur artillerie, en comparaison de leurs chiens, qui n'ont été arrêtés ni repoussés dans aucune action ; parce qu'on n'a pas rencontré un Indien qui eût assez de bravoure pour terrasser ces animaux : ils les tuoient quelquefois de loin avec des flèches ; mais quand ils se laissoient atteindre, ils étoient indubitablement déchirés ; n'ayant point d'habits, chaque morsure leur faisoit une plaie, et n'osant empoigner les dogues, ils leur prêtoient la gorge. La mode qu'avoient alors les Espagnols et tous les Européans en général, de laisser croître leur barbe, eût seule suffi pour faciliter la conquête de l'Amérique : car les Indiens ne pouvoient supporter la vue ni des hommes barbus, ni

des chiens, ni des chevaux. On a été plus de quarante ans aux Pérou, sans pouvoir, ni par menaces, ni par promesses, engager les Péruviens à ferrer les chevaux : ils n'osoient les approcher de cinquante pas, et plusieurs tomboient en foiblesse en les voyant de loin. Les Romains furent sans doute un peu effrayés par les premiers éléphans qu'ils virent pendant la guerre de Pyrrhus ; ces animaux leur étoient si inconnus, qu'ils en ignoroient jusqu'au nom, et ils les prirent pour une espèce particulière de bœufs (*) ; mais ils revinrent bientôt de cette frayeur, et les combattirent de pied ferme : tandis que les Américains, long-temps après que la conquête de leurs pays fut achevée, continuèrent à avoir une peur horrible des chevaux qu'ils avoient d'abord pris pour des moutons. Que seroit-ce donc si ces hommes-là avoient été attaqués avec des éléphans ?

Pour diminuer tout le merveilleux de ces

(*) Dans la plus ancienne inscription qu'on conserve à Rome, et qui est celle de la colonne rostrale de Duillius, on nomme encore les éléphans *boves Lucas*. Jamais aucun antiquaire n'eût soupçonné que cela signifioit des éléphans, si heureusement Pline ne nous avoit instruits là-dessus. Voyez les *Annales Romaines de Pighius sur le consulat de Duillius*.

événemens, le Critique dit que les Sauvages du Canada ont, pendant la dernière guerre, battu les Anglais. Mais les Anglais n'ont-ils donc pas conquis le Canada, et malgré ces Sauvages, et malgré les Français? Y a-t-il un seul Iroquois qui ose aujourd'hui tirer un coup de fusil sans la permission du gouverneur de Québec? Non, sans doute : que peut donc servir une pareille objection? Voilà ce que je ne conçois point. D'ailleurs, la défaite du général Bradok fut l'effet de son trop d'ardeur : il se renferma dans un terrrain qu'il ne connoissoit pas assez, et d'où il ne put se dégager.

On sait que l'infériorité des Français, dans cette guerre, provenoit de ce qu'ils avoient dans leurs troupes beaucoup de Sauvages et beaucoup d'hommes nés en Amérique : tandis que les Anglais employèrent, outre les *Rangers*, des troupes levées en Europe, qui auront une supériorité décidée sur les Créoles, aussi long-temps que continuera la dégénération dans l'espèce humaine au nouveau Monde, comme on a pu le comprendre par l'extrait que j'ai donné de l'histoire de la Pensilvanie. Il est vrai qu'il y a de certains cantons dans l'Amérique méridionale, où l'air

est infiniment plus contraire aux Européans nouvellement débarqués qu'aux habitans. On en a eu un exemple lors de la prise de Carthagène des Indes, par Pointis : il enleva cette place aux Espagnols sans aucun effort ; mais le mauvais air lui tua tant de monde, que s'il ne s'étoit, pour ainsi dire, sauvé, il ne lui seroit pas resté un homme. Les maladies firent aussi presqu'échouer l'entreprise de Cromwel sur la Jamaïque ; et on a vu ce qui est arrivé de nos jours aux Anglais dans l'île de Cuba, au point que l'on est étonné que des troupes frappées par de si terribles fléaux, aient pu prendre la Havane.

Il y a sans doute, dans le sein des plus vastes forêts de l'Amérique et dans les stériles rochers du Chili, de petites peuplades qu'on ne connoît point, ou dont on n'exige aucun tribut. Qui voudroit se mettre en devoir d'aller subjuguer des Sauvages qui ont à peine des cabanes, et qui ne paieroient pas les frais qu'il faudroit faire pour les battre? Leur misère profonde les met à l'abri de la servitude, dont leur bravoure ne sauroit les garantir. D'ailleurs les Européans ont tant de terrain dans ce pays, que loin d'en

désirer

désirer aujourd'hui davantage, ils ne sauroient faire valoir la millième partie de celui qu'ils occupent.

Si dans le Nord les Sauvages ont quelquefois inquiété les Colonies, c'est qu'ils faisoient de nuit des incursions, et mettoient le feu aux maisons des planteurs, qui, ayant bâti dans les campagnes souvent à deux ou trois lieues les uns des autres, ne pouvoient se secourir mutuellement, ni arrêter ces incendiaires. Dès qu'on a rapproché les habitations, en conséquence des loix faites à ce sujet (*), la sécurité a beaucoup augmenté; et ce fut sans doute par une grande imprudence qu'on laissa tellement approcher les Sauvages de la ville de Montréal, qu'ils y mirent le feu, et la réduisirent en cendres. Quand ils sont parvenus à allumer une ferme, ou un fortin, ils assomment ceux qui se

(*) Dans la Virginie, on a eu beaucoup de peine à rassembler les planteurs dispersés; la plûpart le sont encore aujourd'hui. On a observé que plus on rapprochoit les habitations des Colons, et plus la population augmentoit; cet effet paroît être produit par le feu, qui dans une seule habitation isolée, ne peut influer sur l'air; mais les foyers d'un grand nombre de maisons rapprochées peuvent corriger l'air, comme je le dirai dans la suite.

sauvent des flammes, et exercent des cruautés inouies ; ces barbares ne seroient certainement pas si atroces, ni si vindicatifs, s'ils avoient plus de courage ; mais ils boivent le sang de leurs ennemis, et les déchirent en lambeaux. C'est cet horrible traitement qu'ils font essuyer à leurs prisonniers, qui a souvent fait pâlir et reculer d'effroi les troupes Anglaises au milieu des bois, lorsqu'on trouvoit le corps de quelqu'Européan égaré, que les Sauvages avoient mutilé et découpé avec leurs scalpels et leurs couteaux à balafres : après avoir enlevé toute la chevelure avec la peau du front, ils emportent aussi fort souvent le crâne, et fuient aussi promptement et vont se cacher si loin, que la difficulté est de les atteindre pour les punir.

Quoique ces barbares du nord de l'Amérique ne soient rien moins que braves, quoiqu'ils fassent la guerre en se cachant, Desmarchais assure néanmoins qu'ils sont des héros en comparaison des Sauvages qui habitent entre les tropiques. En effet, qu'on considère l'état où les Jésuites avoient réduit les Indiens de leurs missions, et qu'on juge de la bravoure de ces Indiens par celle de leurs conquérans : ces religieux ne sont pas les seuls qui aient subjugué de la sorte des

peuplades entières ; les Dominicains et beaucoup d'autres moines, attirés dans ces contrées par la soif des richesses, en ont fait tout autant : si les Américains avoient donc eu quelqu'espèce de courage, ils ne seroient jamais tombés sous la domination de ces hommes, qui ont tant de force pour opprimer, et qui n'en ont aucune pour vaincre.

CHAPITRE XII.

De l'état de l'Amérique au moment de la découverte, et de son état actuel.

IL ne faut point confondre les époques, ni juger du siècle de Henri l'Oiseleur par le siècle de l'orgueilleux Louis XIV. Le Critique confond à chaque instant l'état de l'Amérique telle qu'elle étoit en 1492, avec l'état où elle étoit en 1767. Cette première faute l'a conduit à une infinité d'autres.

Au temps de la découverte du nouveau Monde, on n'y voyoit que des forêts : aujourd'hui il y a sans doute des terres cultivées ; mais elles le sont par des Africains et des Européans. Le terrain exploité est au terrain non exploité comme deux mille sont à deux millions, et cependant on peut dire qu'aucun

pays n'a pas éprouvé de si grands changemens en un semblable laps de temps.

Le Critique a-t-il donc expliqué pourquoi l'Amérique, à l'arrivée des Espagnols, étoit une vaste solitude, pourquoi l'espèce humaine y étoit si foible, si peu répandue, qu'on a traversé des forêts de deux à trois cent lieues sans rencontrer un homme? Non certainement, il ne l'a point expliqué, et c'est pourtant là le point de la difficulté. Comme l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a tenté de résoudre cette difficulté, il devoit absolument faire connoître la situation où Colomb et Vespuce trouvèrent le nouveau Monde sur la fin du quinzième siècle : il devoit donc parler de cette époque, et non d'une autre ; mais le Critique, ayant entièrement changé l'état de la question, a par-là tellement obscurci ses propres idées que souvent on ne comprend pas du tout ce qu'il a voulu dire. Quand il parle des végétaux et des arbres transplantés, il ne s'informe pas s'ils ont toujours réussi comme ils réussissent aujourd'hui dans un terrain cultivé depuis près de trois cent ans. Cependant le lecteur conçoit aisément qu'il en est des plantes comme des animaux et des hommes : la mortalité, qui étoit d'abord très-grande parmi les enfans

Créoles, a sensiblement diminué. Le mal vénérien, si horrible, si destructif dans son origine, s'est beaucoup mitigé; et Astruc croit qu'il est presque parvenu à son dernier période : si cette maladie avoit conservé sa première violence et ses premiers symptômes ; si elle avoit résisté au temps, ou l'Europe se seroit dépeuplée, ou il auroit fallu se résoudre à ne plus aller en Amérique ; car chaque voyageur rapportant sans cesse de nouveaux germes pris dans le foyer de cette épidémie, on auroit vu disparoître de dessus notre Continent des nations entières. J'attribue au changement du climat du nouveau Monde, l'affoiblissement de la peste qui en sortit au quinzième siècle, et que Margarita et le moine Buellio, de l'ordre de Benoît, en rapportèrent les premiers en Espagne.

En Amérique, la culture a opéré bien des changemens, dont je parlerai beaucoup dans les chapitres suivans.

L'observation d'Oviédo sur les arbres à noyau, a été faite du temps d'Oviédo, et elle est fort juste : aussi y a-t-il encore bien des endroits aux Indes occidentales, où les oliviers croissent sans qu'on y puisse extraire de l'huile des oliviers ; il y a encore des pro-

vinces entières, comme la Pensilvanie, où l'on ne peut élever des pruniers. Quant à la vigne, on n'a encore pu nulle part la faire prospérer, comme je le dirai dans la suite. Plus les Colons travailleront, et plus ils forceront la nature : dans la plûpart des établissemens on a détruit de plus en plus les insectes : il est vrai qu'on n'y a point si bien réussi dans d'autres ; car au Brésil les fourmis continuent leurs ravages, ainsi que les vers fabivores dans les possessions Anglaises (*), les Kakerlaques à Surinam, et les crapauds à Porto-bello. Tout ceci est encore vrai par rapport aux serpens, dont on a éclairci toutes les espèces, en leur faisant une guerre continuelle, ainsi qu'aux bêtes féroces. Tout ceci est encore vrai par rapport aux eaux fluviatiles, qui deviennent plus saines, à mesure que le travail des hommes force les rivières à couler dans un lit plus étroit, et sur un terrain moins ombragé d'arbres : alors ces eaux plus exposées aux rayons du soleil, et plus battues par la rapidité du courant, acquièrent plus de légéreté, nourrissent moins d'insectes, dont les œufs sont entraînés, et ne

(*) C'est le *bruchus Americæ septentrionalis*. Il n'existe pas dans notre continent : mais un malheur singulier a manqué de le transplanter en Europe.

forment plus de marais sur les rives, qui se dessèchent à proportion que le lit ou le bassin se creuse. Linnæus a très-bien observé que dans tous les pays incultes et sauvages, les rivières sont, respectivement au volume d'eau, beaucoup plus larges que dans toutes les régions habitées depuis long-temps par des peuples policés. Je rapporterai dans l'instant une observation de Bertrand, qui confirme celle-là.

L'Amérique étoit un pays extrêmement sauvage, où il y avoit beaucoup à faire, et les Européans ont déjà beaucoup fait en abattant les forêts : par-là les marécages ont commencé à avoir une évaporation que l'air trop intercepté dans les bois, ne pouvoit y produire.

Il n'y a qu'à jeter un coup-d'œil sur les Auteurs que le Critique cite dans sa dissertation, pour se convaincre que ce n'est pas dans de tels livres qu'il a pu puiser des connoissances sur l'ancien état de l'Amérique ; que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a tâché de s'instruire en lisant ce qui a été écrit depuis Pierre d'Angléria et Vespuce, jusqu'à nos jours ; mais, dit le Critique, il a fait ses lectures rapidement et en se jouant. A cela, je lui réponds qu'on n'est pas soupçonné de

s'être trop hâté, quand on a employé neuf ans à faire deux petits volumes. En vérité, de pareilles imputations, hasardées par quelqu'un qui a écrit une brochure en trois heures, paroissent extrêmement déplacées.

Je vais continuer à examiner les choses.

CHAPITRE XIII.

Du climat de l'Amérique.

QUAND le Critique parle du climat de l'Amérique, d'où le mal vénérien s'est répandu sur l'Europe et le reste du monde connu, il tombe toujours dans la même faute, parce qu'il confond toujours les époques.

On a observé dans les colonies Anglaises, que l'air s'est beaucoup purifié environ depuis 60 ans, tant par les défrichemens que par les coupes de bois : ainsi le climat de ces provinces, tel qu'il est aujourd'hui, n'est pas le climat de ces provinces tel qu'il étoit au moment de la découverte. Il faut donc bien distinguer ces choses, sans quoi on ne pourroit jamais se faire des idées claires là-dessus.

L'air de cette partie du Pérou, qui est la plus voisine de la ligne équinoxiale, n'est plus si funeste que du temps de Zarate, qui

en donne une description effrayante : « Les » peuples, *dit-il*, qui habitent sous l'équa- » teur et aux environs, ont le visage basané ; » ils parlent de la gorge : ils sont fort adonnés » au péché contre nature, c'est pourquoi ils » maltraitent leurs femmes, et en font peu » de cas ; ils se coupent les cheveux, et se » font des couronnes à la tête à-peu-près » comme les moines. Ce pays est fort chaud » et fort mal-sain : on y est particulièrement » sujet à de certaines verrues, ou espèces » de froncles fort malins et fort dangereux, » qui viennent au visage et dans les autres » parties du corps : ils ont des racines fort » profondes, et sont plus à craindre que » la petite-vérole, et presqu'autant que des » charbons de peste » (*livre I, chapitre IV*).

Ces *froncles*, dont parle ici l'Auteur Espagnol, n'étoient que les effets du mal vénérien qui, au commencement de sa transplantation en Europe, y produisit exactement les mêmes symptômes, comme on peut le voir par un passage du poète Lemaire, qui le premier fit des vers François sur ce fléau, comme Fracastor en composa ensuite en latin sur le même sujet. Voici quelques-uns de ces vers de Lemaire.

Mais à la fin quand le venin fut meur,
Il leur naissoit de gros boutons sans fleur,
Si trez-hideulz, si laits et si énormes,
Qu'on ne vit onc visaiges si difformes;
N'onc ne receut si trez mortelle injure
Nature humaine en sa belle figure:
Au front, au col, au menton et au nez
Onc ne vit-on tant de gens boutonnez.
Nul ne sceut onc lui bâiller propre nom,
Nul médecin, tant eut-il de renom.
L'ung la voulut *Sahafati* nommer
En Arabie; l'autre a pu estimer
Qu'on la doit dire en latin *Mentagra;*
Mais le commun, quand il la rencontra,
La nommoit *Gorre* ou la *Vérole grosse*,
Qui n'épargnoit ne couronne, ne crosse.
. . . . . .
Et dit-on plus que la puissante armée
Des forts Français à grant peine et souffrance
En Naples l'ont conquise et mise en France (*).

Telle étoit dans son origine cette maladie affreuse, qui se répandit de l'Amérique sur l'ancien Continent.

Dans les îles, et en général dans toutes les provinces du nouveau Monde, les plus fréquentées par les Européans, le labour,

(*) Voyez les *contes de Cupido et d'Atropos*. Il est possible que cette facétie de Lemaire a fourni à Fracastor l'idée de son beau poème, intitulé: *Syphilis*.

les abattis, le saignement des marais, les grands chemins, le feu des habitations ont plus ou moins changé la constitution de l'air: il faut néanmoins excepter de certains cantons, où l'on n'a pu corriger sensiblement la malignité du climat; et cela est vrai par rapport à l'isthme de Panama, et sur-tout par rapport au terrain où sont situés Carthagène et Porto-bello : j'ai comparé une description de ce pays, publiée en 1530, avec une autre publiée en 1752, et je puis assurer qu'on y trouve précisément les mêmes symptômes dans les habitans, les mêmes maladies endémiques, la même quantité de crapauds qui y désolent les maisons, comme cela arrive aussi quelquefois en Ukraine ; enfin, des eaux aussi peu salubres qu'on y en voyoit il y a plus de 200 ans. L'air de Porto-bello est le plus mal-sain qu'on connoisse dans le Monde, et sur-tout pour les étrangers: quand la grande foire s'y tenoit encore, il y mouroit toujours, dit Thomas Gage, six cent hommes en quinze jours. J'avoue que cet exemple est unique, et que si l'on n'avoit pas mieux réussi dans les autres parties de l'Amérique à purifier le climat, il seroit insupportable aux Européans, qui ne laissent pas de souffrir encore beaucoup à la Jamaïque, à la Barbade,

à Surinam, et dans plusieurs autres établissemens.

CHAPITRE XIV.

Du degré du froid plus grand dans le nouveau continent que dans l'ancien.

ON a cité dans les *Recherches philosophiques* les expériences faites au thermomètre dans les deux Continens, par lesquelles il est avéré qu'il fait plus froid en Amérique, que dans l'ancien Monde sous les mêmes latitudes. Le Critique, qui ne cite aucune expérience dans toute sa dissertation, révoque ces observations en doute, et accuse l'Auteur de n'avoir su ce qu'il disoit (*).

(*) *Ses observations sont-elles plus exactes par rapport au degré du chaud et du froid, si différent en Amérique en-deçà de l'équateur, et sous le même parallèle de notre continent? il l'ignore; mais je sais qu'il n'est pas vrai, &c.*

Tels sont les termes du Critique. On voit bien qu'il accuse l'Auteur de n'avoir su ce qu'il disoit; puisqu'il lui reproche d'avoir ignoré ces mêmes observations qu'il a citées. Cela est bien merveilleux. Si ce Critique avoit été tant soit peu versé dans la géographie, il n'eût jamais dit *sous le même parallèle*; ce qui rend son objection si obscure, qu'on n'y conçoit rien: il fal-

En vérité, on est étonné que ce Critique n'ait pas été mieux instruit sur un phénomène généralement reconnu, et qu'on enseigne aux enfans en géographie; s'il n'a pas daigné consulter des livres, il n'avoit qu'à ouvrir son almanach, et il eût trouvé, dans celui de 1769, les observations de Franklin sur le degré du froid dans les deux Continens.

L'Auteur ayant sous les yeux les tables météorologiques, faites dans différentes provinces de l'Amérique, a tâché d'en déduire un calcul proportionnel pour indiquer à-peu-près la différence du froid dans les deux hémisphères, et il a cru pouvoir assurer que cette différence alloit à douze degrés de latitude, en prenant tous les pays l'un portant l'autre, et la côte orientale avec l'occidentale. Or, en cela il n'a pas *cavé au plus fort.*

loit absolument parler au pluriel, et dire *sous les mêmes parallèles.*

Comme je ne puis point interrompre ici l'ordre des matières, je donnerai dans la suite un chapitre particulier par rapport à l'augmentation du froid qu'on éprouve en allant au sud. Le Critique cite un certain Guiot, absolument inconnu dans la république des lettres, et qui croiroit qu'on se moque lui, si on le prenoit pour un physicien. Je lui opposerai des ouvrages connus et des Auteurs connus.

Car à Philadelphie, au quarantième degré de latitude nord, le thermomètre ne monte en été qu'à 33 degrés, et dans notre Continent il monte à 33 degrés sous le soixantième parallèle de latitude nord : ainsi il ne fait pas plus chaud en Amérique à 40 degrés de l'équateur, qu'à 60 en Europe. Cette observation donne, comme on le voit, une différence de 20 degrés, tandis que Pauw n'a adopté qu'une différence de 12 degrés. Mais voici ce qui l'a déterminé, c'est que les étés dans l'Amérique septentrionale, sont presque toujours les mêmes, et que le thermomètre monte au même point, qui est, pour une partie du Canada, la Nouvelle-York, l'Albanie, la Pensilvanie, comme je l'ai dit, de 33 degrés ; (*je parle du thermomètre de Celsius*) pendant qu'en Europe, il y a des étés où le thermomètre n'atteint pas à ce point sous le soixantième parallèle ; mais de trois ans il y parvient toujours une fois, et il y a des étés où il dépasse beaucoup cette hauteur, comme on peut le voir par les observations de Pétersbourg, qui est précisément bien situé pour servir ici de terme de comparaison; car plus avant dans la Sibérie le froid augmente trop, comme je l'ai vu par les expériences dont Delisle a rendu compte à

l'académie de Paris : il dit même qu'un jour le mercure se figea dans la boule de son thermomètre ; mais il y a bien de l'apparence que ce mercure dont Delisle s'est servi pour ses expériences en Sibérie, étoit mêlé avec quelque matière étrangère, et peut-être avec du plomb.

Cette différence qu'on remarque entre le degré du froid dans les deux continens, est la chose du monde la plus facile à expliquer, et c'est un effet si nécessaire, que je ne cesse de m'étonner que quelqu'un ait pu en douter, et faire imprimer ses doutes (1).

Notre Continent est beaucoup mieux cultivé et habité : on sait que les habitations des hommes diminuent le froid et corrigent l'air (2) : on sait que les troupeaux et les engrais qu'on répand sur les terres, diminuent aussi le froid :

(1) On peut voir dans le *Voyage de Chabert, fait en* 1750 *et* 1751, *dans l'Amérique septentrionale*, une savante dissertation sur les causes de ce froid rigoureux qu'on ressent dans le Canada, respectivement aux mêmes latitudes de l'Europe. Chabert y rapporte les causes de ce phénomène à la quantité de terres incultes, aux lacs prodigieux, aux marais et aux forêts, ainsi que l'a fait dans son ouvrage, l'Auteur des *Recherches philosophiques*.

(2) Le pape Benoît XIV crut pouvoir corriger l'excès

on n'a plus en Europe des marais d'une étendue considérable : on n'y a plus de forêts, qu'on puisse comparer au moindre bosquet du nord de l'Amérique. Toutes ces causes doivent absolument faire varier la température de l'air dans les hémisphères. Il n'y a encore qu'à prendre pour termes de comparaison Québec et Paris, dont le climat est aujourd'hui si différent, quoique la latitude soit à-peu-près la même. Cependant cela n'a pas toujours été ainsi : car quand la Gaule étoit remplie de bois, et beaucoup moins cultivée, il faisoit aussi plus froid à Paris qu'il ne fait aujourd'hui, comme on peut très-aisément s'en convaincre, en lisant ce que l'empereur Julien dit du climat de Paris dans ses ouvrages.

Quant au terrain compris entre les tropiques au nouveau Monde, il est très-élevé, plein de marécages, de lacs, de bois, de montagnes chargées de neige ; enfin, il ne ressemble en rien aux pays situés dans la Zone-Torride de notre Continent : aussi y a-t-il

du mauvais air dans les environs de Rome, en y faisant venir une colonie de familles Allemandes, qui, par le seul feu de leur foyer, devoient diminuer les exhalaisons ; mais comme on dispersa trop ces familles, au lieu de les réunir sur un même terrain, l'*aria* les a emportées, et il n'en est resté aucun vestige.

eu

eu des années où le thermomètre de Réaumur est parvenu au septantième degré en Afrique, sous la ligne équinoxiale, tandis qu'il s'en faut de beaucoup qu'il ait jamais atteint à ce point dans la Guiane, ou dans le Pérou.

Cette différence, dans la disposition de l'atmosphère, a dû influer beaucoup sur les hommes et les animaux du nouveau Monde, qui, par la culture, changera avec le temps entièrement de face. Bertrand a déjà observé que les rivières du nord de l'Amérique contiennent moins d'eau de nos jours qu'elles en contenoient il y a soixante ans, comme on l'a vu par les anciens moulins que le courant ne fait plus marcher; ce que ce naturaliste attribue avec beaucoup de raison aux abattis et aux saignemens des terres. Quoique l'Amazone, le plus grand des fleuves connus, reçoive une immense quantité d'eaux qui découlent des montagnes, il n'y a cependant aucun doute qu'il ne diminuât beaucoup, si l'on abattoit les immenses forêts qui l'ombragent depuis le méridien de Jean de Bracamoros, par le sein du continent jusqu'à l'île de Marayo. Ce qui est vrai par rapport aux rivières, est aussi vrai par rapport aux lacs.

Un autre phénomène aussi surprenant que celui dont je viens de parler, c'est que

plusieurs plantes du genre des *Astres* ou des *Bidens*, qui ne montoient jamais en graine dans le nord de l'Amérique, parce que la fleur étoit trop tardive, commencent maintenant à produire des semences fécondes (*). Malgré toutes ces améliorations du climat, on peut dire en général, que dans les parties septentrionales du nouveau Monde, on s'étoit attendu à une révolution plus rapide, et qu'on ne voit pas encore tout le fruit du travail opiniâtre des colonies Anglaises. Dans la plûpart, le froid n'a pas diminué en proportion de la quantité de bois qu'on a déracinés, et la dégénération dans le bétail d'origine Européane, est encore fort sensible, ainsi que la dégénération dans l'espèce humaine.

La nature ne peut sans doute opérer de grands changemens dans un climat quelconque, que par une marche fort lente, et dont trois ou quatre générations ne peuvent s'appercevoir, qu'autant que des naturalistes laissent des observations qu'on compare ensuite à

(*) Ces plantes se perpétuoient par les racines et par les boutures; et la sève, au lieu de produire dans la fleur, produisoit dans le pied. Enfin elle donnoit des rejetons, au lieu de donner des semences.

celles qu'on fait de jour en jour. D'ailleurs, il reste autour des colonies, d'immenses terrains incultes et noyés ; de sorte que l'air n'est pas également purifié dans un endroit comme dans un autre.

Plus je fais d'observations, et plus je m'apperçois que le Critique n'a pas compris le sujet sur lequel il a écrit ; car comme il n'a point admis un plus grand degré de froid dans le nouveau Continent que dans l'ancien sous les mêmes latitudes, il est impossible qu'il ait pu avoir des notions claires sur la nature du climat. C'est comme si l'on écrivoit sur la géométrie sans savoir l'arithmétique.

CHAPITRE XV.

De la famine qu'essuyèrent les premiers Européans qui pénétrèrent en Amérique.

QUAND le Critique ne peut ni altérer ni contredire les faits cités par l'Auteur, il n'en parle point, et les regarde comme non-avenus. Cette manière de critiquer est non-seulement vicieuse, mais c'est la moins instructive qu'on puisse employer ; car alors le lecteur ne voit les choses que d'un côté, ou il ne voit pas toutes les choses qu'il devroit

voir, pour pouvoir en juger. Le fait dont il s'agit est tel.

Les premiers Européans qui entreprirent de faire des conquêtes et des établissemens en Amérique, furent tous, sans en excepter aucun, persécutés par la famine. Il n'y a qu'à voir ce qui arriva à François Pizarre au Pérou; à Diegue Almagre, lorsqu'il voulut pénétrer au Chili; à Orellan, sur le Maragnon; à Gonsalve Pizarre, dans la Canella; à Soto, dans la Floride; à Cabeça de Vacca, dans la Louisiane; à Barthelemi Colomb, dans l'île de Saint-Domingue; dès l'an 1494, dit Oviédo, les Espagnols essuyèrent une telle famine, qu'ils mangèrent jusqu'aux quatre seules espèces d'animaux quadrupèdes qu'il y eût dans cette île. Il n'y a qu'à voir ce qui arriva à Montega dans le Jucatan, à Jean Ribaud dans ce pays, qu'on a appelé ensuite la Caroline, à la colonie conduite par Gréenvil dans la Virginie, à Sarmiento dans la Magellanique, à la Roche, Chauvin, de Monts et Pontgravé dans le Canada, à Morea dans la Californie.

La famine la plus célèbre, selon Pierre d'Angléria, fut celle qu'éprouva la nouvelle colonie Espagnole, conduite par Nicuesa à Beragua. De sept cent soixante-dix hommes

on n'en put sauver quarante : les vivres ayant entièrement manqué sur un terrain dépourvu de tout, les Colons voulurent gagner la côte des environs de Porto-Bello ; mais la disette augmenta tellement, qu'ils commencèrent par manger leurs chiens, ensuite des hommes sauvages ; les Sauvages leur ayant manqué, ils déterrèrent des cadavres : les cadavres leur ayant encore manqué, ils se nourrirent de crapauds, et finirent enfin par manger le limon des marais et par s'entre-dévorer. La même chose arriva aussi aux compagnons de Ribaud, qui, se voyant dans la dernière des extrémités, jetèrent au sort pour savoir lequel d'entre eux seroit mangé le premier ; le sort tomba sur le plus maigre, et on le mangea.

Les vents contraires ayant retardé les vaisseaux chargés de vivres, que l'Espagne envoyoit à ses petites armées en Amérique, au commencement du seizième siècle, les chefs crurent que tout étoit perdu, et que la faim enleveroit jusqu'au dernier Espagnol envoyé dans le nouveau Monde. La colonie Anglaise de la Virginie fut contrainte de retourner en Europe, faute de vivres : celle de Philippeville, et plus de quarante autres périrent entièrement par la famine.

On peut bien, après cela, se former une idée de l'état de l'Amérique au temps de la découverte : les Européans n'y auroient jamais essuyé de tels malheurs, s'ils y avoient trouvé des peuples cultivateurs ; mais dans un pays absolument inculte et occupé par quelques hordes de Sauvages, de tels malheurs étoient inévitables.

Le Critique ne sauroit se mettre dans l'esprit, que l'Auteur des *Recherches philosophiques* parle presque toujours de cet état où l'on trouva le nouveau continent à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle. Peut-il donc nier qu'alors tout cet hémisphère ne fût presque couvert de forêts, où il falloit voyager avec le secours de la boussole? Car comme il n'y avoit point de chemins frayés, la plûpart de ceux qui y pénétrèrent sans se munir de boussoles, s'y perdirent ainsi que dans un immense labyrinthe. Maurice-de-Nassau fit faire de grands abattis dans les forêts du Brésil, où il vouloit ouvrir des allées ; mais plus on avançoit, et plus on s'appercevoit que le bois devenoit épais et touffu, au point qu'on désespéra d'en voir l'issue, qu'on supposoit être à plus de trois cent lieues de l'endroit où l'on avoit commencé à tracer les allées et les clairières.

Dans le nord de l'Amérique, il y avoit et il y a encore des forêts, qui couvroient, sans aucune interruption, des terrains plus grands que les Pays-bas et l'Allemagne ensemble. On peut donc assurer que le nouveau Monde n'étoit qu'un désert affreux, tandis que notre ancien continent étoit, comme je le dirai ailleurs, rempli de grandes villes et habité par des peuples policés.

Si le Critique eût pensé en philosophe, il auroit sans doute avoué que rien n'est plus surprenant que cette différence entre les deux hémisphères d'un même globe : il auroit avoué qu'il n'y a pas dans l'histoire du genre humain, un phénomène comparable à celui-là ; mais le plaisir de noircir l'Auteur par des imputations odieuses, l'a emporté chez lui sur le plaisir de considérer les plus étonnans effets de la nature.

CHAPITRE XVI.

De la qualité des terres au nouveau Monde.

LE Critique, toujours occupé à faire des imputations, accuse l'Auteur d'avoir soutenu qu'aux Indes occidentales, toutes les terres sont d'une stérilité singulière ; mais c'est une

pure imagination de sa part. L'Auteur a dit qu'avant l'arrivée des Européans, la culture manquant entièrement aux terres de l'Amérique, la fécondité y étoit à pure perte, et cela équivaut à la stérilité. Voici ses termes.

« Les troncs et les touffes de ces arbres y » nourrissoient une multitude de végétaux » implantés et parasites, des polipodes, des » guis, des agarics, des champignons, des » cuscutes, des mousses et des lichens, pro- » venus du sédiment d'un suc impur, que » la végétation y pompoit de cette terre, qui » n'avoit jamais été émondée par l'industrie, » et où la nature, faute d'être dirigée par » la main de l'homme, succomboit sous ses » propres efforts ». (*Recherches Philosophiques, tome I, pag.* 9).

L'Auteur a donc supposé que, quand la main de l'homme y dirigeroit les efforts de la nature, la fécondité n'y seroit pas à pure perte : il a parlé de l'état où on découvrit l'Amérique, et le Critique parle d'une époque postérieure de plus de deux siècles et demi à celle-là : non-seulement il confond les temps, mais il confond aussi les lieux, et en vantant la fertilité des terres au nouveau Monde, il ne distingue pas les provinces d'avec les provinces : cependant il ne faut pas juger

du Canada par le Brésil, ni du Brésil par le Pérou, « où il y a fort peu de bonnes » terres : il ne croît pas de maïs dans tout » le pays de Collao à plus de cent cinquante » lieues à la ronde, à cause du froid. A » Atica, à Atitipa, Villacori, Malla et Chilloa, » on n'engraisse les terres qu'avec une pro- » digieuse quantité de têtes de sardines : les » habitans ont beaucoup de peine à y faire » leur récolte, à cause de la disette d'eau ; » car il y a plus de sept cent lieues de » côtes où il ne pleut jamais, et qui ne » sont arrosées d'aucune rivière : la terre y » est sablonneuse et brûlante ». (*Histoire des Incas, page* 85, *tome* 2).

J'observerai qu'il est d'autant plus surprenant que le Pérou, situé dans la Zone-Torride, ait des provinces où le froid empêche le maïs de croître, que l'on voit ce même grain réussir très-avant dans le nord de l'Europe, et dans les bruyères défrichées de la Poméranie. Ce fruit est produit par l'élévation du terrain.

Si les terres sont, de l'aveu de tout le monde, mauvaises au Pérou, que peut-il donc servir au Critique de rapporter l'observation du P. Feuillée, sur une orange dont les pepins avoient germé dans le fruit? Il

seroit aisé d'expliquer ce phénomène ; mais ce phénomène, ni les vers de Virgile que le Critique cite, ne rendent pas le terrain au Pérou, meilleur qu'il ne l'est en effet.

Je dis qu'il est absolument nécessaire de distinguer les provinces, puisqu'il s'en faut de beaucoup que la fertilité soit au même degré dans les unes que dans les autres. La prédilection des Jésuites pour le Paraguai, le Tucuman, les bords de l'Orénoque, la Californie et la Martinique prouve sans doute que ces contrées valent infiniment mieux que la côte des Patagons et le Canada, où la France, lorsqu'elle en étoit encore en possession, devoit annuellement envoyer des vivres pour plus de 600 mille livres tournois ; et on sait bien que la France n'a jamais fait son grand et préjudiciable commerce de salaisons avec l'Irlande, que pour avitailler ses colonies de l'Amérique, qui occupées à des cultures secondaires, comme celle de l'indigo, du café, du sucre, ne pouvoient se procurer leur nécessaire physique : si la terre étoit donc aussi incroyablement fertile au nouveau Monde, que le Critique l'assure, les colons se seroient trouvés dans un superflu qui les eût délivrés de la gêne de tirer toutes leurs provisions de l'Europe ; et cela seroit

arrivé, malgré les précautions prises par la métropole, pour tenir leur établissement dans la dépendance: je parlerai de cela plus au long, dans un chapitre particulier, où j'examinerai la nature du commerce que l'Europe fait avec l'Amérique, où les terres ont aujourd'hui aussi besoin qu'ailleurs d'une pénible culture et d'un grand nombre de bras: une plantation n'y vaut précisément qu'en raison du nombre des Nègres qu'elle possède.

Quand les Européans entreprirent de former des établissemens réguliers dans le nouveau Continent, ils commencèrent par abattre les forêts, ou par y mettre le feu: ces forêts s'étoient dépouillées tous les ans de leurs feuilles, dont on voyoit souvent des lits entassés à la hauteur de quatre à cinq pieds: l'humidité y séjournoit: il y avoit une putréfaction continuelle: les lits inférieurs se corrompoient et se convertissoient en fumier, à mesure qu'il s'en formoit de nouveaux à la surface. Quand ce terrain, ainsi engraissé par ses propres productions, fut dégarni de ses arbres pour la première fois, et couvert de cendre, on vit dans plusieurs endroits, de certaines plantes croître et s'élever d'une manière étonnante, comme cela arrive ordinairement dans les terrains à bois qu'on

défriche par le feu ; mais dans la suite cette grande fertilité cessa par degré, parce que la terre s'épuisoit de ses engrais naturels, que des milliers d'années y avoient accumulés, et alors la culture est devenue plus pénible, ainsi qu'on s'en est apperçu à la Barbade et dans plusieurs autres colonies : mais à mesure que la culture est devenue plus pénible, l'air s'est corrigé, et les exhalaisons de la terre ont perdu cette malignité qui étouffoit les enfans Créoles dans le berceau. Je pense que dans ces cantons de la Zone-Torride, où la terre étoit si froide à l'intérieur, qu'elle faisoit mourir les graines semées trop profondément, elle a plus ou moins perdu cette qualité par les effets du labour, qui en rendant le sol plus meuble, font que les rayons du soleil y pénètrent davantage (*).

Il est suprenant que le Critique ne veuille point admettre que les eaux stagnantes étoient extrêmement nuisibles au nouveau Monde, pendant les premiers temps de la découverte;

(*) Rien n'est plus singulier que ce grand froid de la terre en Amérique, et cela dans la Zone-Torride. Voici ce qu'en dit le naturaliste Pison :

Quaccumque profondiùs et quò radii solares non pertingunt, inhumant, in vitae discrimen ea incurrunt ; quod sub cute sua intense frigida terra ; prae-

cependant cela est très-certain, et je ne connois aucun Auteur qui l'ait seulement mis en doute. On a été long-temps avant que de savoir discerner les eaux dont on pouvoit boire, d'avec celles dont il falloit s'abstenir; et les Européans, qui arrivoient nouvellement en Amérique, devoient là-dessus se faire instruire par les personnes qui avoient déjà fréquenté le pays depuis quelque temps, et qu'on nommoit alors les *Vétérans*. Il en étoit de même des fruits ; les Espagnols crurent pouvoir manger de tous ceux où ils voyoient les oiseaux venir becqueter ; mais cette observation les a souvent trompés : car il y des végétaux, venimeux pour l'homme, dont de certains animaux se nourrissent impunément, comme nous le voyons par la jusquiame qui ne tue pas les cochons : il y a d'autres végétaux qui ne nuisent pas aux hommes, et qui sont un poison pour de certains animaux, comme nous le voyons par les amandes amères qui tuent différentes espèces d'oiseaux, et par

cipue aestate, taleas et semina facile enecit. Cujus rei advenae et novitii experimentum non sine magnâ jacturâ fecerunt..... Indicarum arborum radices adeò à frigore subterraneo abhorrere deprehenduntur, ut nonnunquam solis desiderio foras prorumpentes terrâ se condi vix patiantur. De Aëre et Locis, lib. I.

le lupin qui tue l'hippopotame. D'un autre côté, les Européans ont aussi appris beaucoup des Sauvages, qui dans presque toutes les provinces de la zone-torride, avoient l'usage de suspendre leurs lits à des arbres, ou à des pieux, et d'allumer du feu pendant la nuit autour de ces *hamacs*; cela etoit absolument nécessaire: aussi les premiers Européans, qui voulurent coucher par terre dans les herbes, en furent-ils la victime; on les trouvoit ordinairement morts le matin. Depuis que le défaut total de la culture a rendu les environs de Rome si mal sains, il y a de certains mois de l'année où on ne peut y coucher en plein air sans un danger extrême de ne jamais se réveiller.

CHAPITRE XVII.

De la Louisiane en particulier.

LA France a cédé la Louisiane à l'Espagne: donc, conclut le Critique, la Louisiane est un excellent pays. La conséquence pourroit être juste; mais il faut néanmoins l'examiner, et voilà ce que le Critique ne fait jamais; il évite soigneusement les discussions, et n'emploie que des argumens vagues qu'on

pourroit employer pour attaquer tous les livres.

Voici ce qu'il en est par rapport à la Louisiane.

Feu Deslandes, inspecteur de la marine, rapporte, dans son *histoire de la philosophie*, que beaucoup de personnes bien instruites et revenues de cette province de l'Amérique, lui avoient assuré que la terre y étoit infectée de bêtes venimeuses, les eaux mal-saines, et qu'en un mot, ce n'étoit rien moins qu'un bon pays. Cette assertion de Deslandes fut critiquée et non pas réfutée par le Page, qui avoit ses raisons pour agir ainsi. Le Page fut à son tour critiqué par Dumont. Enfin, tous ceux qui ont écrit sur la Louisiane, depuis Henepin, le Clerc et Tonti jusqu'à Dumont, se sont contredits les uns et les autres, tantôt sur un article, tantôt sur un autre. Ainsi la chose est au moins très-douteuse ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que tous les établissemens formés par la France dans la Louisiane, ont manqué, soit qu'ils aient été sous la direction immédiate de la *Compagnie d'Occident*, soit qu'on y ait accordé des concessions particulières. On persuadoit toujours aux intéressés et à la cour, que la terre n'y étoit

pas mauvaise ; et les établissemens languissoient singulièrement : on a vu des temps où l'on n'y mettoit point quatre cent Nègres au travail : on a vu des temps où les exportations se réduisoient aux cuirs verts, et à des peaux de chevreuils qu'on déguisoit à Niort par l'apprêt, et qu'on vendoit pour des peaux de daims. Quant à la cire végétale dont on ne cessoit de parler, je ne crois pas qu'on en ait jamais assez tiré de la Louisiane, pour en faire cent livres de bougies, et la France devoit alors comme aujourd'hui, payer plus d'un million de livres tournois pour se procurer de la cire d'abeilles, dans le Levant et dans d'autres pays : ainsi cette production de la Louisiane étoit plutôt une curiosité qu'un effet de commerce ; soit qu'on en ignorât la manipulation, soit qu'on n'eût pas assez multiplié les arbres qui produisent cette drogue. Enfin, le dégoût suivit les efforts et les tentatives faites pour vérifier et animer cette colonie ; on changeoit souvent les directeurs ; les uns faisoient plus, les autres moins, et la province n'a jamais fleuri ; de sorte que la France n'en pouvoit tirer aucun avantage, comme tout le monde sait.

Faut-il donc conclure nécessairement que la Louisiane est un excellent pays ? Voilà de

quoi

quoi je laisse juger le lecteur. C'est un pays comme tout autre : il faut y travailler beaucoup la terre : il faut y avoir beaucoup de Nègres, et se bien garantir des bêtes venimeuses, et sur-tout des serpens à sonnettes ; car quoiqu'on en ait déjà détruit un nombre incroyable, l'espèce en est si peu éteinte, qu'on risque toujours à s'écarter beaucoup des habitations.

Je ne suis entré dans ces détails que pour prouver combien il est nécessaire, dans ces sortes de matières, de discuter le pour et le contre ; car l'Auteur des *Recherches Philosophiques* n'a parlé de la Louisiane ni en bien ni en mal. S'il avoit jugé à propos d'en dire quelque chose, il eût sans doute suivi les relations qu'il avoit sous les yeux ; il eût tâché d'accorder les contradictions qu'on y rencontre, pour trouver le plus grand degré de probabilité possible.

CHAPITRE XVIII.

De la dégénération des animaux transplantés en Amérique.

BUFFON a prouvé que la plûpart des animaux de notre Continent, conduits en Amérique, y ont dégénéré. Là-dessus Dom Pernety

assure que cela n'est point vrai : à l'entendre parler, il semble se donner pour un naturaliste beaucoup mieux instruit que le célèbre Buffon ; mais ce qu'il y a de bien singulier, c'est que quand il parloit de la sorte, il ne connoissoit pas seulement les premiers principes de la zoographie, ni les espèces animales, ni les noms de ces espèces. J'indiquerai ses erreurs, dans les chapitres du Puma, du Jaguar et du Couguar.

Je me contente ici de renvoyer à l'ouvrage même de Buffon ; on y verra, à l'article des *chevaux*, s'il n'est pas vrai que les premiers qu'on a transportés au nouveau Monde, y ont dégénéré.

On sait bien que les effets de la culture dont j'ai tant parlé, ont, dans de certaines provinces, influé sur les espèces animales qui y ont plus gagné ou moins perdu. Aussi l'Auteur des *Recherches Philosophiques* dit-il (*tome I, page* 30), que la dégénération qu'elles essuient, est moindre aujourd'hui qu'au commencement du seizième siècle. Mais que le Critique me permette de lui faire observer, qu'il s'en faut de beaucoup que cette altération, parmi les animaux, ait cessé, puisqu'elle continue parmi les hommes. Je ne m'arrête pas au rapport de ces voyageurs

et de ces aventuriers, qui n'étoient ni philosophes, ni naturalistes, et qui déraisonnent sur des choses qu'ils n'ont pas connues, et qu'ils n'ont pas même voulu connoître : dans tous les faits qui concernent l'histoire naturelle, on ne peut et on ne doit admettre que le témoignage des naturalistes. J'ai déja cité Calm sur la dégénération des hommes, et je vais le citer encore sur celle des bêtes, pour que le Critique n'impute plus aux autres ses propres erreurs.

« Tous les animaux domestiques qu'on » voit ici, y ont été portés par les premiers » Européans qui y ont abordé. Les Sauvages » naturels n'en avoient point, et même à » présent ils se soucient peu d'en élever ».

« Tout le bétail dégénère peu-à-peu, et » devient beaucoup plus petit qu'il ne l'est » en Angleterre, quoique les premières races » aient été apportées de ce royaume. Dès la » première génération, les bœufs, les chevaux, les brebis et les cochons perdent » quelque chose de leurs pères : et à la » quatrième, il n'y a presque plus de comparaison à faire entre les enfans et les » ancêtres, pour la grosseur et la force. » C'est vraisemblablement dans le climat, » dans la nourriture et dans les qualités du

» sol qu'on doit chercher la source de cette » dégénération ».

Il ne s'agit pas ici d'une seule espèce de quadrupèdes, mais tout au moins de quatre sortes différentes, qui éprouvent tous les mêmes accidens : ils ne s'agit pas ici d'un affoiblissement subit dans la première ou la seconde génération, et produit par un changement subit de climat; mais il est question d'un effet progressif qui ne cesse qu'après avoir dégradé toute l'espèce, en la réduisant à un état où elle est presque méconnoissable, et d'où elle ne se relevera qu'avec le temps. J'observerai ici en passant, que quatre générations paroissent être la durée du temps que la nature emploie pour opérer de certains changemens dans les espèces animales : il faut quatre générations de races croisées pour blanchir un Nègre : il en faut tout autant pour noircir un blanc ; et on voit, par ce que dit Calm, que le plus grand affaissement survient dans le bétail de la quatrième portée.

Il est arrivé aux animaux étrangers, portés en Amérique, la même chose qu'aux hommes qui, dans chaque province, ont rencontré des maladies endémiques, plus ou moins funestes. A la Jamaïque, les nouveaux débarqués sont sujets à une sueur extraordinaire ;

à Panama, ils prennent la chaperonade; au Brésil, le mal de Siam, &c.

Les chiens, que le mal vénérien attaque au Pérou, n'en sont pas attaqués dans les provinces septentrionales; les cochons, qui se rabougrissent en Pensilvanie, changent dans d'autres endroits de forme sans perdre leur taille : dans les colonies Anglaises de terre-ferme, les brebis d'Europe deviennent plus petites sans perdre leur laine : dans plusieurs colonies Anglaises des îles, comme à la Jamaïque, les brebis d'Europe perdent leur laine, et il leur vient un crin dur et rude, qu'on ne sauroit employer dans les étoffes les plus grossières. Le caractère de la métamorphose ou de la dégénération n'est pas le même dans les mêmes espèces; parce que l'air n'est point par-tout également malsain, ou qu'il est plus purifié dans un endroit que dans un autre, par le travail des hommes. Je pense que le froid doit être regardé comme une des causes principales, qui dérange la constitution du bétail venu d'Angleterre dans les colonies que ce royaume a dans la terre-ferme de l'Amérique.

Au commencement de la découverte du nouveau Monde, on observa que de certaines espèces animales, transplantées, furent long-

temps sans pouvoir y engendrer : cependant dans la suite elles commencèrent insensiblement à se propager là même où l'on avoit désespéré de voir leur postérité, comme cela arriva aux poules d'Europe portées au Pérou ; elles y furent pendant plus de trente ans sans pouvoir couver ; c'est-à-dire, qu'il fallut quatre ou cinq fois en reporter de nouvelles avant que d'en élever dans le pays, tandis que les poules-d'inde amenées de la Floride en Europe y couvent dès la première année de leur transmigration.

Il y a d'autres animaux d'origine Asiatique ou Africaine, tels que les chameaux, qui n'ont pu absolument résister contre le climat de l'Amérique, même sous l'équateur, et ils se sont éteints sans laisser aucune trace de leur apparition dans le nouveau Continent.

Le Critique peut-il donc nier ces faits que personne n'a jamais révoqués en doute ? Cite-t-il donc un seul naturaliste, dont le témoignage soit en sa faveur ? Non certainement, il n'en cite aucun dans toute sa dissertation ; et il avoit néanmoins bien besoin de s'appuyer sur des autorités d'écrivains connus : ce qu'il faut toujours faire lorsqu'on parle d'une science qu'on n'a pas cultivée, et où l'on est entièrement aveugle. Il croit qu'en

parlant des taureaux du Brésil, il détruit toute l'hypothèse des *Recherches Philosophiques* sur la dégénération des animaux étrangers. Mais, encore une fois, s'il s'étoit instruit dans les écrits des naturalistes, il auroit trouvé que nos premiers bœufs, conduits dans cette province de l'Amérique, y ont éprouvé une sorte d'altération bien sensible : aussi Pison les compte-t-il parmi les espèces qui, par leur transport au Brésil, ont perdu des qualités qu'elles avoient en Europe (*). Il est ennuyeux d'avoir sans cesse à mettre sous les yeux du Critique des extraits qu'il auroit pu lire et étudier avant que de composer sa dissertation. Il assure que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* a conclu du particulier au général; mais quand on a démontré que les animaux n'ont pas été plus exempts

(*) *Inter alia animadversione digna circà quadrupeda, non praetereundum puto, quod aliqua pecora Europaeæ in Indias invecta, præsertim Oves*, Boves, *Arietes etiam si ob aëris temperiem calidiorem satis prolifici, tamen macriores utique reperiantur, carneque minus succidâ et tenerâ quam in natali quondam solo, vel quia ex insueto frigore nocturno, vel fervore diurno peculiaris terrae genius resultans, sicut tenerioribus Europæ vegetabilibus, ita quibusdam animalibus exoticis minus faveat.* Hist. nat. Brasiliæ, sect. III, pag. 97.

de l'altération produite par le climat du nouveau Monde, dans les parties méridionales, que dans les provinces septentrionales, on ne conclut pas du particulier au général.

La différence qu'il y a entre les taureaux du Brésil, de Saint-Domingue et les nôtres, c'est que les premiers ont le cuir beaucoup plus épais, qu'ils résistent moins dans les attelages, et que leur chair est plus mauvaise, plus coriace, et sur-tout à Saint-Domingue; aussi faut-il y porter des salaisons d'Irlande. L'Europe envoie une immense quantité de viandes de bœuf fumées et salées dans la plûpart des établissemens de l'Amérique, qu'on pourvoit de tout.

L'épaisseur et la dureté de la peau paroît être une qualité qui caractérise et distingue les animaux sauvages d'avec leurs analogues, soumis depuis long-temps à la domesticité, comme on le voit par le sanglier et le cochon, qui ne sont qu'une seule et même espèce d'animaux dans deux états différens; comme on le voit par l'urus ou l'aurochs des Allemands, et le bœuf domestique. Cet effet s'étend même jusqu'aux hommes, ainsi que je l'ai dit en parlant de ces Sauvages qui vont toujours nuds, et que la petite vérole tue d'autant plus aisément que leur peau est plus épaisse.

Quant aux bisons, ou aux taureaux indigènes de l'Amérique, ils sont, comme l'observe Brisson, (*Règne Animal*), beaucoup plus petits que les nôtres, et la nature leur a donné un mauvais instinct : on ne peut que difficilement les subjuguer. Lors même qu'ils sont nés et élevés dans des étables, ils reviennent à leur caractère fougueux et revêche, secouent le joug, et retournent, à la première occasion, dans les bois. Ce génie indisciplinable est celui de presque tous les animaux naturels de l'Amérique, si l'on excepte le glama, qui n'a pourtant point la patience du chameau, auquel il paroît être plus apparenté qu'à la brebis avec laquelle on le confond communément.

On ne sauroit observer, sans le plus grand étonnement, qu'au moment de la découverte du nouveau Monde, il n'y existoit entre les tropiques aucun grand quadrupède ; car outre le rhinocéros et l'hippopotame, il y manquoit les chevaux, les ânes, les bœufs, les chameaux, les dromadaires, les girafes et les éléphans ; c'est-à-dire, sept espèces principales, très-utiles à l'homme, et qu'on avoit depuis un temps immémorial apprivoisées et soumises à la domesticité dans notre hémisphère, si l'on en excepte le seul éléphant,

qui se laisse très-difficilement apprivoiser; et il n'y a pas encore d'exemple qu'il soit jamais devenu domestique : on ne peut subjuguer que des individus et non l'espèce.

Le Critique, au lieu de parler d'Ulysse et d'Itaque, auroit dû nous expliquer pourquoi il y avoit une différence si sensible entre le règne animal de notre Continent, et celui du nouveau Monde: mais il a évité ces difficultés ; et quand il est dans la plus grande impuissance d'examiner les choses, c'est alors qu'il déclame le plus fortement contre celui qui a tâché de les examiner.

Comme le tapir étoit le plus grand de tous les quadrupèdes qu'on ait trouvés dans la Zone-Torride, aux Indes occidentales, j'en parlerai particulier, après avoir fini les articles du puma, du jagouar et du couguar.

CHAPITRE XIX.

Du Puma ou du Lion de l'Amérique.

IL est naturel, quand on veut écrire sur les animaux, de commencer par étudier la zoographie, afin d'apprendre à connoître les genres, les espèces et les noms des espèces. Dom Pernety n'ayant pas daigné étudier tout

cela, a été bien éloigné de pouvoir donner au lecteur des notions claires qu'il n'avoit pas lui-même : il se contente de dire qu'il y a au Pérou et sur les frontières du Chili, *un animal moins fort, moins courageux que le lion* (1). S'il avoit su le nom de cet animal, il l'eût sans doute nommé; et ce n'étoit pas encore assez de le nommer, il falloit ajouter la phrase par laquelle les naturalistes le définissent : cependant il est très-certain qu'il a voulu parler du *Puma* des naturalistes, (2) qui est le seul animal de l'Amérique auquel on ait donné le nom de lion : il n'y en a absolument pas d'autre, ainsi qu'on peut le voir dans les ouvrages de Buffon (3).

Comme le Critique assure ensuite, d'un ton imposant, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques* s'est trompé, lorsqu'il a dit que

(1) Dissertation sur l'Amérique, *page* 160.

(2) *Puma, vulgò Leo Americanus, comâ carens : caudâ non floccosâ, parvâ. Pilis magis lutescentibus quàm fulvis : corpore minor et invalidior quàm Leones Africani et Asiatici. Arbores scandit : ab homine fugatur, pecori infestus.* Telle est la phrase qui convient au Puma.

(3) Voyez à la suite de l'*histoire du Lion de notre Continent.*

les lions Américains sont moins grands et moins dangereux que ceux de l'Afrique, je vais démontrer la futilité de cette imputation, la plus extraordinaire que j'aie jamais vue ; car il s'agit d'un fait que personne n'a pensé seulement à révoquer en doute.

La nouvelle de la découverte d'un autre hémisphère étonna extrêmement l'Europe, comme on peut aisément se l'imaginer : chacun voulut en voir des relations, et on en écrivit une infinité sans pouvoir assouvir la curiosité ; mais Acosta et Oviédo se distinguèrent parmi les premiers qui en publièrent, parce qu'ils donnèrent des observations sur le règne animal. Oviédo ne put, dans l'île de Saint-Domingue, voir de ces animaux qu'on a appelés lions d'Amérique, parce qu'il n'en existoit pas dans cette île ; mais Acosta, qui parcourut presque tout le nouveau Monde, en vit plusieurs, et il observa d'abord qu'ils étoient moins grands, moins terribles que ceux de notre Continent ; il s'explique là-dessus d'une manière si claire, qu'elle ne laisse, comme je l'ai dit, aucun doute à former.

Voici ses termes que je traduirai mot pour mot :

Il y a en Amérique des lions ; mais ils

n'ont ni la grandeur, ni l'audace, ni même la couleur fauve des lions d'Afrique, auxquels ils sont très-inférieurs (*).

Qu'on lise toutes les relations qui ont paru depuis 1588, temps auquel Acosta écrivoit, jusqu'en 1745, on verra qu'elles se confirment mutuellement.

« Je n'ai rencontré, *dit Lacondamine*, » que dans la province de Quito, et non » sur les bords de l'Amazone, l'animal que » les Indiens du Pérou nomment en leur » langue *puma*, et les Espagnols d'Amérique, » *lion*. Je ne sais s'il mérite ce nom; le » mâle n'a point de crinière, et il est beaucoup plus petit que les lions africains ». (*Voyages sur le fleuve des Amazones*).

Le Critique croit qu'on trouve dans le Brésil des lions à crinière, aussi élevés, aussi courageux que ceux d'Afrique; mais c'est encore une pure imagination de sa part; il a pris des bruits populaires pour des faits, et des contes pour des observations; lorsqu'il lui étoit si facile de consulter les ouvrages

(*) *Sunt in hâc nostrâ Americâ ejusmodi ferae non paucae, sunt Leones, tametsi magnitudine et audaciâ et colore ipso haud ita fulvo Africanis illis longe inferiores.* De Sit. N. O. Cap. XXI, page 55.

de Buffon, de Linnæus et des naturalistes qui ont été sur les lieux, comme Marcgrave et Pison : il y auroit vu que dans tout le Brésil il n'existe pas de grands lions à crinière, et qu'on n'y rencontre même que très-rarement le puma, qui est un animal poltron, au point qu'on l'a pris pour un lion dégénéré : il ne seroit pas impossible, dit Buffon, que le climat de l'Amérique l'eût ainsi dégradé, en réduisant sa taille, en le dépouillant de sa crinière, et en lui ôtant le courage. Mais il paroît plutôt que c'est une bête d'une nature particulière, qui ne produiroit pas même de mulet avec la lionne d'Afrique, laquelle aussi n'a point de crinière, le caractère distinctif du mâle ; d'ailleurs les mœurs du puma diffèrent de celles des lions de notre Continent : ils grimpent sur les arbres, et on peut aisément les mettre en fuite, hormis qu'on ait la timidité naturelle des Américains, qui craignent bien plus les bêtes féroces de leur pays, que les Nègres, les Maures et les Caffres ne craignent les vrais lions et les vrais tigres de l'Afrique, mille fois plus dangereux.

Le Critique, faute de consulter les Auteurs qui ont écrit sur l'histoire naturelle, est tombé dans une erreur bien singulière, lorsqu'outre le puma, il place encore en Amérique d'autres

lions à crinière, et comparables pour la grandeur à ceux de l'ancien Monde. Cependant il n'y en a pas d'autres que le puma, qui paroît s'être répandu dans différentes provinces de la Zone-Torride : Frézier dit qu'on en voit jusques sur la côte de Cobija, (*Voyage de la mer du Sud*) où ils sont plus petits que dans les autres endroits de l'Amérique, comme cela s'observe aussi parmi les lions de notre Continent : ceux qui habitent dans le Monomotapa et vers le cap de Bonne-Espérance, n'ont pas la taille de ceux qu'on rencontre dans les déserts du Zara et de Biledulgérid (*).

Au reste, Dom Pernety, pour s'appercevoir de l'erreur où il est tombé, n'avoit qu'à rechercher dans les voyageurs naturalistes qui ont parlé des animaux du Pérou, comme Nieremberg, la description du lion de ce pays, et ensuite il auroit vu que cette description convient à tous les animaux Américains auxquels on a donné ce nom dans les autres provinces, aux différences près, que le climat peut produire dans la grandeur

(*) Les plus grands lions d'Afrique ont cinq pieds de haut, et neuf pieds de long : les plus petits lions d'Afrique ont trois pieds et demi de haut sur cinq pieds et demi de long, jusqu'à l'origine de la queue.

et dans la nuance du poil plus ou moins clair. C'est en ce sens que Garcilasso a pu dire, que parmi les lions du Pérou il y a jusqu'à quatre variétés ; mais il convient qu'aucun de ces lions n'a ni la grandeur ni la force des lions d'Afrique (*tome 2, page 267*). En effet, le puma ne sauroit se servir de sa queue comme d'une arme, tandis que les lions de notre Continent terrassent un homme en le fouettant de leurs queues, dont le flocon est comme une mèche qui enlève la peau, et brise souvent les os.

CHAPITRE XX.

Du Jaguar et du Couguar.

QUAND le Critique a parlé des tigres de l'Amérique, il n'a pas su qu'il y a au nouveau Monde deux espèces d'animaux très-différentes, auxquelles on a donné indistinctement le nom de *tigre*. Le premier est le jaguar, qui, selon Linnæus et presque tous les naturalistes, est une sorte particulière d'once (*) : l'autre est le couguar. Or il étoit

(*) *Onca Jaguara* Marcgr. Bras. 235. *Habitat in America meridionali. Corpus lutescens, maculis ocellaribus nigris saepe pupillâ nigrâ unâ alteráve ins-*

absolument

absolument nécessaire de distinguer ces animaux, et faute de les avoir distingués, on ne conçoit pas du tout ce que le Critique a voulu dire. Il n'avoit qu'à consulter les nomenclateurs du règne animal, et y joindre la lecture des ouvrages de Buffon; il y auroit appris à connoître les espèces, il y auroit appris que le vrai tigre, et sur-tout le tigre royal, n'existe pas en Amérique, où l'on ne trouve point d'animal carnacier d'une grandeur qu'on puisse comparer à celle de de ce tigre royal, qui a presque la taille du cheval.

Je ne conçois réellement point, qu'en critiquant un Auteur qui a traité des animaux, on ait eu en ses propres lumières tant de confiance, que de se croire dispensé d'ouvrir un seul livre d'histoire naturelle. Si Dom Pernety avoit seulement jeté les yeux sur quelques ouvrages fort répandus, et qui sont presqu'entre les mains de tout le monde, il eût compris que ce qu'il a dit des lions et des tigres Américains, sont des erreurs pal-

tructis. Abdomen album, maculis atris ut in pedibus, ubi minores. Cauda corpore dimidio brevior, maculis nigris longis. Linnæi, Syst. Nat. Editio XII, tom. I, pag. 61. Mammaliæ. Feræ. Felis.

La jaguarette ne paroît être qu'une variété du jaguar,

pables. Au lieu de recourir aux œuvres des plus celèbres Zoographes, il cite les lettres d'un Jésuite nommé Catanéo, et qu'on a imprimées, je crois, par inadvertance, à la suite de la méprisable histoire du Paraguai, attribuée à Muratori, laquelle cependant n'est pas de Muratori, quoi qu'en dise le journal de Trévoux (*).

Il ne faut pas croire qu'il soit si aisé d'écrire sur les animaux avec précision : cela exige un travail très-opiniâtre, et une étude très-suivie ; au point que les savans, qui ont été dès leur jeunesse initiés dans ces mystères de la nature, ne laissent pas de trouver encore au bout de leur carrière, ou des doutes, ou des difficultés.

Ces animaux que Pison, Hernandez, Lacondamine, et tant d'autres nomment des *tigres Américains*, sont les jaguars, dont les plus grands ont à-peu-près la taille ordinaire du tigre Africain, mais non pas celle du tigre royal ; la robe du jaguar est mouchetée, *macullis ocellaribus*, et non pas ver-

(*) Le P. Berthier fit un grand article pour démontrer que le prévôt Muratori, étoit véritablement auteur de cette compilation, qu'on a intitulée : l'*Histoire du Paraguai;* mais cette démonstration n'a pas convaincu les personnes instruites.

getée par anneaux ou par bandes transversales, *maculis virgatis transversis.* Ceux qui ne sont pas naturalistes, ne sauroient distinguer une peau de tigre parmi des peaux de panthères, d'onces et de léopards : il n'y a rien de plus commun que de s'y méprendre, au point qu'on a démontré que les fourreurs même de Paris n'ont jamais eu une connoissance bien claire de cette partie de leur commerce (*). Je laisse à juger, après cela, quel fond on peut faire sur ce que Dom Pernety rapporte des peaux de tigres, qu'il dit avoir vues : c'étoient des dépouilles de jaguar, comme il auroit pu s'en convaincre dans les ouvrages de Buffon, qui prouve clairement qu'au nouveau Monde il n'y a pas de véritable tigre. Quant au couguar, qu'on nomme tantôt *tigre poltron*, et tantôt *tigre roux*, c'est un animal absolument naturel à l'Amérique, et dont on n'a pas découvert l'analogue dans notre ancien Continent : il a le

(*) Les fourreurs appellent *peau de tigre commun*, la robe de l'once : ils appellent *peau de tigre d'Afrique*, la robe du léopard du Sénégal. La peau de tigre n'est pas tigrée, ni tachetée, ni mouchetée ; mais elle a de grands anneaux qui viennent se terminer au ventre ; ces bandes ne sont pas si sensibles que les mouchettes du léopard.

poil fort ras, sans mouchetures, sans anneaux, sans taches, d'un jaune tirant sur le roux, qui fait la nuance que les Naturalistes expriment par le terme de *luteo rufus*. J'en ai vu un sujet vivant chez du Cos, maître de bêtes étrangères : il avoit la tranquillité d'un chien, et beaucoup plus que la corpulence d'un très-grand dogue : il est haut monté sur les jambes, ce qui le rend svelte et alerte : ses dents canines sont coniques et très-grandes : on ne l'avoit ni désarmé, ni emmuselé, et on le conduisoit en lesse : le nom de *tigre poltron* lui a été bien donné ; il se laissoit flatter de la main, et je vis de petits garçons grimper sur son dos, et s'y tenir à califourchon. Ceux qui connoissent le vrai tigre de notre Continent, savent que c'est un animal d'une férocité qu'on ne peut ni dépeindre ni comparer à rien : il est impossible de le dompter, et encore bien plus impossible de le discipliner comme les couguars : on n'ose le toucher de la main : il faut le renfermer dans des cages bien grillées et doublement barrées, et avec tout cela il est rare qu'on en amène en Europe : aussi Buffon n'a-t-il jamais pu parvenir à en voir un individu en vie, lui qui a passé presque tout le règne animal en revue, en faisant

venir des extrémités de la terre les animaux les plus rares : il faut attribuer cela à la difficulté et au danger de transporter une bête aussi formidable que le tigre, qui rompt, dit Bontius, de grosses solives ferrées : s'il venoit à se détacher dans un navire, l'équipage courroit risque d'être déchiré.

Le lion et le léopard se laissent en quelque sorte apprivoiser, et dans leur captivité ils paroissent plus mélancoliques que méchans : on les dompte et par la faim, et par les coups souvent répétés ; ce qui les fait, ou ressouvenir de la supériorité de l'homme, ou oublier leurs propres forces ; mais le tigre résiste à tout : la faim le rend plus terrible, les coups le rendent plus furieux, les caresses l'irritent, et celui qui le nourrit est son premier ennemi. Dans son état de liberté, il attaque tout ce qui respire dans la nature, en commençant par l'homme : il s'essaie avec les crocodiles, ne recule pas devant l'éléphant, ne craint point le rhinocéros, brave le lion, et emporte un bœuf avec autant de facilité que le loup enlève un agneau (*).

(*) *Denique robur hujus ferae incredibile est: nam occisum à se Bubalum, quamvis tribus partibus ipsa*

Ce n'est pas un tel animal, comme on voit, qu'il faut comparer pour la férocité et les forces aux jaguars Américains, qui perdent tout courage quand ils sont repus, et un seul chien suffit alors pour leur donner la chasse (*); mais les Sauvages naturellement poltrons, redoutent toujours leur rencontre; parce qu'ils s'imaginent que ces bêtes préfèrent leur chair à celle des Européans; ce qui peut provenir, comme il est dit dans les *Recherches Philosophiques*, des drogues

majorem, non secus ac festucam, in silvas trahit. Ac ut id magis credas, Nobil. D. Generalis P. Carpenterius, circà silvas, insulas et decipulas tigribus capiendis, ex solidis trabibus compactas locari curaverat, quibus intus alligatus caper, balatu suo, tigridem pelliceret: ac forte evenit, ut valvis reclusis ingens tigris capta esset, quae trabes quamvis ferreis clavis ligatas, unguibus, quibus plurimum valet, à se invicem devulsit ac evasit. Bontius, Historia Naturalis Indiæ Orient. pag. 53, cap. *de tigride.*

Il n'est question dans ce passage que du tigre ordinaire de Java; car le grand, qu'on nomme le *royal*, est encore bien plus fort et plus terrible.

(*) *Hominibus aeque ac bestiis infestae, cum famelicae sunt; alias enim agregariis canibus, imo vel solo accenso rogo de nocte in fugam facilè aguntur.* Hist. Nat. Brasiliæ, page 103.

Voyez aussi sur le jaguar, ou cette espèce de tigre Américain, Buffon et Valmont, tom. III, pag. 120,

avec lesquelles ces Sauvages se graissent tout le corps, et dont l'odeur insupportable les fait éventer de loin.

C'est dans l'humidité et la température de l'air entre les tropiques au nouveau Monde, qu'on apperçoit les causes qui y rendent les animaux carnaciers, moins féroces, moins dangereux que dans notre continent : car on ne sauroit croire combien la chaleur extrême de l'intérieur de l'Afrique, y augmente la soif du sang dans les tigres et les lions, au point que ceux qui habitent hors de la Zone-Torride, vers le Cap de Bonne-Espérance, ou sur les montagnes où l'air est moins brûlant que dans les plaines sablonneuses, paroissent à demi-apprivoisés, en comparaison de la fureur et de l'impétuosité des autres. Il est bien étonnant, sans doute, qu'une cause qui opère avec tant de force sur la constitution et le tempérament des animaux

au mot *jaguar*. La *tigris Mexicana* de Hernandez, *page* 498, est une espèce de léopard. Gesner paroît être le premier naturaliste qui ait su distinguer les tigres d'avec les onces et les panthères. On doute que Pline ait connu le tigre : aussi Bontius l'accuse-t-il de s'être manifestement trompé, lorsqu'il assure que cet animal est si léger à la course : le vrai tigre ne court pas vîte.

de ce pays, y produise un effet contraire dans les hommes ; car les Nègres, généralement parlant, sont de très-mauvais guerriers et excessivement peureux : ce qui prouve combien la pusillanimité est grande dans les bornes étroites de leur ame, c'est qu'ils sont infiniment plus prompts que les hommes blancs à se détruire eux-mêmes, non dans un grand désespoir, mais seulement dans un grand chagrin. Quand ils ne peuvent ni se noyer ni s'empoisonner, ils retiennent leur haleine, et s'étouffent au point qu'on a cru qu'ils se coupoient la langue avec les dents et l'avaloient. On a observé dans les vaisseaux négriers, que rien n'étoit plus propre à les empêcher de se tuer, que la musique : dès qu'ils l'entendent, ils osent vivre, et oublient qu'ils ont voulu mourir, tant le suicide est en eux une foiblesse qu'on corrige par une autre.

Je reviens aux animaux, et je dis qu'on ne sauroit assez s'étonner de ce que Dom Pernety ait pu contredire les observations des naturalistes sur la grandeur respective des espèces animales qui habitent dans les deux Continens, celles de l'Amérique qui sont généralement plus petites ; et je sais bien que Dom Pernety n'eût jamais nié cela,

s'il avoit daigné lire seulement dans Buffon l'histoire des chats-cerviers, celle des loups-cerviers, celle des loups ordinaires, et celle des ours. Mais n'ayant rien examiné, il s'est imaginé pouvoir décider sur tout cela par quelques mots véritablement jetés au hasard. Il assure que les ours de l'Amérique sont d'une grandeur effroyable : à quoi je réponds qu'il a encore été aussi mal-instruit en cela, qu'en tout ce qu'il dit des tigres, dont il n'a pas seulement connu les espèces et les noms.

Voici les propres termes de Buffon, dans son discours sur les animaux communs aux deux Continens. « Les ours des Ilinois de la » Louisiane paroissent être les mêmes que » nos ours : ceux-là sont seulement plus pe- » tits et plus noirs ».

C'est un fait qui n'a jamais été révoqué en doute par personne, que la plus grande espèce d'ours se trouve non pas en Amérique, mais en Moscovie. Je ne conçois pas, dis-je, que le Critique ayant ignoré l'histoire des animaux, ait pu attaquer, avec tant d'aigreur, l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, qui n'a pas dit un mot qu'il n'ait puisé dans les écrits des Naturalistes les plus estimés.

CHAPITRE XXI.

Du Tapir.

RIEN n'est plus inconcevable que la manière dont la nature a réparti et distribué les espèces animales sur le globe : il paroît qu'on devroit trouver les mêmes espèces sous les mêmes latitudes, et cependant cela n'est pas : il y a des quadrupèdes qui ne sont affectés qu'à de petites contrées, et qu'on ne rencontre pas ailleurs.

J'avoue que les hommes, en se formant en société, en détruisant les bois, ont beaucoup influé en cela : plus ils ont défriché, plus ils ont fait fuir le gros gibier, tandis que les petits animaux ne fuient pas : trop d'obstacles les arrêtent, une rivière peut les arrêter : ils restent constamment dans les mêmes régions; et soit par une providence particulière, soit par leurs propres ruses, ils échappent toujours à une destruction totale : on peut dans une île se délivrer des loups; mais on ne sauroit s'y délivrer des souris, des grenouilles, des taupes; il n'y a pas de doute que du temps de Jules-César, il n'y ait eu, en France et en Allemagne, des espèces animales qu'on n'y voit

plus aujourd'hui. Les vicissitudes physiques ont aussi ressserré d'autres espèces dans des îles, dans des pointes de péninsules, d'où elles ne peuvent plus sortir : on conçoit bien qu'on n'a pas été porter des serpens venimeux et des tigres à Java et à Madagascar ; et que ces animaux y existent pour s'y être trouvés au moment que quelque révolution a séparé Madagascar et Java du Continent, et en a fait des îles : il est bien certain que c'est là l'origine commune de toutes les bêtes insulaires, si l'on en excepte quelques serpens de la petite espèce, qui ont pu échapper au bec des cicognes, et quelques autres animaux carnaciers, qui ont passé à la nage dans des îles peu éloignées du continent ; c'est un fait, que les couguards ou les tigres poltrons, dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, sont arrivés à la nage dans quelques îles où les Européans avoient porté du bétail. Mais ce qu'il y a de vraiment étonnant, c'est que dans l'Amérique on a découvert beaucoup d'animaux, dont les analogues ne sont point dans notre hémisphère ; d'où on peut inférer que les deux continens ne se sont pas touchés sous l'équateur, et qu'il y a toujours eu une ligne de

démarcation et une barrière insurmontable, qui a empêché nos animaux indigènes de la Zone-Torride, de pénétrer en Amérique, et ceux de l'Amérique de pénétrer dans l'ancien Monde. Il faut bien imaginer un grand obstacle qui ait prévenu cette confusion; sans quoi elle se seroit faite : car si l'espace de mer entre la Guinée et le Brésil, eût jamais été une terre-ferme, les animaux de la Torride des deux hémisphères se seroient trouvés sur un même continent. Il suit de ceci, que chaque climat a primitivement reçu les animaux qui lui sont affectés, sans qu'ils soient descendus les uns des autres, sans que les fourmilliers de la Guiane viennent des fourmilliers du Congo, ou ceux du Congo de la Guiane.

La nature, après avoir produit dans le nouveau Monde tant de végétaux et d'animaux, absolument inconnus dans l'ancien, n'a rien changé au règne minéral : plus on fait des recherches, plus on découvre, que les métaux et l'arrangement des couches terrestres sont les mêmes en Amérique que dans notre Continent, sous les mêmes latitudes; au point que Guettard a prouvé que, dans le Canada, la disposition intérieure de la terre est pré-

cisément comme en Suisse (*), tant pour les minéraux que pour les autres lits des matières pierreuses et terreuses. On ne sauroit douter que le centre de l'Afrique, qui correspond au Pérou, ne renferme des dépôts d'or et d'argent aussi considérables que le Pérou, car l'immense quantité de paillettes que les fleuves d'Afrique charrient, ne peut venir que des montagnes pleines de filons. C'est encore la même chose par rapport aux pierres fines, avec cette différence que celles de notre Continent sont en général plus belles, plus vivement colorées, plus diaphanes et plus brillantes.

Je conviens qu'on a déterré en Amérique un métal anomale et absolument inconnu dans l'ancien Monde; c'est l'or blanc de Choco ou la platine: mais on connoît trop peu l'intérieur de l'Afrique, où de mémoire d'homme on n'a jamais, à ce qu'on dit, exploité aucune mine, pour pouvoir assurer que la platine ne s'y trouve point, pourvu cependant que ce ne soit pas une concrétion fortuite, ou un or aigri par une espèce particulière d'émeril.

(*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, à l'an 1752.

Quoi qu'il en soit, la platine n'a pas empêché que les connoissances qu'on avoit acquises dans la métallurgie, n'aient suffi pour nommer tous les métaux du nouveau Monde; mais les notions qu'on avoit acquises dans l'histoire des plantes et des animaux de l'ancien Continent, ont été absolument insuffisantes pour nommer et ranger en classes les nouvelles espèces qu'on a trouvées en Amérique, et dont la plus frappante est le tapir, car la Zone-Torride des Indes occidentales n'a point d'animal plus grand que celui-là. On peut bien croire, qu'un être qu'on n'avoit jamais vu, dont on n'avoit pas soupçonné l'existence, a dû produire parmi les naturalistes une grande variété d'opinions sur le genre auquel il faut le rapporter; et ce qui prouve combien peu on a été d'accord, c'est qu'on en a fait un bœuf, un âne, et finalement un hippopotame : il existe déjà des nomenclatures imprimées, où le tapir est titré d'hippopotame terrestre : mais en voulant introduire de nouvelles espèces dans les anciens genres, on brouille bien plus les choses qu'on ne les arrange, par une méthode qui n'est fondée que sur des apparences trompeuses. Brisson a été le plus raisonnable des méthodistes, il a fait du tapir un genre qui

ne renferme qu'une seule espèce, et qui par-là est très-remarquable.

J'avoue que j'ai été moi-même dans l'idée, que les animaux de l'Amérique ne sont pas essentiellement différens de ceux de notre hémisphère, mais tellement métamorphosés par le climat, qu'on a beaucoup de peine à les reconnoître : j'avois été induit dans ce sentiment par la grande analogie du glama du Pérou avec le petit chameau d'Afrique, au point que ces deux animaux ne me paroissoient être qu'une seule espèce ; mais en faisant des recherches ultérieures sur le tapir, je me suis bien désabusé. En 1762, je prenois encore cet animal pour une sorte d'hippopotame, et j'ai vu que d'autres naturalistes ont été aussi de cet avis. Mais voici ce qui doit empêcher, selon moi, qu'on ne soutienne cette opinion.

Le tapir a une trompe par laquelle il respire, et qu'il tend et détend par le jeu d'un muscle très-fort : l'hippopotame n'a pas de trompe, et respire par la gueule et les naseaux. Le tapir a quatre dents de moins que l'hippopotame ; et il lui manque aux pieds de derrière une division, n'ayant à ses pieds que trois doigts, et l'hippopotame en a quatre à tous

les pieds avec un faux talon (1). Ces caractères si tranchés séparent tellement ces animaux, que rien ne sauroit les rapprocher. Du reste, ils se ressemblent par leur vie noctambule, par leurs mœurs, par leur façon de se nourrir, de courir dans l'eau sans être de vrais amphibies, par leur ronflement, par leur queue pyramidale, et l'épaisseur de leur peau, qui sert aussi bien en Afrique qu'en Amérique à faire des boucliers impénétrables aux flèches, et même à l'épreuve de la balle d'un mousquet: ces animaux sont également chargés de beaucoup de graisse, comme toutes les grandes machines animées qui nagent à l'instar du wal-ross et du phocas (2).

(1) Je sais bien que Klein, en prenant les caractères par lesquels il distingue les animaux, de la conformation de leurs pieds, n'a aucun égard aux pieds postérieurs. Mais cette méthode est-elle bonne et juste? Voilà de quoi j'ose douter. Les pieds postérieurs ne sont sujets à des variations que dans de certaines espèces, et jamais dans d'autres, jamais dans les solipèdes.

(2) La meilleure figure qu'on ait du tapir, est celle qui a été dessinée en Amérique, par Laconda-mine, et que Buffon a fait graver: elle ne ressemble en rien à celle de Pison, au point qu'on croiroit que ce sont deux animaux différens. C'est encore bien pis par rapport à l'hippopotame, on n'en a aucune figure qui soit juste.

Ce

Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que les Américains ne pouvoient tirer aucun avantage du plus grand quadrupède de leur Zone-Torride ; car le tapir étant lucifuge, il ne se laisse ni apprivoiser, ni rendre domestique, et bien moins encore soumettre au travail : cela lui est commun avec l'hippopotame, le seul de tous les grands quadrupèdes de notre Continent, dont on ne puisse tirer aucun service ; tandis que le cheval, le bœuf, la giraffe, le chameau, le dromadaire, l'éléphant, qui tiennent un rang si distingué dans le règne animal, sont tous soumis au travail, et assistent l'homme dans les besoins de la société. Je n'ai jamais pu concevoir pourquoi on a laissé en Asie le rhinocéros dans son état sauvage, sans l'employer à aucun usage, tandis qu'il est soumis en Abyssinie, et y sert à porter des fardeaux et de petites citadelles comme l'éléphant ; aussi les Portugais nomment généralement le rhinocéros asiatique, *le moine des Indes* ; parce qu'il n'y travaille pas, et que la peau qui recouvre son garrot, imite assez bien un capuchon.

Quand on considère que tous les plus grands quadrupèdes, qui existent sur le globe, sont tombés sous le joug de l'homme, on s'ima-

gine que cette servitude est un effet de notre seule industrie et de notre supériorité sur les bêtes, quelque robustes qu'elles soient ; j'avoue que l'industrie y a eu beaucoup de part ; mais il est certain aussi que cela est entré dans le plan de la nature, comme nous le voyons manifestement par le chien, le seul de tous les animaux carnaciers avec le chat, que nous ayons pu rendre domestique. Or je dis que l'attachement que cet animal a pour l'homme, est dans son instinct, et non pas dans un caractère que nous lui ayons imprimé ; ainsi il y a dans tout ceci des bornes que la nature a fixées : les animaux qu'elle a voulu délivrer de la servitude, ne seront jamais subjugués par toute l'industrie humaine, et les animaux qu'elle a formés pour la servitude, seront subjugués toutes les fois que l'homme le voudra et l'éprouvera.

Ce qui rend cet état de liberté du tapir et de l'hippopotame d'autant plus remarquable, c'est qu'ils sont l'un et l'autres frugivores, et non carnaciers ; et les animaux que nous avons soumis, en exceptant toujours le chat et le chien, sont tous frugivores depuis la brebis jusqu'à l'éléphant (*).

(*) Il ne faut pas confondre les animaux soumis au travail et les domestiques avec les animaux simplement

CHAPITRE XXII.

De la multiplication et de la grandeur des insectes au nouveau Monde.

DANS les pays incultes, marécageux, couverts de bois, les insectes se multiplient, parce qu'ils envahissent, sans obstacles et impunément, toutes les productions de la nature qui a augmenté, comme on sait, le degré de la fécondité à proportion de la petitesse des animaux. Pour peu que la présence de l'homme n'arrête point cette propagation, ou plutôt ce débordement de matière animée, en purifiant l'air par la fumée, la terre par le labour, les eaux par l'écoulement, toutes les espèces d'insectes viennent s'y accumuler d'une manière effroyable, comme l'ont vu les premiers Européans, qui ont pénétré dans les forêts de l'Amérique; ils faisoient à chaque pas lever des tourbillons de cousins et de moustiques, qui les enveloppoient comme feroit un nuage.

apprivoisés comme les genettes, les rats de Pharaon, les singes, &c. Quoique l'éléphant ne soit pas domestique, il est néanmoins soumis. On ne sait pas si le rhinocéros est domestique en Afrique.

Le Critique en conclut que le *principe de la vie* étoit, dans ce pays, plus actif et plus fécond qu'ailleurs : il falloit en conclure que ce pays étoit resté inculte depuis un temps immémorial ; puisque cette multiplication d'insectes est un effet nécessaire, et qui arrive dans tous les endroits de la terre, qui ne sont pas habités par des hommes, ou qui ne sont habités que par des Sauvages. Si ces déserts se trouvent situés sous un climat chaud, ou seulement sous un climat tempéré, alors les serpens et les lézards se joignent aux insectes.

On prétend que, si l'Egypte restoit inculte pendant quarante ans, le Nil, en aplanissant ses digues, en feroit un prodigieux marais, où les grenouilles, les crapauds, les scinques, les caméléons, les crocodiles, les couleuvres, se multiplieroient à l'infini : car malgré la culture, malgré tous les efforts de l'homme, on a beaucoup de peine à y arrêter la génération des animaux immondes. Que seroit-ce donc, si cette contrée étoit abandonnée à elle-même, ou s'il n'y avoit que quelques troupeaux de Sauvages, errans comme les Américains du nord, qui étant paresseux et dépourvus d'instrumens de fer pour faire de grandes coupes dans les bois, avoient pour toujours renoncé à l'agriculture ? Ils n'oseient pas non plus

mettre le feu au bois, de peur de tuer le gibier, comme on l'a vu en Sibérie, le long de la Léna, où la fumée des forêts qu'on a brûlées dans les défrichemens, a fait mourir les zibelines à plusieurs lieues à la ronde. Il ne restoit aux Américains d'autres ressources, que de couvrir leur peau d'une couche de graisse, et de fumer du tabac et d'autres herbes âcres, pour être un peu moins persécutés par les insectes, mais leur nombre ne diminuoit point.

Il est difficile de savoir au juste, ce que c'est que l'activité du *principe de la vie*, dont parle le Critique; mais quelles que soient les idées vagues qu'on attache à ces termes vagues, on ne sauroit admettre que ce principe étoit dans une grande force aux Indes occidentales, le pays le plus dépeuplé de la terre, où les hommes étoient aussi rares que les fourmis y étoient incroyablement multipliées.

On conçoit bien que ce qui peut être favorable aux insectes, ne peut qu'être nuisible à l'espèce humaine et aux animaux quadrupèdes: aussi n'en existoit-il aucun de la première, ni de la seconde, ni de la troisième grandeur dans tout le nouveau Monde. Je pourrois tirer, de l'objection qu'on a faite, une ob-

jection contraire ; mais je ne raisonne pas sur des raisonnemens. Le Critique, en admettant l'existence des géans magellaniques, croit que la cause qui fait grandir une chenille à Surinam, ou une grenouille dans les marais de la Louisiane, est cette cause même qui produit des géans à la baie Grégoire, ou à la baie Famine : il ne faut pas attaquer des faits très-réels par des faits très-douteux, ni conclure d'un fait à un autre fait fort différent. Linnæus a découvert, en Laponie, de certains insectes dont la taille surpasse de beaucoup celle de leurs analogues qui vivent dans des pays cultivés ; cependant les Lapons seroient les plus petits des hommes, s'il n'y avoit pas des Eskimaux.

La corruption, qui résulte de l'entassement des végétaux décomposés dans des terrains ombragés et humides, favorise la propagation des insectes : comme l'air ne peut circuler dans ces retraites, ni le vent s'y introduire, les œufs de ces petits animaux n'y sont pas dispersés, ni écrasés par le choc et l'agitation de l'atmosphère sur elle-même. Aussi a-t-on observé que, sur de certaines plages découvertes le long de la rive droite du Maragnon, on ne voit jamais des insectes, tandis que la rive opposée en est entièrement remplie ;

parce que le vent ne peut s'y faire sentir, ni éparpiller les essaims de moucherons qui s'y tiennent immobiles, et comme suspendus dans l'air, d'où ils tombent sur le premier animal dont ils sentent l'approche, et à-peu-près comme les chauve-souris tombèrent sur le bétail que les Missionnaires avoient porté à Borja : les bœufs les plus puissans ne purent se garantir contre ces ennemis, qui détruisirent successivement tous les troupeaux.

On n'est pas encore assez avancé dans l'histoire naturelle des insectes, pour pouvoir parler pertinemment sur ce qui leur arrive dans les pays chauds, où la culture a manqué depuis une infinité d'années ; mais il n'y a pas de doute, que de certaines espèces n'y grandissent, parce qu'elles y trouvent une nourriture abondante, et qu'elles s'y nourrissent paisiblement au sein de la nature sauvage, et à l'abri des poursuites de l'homme, qui en fait une destruction bien plus grande que ces animaux même qui s'en nourrissent ; et outre qu'il les détruit, il les empêche encore de naître. Je ne puis à cette occasion omettre une observation assez singulière, c'est que, parmi tous les quadrupèdes à poil, il n'y a qu'une seule espèce qui ne vit que d'insectes, sans pouvoir prendre absolument aucune

autre nourriture : cet animal singulier, qui n'a pas de dents, est le fourmillier. Or il falloit nécessairement que cette créature fût placée dans les endroits de la terre, où les fourmis abondent le plus : elles abondent le plus dans le Brésil et dans le Congo, jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et c'est aussi précisément dans ces deux pays-là, que l'on trouve le fourmillier, comme si la nature avoit craint que, sans eux, les fourmis ne multipliassent à un certain excès, qui pût occasionner quelque dérangement, s'il est permis de parler ainsi, dans l'équilibre des êtres (*) ; et cela aussi bien dans le nouveau Continent que dans l'ancien.

Il ne faut pas chercher ailleurs que dans le défaut de culture, et dans la nourriture abondante, les causes de cette grandeur qu'avoient

(*) Il y a jusqu'à quatre espèces de ces myrmécophages, qui ne paroissent être que des variétés. Le plus grand a six pieds et demi depuis le bout de la queue jusqu'au museau, d'où on peut conjecturer de quelle quantité de fourmis cet animal a besoin tous les jours. Les anciens n'ont pas connu les fourmilliers; et cependant ils ont bien su que de certains cantons de l'Afrique étoient si remplis de fourmis, qu'elles y prenoient souvent le dessus sur les hommes, comme on le voit par ce que dit Pline des *solpuges*, sorte de fourmis Africaines.

les insectes en Amérique au temps de la découverte. Cela arrive aussi à quelques serpens, et à quelques lézards, auxquels la nature a accordé une longue vie ; parce qu'ils sont long-temps à croître, tellement que, dans de certaines espèces, la grandeur augmente avec l'âge : au contraire des quadrupèdes à poil, où le terme de la vie est d'autant plus court, que celui de la croissance est moins long ; ces deux périodes étant toujours dépendans l'un de l'autre.

On ne peut pas positivement assurer qu'on ait trouvé au nouveau Monde des serpens plus grands que ceux qu'Adanson a vus dans les déserts de l'Afrique, où il a pénétré en remontant le Sénégal en chaloupe ; mais en Amérique leur multiplication étoit plus rapide, plus prodigieuse, et ils couvroient tellement la terre dans de certains endroits, qu'on désespéra de pouvoir s'en délivrer : ils attaquèrent avec tant de fureur la colonie naissante de la Martinique, qu'on fut trois ou quatre fois sur le point de l'abandonner.

L'Auteur des *Recherches philosophiques* a parlé de ces temps-là ; et si le Critique eût lu plus attentivement l'ouvrage contre lequel il a tant déclamé, il y a toute apparence qu'il seroit resté dans les bornes de la question.

Car qui doute que les Français de la Martinique n'aient détruit, dans cette île, depuis quatre cent trente-cinq ans qu'ils y sont établis, au moins la millième partie de toutes les espèces de reptiles qu'on y trouva au commencement du seizième siècle? cependant il en reste encore, dit Chanvalon, un très-grand nombre, échappé à la guerre continuelle des Planteurs; mais cela ne peut être autrement, vu l'extrême fécondité de ces animaux : il y a tel serpent vivipare de la Martinique, qui produira en une seule année soixante-dix serpentaux; les espèces ovipares sont encore plus fertiles.

CHAPITRE XXIII.

Des végétaux transplantés en Amérique.

PARMI les plantes étrangères, portées par les Européans au nouveau Monde, quelques-unes ont d'abord pris, sans que le changement de climat les ait affectées. Tel est sur-tout le riz, dont on avoit été chercher la graine au Levant : les colons de la Caroline ont fort étendu les rizières; mais c'est la plus mauvaise culture qu'ils pouvoient embrasser, ou la moins propre à purifier le climat. On ne

sait pas encore quelles sont les précautions qu'emploient les Chinois, les premiers agriculteurs du monde, pour n'être pas sujets aux grands inconvéniens qu'occasionne en Europe l'air des rizières : tous les paysans, qui y travaillent dans le Milanez, prennent une espèce d'hydropisie, et en France, il a fallu sévérement défendre cette culture, à cause des maladies qu'elle produisoit. Il se peut que, dans les pays chauds de l'Asie, le desséchement étant plus prompt dans les campagnes qui ont été submergées, il en sorte moins de vapeurs, ou des vapeurs moins nuisibles.

Quant à notre froment, semé dans les meilleurs défrichemens entre les tropiques au nouveau Monde, il n'a donné pendant les premières années qu'une herbe épaisse et stérile, parce qu'il puisoit trop de suc : il a fallu dans la suite y diminuer les efforts de la végétation par le sable, ou renoncer entièrement à cette culture, comme on a fait dans l'île de S. Domingue et aux Antilles. Le froment et le seigle n'ont pas essuyé de tels accidens dans les provinces septentrionales, où ils ont donné d'assez bonnes récoltes ; mais qui cependant n'étoient pas comparables à celles qu'on a obtenues des féveroles et des pois. Enfin, l'in-

dustrie et le labour ont par-tout changé la nature des terres en fumant les unes, et en ameublissant les autres : ces causes, qui ont déjà tant agi, agiront encore de plus en plus ; de sorte qu'au bout de trois cent ans l'Amérique ressemblera aussi peu à ce qu'elle est aujourd'hui, qu'elle ressemble aujourd'hui peu à ce qu'elle étoit au temps de la découverte.

Dans quelques provinces, où de certains arbres à noyau, tels que les cerisiers d'Europe, ne voulurent pas prendre (*) dans le seizième siècle, on est ensuite parvenu à les faire fructifier, en travaillant et en préparant le terrain. On peut en dire autant de nos mûriers, qui eurent aussi beaucoup de difficultés à venir, et aujourd'hui ils sont fort multipliés, quoiqu'on fasse d'ailleurs peu de soie en Amérique : on a remarqué que

(*) Il est surprenant que les arbres à noyau, transportés d'Europe en Amérique, aient d'abord moins crû et moins produit que les autres espèces à pepins ou à osselets.

On voit, par un passage de Garcilasso, qu'il ne croyoit pas que les cerisiers pourroient jamais être élevés au Pérou. *En* 1580, dit-il, *un riche marchand Espagnol, nommé Gaspard Dalcocer, apporta des cerisiers au Pérou; mais ils n'ont pu réussir.* T. II, page 334.

la mortalité enlevoit les vers dans les contrées où il y a beaucoup de lacs et de marécages, ce qui prouve évidemment que ces insectes n'aiment pas les pays humides.

Au reste, l'observation la plus étonnante qu'on puisse faire sur les végétaux transplantés, c'est que dans toute l'étendue du nouveau Monde, on n'ait pas encore réussi à faire du bon vin. L'Historien des colonies anglaises dit que dans aucun de ces établissemens, les vignobles n'ont prospéré, non plus que dans la Louisiane; et cela sous des latitudes beaucoup plus méridionales que celle de la France : les raisins y contiennent en abondance un suc aqueux, foible, incapable de faire une liqueur de garde, et qui ait du corps : aussi les Colons sont-ils contraints d'aller chercher des vins aux Canaries, aux Açores, et à Madère, qui est, comme on sait, une île seulement défrichée depuis 1430 (*).

(*) Il est vrai que Madère fut découverte en 1420. Cette île étoit inhabitée et toute remplie de bois, auxquels on mit le feu, et tous les Auteurs disent que les forêts brûlèrent pendant sept ans, ce qui est incroyable. Je suppose qu'on employa sept ou huit ans pour préparer le terrain, avant que d'y apporter de la vigne de Candie.

A Saint-Domingue et aux Antilles, ni la vigne ni le blé ne veulent pas se laisser élever. Au Pérou, on exprime des grappes une liqueur trouble et un peu salée. Enfin, on fait, dans différens endroits, du vin en quantité, qui est non-seulement inférieur, mais pas même comparable aux espèces médiocres de notre Continent : celui de Loretto et St-Lucar passe aujourd'hui pour être le moins mauvais de l'Amérique. Les Anglais, en conquérant la Floride, avoient compté d'y découvrir des côteaux tellement exposés, que les vignes y produisissent une liqueur plus vineuse qu'en Pensilvanie ; mais jusqu'à présent ces essais n'ont pas réussi.

Dans les provinces, où il y a beaucoup de bois qu'on n'a pu déraciner, faute de bras, comme dans la Georgie, on a observé qu'il en sort annuellement des nuées d'insectes, qui viennent ravager les raisins : les fourmis commettent les mêmes dégâts dans le Brésil ; et si les chalumeaux des cannes à sucre n'étoient pas couverts d'une gaine fort épaisse que ces petits animaux ne peuvent percer, il seroit aussi impossible d'y faire du sucre que du vin.

La grande humidité de l'air, au nouveau Monde, est sans doute une des principales

causes du peu de succès que les vignobles y ont eu : plus les pays où l'on les plante, sont dégarnis de bois, et exempts de marais, plus le vin qu'on y fait, a de force : car, quand les vignes sont dans le voisinage d'une grande forêt, les brouillards, qui s'en élèvent, font, indépendamment des insectes, avorter les raisins, ou en rendent la sève aqueuse. Voilà ce que l'expérience a enseigné à tous les cultivateurs américains.

Outre les observations générales, il y a des observations particulières qui ne concernent que quelques provinces : par exemple, à Surinam, la pellicule extérieure, que quelques-uns nomment la peau des raisins, devient fort épaisse, les pépins fort gros, et les vignobles blancs donnent dès la seconde année une liqueur rouge et trouble. Je dis que cette observation est d'autant plus surprenante, que Duhamel assure, dans son *traité des arbres*, que le même accident survient aux vignes qu'on a voulu élever aux environs de Québec, soit qu'on eût fait venir les plants de France, soit qu'on eût été chercher des lambruches dans les bois. Outre cette dégénération, le froid est si grand au Canada, qu'il y a peu d'années où la vigne y parvienne à un certain degré de maturité.

On peut assurer que c'est un très-grand bonheur pour la France et pour le Portugal, que les vignobles n'aient pas du tout réussi en Amérique ; car l'Angleterre, extrêmement éclairée sur ses intérêts, eût appliqué toutes ses colonies à cette culture, et se seroit ainsi délivrée de l'énorme tribut qu'elle paie aux Français et aux Portugais pour leurs vins, comme cela eût été naturel. Mais les terres et le climat du nouveau Continent ne seront peut-être pas encore en état, au bout de deux siècles, de produire des vins comparables à ceux de Bourgogne, ou de Constance, au cap de Bonne-Espérance.

Parmi les autres arbres exotiques, qui ont dégénéré en Amérique, de l'aveu de tout le monde, on doit compter les caffiers originaires de l'Arabie : ils donnent abondamment des féves, tant à Surinam qu'aux îles : mais ces fruits sont d'une qualité si inférieure à ceux de l'Yémen, de Java et même de Bourbon, que les gens riches en Europe, et les Turcs ne veulent pas boire de ce café de l'Amérique : on l'a souvent mêlé avec celui de Moka, dans l'espérance de tromper les Levantins ; mais on n'y a jamais pu réussir, et on ne le tente plus : car, outre qu'ils distinguent le mélange au goût, ils le distinguent

distinguent encore à l'œil. Aussi les Hollandois ne portent-ils pas aujourd'hui une seule balle de leur café de Surinam en Turquie, où l'on n'en veut pas à tout prix.

On peut en dire autant des cannes à sucre : c'est un fait incontestable que celui qu'on fait aux Canaries, que celui qui se fabrique à Tcheou-Fou à la Chine, que celui enfin qu'on tire d'Egypte par la voie du Caire, sont supérieurs en qualité au sucre du Brésil, qui passe pour être le meilleur de l'Amérique. Il semble que la séve des cannes de l'Asie est plus cuite et plus élaborée : le sucre de Saint-Thomé en Afrique, seroit comparable aux meilleures espèces qu'on tire d'Egypte, si les Portugais le raffinoient mieux, mais ils le laissent à demi-brut : cependant cela n'empêche point qu'il ne soit préférable à tous les autres, pour les usages de la médecine.

On a remarqué dans beaucoup d'endroits de l'Amérique, que les cannes à sucre ne produisent presque plus rien sur ces mêmes terrains, où, à la première exploitation, elles se remplissoient de miellat. Ce malheur est arrivé à quelques colonies Anglaises des îles, où *l'humus* n'étant pas profond, il s'est d'autant plutôt épuisé de ses engrais naturels

que le feu des défrichemens y avoit répandus. Rien n'est moins connu jusqu'à présent que l'origine du sel sucreux, qui paroît être réparti sur toute la surface du globe ; au point qu'on peut assurer que ce n'est qu'un acide déguisé par l'action du soleil sur de certains végétaux : presque tous nos pommiers à fruits aigres, transplantés en Espagne, y donnent dès la seconde année, des pommes douces ; cela arrive aussi dans beaucoup de provinces d'Italie ; cependant dans ces mêmes pays les citroniers conservent leur acide (*) : la

(*) Presque tous les fruits, et même beaucoup de racines, contiennent plus ou moins de sucre : les raisins en contiennent beaucoup ; mais on ne conçoit pas comment un des plus célèbres chimistes d'Angleterre a pu soutenir que ce sucre faisoit la base du vin. Plus un fruit est aigre avant sa maturité, plus il devient ordinairement doux après la maturité naturelle ou artificielle : je ne dis pas qu'il n'y ait des exceptions à cette règle ; mais elles sont en petit nombre. Quand on n'auroit jamais fait que cette seule observation, on auroit déjà assez fait pour pouvoir dire que le sucre n'est qu'un véritable acide végétal, mêlé d'une certaine quantité d'huile, et déguisé par l'action de la chaleur. Quand le sucre est exprimé des cannes, il faut promptement le cuire, sans quoi il se change de lui-même en vinaigre ; après que le sucre liquide, que les Portugais du Brésil nomment *calde*, a reçu une certaine

cause en est peut-être dans l'épaisseur de l'écorce, et dans l'huile de l'écorce, qui empêche que l'action de la chaleur ne convertisse l'acide.

Un phénomène aussi surprenant que ceux que je viens de rapporter sur la dégénération des végétaux, c'est qu'on a remarqué, dans tous les ports de mer, que les navires construits avec du bois de chêne, crû dans le nord de l'Amérique, ne durent pas la moitié du temps que dure un navire bâti avec du bois de chêne, crû en Europe. On seroit fort charmé, en Angleterre, de pouvoir découvrir quelque secret pour garantir des

cuisson, on peut encore le changer en vinaigre, en y versant une goutte d'acide : après que le sucre est fait, après qu'il est raffiné et crystallisé, on peut encore le changer en vinaigre par une certaine opération chimique, dans laquelle on le dépouille, par l'antimoine, de la partie huileuse. Or, comme il n'y a absolument aucune différence entre le sucre des cannes et celui qu'on peut tirer des raisins, de tant de fruits, de tant de racines, de tant de séves d'arbres comme les érables et les bouleaux ; on voit que ce qu'on nomme *sucre*, n'est que le véritable acide végétal ; ainsi la difficulté tombe sur l'origine de cet acide, bien plus que sur celle du sel sucreux, qui n'en est qu'une modification manifestement produite par l'action de la chaleur ; aussi un tonneau de vinaigre, qu'on

vers le bois de construction qu'on tire du Canada : un constructeur a proposé de le laisser macérer dans de vastes réservoirs ; mais ce procédé paroît long et coûteux. Pour ce qui est de communiquer au bois de chêne de l'Amérique, la solidité qu'a le nôtre, il faut y renoncer ; il croît dans un pays trop humide ; et outre que les vers et la putréfaction en dévorent en un instant l'aubier, le cœur ne résiste pas comme dans nos chênes, qui n'ont pas d'autres vers à craindre que ces terribles insectes à tarrière, qu'on nous a apportés des mers du nouveau Monde.

transporte d'Amsterdam à Cadix, n'y conserve-t-il pas l'aigreur qu'il avoit en Hollande ; et reporté au Nord, il reprend cette aigreur dans le même degré qu'il avoit avant le premier transport.

On conçoit maintenant pourquoi, dans les pays chauds, les fruits sont ordinairement si sucrés, et pourquoi les cannes à sucre, quand même elles pourroient croître dans nos pays, ne s'y rempliroient pas de miellat : on conçoit encore que ce qui fait la base du vin, est l'acide végétal, plus cuit dans les vins doux, et moins cuit dans les vins verts ; aussi les premiers reçoivent-ils presque tous, outre l'action du soleil où ils croissent, une cuisson artificielle, qui détruit le principe de la fermentation qui tend à faire reparoître l'acide végétal sous sa forme primitive.

CHAPITRE XXIV.

De la nature du commerce que l'Europe fait avec l'Amérique.

NE point trouver dans un livre ce qui y est, et y trouver ce qui n'y est pas, c'est encore une mauvaise manière de critiquer un livre.

Dom Pernety s'imagine qu'en disant quelques mots au hasard, du commerce que les Européans font en Amérique, il a suffisamment réfuté les *Recherches philosophiques*; mais il faut beaucoup mieux examiner les choses qu'il ne l'a fait.

C'est une vérité incontestable, que si les Européans avoient laissé le nouveau Monde dans cet état affreux, dans cette désolation où ils le découvrirent, ils n'y commerceroient pas aujourd'hui. Mais comme ils firent d'abord venir des Nègres et des Colons pour y défricher les terres, ils y recueillent maintenant le fruit de leur travail, et ce n'est qu'autant qu'ils travaillent qu'ils recueillent; car si l'Angleterre laissoit l'Albanie, la Caroline, la Pensilvanie, dans la même situation où la France avoit laissé la Louisiane, elle en retireroit précisément ce que la

France retiroit de la Louisiane, c'est à-dire, rien.

Il faut de plus distinguer, entre les productions du nouveau Continent, celles qui ont une valeur réelle, d'avec celles qui n'ont qu'une enorme valeur fictive.

D'abord les mines d'or et d'argent ne prouvent pas que l'Amérique soit un excellent pays: ceux qui travaillent à ces mines, n'ont pas de souliers, ils n'ont pas de chemise. Enfin, ces richesses sont si mauvaises, qu'elles ont appauvri l'Espagne et le Portugal, qui les regardoient comme un patrimoine.

Le Pérou seroit infiniment plus heureux, si au lieu de contenir des veines de métaux, il avoit une population suffisante, de bonnes terres labourables, bien arrosées, et surtout des grands chemins. Mais comment les Espagnols, qui n'ont pas encore fait de grands chemins dans leur propre pays, et chez qui le projet d'établir des charriots de postes n'a jamais pu réussir; comment, dis-je, ces Espagnols pourroient-ils se déterminer à faire de grands chemins au Pérou? Ils aiment mieux se faire hisser au-dessus des torrens avec des cordes, que d'y bâtir des ponts. Tant il est vrai que tout l'or et l'argent du Monde, entre les mains d'un peuple indolent, ne pro-

duit rien, et que le travail produit tout, indépendamment de l'or et de l'argent (*).

Parce qu'on pêche des perles à Panama et à la Californie, parce qu'on tire de la terre des saphirs et des émeraudes dans la nouvelle Castille, cela ne prouve encore rien en faveur de la bonté d'un pays. Ces richesses sont comme les mines; elles ne valent rien, s'avilissent en se multipliant, et au lieu d'augmenter la population, elles la diminuent : le luxe qu'elles entraînent, est véritablement destructif, et pour ainsi dire absurde : aussi voit-on à Mexico des hommes qui portent à

(*) Il n'y a que sept ou huit ans qu'on forma le projet d'établir en Espagne des diligences ou des charriots de poste, tant pour faciliter la communication entre les villes du royaume, que pour transporter les voyageurs étrangers; mais ce projet ayant été fait, et les grands chemins n'ayant pas été faits, on peut croire qu'il a fallu y renoncer, et continuer à voyager comme on peut, et à transporter les marchandises sur les mules. Quand on réfléchit à la quantité d'or et d'argent qui a circulé en Espagne, on ne conçoit pas comment ce royaume manque encore, dans le dix-huitième siècle, de grands chemins, tandis que l'Allemagne, et sur-tout la Bohême, où l'on s'est toujours plaint du défaut d'argent, a de très-beaux chemins, dont la plûpart ont été faits par l'empereur Charles VI. Travail vaut mieux que richesse.

leurs souliers des boucles de diamans, et qui vont le soir coucher sur la paille. C'est ainsi qu'on trouve à Rome des abbés superbement habillés en soie, qui dînent dans un hôpital, et soupent dans un autre.

J'ai dit que ces richesses s'avilissent en se multipliant, et cela est si vrai, que celui qui auroit eu en 1593, pour un million en pierreries, se trouveroit à peine riche aujourd'hui de quatre cent mille livres. Le roi de Portugal, ayant, au commencement de ce siècle, envoyé plusieurs caisses de diamans en commission à des marchands Hollandois, ils lui répondirent, que, pour pouvoir en vendre une moitié, il falloit jeter l'autre moitié à la mer, ou tellement la tenir secrète qu'il n'en fût pas parlé. Il y avoit, en 1754, pour cinquante millions de pierreries dans les boutiques des diamantaires de Lisbonne, et c'étoit la capitale du plus pauvre royaume de l'Europe : pour juger du délabrement où les choses y étoient, suivant la maxime de Child (*), il suffit de dire, que l'intérêt de l'argent étoit à neuf pour cent.

(*) Cette fameuse maxime de Josias Child, a été rendue en ces termes par le traducteur Français du *Traité sur le Commerce*.

Pour savoir si un pays est riche ou pauvre, dans

De ce qu'on recueille de la cochenille au Mexique, il s'ensuit que dans ce pays-là on trouve une infinité d'insectes ou de petites punaises rouges, qui, étant avivées avec de forts acides, donnent une belle teinture. Cependant on comprend aisément que cette cochenille est une richesse plus réelle que les mines et pêcheries à perles : car elle occupe les hommes, et ne les détruit point. Tout ce qui tend à diminuer la population, est pour l'Amérique plus que pour tout autre pays, une chose extrêmement préjudiciable, et j'en dirai bientôt la raison.

quelle proportion il est de l'un ou de l'autre, quel est le degré de ses connoissances et de son habileté dans le commerce, il ne faut pas faire d'autre question que celle-ci : quel est le prix de l'intérêt de l'argent ?

Voyez aussi sur cette matière un discours de Bernard.

Le taux de l'intérêt commun n'est dans aucun pays du Monde plus bas qu'en Hollande ; en Angleterre il est presque toujours d'un pour cent plus haut. Les Anglais ont fait des progrès si rapides, qu'en 1580, l'intérêt étoit chez eux à 9, en 1600 à 8, et ainsi de suite jusqu'à 4. En Espagne, l'intérêt étoit monté à 10 en 1500 : en 1550, l'or de l'Amérique le fit tomber à 5, et ensuite à 4. Cela n'est jamais arrivé que dans ce pays-là, par une importation subite d'une immense quantité de métal.

Parce qu'il croît au nouveau Monde du tabac, cela ne démontre pas encore que ce soit un excellent pays : on ne dit pas que l'Europe est un bon pays, uniquement parce qu'il y croît de la sauge, quoiqu'on la vende quelquefois fort cher aux Chinois.

Les Européans ayant pris, on ne sait comment, un grand goût pour le tabac, il est fort naturel qu'on l'aille chercher en Amérique, où on le cultive pour ne pas occuper à une telle culture les bonnes terres de l'Europe. Avant l'horrible invention de la Ferme, on faisoit croître en France du tabac égal à celui de la Virginie. L'Espagne a aussi sévèrement défendu chez elle l'exploitation de cette plante, et il n'y a que les Chartreux de Xerez, qui aient conservé leur plantation, où ils font du tabac supérieur à celui de la Virginie, et comparable à celui de la Havane.

Comme le goût du tabac a commencé, il pourra finir, et alors il ne tombera plus dans l'esprit de personne de dire, que l'Amérique est une heureuse contrée, parce qu'il y naît une espèce de jusquiame, que les Sauvages aiment à la fureur, et que les Européans ont aimé presqu'autant que les Sauvages.

Parce qu'on fait un très-grand commerce de pelleteries et de bois de construction, dans

le nord de l'Amérique, il s'ensuit, que le nord de l'Amérique ressemble parfaitement à la Sibérie, où l'on fait le même commerce, et où le bois de construction et les pelleteries sont supérieures à celles du nouveau Monde : il n'y a pas de comparaison entre le martre brun du Petzora et celui du Canada.

Quand les castors peuplent dans un pays, comme ils ont peuplé dans l'Amérique septentrionale, c'est une preuve que ce pays-là est un immense désert : car ces animaux ne peuvent absolument former de grands assemblages de cabanes et de républiques, que là où les hommes manquent, et où la Nature abandonnée à elle-même, est aussi sauvage qu'elle peut l'être. Voilà pourquoi il n'y a peut-être plus dans tout l'ancien Continent une seule habitation régulière de castors : ceux qu'on voit le long du Pont-Euxin, sur le Rhône, sur la Lippe, sur le Rhin, et dans tant d'autres endroits, sont tous solitaires, terriers, ou réunis seulement en petites familles. Ces bêtes sont si dangereuses, dans les contrées habitées, et sur-tout dans celles où il y a des digues et des gabionnades le long des rivières, qu'on met toujours leur tête à prix, et à un prix plus haut que celle du loup : il y a des provinces

en Allemagne où l'on paie jusqu'à onze écus à celui qui tue un castor. Quoique cet animal ne pêche pas comme la loutre, il fait de si horribles dégâts, que je ne l'aurois jamais cru, si je ne l'avois vu : il ruine les saussaies et les oseraies, ronge les pilotis, et perce les digues les plus fortes ; son instinct le porte toujours à inonder les terres que l'homme tâche de préserver de l'inondation. On conçoit bien, après cela, qu'il ne se peut multiplier que dans des régions désertes comme l'Amérique, où les Sauvages ne s'intéressoient pas du tout à la culture de la terre, ni à la direction des rivières dans des lits fixes (*).

On sent donc qué les pays, d'où on tire les pelleteries, sont dépeuplés ; parce qu'on ne sauroit tirer des pelleteries d'un pays peuplé.

Le café et le sucre, que les Européans font croître en Amérique, forment deux prodigieuses branches de commerce. Ces végétaux

(*) Je ferai observer ici en passant une chose assez singulière ; c'est que le *castoreum* des castors d'Europe est beaucoup meilleur, et a plus de force que celui des castors du Canada. *Europeum præstantius Canadensi*, dit Linnæus. Cela provient de ce que nos peupliers et nos saules ont un suc moins aqueux qu'en Amérique.

ne se laissent cultiver que dans des terres situées entre les tropiques, ou voisines des tropiques ; les Européans étant maîtres de tout le nouveau Continent, ils y choisirent les meilleurs terrains pour cette culture ; et comme l'Amérique n'avoit ni cannes à sucre ni cafiers, on les y porta des Canaries et de l'Arabie. Or, pour qu'on pût tirer de tout ceci une preuve convaincante en faveur de l'excellence du sol, il faudroit démontrer que le café et le sucre de l'Amérique, sont supérieurs ou comparables en qualité à ces mêmes productions crues dans notre ancien Continent : ce qui est bien éloigné d'être vrai. Si les Turcs n'avoient pas laissé chez eux périr l'agriculture, et tout ce qui en dépend, on ne porteroit pas du sucre des Indes occidentales en Turquie, non plus qu'on n'en porte à la Chine ; parce que les Chinois en font eux-mêmes d'excellent.

Qu'on imagine bien la nature de ce commerce que l'Europe fait avec le nouveau Monde, et on trouvera :

1. Que parmi tous les articles d'exportation, il n'y en a pas un seul qui concerne le nécessaire physique ; car le produit de la pêche de Terre-Neuve n'est point compté au nombre des produits du nouveau Continent.

2. Que les principaux articles d'exportation, comme l'or, l'argent, les perles, les émeraudes, la cochenille, le cacao, le tabac et les pelleteries, ne prouvent absolument pas que le pays d'où on les tire, soit un excellent pays.

3. Que tout ce qu'on importe en Amérique, concerne au contraire le nécessaire physique, le vêtement, et les besoins qui suivent immédiatement les premiers besoins, et qu'on pourroit appeler de seconde nécessité : on y porte des farines, des salaisons, du beurre, des huiles (*), des vins, des eaux-de vie, des draps, de petites étoffes de laine, des chapeaux, des bas, des soieries, du papier, des meubles, des ustensiles de fer, du verre soufflé et coulé, une immense quantité de mercerie et de cannetille, du thé, des épiceries, des cotonnades, et, j'ai presque honte de le dire, des Nègres; mais enfin ces Nègres sont une marchandise aussi nécessaire à l'A-

(*) La quantité de grains, de farines, de viandes salées que l'Europe envoyoit en Amérique, étoit bien plus grande avant que les Colonies Anglaises du nord ne fussent si florissantes : à force de cultiver leur terrain, elles sont parvenues au point de faire des envois de denrées dans l'Amérique méridionale. C'est là le premier pas vers l'indépendance des métropoles.

mérique que les farines ; ce pays est si mauvais qu'il faut y aller vendre des hommes, et y faire à la nature humaine le dernier des affronts. Cette denrée est, comme on peut bien le croire, celle dont le débit est le plus assuré ; aussi tout le commerce interlope ou de contrebande se fait en portant secrètement des Africains dans les possessions des Portugais et des Espagnols, qui donnent en échange des articles dont la sortie est prohibée. Ces Espagnols et ces Portugais, étant à la fois très-ennemis du travail, et très-avides du gain, n'ont d'autre industrie que celle qui consiste à multiplier le nombre de leurs esclaves. On dit que les Quakers de la Pensilvanie viennent de donner la liberté à tous leurs Nègres : je ne sais si cette nouvelle est vraie ; mais je sais bien que, si les Espagnols étoient forcés à les imiter, ils mourroient tous de faim.

On apperçoit maintenant la source de l'erreur où le Critique est tombé, par rapport au commerce : il n'a pas su pourquoi celui qu'on fait avec l'Amérique, est si avantageux : tandis que celui qu'on fait avec les Indes orientales, est si défavorable. C'est que l'Amérique manque de tout, pendant que les Indes orientales ont un immense superflu : ainsi on con-

çoit que les productions du terroir et des manufactures Européanes, qu'on reçoit en Amérique par nécessité, ne sont pas reçues aux Indes orientales. De-là il arrive que l'Europe envoie dans les seuls établissemens de l'Amérique Espagnole tous les ans, pour cinquante millions de productions de son terroir et de ses manufactures, et pour une somme encore plus considérable, dans les établissemens du nord de l'Amérique : tandis qu'on ne peut négocier à la Chine, au Japon, aux côtes de Coromandel et du Malabar, qu'en soldant en argent comptant les exportations qu'on en fait ; ce qui est une opération destructive.

Comme il faut fournir l'Amérique de tout, on comprend, qu'on gagne sur tout ce qu'on lui fournit, et qu'on attire insensiblement son or et son argent (*).

Si, par une espèce de miracle, l'Amérique parvenoit tout-à-coup à avoir des manufactures, des terres bien cultivées, des cultivateurs indigènes, de bons bestiaux, de bons

(*) La quantité d'or et d'argent que les gallions et les flottilles apportent de l'Amérique, diminue d'année en année, et diminuera de plus en plus, comme on peut aisément se le figurer ; de sorte qu'à cet égard-là le commerce des Européans en Amérique

vignobles,

vignobles, le commerce qu'on fait avec elle, tomberoit à-peu-près de trois quarts. La disette des matières œuvrées, de beaucoup de productions naturelles, et sur-tout d'une population suffisante, fait de l'Amérique, politiquement parlant, le pays le plus malheureux du monde; car par-là il est entièrement à la discrétion des étrangers. Supposons que, par un autre miracle, on ne pût plus trouver la route du nouveau Monde, et que tout commerce avec lui cessât, alors on verroit clairement lequel est le meilleur pays, ou notre Continent ou l'autre. D'abord, la traite des Nègres étant interrompue, les Colons, faute de bras, abandonneroient leurs plantations: les huit millions d'Espagnols et de Portugais, Créoles, et autres qui sont en Amérique, faute de recevoir des étoffes d'Europe, iroient nuds pendant les premières années: leur or tomberoit au-dessous de la troisième partie de sa valeur actuelle; et la moitié mourroit de faim. Tout le Brésil, où on ne fait pas

est aussi ruineux pour elle que celui de l'Asie pour l'Europe. On voit souvent à Cadix décharger des lingots d'un vaisseau venu du Pérou, sur un autre vaisseau qui part pour Canton. Cet or ne fait que passer par l'Europe, et n'y reviendra jamais; sinon par une révolution, dont il n'y a pas encore d'exemple.

une livre de sucre sans employer la main d'un Africain, retomberoit dans l'état sauvage où Cabral le trouva.

Il n'y a précisément que les colonies Anglaises de Terre-ferme, excepté la Virginie, qui pourroient se soutenir; mais le défaut de certaines manufactures les incommoderoit extrêmement pendant les premières années. Quant aux îles qui ne cultivent qu'avec des Nègres, qu'il faut sans cesse recruter, on conçoit ce qui leur arriveroit.

L'Europe au contraire resteroit exactement dans le même état où elle se seroit trouvée avant cette révolution; parce qu'elle n'emploie pas au travail de ses fabriques, ni à la culture de ses terres des bras étrangers, mais ses propres bras. Il résulte de ceci, que l'Amérique, vu le besoin qu'elle a de l'Europe, ne pouvoit s'en détacher entièrement: la politique l'a liée par tant de chaînes, et la nature l'a encore liée par tant de chaînes, que son entière indépendance est une chose moralement impossible; mais elle ne le sera plus avec le temps.

Quand après cela, on veut découvrir le véritable principe de la foiblesse du nouveau Monde, on le trouve dans sa dépopulation, dans le besoin qu'il a de Nègres, dans le

besoin qu'ont les colonies anglaises d'Allemands. On peut mettre en fait que l'Angleterre a tiré, en différens temps, du Palatinat, de la Souabe, de la Bavière, des Electorats ecclésiastiques, plus de cinq cent mille hommes pour ses établissemens d'Amérique. Mittelberger étant à Philadelphie, en 1750, 51, 52, 53, assure que, pendant son séjour, il arriva dans cette seule ville vingt-quatre mille hommes achetés en Allemagne, pour être appliqués à la culture des terres en Pensilvanie.

Il y a quelques années que la Bavière et d'autres états ont fait des loix extrêmement rigoureuses pour empêcher ces émigrations, et il paroît que l'Angleterre tâche aujourd'hui de recruter en Suisse pour ses colonies; mais si la Suisse use de la même précaution que la Bavière, il est difficile de savoir où l'on pourra trouver des Colons dont on a encore si besoin : lorsqu'Elliot, qui a succédé à Vaudreuil, dans le gouvernement du Canada, étoit en Europe, il disoit qu'il falloit tout au moins cent mille hommes pour commencer à peupler le Canada, et la cour de Londres prit alors différentes mesures pour se procurer cette somme d'émigrans, sans qu'on puisse savoir si elle y a réussi ou non.

On a souvent agité en Angleterre cette question : *les colonies de l'Amérique n'ont-elles pas occasionné quelque dépopulation dans la mère patrie?* Ceux qui soutenoient l'affirmative, étoient bientôt désabusés par les calculs même qu'on leur mettoit sous les yeux. Mais si l'on alloit chercher les Colons en Allemagne, il est bien aisé de voir que la métropole n'en souffriroit rien : tandis que l'Espagne et le Portugal se sont dépeuplés par leurs colonies. Il n'est pas même permis à un étranger de s'embarquer pour le Pérou sur un vaisseau Espagnol : c'est justement faire le contraire de ce qu'il falloit faire ; mais les puissances minières sont toujours jalouses et défiantes.

On a observé, dans les *Recherches philosophiques*, que les Nègres esclaves ne peuplent pas beaucoup en Amérique, puisqu'on est si souvent contraint à les recruter : la même chose n'arrive pas dans la même proportion aux familles allemandes, conduites au nouveau Monde ; mais il est certain qu'elles ne propagent pas en raison de leur nombre, et que la destruction ou la mortalité est parmi elles plus grandes qu'ailleurs : le changement de climat, la misère enlèvent beaucoup d'individus ; le désespoir les enlève, et, comme

dit Mittelberger, on n'y fait pas grand cas de la vie d'un homme ; parce que la manière qu'on emploie pour se les procurer, les avilit aux yeux de ceux à qui ils se vendent. Les personnes, qui se croient en droit de pouvoir donner des avis aux émigrans d'Allemagne, leur ont souvent représenté, et même démontré jusqu'à l'évidence, qu'en cultivant bien la terre où le ciel les a fait naître, ils seroient plus heureux, ou moins à plaindre, qu'en allant cultiver la terre de l'Amérique ; mais on éblouit ces infortunés par des promesses : ils ouvrent les yeux quand il ne leur importe plus de voir : ils doivent alors se soumettre à leur sort ou surmonter leur sort par le désespoir. Cependant, s'il y avoit encore dans le Saltzbourg des évêques aussi intolérans que Firmian, je ne sais pas si, après tout, il ne vaudroit pas mieux être dans la Pensilvanie, que dans le Saltzbourg.

On conçoit maintenant, qu'aussi long-temps que la population sera si foible, et principalement dans l'Amérique méridionale, ce pays restera dans la dépendance de l'Europe, qui est maîtresse des côtes de l'Afrique, la pépinière des cultivateurs.

CHAPITRE XXV.

Du défaut des monnoies chez les peuples de l'Amérique avant la découverte.

L'AUTEUR des *Recherches philosophiques* a dit, qu'aucun peuple de l'Amérique n'étoit véritablement policé. Qui croiroit qu'une pareille proposition eût exercé la critique ? Qui croiroit qu'une pareille proposition eût pu être révoquée seulement en doute?

« Aristippe, ayant fait naufrage, nagea » et aborda au rivage prochain ; il vit qu'on » avoit tracé sur le sable des figures de géométrie ; il se sentit ému de joie, jugeant qu'il » étoit arrivé chez un peuple grec, et non chez » un peuple barbare.

» Soyez seul, et arrivez par quelqu'accident chez un peuple inconnu : si vous » voyez une pièce de monnoie, comptez que » vous êtes arrivé chez un peuple policé ». *Esprit des Loix, Liv. 13, Ch. 16.*

Ainsi Dom Pernety, pour être d'accord avec lui-même, auroit dû, ou ne pas parler du tout des monnoies, ou prouver que les Américains en connoissoient l'usage. Mais il convient que ces peuples n'ont jamais eu, et qu'ils ne veulent pas encore avoir de monnoies. De tout cela, il infère qu'ils sont su-

périeurs aux Européans, pendant qu'il falloit inférer qu'ils ont toujours été, et qu'ils sont encore barbares.

Pourquoi voulez-vous, dit-il, que ceux qui n'ont pas besoin de monnoie, s'en servent? C'est justement parce qu'ils n'en ont pas besoin, qu'ils sont barbares. Cela est si clair, que je n'insisterai pas davantage là-dessus. Le passage de Montesquieu dit tout.

Testis mearum centimanus Gyas
Sententiarum.

Quand on se trompe sur un fait important, on tombe dans autant d'erreurs que ce fait a de conséquences. Le Critique, après avoir dit des choses si peu réfléchies sur le défaut de monnoie, en conclut que les Sauvages de l'Amérique méprisent l'or et l'argent, par le même motif que beaucoup de philosophes l'ont méprisé : ensuite il met Socrate et Bias en parallèle avec les Caraïbes et les Topinamboux. Mais encore une fois, c'est tout confondre, c'est confondre la plus sublime sagesse avec la dernière stupidité.

L'or et l'argent ne sont pas des richesses pour les peuples qui n'ont pas de monnoie : ils méprisent ce dont ils ne sauroient jouir, tout comme les bêtes ; mais les objets dont

ils peuvent jouir, soit par un effet de leur imagination, soit par un effet de leurs besoins, ils les recherchent avec la même avidité, avec la même inquiétude que les autres hommes recherchent des richesses d'une autre nature.

Le vermillon, le minium, les petits miroirs, les peignes, les ciseaux, la verroterie, les petites clochettes, les brasselets et les colliers de rassade, tout cela entre dans le luxe des Sauvages : ce sont là les objets de leur cupidité : c'est cela qui fait vendre au Caraïbe son lit. On leur porte de telles bagatelles pour de grandes sommes, et une partie du commerce de Livourne consiste en la seule rassade qu'on débite aux Sauvages de l'Amérique, qui, pour acquérir ces richesses, donnent leurs plus belles pelleteries. S'ils paient si cher des choses qui n'entrent que dans leur parure barbare, on peut bien s'imaginer ce qu'ils donnent en échange contre le tabac, l'eau-de-vie et les liqueurs spiritueuses, pour lesquelles ils se vendroient eux-mêmes ; mais ceux qui achètent des pelleteries, ne veulent pas acheter des Sauvages.

Si ces barbares méprisoient les richesses *par un principe de philosophie*, comme le Critique le dit, auroient-ils jamais vendu leurs pays aux Européans ? Les Chonanons

n'ont-ils pas indignement vendu d'immenses terrains au quaker Guillaume Pen, qui les a eus à si bon marché, qu'il n'a jamais osé dire le peu qu'il avoit donné. Mais, m'objectera-t-on, ces Sauvages ont eu grande raison de vendre ce qu'on leur auroit pris de force. En vérité c'est parler comme Sepulveda, dans son abominable livre, *de justis belli causis adversùs Indos*. D'abord je doute que Guillaume Pen eût jamais pris par force aux Chouanons une lieue de terrain ; mais les Américains sont-ils pour cela excusables d'avoir vendu leur patrie, qu'ils devoient plutôt se laisser ravir mille fois que de vendre une fois ? n'est-ce point la, maxime de l'homme, de mourir pour sa patrie ? Est-ce donc une chose bien commune de mettre sa terre natale à une honteuse enchère ? Il ne faut pas être pour cela barbare, mais stupide, et si stupide qu'on rend le contrat qu'on fait, nul. On a beau dire que ces Sauvages-là avoient de grands terrains : oui sans doute, mais des peuples-chasseurs, suivant un calcul fort juste, ont précisément besoin de huit cent arpens, là où un peuple cultivateur a besoin d'un demi-arpent : un demi-arpent labouré rend en grains ce que huit cent arpens rendent à peine en gibier : il faut donc que les peu-

ples chasseurs aient de grands terrains, et les peuples pasteurs des terrains moins grands : les peuples cultivateurs peuvent vivre sur le plus petit terrain. Tout cela est compensé, ou plutôt tout cela est réglé sur la mesure du travail (*).

La compagnie anglaise de la baie de Hudson traite année par année dix mille peaux de castor, que ces Américains-chasseurs viennent apporter à ses factoreries, de cent et cinquante lieues de loin : si ces Américains méprisoient les richesses *par un principe de philosophie*, comme Dom Pernety le prétend, ils resteroient dans leurs cabanes et dans leurs forêts. Plus on commerce avec eux, et plus ils rehaussent le prix de leur marchandise : il a été un temps où ils donnoient une peau de castor pour un miroir, et actuellement ils veulent pour une peau douze miroirs, ou quatre bouteilles d'eau-de-vie.

Je ne puis souffrir que des voyageurs ignorans comme Struys, et qui savent à peine lire et écrire, prodiguent, dans leurs relations, le titre de *Philosophe* aux Sauvages

(*) Les Américains-chasseurs, après avoir vendu tant de terrain, et perdu encore tant de terrain, devoient naturellement devenir cultivateurs, et ils ne le sont pas devenus pour leur malheur.

de l'Amérique. J'ai lu une de ces mauvaises relations, où le compilateur, pour prouver que ces barbares ont une bonne *philosophie*, cite en témoignage l'Iroquois, qu'on amena en France en 1666. Il n'admira pas Versailles ; mais il admira beaucoup la boutique d'un rôtisseur à Paris, : il y tomba sur les viandes avec une avidité incroyable, et on ne put jamais le tirer de cette boutique. Le compilateur en conclut que cet Iroquois étoit *philosophe* : il estimoit, dit-il, les choses utiles, et non les choses inutiles. A cela je réponds qu'un loup du Canada en eût fait tout autant.

Les Sauvages de l'Amérique ne sont ni méchans, ni vertueux ; mais je ne saurois jamais m'imaginer que ceux qui en font des *philosophes*, le soient eux-mêmes.

CHAPITRE XXVI.

De l'hospitalité chez les Sauvages.

Règle générale, les peuples brigands et les peuples sauvages exercent l'hospitalité. Le Critique pense que cela est au nombre de leurs vertus ; mais cela n'est qu'au nombre de leurs besoins. Les peuples errans ne travail-

lent point, et parce qu'ils ne travaillent point, ils n'ont pas de monnoie. Or, comme ils voyagent sans avoir de monnoie, il faut bien qu'ils se logent les uns les autres, ou plutôt ils se prêtent mutuellement très-peu de chose; ce qu'ils donnent n'est presque d'aucune valeur, et ce qu'on leur rend, n'est presque d'aucun prix.

C'est ainsi que les moines mendians, qui sont censés ne rien posséder, exercent continuellement l'hospitalité dans tous les pays catholiques de l'Europe : leur ardeur de faire des quêtes est si grande, ou la charité à donner est si immodérée, qu'on leur donne toujours infiniment plus qu'ils ne peuvent consommer; de sorte que tout leur superflu, qui consiste en des choses comestibles qui ne se conservent point, est distribué aux pauvres de l'endroit, ou aux gueux étrangers qui vont loger dans les couvens. La paresse de ces moines entretient la paresse des pauvres qui ne sont pas moines : les uns ne travaillent point, parce qu'ils mendient ; les autres ne travaillent point, parce qu'ils mangent le reste des mendians. C'est-là le mal du mal : c'est introduire chez les nations civilisées les besoins et les ressources des peuples sauvages, et encore ceux des peuples brigands. En Asie,

où il y a une infinité de pélerins, une infinité de derviches, de fakirs et de moines gyrovagues, on recommande sans cesse l'hospitalité : aussi n'y trouve-t-on pas des auberges, mais des caravenseras où il n'y a rien. C'est par la même raison qu'en Espagne on ne trouve pas des auberges, mais des hôpitaux presqu'aussi vides que les caravenseras de l'Asie. Tant il est vrai que l'hospitalité, qui est d'un si grand besoin chez les Sauvages, n'est qu'un manque de police ailleurs.

Les missionnaires, qui ont fréquenté les Américains du Nord, nous ont donné une bonne idée de ce que c'est que l'hospitalité parmi ces gens-là : un voyageur y entrera le soir dans une cabane, et personne ne s'en inquiétera ; on ne lui demandera pas même d'où il vient, ni où il va : s'il veut s'approcher du feu, il faut qu'il aille s'y asseoir entre les Sauvages et leurs chiens, couchés pêle-mêle par terre ; personne ne se lève pour lui faire place. Quand la sagamite et les viandes sont cuites, on les sert : chacun va y prendre ce qu'il veut, et mange à part, *sua cuique mensa :* le voyageur y cherche sa portion tout comme un autre, sans qu'on s'en informe : après le souper, on se recouche encore autour du feu, et on y passe la nuit. Si l'étranger reste un jour ou deux, on ne

s'en inquiète pas encore : mais dès qu'on s'apperçoit qu'il séjourne plus long-temps, on l'éconduit, et on lui montre une autre cabane. Ceci est bien dans les mœurs d'un peuple errant, où l'on suppose que l'hospitalité ne doit pas s'étendre au-delà du temps dont des voyageurs ont besoin pour se reposer : cette hospitalité n'est donc pas celle que les Romains exerçoient à l'égard de leurs amis. Chez les peuples civilisés, les affaires pour lesquelles on voyage, exigent souvent un long séjour : chez les Sauvages, on n'a point d'affaires qui exigent un long séjour : un Huron qui est à la chasse, et un Tartare qui est en course, ne s'arrêtent guère au-delà d'une nuit et d'un jour dans le même endroit.

Les missionnaires ne sauroient assez nous dépeindre les incommodités qu'on souffre en logeant chez les Sauvages : leurs mets font bondir le cœur : leurs huttes sont toujours remplies d'une fumée insupportable, les chiens y foulent les gens qui couchent à terre : ceux qui n'ont pas encore sommeil, chantent, prennent du tabac, ou se font entre eux des contes ennuyeux jusqu'à ce qu'ils s'endorment (*). Quand il survient quelque alarme

(*) Adanson dit que les Nègres du Sénégal se font aussi le soir, dans leurs huttes, des contes jusqu'à

pendant la nuit, ils délogent tous dans le plus profond silence, sans avertir le voyageur, sans même l'éveiller : le matin il est bien étonné de ne pas trouver une ame dans tout le hameau. Chez les Sauvages du nord de l'Amérique, qui sont continuellement en guerre avec leurs voisins, ces alarmes se donnent souvent : car parmi eux il est presque toujours question de se surprendre les uns les autres avant la pointe du jour ; et ceux qui se laissent surprendre, ne résistent jamais, quelque grand que soit leur nombre, et quelque petit que soit celui des assaillans. Parmi les Tartares on n'est pas sujet, dit-on, à de tels inconvéniens ; car, quand il y a quelque chose à craindre de la part de l'ennemi, ils mettent leurs hôtes sur leurs chevaux, et les emportent avec eux.

ce qu'ils s'endorment tous, vers minuit ou deux heures. On croit que les Maures ont apporté cet usage en Espagne, et que c'est là l'origine de ce que les Espagnols nomment des *nouvelles*, qui sont de véritables contes à dormir debout : aussi voit-on dans leurs romans que la narration de ces *nouvelles* est ordinairement interrompue à l'approche de minuit, et recommencée le lendemain. Comme tout ceci est dans les mœurs d'un peuple paresseux que le travail n'endort pas, tout ceci doit aussi être dans les mœurs des Sauvages.

Comme les peuples sauvages ne peuvent séjourner fort avant dans les terres où il n'y a point de rivières, et comme ils doivent néanmoins traverser souvent ces déserts, ils suppléent à l'hospitalité par les poudres nutritives : nos anciens Sauvages d'Europe connoissoient aussi très-bien l'art de préparer ces poudres, ainsi qu'on le voit par un passage de l'abréviateur de Dion Cassius, lorsqu'il parle des Bretons : « Ils préparent, *dit-il*, » une certaine nourriture si propre à soutenir » les forces, qu'après en avoir pris en quan- » tité égale à celle d'une fève, ils ne sentent » plus de faim ni de soif ». *Xiphilin, de la traduction du président Cousin*, p. 408.

J'avois d'abord cru qu'il étoit impossible aujourd'hui de savoir de quoi cette poudre des anciens Bretons étoit composée; mais je l'ai découvert dans la *Scotia illustrata de Sibbaldus*, qui nous apprend qu'on la faisoit du *karemyle*, qui est une espèce de truffe noire et ronde, dont les Ecossois modernes se servent encore aujourd'hui pour le même usage. Or, il me paroît que le *karemyle* des Ecossois n'est que le *latyrus radice tuberosâ, esculentâ*, d'où l'on tire un aliment extrêmement compacte, et que Sibbaldus a pu prendre pour une espèce de truffe : je ne doute nullement que la poudre

poudre nutritive qu'on en pourroit faire, ne l'emportât sur toutes celles dont la composition est connue jusqu'à présent.

Tant il est vrai que les Sauvages ont eu, dans tous les temps et dans tous les pays, les mêmes besoins et les mêmes ressources.

CHAPITRE XXVII.

Du défaut de mots numériques chez les Américains.

LE Critique a beaucoup disserté sur les mots numériques : il tâche de prouver que le défaut de ces mots n'est pas, dans les Américains, un effet de leur stupidité, comme l'Auteur le dit : il prétend ensuite que ces peuples font de grands comptes, en se servant de leurs doigts, de cailloux, de noix, ou de cordons. Mais comment est-il possible qu'il n'ait pas mieux saisi le point de la difficulté, qui se réduit à ceci?

Les Américains ne savent compter jusqu'à vingt, sans employer continuellement des signes matériels ou représentatifs pour suppléer aux idées des valeurs.

Les peuples de notre continent comptent

des millions, sans employer des signes matériels.

Otez à un Américain ses instrumens, et il ne saura plus compter au-delà de trois : il n'aura aucune idée de la valeur de mille, hormis qu'on ne la lui montre par des objets sensibles jusqu'à la millième unité, afin d'exciter en lui autant d'idées qu'on lui fait éprouver de sensations.

Le Critique s'imagine que la difficulté ne concerne que le défaut de mots ; mais elle concerne bien plus le défaut de conception, et cela est si clair, que si ces barbares avoient eu des notions précises des valeurs numérales, ils auroient inventé les termes pour les exprimer aussi bien que nous. Or, comme ils n'ont pas inventé ces termes, il s'ensuit qu'ils n'ont pas eu les notions requises pour cela ; c'est une véritable stupidité.

Le Critique s'imagine encore que nous aurions pu nous passer d'inventer des mots pour compter au-delà de dix, puisqu'on auroit pu dire *trois fois dix*, au lieu de *trente*, comme les Sauvages. Oui, si nous n'avions pas de grands comptes à faire ; mais quand il s'agit de mille, million, milliard, il faut nécessairement des termes, sans quoi on seroit réduit à employer sans cesse les

signes matériels, et alors nous n'aurions sur les Sauvages aucune supériorité ; mais comme nous avons cette supériorité sur eux, il faut avouer que nous l'avons, et ne pas disputer sur des choses incontestables.

Le Critique s'imagine encore pouvoir justifier les Américains, en assurant que pour faire nos calculs, nous n'employons que dix signes, ou dix notes d'arithmétique écrite ; mais qu'importe le nombre des chiffres dont nous nous servons, puisque nous avons des mots numériques pour compter une somme quelconque ; et que les Américains n'ont pas de mots numériques ? La différence qu'il y a entre eux et nous, est telle qu'ils doivent chiffrer, lorsqu'ils comptent jusqu'à vingt, et que nous comptons sans chiffrer : nous n'employons nos notes d'arithmétique, que quand nous calculons : car hors de l'opération du calcul, nous pouvons écrire nos mots numériques tout comme nous les prononçons.

Nous voyons, par un passage de Vitruve et de quelques autres, que les anciens avoient déjà observé que la progression décuple, que toutes les nations policées de notre continent ont adoptée, est une preuve que l'on a commencé par employer les doigts, comme le font les Américains, qui en sont restés là ; et

dans l'ancien Monde, l'arithmétique a été sitôt perfectionnée, et les mots numériques sont si anciens, qu'aucun auteur n'a jamais su, ni quand, ni par qui ils ont été primitivement inventés ; ils existent donc de temps immémorial. Dans un des plus anciens livres que nous connoissions, et qui estindubitablement le *Shastah* (*), on trouve déjà des mots numériques portés au-delà du terme de *million* dans la progression décuple ; pendant

(*) *Paar*, mille, *lac*, cent mille, dix *lacs* million. *daar par paar* mille de mille, *suttec foque*, période de 32 *lacs* ; de sorte que dans l'Indien moderne, on peut exprimer en un seul mot un terme de 3, 200, 000 ans.

Il est surprenant que des savans, en faisant l'analyse du fragment de l'*histoire des Hindous*, par Alex. Dow, aient non-seulement attaqué l'antiquité de ce que Dow nomme le *Schaster* ; mais qu'ils aient encore attaqué l'antiquité des Indiens en général, en soutenant qu'ils n'ont reçu leur philosophie que des Grecs, et que leur législateur n'a vécu que 300 ou tout au plus 1000 ans avant notre ère. Tout cela est vrai, disent-ils, puisqu'Hérodote ne parle pas d'eux comme d'un peuple fort célèbre, ni même fort connu. Hérodote n'avoit voyagé en Asie que jusqu'à Babylone : ainsi il n'a pu connoître à fond les Indiens : il s'est contenté de rapporter ce qu'il en avoit ouï dire. Or comme Hérodote ne parle pas du tout des Chinois, il s'ensuit, selon ces savans-là, que les

que les Américains n'ont pas encore de mots numériques portés au-delà du terme de *trois*, dans la plûpart des provinces, comme cela a été vérifié par les recherches de Laconda-mine, qu'on a cru, à ce que dit Dom Pernety,

Chinois ne sont pas fort anciens. Je dis que de pareilles conséquences sont absurdes.

Quant à la philosophie des Grecs, les Indiens n'en ont entendu parler, pour la première fois, que du temps de Pythagore; c'est Pythagore qui a adopté les sentimens des Indiens, et non les Indiens ceux de Pythagore. Aussi Clément d'Alexandrie prouve-t-il bien que toute la philosophie grecque venoit de l'orient. On voit dans Strabon et dans Pline, que du temps d'Alexandre, les Gymnosophistes se tenoient déjà sur un pied, et regardoient le soleil au bout de leur nez, comme il font encore aujourd'hui. Or, ils n'ont certainement pas appris ces spéculations-là des Grecs.

Quant au législateur des Indiens, on voit clairement que les savans dont je viens de parler, ont confondu Boudha ou Sommonacodom avec Bramah Boudha, qui vivoit vers l'an 1000 avant notre ère; mais il n'a été qu'un corrupteur de l'ancienne doctrine, et non un fondateur. Il est étonnant qu'on ne cesse en Europe de disputer aux Orientaux leur antiquité, et d'attaquer l'authenticité de leurs livres. Dès que les Zends furent apportés en Europe en 1762, Brucker les attaqua comme des livres apocryphes, sans les avoir jamais vus. Au reste, les Zends sont bien plus modernes que le Shastah.

trop légèrement : mais a-t-il donc lui-même fait des recherches qui soient plus sûres ? Non, sans doute ; il n'en a fait aucune, et il parle de tout ceci comme il a parlé des monnoies, sans connoître seulement le point de la difficulté.

On a prétendu que la progression décuple, quoique généralement suivie, n'est cependant pas celle qu'il falloit suivre, parce qu'elle ne renferme que deux divisions ; tandis que la progression par douzaine contient quatre divisions par 2, 3, 4, 6. Il est sûr que cela eût facilité de certaines opérations de calcul ; mais l'avantage en lui-même n'est pas assez grand, pour que jamais aucun peuple ait été tenté de changer pour cela sa progression ; ce qui seroit même, à ce que je crois, impossible.

Le Critique, soit par inadvertance, soit par quelque motif particulier, assure que l'Auteur des *Recherches philosophiques*, a dit, que les Américains, *pour exprimer le nombre vingt, se servent des doigts des mains et des pieds.* Il n'y a pas un mot de tout cela dans les *Recherches philosophiques* : l'Auteur ayant fait, avant que de commencer son livre, quelques recherches sur l'état de l'arithmétique chez différentes nations sauvages, n'en a pas découvert une seule qui eût la

progression par vingtaine : il n'y a pas non plus, dans le monde entier, un peuple policé qui se serve de cette progression-là ; preuve manifeste que l'on n'a jamais employé les doigts des pieds ; car en ce cas, au lieu d'avoir la progression par dixaine, on auroit par-tout adopté celle par vingtaine : si dans une île fort éloignée du continent il eût existé une race d'hommes sexdigitaires, ces hommes-là auroient adopté, dans leurs calculs, la progression par douzaine.

Le Critique se trompe encore, lorsqu'il parle des tailles du bâton fendu : il n'est pas vrai que ces instrumens soient employés en Europe uniquement pour compter. On les emploie, afin que l'acheteur, qui prend beaucoup d'articles qu'il ne paie pas sur le champ, soit certain de la bonne foi du vendeur ; car ils ont chacun une moitié de cette espèce de registre de bois : on ne peut marquer le signe de la dette, ou faire des entaillures, que quand les deux parties du bâton sont exactement jointes : sinon, le vendeur frauduleux pourroit avoir sur la moitié de sa taille plus d'articles que l'acheteur ; et c'est justement pour prévenir cette fraude, qu'on se sert de ces instrumens, qui ont plus de force que les écritures, ou ils ont la même force

que les chiffres entrelacés, ou les pataraffes coupées par le milieu, et qu'on rejoint ensuite, pour voir si les traits se rapportent avec justesse, comme on le pratique dans quelques monts-de-piété, ou dans quelques lombards d'Italie, et comme les Algériens le pratiquent aussi à l'égard des passe-ports des navires d'un pavillon avec lequel ils ne sont pas en guerre : le passe-port de la Hollande avec Alger a long-temps été un vaisseau avec tous ses agrêts et tous ses cordages : on coupoit cette espèce d'estampe par le milieu ; le corsaire en avoit une moitié, et le marchand l'autre : à l'exhibition, on ne faisoit que joindre les parties coupées, pour voir si les cordages et les agrêts, qui tenoient lieu de chiffre, se réunissoient. Les Algériens ne sachant pas lire les écritures Européanes, et les Européans ne sachant pas lire celles d'Alger, on a employé la méthode dont je viens de parler ; et cette méthode est, ainsi que celle du bâton fendu, tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus fort contre la fraude.

Le Critique a donc eu tort de citer ces instrumens comme des instrumens de calcul ; je ne sais même comment l'idée a pu lui en venir ; et pour rendre l'inadvertance complète, il ajoute qu'avec ces tailles on pourroit pousser

le calcul à des millions, comme s'il étoit surprenant de voir faire un million de crans dans des bâtons. Quand il s'agit de faire le compte, il faut bien que le vendeur et l'acheteur se servent entre eux des mots numériques; l'un pour énoncer le total de la dette, et l'autre pour énoncer le total du paiement.

Je laisse après cela à juger à tout homme raisonnable, si le besoin où sont les Américains de se servir de signes matériels ou représentatifs, pour suppléer au défaut des mots numériques, n'est pas une grande preuve de leur stupidité.

CHAPITRE XXVIII.

De l'état des arts chez les Péruviens, au temps de la découverte de leur pays.

CETTE manière de critiquer ne me paroît pas être bonne, là où l'on supprime les preuves dont l'Auteur se sert, et où on le combat ensuite, comme s'il n'avoit pas cité des preuves.

L'Auteur a dit que, sous les Incas, il n'y avoit pas de villes dans le Pérou, hormis Cusco, et il cite Zarate, (*chap. IX, tom. I.*) dont voici encore une fois les termes:

Il n'y avoit, sous les Incas, dans tout

le Pérou, aucun lieu habité par les Indiens, qui eût forme de ville: Cusco étoit la seule.

Mais, dit le Critique, vous ne deviez pas citer ici Zarate; vous deviez citer Feuillée, qui assure qu'il y a eu dans ce pays une ville plus grande que Paris, dont on ignore le nom.

A tout cela, je réponds, qu'il faut préférer un Auteur contemporain, qui par son emploi étoit obligé de connoître toutes les habitations du Pérou, puisqu'il y devoit lever le tribut, à un voyageur tel que Feuillée, venu à-peu-près deux cent ans après Zarate. Je réponds encore, qu'il est difficile d'ajouter foi à l'existence des grandes villes dont on ignore le nom, et qui ne sont marquées sur aucune carte que nous ayons de ce pays-là. Le P. Feuillée a-t-il donc vu cette ville longue de cinq lieues entre Callao et Lima? Non, sans doute. Zarate, qui auroit dû la voir, ne l'a pas vue: Garcilasso, qui auroit dû la connoître, ne l'a pas connue, et cependant il étoit né au Pérou; c'est comme si un normand n'avoit jamais oui parler de Rouen: Don Juan, qui auroit dû en voir les ruines, ne les a point vues. Si à tout cela on ajoute qu'Acosta n'a pas connu cette ville plus grande que Paris entre Lima et

Callao, alors on comprendra au moins que l'Auteur des *Recherches philosophiques* a eu de fortes raisons pour n'en rien dire.

Le P. Feuillée étoit un fort honnête homme, qui cultivoit des sciences utiles; mais il avoit conservé un grand reste de cet esprit de petitesse et de crédulité, que les jeunes gens puisent dans les ordres monastiques, où il faut tout sacrifier à son salut, jusqu'à une partie même de sa raison. Il n'y a qu'à voir ce que le P. Feuillée dit des *Césaréens*, et de tant d'autres choses, pour se convaincre de sa facilité à croire, et de sa négligence à examiner tout ce qui n'avoit pas un rapport direct avec l'histoire naturelle.

Quand le Critique parle des arts des Péruviens, il ne conçoit pas qu'il est impossible de se former là-dessus des idées claires, parlant toujours dans un sens relatif.

Si l'on compare les Péruviens aux Iroquois, alors on trouvera sans doute qu'ils étoient, à de certains égards, bien supérieurs aux Iroquois; mais si on les compare aux peuples de l'Europe du seizième siècle, alors on trouvera qu'ils n'avoient ni industrie, ni arts, ni sciences. Ils ne savoient ni lire, ni écrire : ils n'avoient pas découvert l'art de travailler le fer, *mais*, dit le Critique, *ils n'en avoient point*,

comment l'auroient-ils donc travaillé? A cela je réponds, qu'il faut être peu versé dans l'histoire du Pérou, pour faire de telles objections : voyons donc si les Péruviens manquoient de fer, ou s'ils manquoient de l'art de le forger. Voici les termes de Garcilasso (*chapitre VI, tome II*) :

« Les Indiens du Pérou n'avoient point de » connoissance dans les arts, et se trouvoient » privés de plusieurs choses nécessaires à la » vie : ils avoient beaucoup de forges où » l'on travailloit sans cesse, cependant ils » mettoient mal en œuvre les métaux. Quant » au fer, ils en avoient plusieurs mines; » mais ils ne savoient pas en faire usage; » au lieu d'en faire des outils, ils en for- » moient des pierres fort dures ».

Ils avoient donc du fer; mais ils étoient si éloignés d'être parvenus à le rendre malléable, qu'ils ignoroient jusqu'au moyen de le purger de ses scories, en l'écumant dans des fourneaux de fonte : car ces pierres, qu'ils en formoient, étoient des masses de fer impur, et qui ne pouvoient pas leur être d'un plus grand usage que les cailloux ordinaires.

Si l'on observe, d'après Krafft, que les Hottentots, sans sortir de la vie sauvage,

savoient forger le fer, on sera d'autant plus étonné que les Péruviens réunis en une espèce de société, n'aient pas eu assez de pénétration pour découvrir une chose si facile à trouver : car toutes les nations de notre ancien continent, ayant une fois trouvé les mines de fer, ont d'abord eu l'industrie de le forger ; et la recherche ou la découverte des mines a dû leur coûter beaucoup plus de temps, que l'art de travailler le métal.

Quand j'observe que les Péruviens avoient commencé par employer premièrement l'or, que de l'or ils étoient parvenus à fondre l'argent, que de l'argent ils étoient parvenus à fondre le cuivre, et que du cuivre ils étoient parvenus à connoître le fer sans pouvoir le fondre ; alors il me semble que, si la progression de la métallurgie a été la même dans notre continent, il ne faut pas chercher ailleurs que dans les époques de cet art, sans lequel les hommes ne sont rien, l'origine de la tradition sur les quatre âges du monde, de sorte que le siècle ou l'âge d'or n'a été que ce temps où on ne connoissoit encore d'autre métal que l'or, ou qu'on ne savoit encore travailler d'autre métal que l'or. Quand les poètes sont survenus, et qu'ils ont expliqué allégoriquement les progrès de la métallurgie,

il n'étoit plus possible d'y rien comprendre. Cependant il n'y a pas de doute que presque tous les peuples n'aient connu le cuivre avant le fer, et l'or avant le cuivre : non-seulement l'or, étant le plus facile des vrais métaux à fondre, a dû être employé le premier ; mais c'est encore le premier dont les hommes auront connu l'existence par les paillettes qu'ils en auront vues dans tant de rivières, dans tant de fleuves qui en charient. Je sais bien que ceux qui suivent le sentiment du poète Lucrèce, attribuent la découverte des métaux aux volcans, aux incendies fortuits, qui ont mis par hasard en fusion des filons ou des veines métalliques ; mais cela me paroît être une pure imagination : car qu'on ait commencé par ramasser les paillettes des rivières avant que d'ouvrir des mines, c'est un fait indubitable, et attesté dans le langage des poètes même, par la toison d'or.

Quand les hommes n'ont encore eu d'autre métal que l'or, il n'est pas possible qu'ils aient été quelque chose de plus que sauvages ; aussi toutes les peintures que les poètes ont faites de leur âge d'or, ne sont dans le fond que des descriptions de la vie sauvage, c'est-à-dire, du pire de tous les états où l'espèce

humaine puisse être réduite; mais comme ces poètes n'avoient jamais vu de vrais Sauvages, il n'est pas étonnant qu'ils soient tombés, en décrivant leur siècle d'or, dans des contradictions puériles, comme Ovide, qui commence par dire que les hommes vivoient alors de glands de chênes, de mûres de ronces, de cornouilles, de fraises et d'arbouses; et ensuite il ajoute, comme s'il avoit oublié ce qu'il venoit de dire, qu'alors les terres incultes se couvroient d'elles-mêmes de moissons abondantes, et que des fleuves de nectar et de lait couloient par-tout. Et cependant on broutoit des glands, ce qui est vrai à la lettre; car, sans le fer ou le cuivre, on ne peut guère, dans les pays du nord, cultiver les terres.

Je ne dis pas que les âges des métaux aient été les mêmes pour tous les peuples; cela est absolument absurde, et on a vu par la découverte de l'Amérique, que les Péruviens étoient à peine entrés dans leur siècle de cuivre.

Les Chinois connoissant déja le fer et la castine du temps d'Yao, étoient dans leur âge de fer, lorsque de certains peuples d'occident n'étoient peut-être encore que dans leur siècle d'or. Hérodote assure que de son

temps il y avoit une immense quantité d'or dans ce pays, qu'il appelle le nord de l'Europe ; (*Livre III.*) ce qui seroit étonnant, si Hérodote avoit été bien instruit : mais il y a toute apparence qu'il entendoit parler de l'Espagne qu'il ne conoissoit pas, ou que de certains fleuves du nord de l'Europe charioient alors plus de paillettes d'or qu'aujourd'hui : cependant le Rhin en charie encore beaucoup, et on vient d'y établir depuis peu de petites pêcheries qui, en raison du petit nombre d'ouvriers qu'on y occupe, ne laissent pas de rendre, mais c'est une mauvaise occupation.

J'espère qu'on me pardonnera cette longue digression. Je reviens aux Péruviens. Si le fer seul leur eût manqué, et que l'esprit et l'intelligence ne leur eussent pas manqué, ils se seroient élevés, indépendamment de ce secours, à un certain point dans les sciences ; mais leur peu de progrès dans les sciences est attesté par le défaut de mots nécessaires pour exprimer les notions morales et métaphysiques ; ainsi que leur peu de progrès dans la législation et la police est attesté par le défaut de la monnoie.

Si, après tout cela, on considère l'état des arts et des sciences chez les peuples de l'Europe

l'Europe et de l'Asie au seizième siècle, on verra que les Péruviens étoient en toutes choses très-inférieurs aux nations policées de notre Continent. Tel est le phénomène qui a tant surpris l'Auteur des *Recherches philosophiques*, et qu'il a tâché d'expliquer dans son livre.

Mais, dit-on, il a supprimé des faits favorables aux Péruviens (*). Je réponds que cela n'est pas vrai; et d'ailleurs quand il auroit dit tout ce qu'il savoit, quand il auroit compilé tout ce que les historiens du Pérou ont dit de vrai et de faux, il en résulteroit toujours que les Péruviens ne savoient ni lire ni écrire, qu'ils ne connoissoient pas l'art de forger le fer, qu'ils n'avoient pas

(*) Je ne connois rien aux imputations du Critique; il veut absolument que l'Auteur ait supprimé des faits pour rabaisser d'autant mieux les Péruviens, tandis que cet Auteur a revendiqué à ce peuple le secret de durcir le cuivre, que Caylus lui a disputé, en assurant positivement qu'un tel secret ne pouvoit avoir été en usage parmi une nation aussi abrutie que les Péruviens. Ou le Critique n'a pas compris cela, ou il ne l'a pas lu dans l'ouvrage qu'il a attaqué : il n'y a absolument pas de milieu. Que seroit-ce donc, si l'Auteur avoit adopté le sentiment de Caylus ? alors il eût réduit l'industrie des Péruviens à rien du tout.

de mots, dans leur langue, pour exprimer l'*espace*, la *durée*, la *matière*, &c. et qu'ils ne savoient compter sans employer des signes matériels ou représentatifs, pour suppléer aux termes numériques qui leur manquoient. Cependant ils habitoient une partie de notre globe, ils ressembloient parfaitement aux habitans de notre hémisphère, par la figure extérieure, à la barbe près ; et ils étoient néanmoins infiniment plus stupides, infiniment moins industrieux, infiniment moins inventifs, que les habitans de notre hémisphère, qui savoient tout ce que les Péruviens ignoroient, et qui savoient encore mieux qu'eux ces choses même qu'ils savoient.

Je dis qu'on ne peut mettre en parallèle ces deux espèces d'hommes, puisque tout l'avantage est d'un côté, comme l'événement ne l'a malheureusement que trop démontré. On ne vit jamais tant de force contre tant de foiblesse, ni tant de courage contre tant de pusillanimité. En vain le Critique se tourmente-t-il à objecter sans cesse que les Américains devoient succomber, parce qu'ils n'avoient pas nos épées, nos fusils, nos canons, nos vaisseaux de guerre, nos fortifications, nos mécaniques. Oui sans doute, c'est précisément parce qu'ils étoient très-inférieurs

aux Européans. Ainsi on revient, par un cercle vicieux ou une pétition de principe, au point d'où on est parti; et la difficulté consiste toujours à savoir pourquoi les peuples de notre Continent avoient tant d'industrie, pendant que les Américains en avoient si peu ou presque pas du tout. Or, comme la difficulté est toujours la même, la solution est aussi la même; les Américains étant une race d'hommes dégénérée de l'espèce humaine, ce qui étoit possible aux Européans étoit impossible pour eux. Si les Caraïbes étoient venus dans leurs canots, attaquer l'Espagne, comme les Espagnols ont été attaquer l'Amérique, ces Caraïbes eussent été exterminés jusqu'au dernier, avant que d'avoir vu les clochers de Séville.

Quand on lit attentivement les écrivains Espagnols, on voit qu'ils ont très-bien compris, que le plus mémorable, le plus grand événement de l'histoire, étoit la découverte du nouveau Monde; mais quand ensuite ils ont réfléchi à la foiblesse où l'Espagne se trouvoit réduite, dans ce temps même qu'elle entreprit et exécuta ses immenses conquêtes en Amérique, le merveilleux les a tellement étonnés, qu'ils ont été chercher des causes surnaturelles; ils semblent n'avoir plus admis

la puissance des hommes, mais la volonté immédiate d'un Être qui gouverne les hommes. S'il ne s'agissoit que de la destruction de quelques monarchies, ils n'en seroient pas surpris, disent-ils ; mais que quelques Européans aient conquis et conservé jusqu'aujourd'hui sous leur joug une moitié du monde, cela n'est pas, selon eux, dans l'ordre des événemens que nous connoissons depuis que l'histoire est écrite, ou que la tradition a commencé.

Oui, sans doute, cet événement-là ne pouvoit arriver qu'une seule fois, et en ce sens, il n'est pas dans l'ordre de ceux que nous connoissons : car quelle époque y a-t-il dans les annales de notre Monde, qu'on puisse opposer ou comparer seulement à la découverte du nouveau Continent? Mais d'un autre côté, il ne faut pas tellement faire influer la Divinité dans les actions des hommes, que les hommes seront innocens, et la Divinité coupable : comme si ce n'étoit pas une absurdité impie de croire que le ciel eût inspiré Pizarre, ou que Dieu eût conduit Fernand-Cortez sur le trône ensanglanté de Montézuma, par une suite de crimes sans exemple. C'est encore une autre absurdité de ne pas s'étonner de la destruction de

quelques monarchies, et de tant s'étonner de la destruction d'une moitié du monde.

Il faut observer que les peuples de l'Allemagne ont pris le moins de part, ou absolument aucune, à la découverte du nouveau Monde; et cependant ils sont parvenus aujourd'hui au plus beau siècle dont leur histoire fasse mention depuis *Thuiston* et *Man*: les arts et les sciences y fleurissent à l'envi; tandis que tout l'or et l'argent du Pérou, du Mexique, du Brésil, n'ont pas fait fleurir les arts et les sciences en Espagne et en Portugal: ce qu'on doit beaucoup attribuer à la mauvaise conduite de Philippe II. Cet homme dépensa d'une manière inconcevable, des richesses inconcevables; il pouvoit tout créer chez lui, et il détruisit tout: l'armement de la flotte qu'il perdit, avoit plus coûté que la fondation de toutes les académies des sciences actuellement subsistantes en Europe: s'il n'avoit pas fait élever un bâtiment, qui n'est que grand et massif, il ne seroit resté en Espagne aucune trace des trésors qu'il dissipa, sans jamais avoir eu la réputation d'être généreux. Après sa mort, la foiblesse de l'Espagne alla en augmentant jusqu'en 1681: cette année-là, dit madame d'Aunoi dans ses mémoires, le souverain du

Mexique et du Pérou ne put plus payer ses domestiques : la livrée de l'écurie, ayant attendu ses gages pendant deux ans, déserta le palais de Madrid ; et il n'y resta pas même un seul palefrenier pour panser les chevaux : la table des gentilshommes, qui est la seule que le Roi catholique entretienne, manqua absolument : la Reine n'avoit ni argent pour payer ses domestiques, ni pour faire des aumônes ; ce qui, dans un pays si pauvre, est d'un aussi grand besoin que l'hospitalité parmi les Sauvages : on ne pouvoit compter sur cinq millions de livres tournois pour tout revenu annuel. Il ne restoit, dans cette détresse, que de faire un auto-da-fé, et on en fit un en 1682, dont les Juifs d'Espagne se souviennent encore aujourd'hui.

Voilà en peu de mots l'histoire des richesses entre les mains d'un peuple indolent et dévot.

CHAPITRE XXIX.

Des ruines d'Atun-Cannar, et de la forteresse de Cusco.

A ENTENDRE parler Dom Pernety, il semble que l'Auteur des *Recherches philosophiques* n'a été occupé pendant neuf ans, qu'à travestir la vérité dans les moindres choses,

ainsi que dans les plus grandes : comme s'il lui eût importé beaucoup de fixer le jugement du lecteur sur les ruines d'Atun-Cannar. Cependant on lui fait un grand crime, pour n'avoir pas prodigué des éloges à ces masures.

Je n'ai point le temps de parler des ruines d'Atun-Cannar, et tout ce que j'en pourrois dire seroit inutile; car quand on veut juger d'un bâtiment qu'on ne sauroit voir, il faut en consulter le plan : ainsi je supplie le lecteur de jeter un coup-d'œil sur le plan de ces décombres, que Lacondamine a fait insérer dans les *Mémoires de l'académie de Berlin.* On verra que les moines du Pérou, trop paresseux pour aller chercher ailleurs des pierres, ont beaucoup défiguré ces *Incas Pircas*, ou ces monumens des anciens Péruviens; ils ont même bâti, dans celui d'Atun-Cannar, une espèce d'auberge ou de ferme; mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse reconnoître encore l'ancienne structure, et très-bien s'appercevoir que les Péruviens n'ont pas eu assez d'esprit pour imaginer des fenêtres. Si l'on n'est pas encore content du plan de Lacondamine, on pourra consulter celui de don Juan, gravé en Hollande.

Garcilasso, après avoir parlé long-temps de la forteresse de Cusco, que Pizarre prit

sans tirer un coup de fusil, finit par ces termes, qui décideront non pas de ce qu'il faut croire de cette forteresse, mais de celui qui l'a décrite.

« Quant à moi, dit-il, je mets cet ouvrage au rang de tout ce que l'on a célébré dans l'antiquité; car l'exécution en paroît impossible, même avec tous les instrumens et toutes les machines connues en Europe : aussi plusieurs personnes ont cru qu'il n'avoit été fait que par enchantement, à cause de la familiarité que les Indiens avoient avec les démons, et je ne suis pas fort éloigné de ce sentiment ».

Il me paroît, après cela, que l'Auteur des *Recherches philosophiques* a eu des raisons pour se défier de tous les historiens qui écrivent de cette manière-là, car cette manière d'écrire pourroit perdre un homme dans l'esprit de tous ses lecteurs.

L'historien le plus véridique et le plus raisonnable que j'ai consulté, dit que, dans cette forteresse de Cusco, on voyoit des pierres dont les plus grosses pouvoient peser depuis 25 jusqu'à 30,000 livres. Or la manière qu'employoient les Péruviens pour transporter ces pierres, étoit si peu merveilleuse, que je m'étonne qu'on y ait fait intervenir les fées ou les démons, qu'il faut réserver

pour de plus grands exploits, suivant les maximes de la poétique.

> Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus
> Inciderit.

1°. Comme les Péruviens n'avoient pas de bons instrumens pour découper les rochers en éclats ou en carreaux, ils se voyoient très-souvent dans la nécessité de se servir de pierres beaucoup plus grosses qu'elles ne devoient l'être.

2°. Quand ils vouloient transporter de semblables masses, ils y attachoient des cordes, et une foule d'hommes se mettoit à tirer, à pousser, à rouler le fardeau. En vérité, si l'on admire une telle manœuvre, je ne sais ce qu'il y a d'admirable : l'industrie consiste à faire, avec peu de bras, ce que beaucoup de bras pourroient faire sans l'industrie. On nous parle d'une pierre tirée par vingt mille Péruviens, qui eurent si peu d'adresse, qu'ils firent pencher cette masse sur le côté ; dès qu'elle eut penché, ils ne purent la retenir, ni la rétablir dans son équilibre, au point qu'ils la laissèrent rouler dans une vallée, où elle écrasa, dit-on, trois mille hommes ; et on ne put jamais depuis la conduire à sa destination.

On conçoit qu'il y a encore, dans ce récit, une exagération puérile ; car enfin trois mille hommes écrasés sous une pierre, et vingt mille hommes attachés à cette pierre, ne me paroissent pas des choses bien communes, hormis qu'on ne suppose que les Péruviens s'étouffèrent à force de s'embarrasser les uns les autres, pour avoir employé trop de monde au transport d'un gros caillou, que quelques Européans auroient charié sur des rouleaux avec des cabestans. Ainsi la stupidité de ces Indiens est bien remarquable, en ce qu'ils n'avoient absolument inventé aucune machine pour faciliter le transport des pierres, tandis que dans notre Continent on faisoit voguer sur la Mediterranée le plus grand des obélisques qu'il y eût en Egypte (*), et qui pesoit, à ce que dit Kirker, un million trois cent dix mille quatre-vingt-quatorze livres. On assure qu'on a transporté à Pétersbourg, pour le piédestal de la statue de Pierre I,

(*) C'est celui de Jean de Latran : Constance l'avoit fait venir à Rome, comme on le sait, par Marcellin, et par l'inscription trouvée sur cet obélisque.

At dominus mundi Constantius omnia fretus
Cedere virtuti, terris incedere jussit
Haud partem exiguam montis, pontoque tumenti.

une pierre qui pèse deux millions trois cent mille livres : si cela est vrai, je crois que c'est la plus grosse qu'on ait employée en Europe ; car Perrault dit qu'une des plus grosses qu'il ait fait élever, est celle de la façade du Louvre, et qui ne pèse pas deux millions à beaucoup près.

Outre que les Péruviens n'avoient pas la moindre idée des mécaniques, ils ignoroient encore l'art de faire de la chaux, et de cuire les briques au feu, comme Garcilasso en convient lui-même. Ce défaut de la chaux les obligeoit de se servir de gros cailloux, que leur poids serroit les uns dans les autres. On peut bien croire que n'ayant point de poulies, ils n'élevoient pasleurs bâtimens fort haut, et c'est parce qu'ils ne s'élevoient pas fort haut, qu'ils ont résisté aux tremblemens de terre qui ont renversé les maisons des Espagnols : la terre y est dans une agitation presque continuelle, et les moindres secousses suffisent pour briser les vitres ; ce qui a fait grand tort aux verreries de Venise, d'où les Espagnols tiroient leur verre soufflé pour les vitrages du Pérou, où aujourd'hui on ne veut plus de vitrages. La belle architecture est dans ce pays-là impossible ; mais cela n'empêcheroit pas qu'on ne pût y bâtir des ponts.

CHAPITRE XXX.

Des ponts de corde qu'on voit dans le Pérou.

JE n'avois pas prévu que, pour prouver l'industrie et l'esprit inventif des Péruviens, ont eût cité pour exemple, le pont de cordes ou de lianes qui fut fait sur la rivière d'Apurimac, sous le règne de Mayta-Capac, quatrième des Incas.

Avouez, dit gravement Dom Pernety, que ce peuple a eu beaucoup d'industrie, « et qu'il pourroit même nous disputer l'avantage sur bien des choses, puisqu'il a fait un pont de cordes sur une rivière ». Quand on passe sur ce pont, on manque à chaque pas d'être englouti, et l'homme le plus intrépide y tremble : donc un pont de cordes est un ouvrage d'architecture bien supérieur à un pont de pierres : donc les Péruviens ont eu de l'industrie. Il n'y avoit pas un seul pont de pierre dans toute l'Amérique au tems de la découverte : donc les Américains étoient de grands architectes, comparables au Bramante, à Michel-Ange, à Bernin et à Perrault, qui, à la vérité, n'ont jamais fait de pont de cordes ; mais c'est qu'ils manquoient de cet

esprit d'invention qui caractérise les Sauvages du nouveau Monde, dont les cabanes sont de véritables chef-d'œuvres : on ne peut entrer dans celles des Chiquites, qu'en se couchant sur le ventre, et en marchant à quatre pattes : il est vrai que pour entrer dans les huttes des Caraïbes, on n'a besoin que de se courber un peu : car les Caraïbes surpassent les Chiquites, en ce qu'ils font leurs portes un peu plus grandes, et cependant ils ne les font pas encore aussi grandes qu'elles devroient l'être, pour qu'on y pût passer commodément.

Pour revenir à ce monument de l'architecture des Péruviens, il faut savoir qu'il leur étoit absolument impossible de bâtir un pont de pierres, parce qu'ils ignoroient l'art de faire des voûtes ; et quand ils auroient connu cet art, le défaut de la chaux le leur eût rendu presqu'impraticable. Cependant comme leur pays est tout entrecoupé de torrens qui roulent par des routes si tortueuses, qu'il y en a quelques-uns qu'on doit passer en ligne droite vingt-une fois, tel que celui de Chuchunga, ils furent forcés à inventer quelque moyen pour passer ces rivières qu'on trouvoit à chaque pas devant soi, et qu'il falloit traverser encore, après les avoir traversées déjà

tant de fois. Or, voici par quelle gradation de découvertes, les Péruviens parvinrent enfin à faire une espèce de pont de cordes, monument éternel de leur stupidité et de leurs efforts. On commença par passer les rivières à la nage, et ceux qui ne savoient pas nager se faisoient attacher au dos des nageurs, en tenant dans leurs mains des paquets de roseaux : de ces roseaux, on parvint aux calebasses évidées : on en attachoit plusieurs ensemble : celui qui vouloit passer l'eau, devoit s'y asseoir, et un nageur entraînoit la machine : de ces calebasses flottantes ; on parvint à faire de petits radeaux de joncs ; des radeaux, on auroit dû naturellement parvenir à la découverte des bateaux ou des canots ; mais cela n'arriva pas au Pérou, par une fatalité que Garcilasso attribue au défaut de bois : des radeaux, on parvint à étendre d'une rive à l'autre une longue corde, filée d'écorces d'arbres, ou de ces osiers qu'on nomme des lianes : à cette corde bien tendue et bien attachée, on suspendoit un grand panier, qu'on faisoit glisser le long de la corde, en le tirant à droite ou à gauche. Ceux qui vouloient passer la rivière, se mettoient au nombre de trois, dans ce panier : les Espagnols se font encore aujourd'hui suspendre

de la sorte à des cordes, pour traverser quelques torrens du Pérou, où toute autre nation que les Espagnols, feroit bâtir des ponts.

Comme cette manœuvre de la corbeille glissante, est d'une si grande lenteur, qu'une armée de vingt mille hommes emploieroit une année à passer une rivière, l'Inca Mayta-Capac conçut l'idée de joindre plusieurs cordes ensemble ; de sorte qu'en y mettant des claies en traverse, un homme pourroit y marcher droit. Or c'est cette pitoyable machine qu'on voit encore aujourd'hui sur l'Apurimac : non qu'elle ait subsisté depuis Mayta jusqu'à nos jours ; mais elle se trouve dans le même endroit où ce Prince la fit faire, et on l'a peut-être réparée depuis plus de mille fois. Telle est la paresse des Espagnols, ils aiment mieux faire toujours un petit ouvrage, que d'en commencer un grand qui dureroit des siècles. On comprend que la seule pesanteur des cordes, courbées vers le milieu de la rivière, fait ressembler cette machine beaucoup plus à une balançoire qu'à un pont : on comprend encore que la seule pesanteur des cordes les use en très-peu de temps ; et pour peu qu'une des maîtresses cordes soit sur le point de se casser, il faut démonter la machine, et re-

mettre de nouveaux cables aux jointures des claies, qui sont au nombre de cinq, de sorte que si trop de personnes vouloient passer à la fois, le pont pourroit se rompre en cinq endroits, car les claies ne cèdent pas, mais bien les attaches: le plus grand danger est toujours vers le milieu et aux deux côtés. Aucune espèce de voiture ne peut y passer.

Le Critique, avant que de donner une description très-superficielle de cette balançoire de l'Apurimac, s'exprime de la sorte: *je ne sais en effet si nous oserions entreprendre de faire un pont tel que celui-là.* Non sans doute, les Européans n'entreprendront pas de faire des ponts de cordes, aussi long-temps qu'ils sauront en faire de pierres et de bois. En vérité, je ne conçois pas comment on peut juger des choses d'une manière si bizarre, et s'éloigner si fort des notions communes.

CHAPITRE XXXI.

De la peinture des Mexicains, des ouvrages des Caraïbes, &c.

LE Critique, grand exagérateur des prétendues merveilles du nouveau Monde, assure que les Mexicains font de très-beaux tableaux, que

que les Caraïbes font de jolis paniers de jonc, et que les Sauvages du Chili brodent d'une manière admirable. De tout cela, il conclut que ces Mexicains ont égalé le Titien, Rubens, ou tout au moins Paul Véronèse; que ces Caraïbes égalent nos plus habiles artistes, et que ces Sauvages du Chili sont comparables à tous nos brodeurs, et sur-tout au célèbre Frumeau, qui ne s'attendoit pas à être mis en parallèle avec ces Chiliens.

On peut voir des échantillons de la prétendue peinture des Mexicains, dans l'*histoire générale des voyages*, où on les trouvera gravés en taille-douce: si l'on veut les voir gravés en bois, il faut consulter la *grande collection de Thevenot*, *in-folio*, et ne pas disputer sur des choses qu'on peut résoudre par la seule inspection. L'Auteur des *Recherches Philosophiques* l'a dit, et je le répète: les Mexicains, loin d'avoir jamais su peindre, n'ont pas même connu les premiers élémens du dessein. Tous les Américains et tous les Créoles ensemble ne sont pas en état de faire un tableau digne d'être placé dans la moindre collection d'un particulier: le nouveau Monde est une terre ingrate pour les beaux arts, et ce n'est certainement pas là qu'il faut chercher des chefs-d'œuvres. Ce-

pendant je ne nie pas au Critique que les Caraïbes ne sachent faire des paniers de jonc, et tirer la pulpe des courges, pour s'en servir en guise de bouteilles : je ne nie point que des curieux ne puissent avoir, dans leurs cabinets, de petits vases travaillés par les anciens Péruviers, et qu'on achète des moines de Cusco, qui passent toute leur vie, dit Don Juan, à fouiller dans les tombeaux des Incas. Mais les cabinets des curieux renferment aussi des pierres à peine taillées, qu'on nomme idoles de la Laponie : on voit par la relation de Regnard, qu'il rapporta quelques-unes de ces pierres en France ; les cabinets de quelques curieux renferment aussi des marmousets de terre cuite, faits par les Tunguses, et de petits chaudrons de pierre ollaire, faits par les Groënlandois. Enfin, un homme peut rassembler toutes les curiosités qu'il juge à propos, mais il ne s'ensuit point que les Péruviens eussent quelque idée des beaux arts, parce qu'ils se servoient de gobelets à deux anses pour boire la chica. On recherche les monumens des peuples grossiers pour les faire contraster avec les monumens des peuples industrieux, et cet amusement est déjà une espèce d'étude, d'où il peut résulter quelque utilité.

Le Critique assure encore, que les Sauvages du Nord de l'Amérique, font de très-bonnes cartes géographiques et topographiques ; quoique les longitudes et les latitudes y manquent, dit-il, elles n'en sont pas moins exactes, ni moins fidelles ; parce que les distances y sont ponctuellement marquées par journées. Il a copié tout cela dans Lahontan, sans examiner le moins du monde si un pareil récit mérite quelque croyance. Les voyageurs et les missionnaires, qui ont vécu long-temps avec les Sauvages, n'ont jamais pu tirer d'eux d'autres éclaircissemens sur la situation de l'intérieur du pays, que ce qu'ils en disoient de bouche : d'ailleurs ils ne savent point assez dessiner pour faire des cartes, ni rien de pareil. Tout leur savoir en ce genre se borne à graver, d'une manière extrêmement grossière, sur des écorces d'arbres, des espèces de figures de castor, de tortue, de renard, &c. Ces emblêmes servent à distinguer les hordes ; j'ai vu des personnes qui s'étonnoient beaucoup de ce que les Américains du Nord eussent de ces espèces d'armoiries ; mais cela n'est pas du tout étonnant ; car il faut bien que des tribus, continuellement en guerre, se reconnoissent à de certains signes, comme en ont aussi les Amiaks Tartares, et les Clangs

Arabes. Il n'y a pas de doute que les armoiries Européanes n'aient pris leur origine en Allemagne, où les mœurs et les usages avoient tant d'analogie avec ceux des peuples de l'Amérique septentrionale et de la Scythie : les premiers Francs qui pénétrèrent dans les Gaules, avoient dans leurs armoiries des abeilles ; mais comme ils ne dessinoient guère mieux que les Hurons, les Gaulois prirent ces abeilles mal faites pour des crapauds ; et pour qu'on ne les prît plus pour des crapauds, on en fit des fleurs de lys, sans cependant beaucoup changer la forme d'abeilles, qu'on y reconnoît encore bien sensiblement. Il étoit naturel que des barbares, qui sortoient de leurs forêts comme un essaim, et qui avoient un chef ou un roi, prissent pour leur emblême des abeilles : cette allusion devoit leur tomber dans l'esprit.

CHAPITRE XXXII.

Des Apalachites.

LE Critique accuse l'Auteur des *Recherches philosophiques*, d'avoir ignoré que les Apalachites avoient formé dans leurs montagnes un empire comparable à ceux d'Atabaliba

et de Montézuma. Oui, sans doute, l'Auteur l'a ignoré ; et tous ceux qui ont lu l'histoire du nouveau Monde, savent que les Péruviens et les Mexicains étoient les deux seuls peuples de l'Amérique qui fussent policés, en comparaison de cet état de barbarie et d'abrutissement où végétoit le reste des Indiens occidentaux. C'est un fait si incontestable, qu'il n'a jamais souffert et ne souffrira jamais aucune atteinte de la part des écrivains instruits.

Le Critique est bien éloigné d'avoir approfondi les choses : il ne cite aucun Auteur ; et tandis qu'il pouvoit consulter Linscot, Laët, et tant d'autres historiens respectables, il ne fait que compiler César Rochefort, le plus inexact et le moins estimé de tous les voyageurs qui aient écrit au siècle passé (*).

Ce César Rochefort avoit de son côté compilé une relation attribuée à un certain Bristock, homme obscur, homme absolument inconnu dans la république des lettres. On a

(*) Son *histoire naturelle et morale des Antilles*, de l'édition de Paris de 1660, est remplie d'exagérations et de récits romanesques ; ce qui n'est pas étonnant quand on sait que Rochefort n'avoit jamais étudié : il ne savoit ni latin ni grec ; et en parlant de l'histoire naturelle, il démontre qu'il ne connoissoit ni les plantes ni les animaux.

inséré dans les premières éditions du Moréri un extrait de Rochefort ; mais on l'a fait avec plus de ménagement et moins de crédulité que le Critique, qui en remplit plusieurs pages de sa dissertation ; cependant il ne sait point si cette prétendue monarchie des Apalachites subsiste encore, ou si elle a été détruite ; ce qui n'est pas surprenant : car n'ayant d'autres relations que celle de Rochefort, il n'en pouvoit rien savoir du tout. La vérité est que cette prétendue monarchie n'a jamais existé : j'en appelle ici au témoignage de tous les savans ; j'en appelle ici au témoignage des Anglais, qui connoissent aujourd'hui les deux Florides, dont ils ont publié des relations en 1766 (*) ; ils connoissent encore depuis très-long-temps la Georgie et la Caroline, où ils ont fondé dès l'an 1662 cette colonie, si célèbre par les loix qu'a daigné lui dicter le philosophe Locke. Or les Anglais de cet établissement commercent avec les Apalachites, qui sont et qui ont toujours été de vrais Sauvages : aussi ne peut-on tirer d'eux que des pelleteries et de la résine de *Labiza*, peu connue en

(*) Voyez *A concise account of Nort America. By Major Robert Rogers.* Il vient de paroître une traduction Françoise de cet ouvrage en Hollande.

Europe, et qui découle par incision d'un arbre résino-gommeux. Ces barbares des Apalaches n'avoient, à l'arrivée des Anglais, aucune idée des poids, ni des mesures, non plus que les Cherakis et les Creeks, auxquels ils ressemblent parfaitement : ils portent comme eux des *wampons*, ou des brasselets de coquilles ; ils sont comme eux distribués en petites hordes, soumises à un chef, que les anciennes relations nomment *Paraoustis* ; mais il y a bien de l'apparence que ce mot est aussi corrompu que ceux de *Sagamos* et de *Satigamos*, qu'on donne ordinairement aux capitaines des Sauvages du Nord, qui se nomment, en leur propre langue, *Sachems*.

Quoique les Apalachites aient entre leurs montagnes quelques vallées très-propres à être cultivées, ils préfèrent tellement la chasse à l'agriculture, qu'on est obligé de leur porter des grains récoltés dans la Caroline : on leur porte aussi de petits miroirs, du vermillon à farder, des peignes, et de cette menue mercerie, avec laquelle on obtient tout des Sauvages. Ces peuples se servent, dans leurs maladies, de l'infusion des feuilles de la cassine, ou *cacina floridianorum* des botanistes, et qui paroît être une espèce de sureau ;

au point que je doute que ce soit réellement un meilleur sudorifique que notre sureau commun (*).

Les Apalachites ont toujours habité dans des cabanes faites comme des fours : ils environnent quelquefois ces cabanes d'une palissade, et cela s'appelle un village ; car il n'y a jamais eu de ville dans toute cette partie de l'Amérique, avant la fondation de Charles-Town, comme on peut aisément s'en convaincre, en consultant les plus anciennes cartes : car les différens établissemens que les Espagnols firent dans la Floride quelque temps après la malheureuse expédition de Sotta, n'ont été, dans leur origine, que des hameaux. Celui de S. Marc de l'Apalache fut détruit en 1704, par les Anglais de la

(*) Ludvvich, dans ses *definitiones generum plantarum*, No. 160, range la cassine, qu'on appelle aussi thé des Apalaches, parmi les monopétales régulières, et Linnæus, dans sa XII. ED. No. 368, en fait une fleur pentapétale. Quoi qu'il en soit, c'est une espèce de sureau. On s'en est servi en Europe, mais ses vertus n'ont guères répondu à tout ce qu'en ont écrit Laët et Ximenès. Les Anglais de l'Amérique lui préfèrent le thé de la Chine : ils ont même tenté de transplanter des thés verts dans leurs colonies ; mais on assure qu'ils n'ont pas pris, et ils sont obligés de faire venir leur thé de Londres.

Caroline, qui, accompagnés des Sauvages Alibamons, vinrent battre et défaire les Espagnols et ceux d'entre les Indiens qui tenoient leur parti.

On a dit que les Apalachites alloient tous les ans en procession visiter une caverne du mont Olaymi, où ils s'étoient cachés pendant un déluge, survenu par le débordement du lac Théomi : on ajoute que, dans cette grotte, ils donnoient la liberté à quelques oiseaux, comme l'on faisoit sottement dans l'église de Notre-Dame à Paris, quand les Rois y entroient. Mais tout cela paroît être un tissu de fables, auxquelles la relation de ce Bristock, tant compilée par Rochefort, a apparemment donné lieu. Je crois bien que les Apalachites avoient, ainsi que tous les Sauvages du nouveau Monde, quelque tradition sur les anciennes vicissitudes physiques ; mais les eaux d'un lac ne peuvent occasionner un déluge assez mémorable, pour qu'on en conservât le souvenir par une hydrophorie.

Voilà ce qu'il y a de vrai dans l'histoire de cette nation : car tout le reste ressemble à ce qu'on a conté du royaume de Quivira, de l'Eldorado, de la ville de Manoa, du lac d'or de Parimé, de l'empire des Sévarambes,

et sur-tout de la république des Australiens, imaginée par cet ennuyeux romancier, connu sous le nom de Jacques Sadeur, qui bâtit chez les Australiens, un temple tout de cristal, et presqu'aussi magnifique que celui que Dom Pernety place chez les Apalachites, que Linscot, (*ch. I, pag.* 72,) appelle des barbares sans mœurs comme sans religion, et qui, au lieu de prêtres, avoient des sorciers que les relations nomment indistinctement *juvas*, *jouas* et *joanas*.

J'observerai ici qu'il n'y a rien de plus facile à exagérer que la description d'un temple : ce sujet est pour le vulgaire des faiseurs de relations, ce que la description d'une tempête est pour les poëtes. Que n'a pas dit Garcilasso du temple de Cutachipui dans la Floride ? Et cependant tout cela a été démenti par un Portugais, témoin oculaire. Que n'ont pas dit Tonti et Lepage, de ce temple de la Louisiane, où l'on gardoit le feu sacré ? Et cependant on sait, à n'en point douter, que tout cela est fabuleux, de l'aveu même de Dumont. Ce prétendu temple de la Louisiane étoit une cabane ; et comme les Sauvages alloient quelquefois y fumer du tabac, on avoit cru qu'ils y gardoient le

feu sacré ; et malheureusement cette méprise a été consignée dans un livre que je ne nomme pas par respect.

Si Dom Pernety avoit daigné réfléchir que les Apalachites manquoient d'instrumens de fer, il eût peut-être compris qu'il leur étoit impossible de *creuser dans le roc* (*) un appartement long de deux cent pieds, et large à proportion, qui recevoit le jour par un œil de la voûte, comme le Panthéon. Une telle fabrique étoit non-seulement au-dessus des efforts de ces Sauvages ; mais elle eût même été impraticable aux Péruviens, quoiqu'ils connussent le secret de donner un certain degré de dureté au cuivre.

Il faut observer que toutes les grottes, toutes les excavations qu'on a trouvées dans les montagnes de l'Amérique, telles que celles qu'on nomme *trous des Géans*, dans la chaîne des *Apalaches* et des *Monts bleus*, sont des ouvrages ou des jeux de la nature,

(*) Ce sont là les termes du Critique, tant il est vrai qu'en compilant des relations suspectes, il faut examiner au moins si ce que ces relations disent, est possible ou impossible, vrai ou faux, probable ou non, absurde ou sensé, naturel ou surnaturel. Or, creuser dans le roc sans instrumens de fer, cela est surnaturel.

et non des monumens de l'industrie humaine. Bertrand en ayant bien considéré la structure, a envoyé à la *Société royale* de Londres un savant mémoire, dans lequel il explique de la manière la plus claire, l'origine de ces cavernes qu'on voit dans les rochers de l'Amérique. Or il est, selon moi, beaucoup plus prudent d'ajouter foi à ce que dit un naturaliste, tel que Bertrand, que de compiler aveuglément la relation d'un romancier, tel que Bristock, qui, en bâtissant son temple, n'avoit pas pensé au défaut du fer ; mais c'est une bagatelle dans un roman.

Je ne conçois pas comment le Critique a été assez peu instruit, pour assurer que Jean Ribaud, en débarquant sur les côtes de ce pays, qu'on appeloit alors la *Floride septentrionale*, y trouva des Apalachites policés et réunis en une monarchie. Cette assertion renferme deux erreurs palpables.

1°. Ribaud et ses compagnons restèrent sur les côtes, et n'osèrent même s'en éloigner.

2°. Ces côtes n'étoient pas peuplées, et on ne vit jamais un pays plus sauvage ; au point qu'on ne put y amasser assez de vivres pour en charger un seul navire, qui reporta la colonie Française, affamée, en Europe.

L'expédition de René Lalaudonière fut aussi

extrêmement malheureuse : la disette persécuta constamment les Français, errans sur les côtes depuis la rivière May jusqu'au Port-Royal. Ribaud avoit bâti son fortin sur la plage septentrionale : on crut mieux faire que lui, en bâtissant dans la partie du sud ; mais tout cela fut inutile : les Français abattus par la famine, ne purent résister à une poignée d'Espagnols qui vint les exterminer. Après les tentatives de Lalaudonière et de Dominique Gourgues, la France ne voulut absolument plus entendre parler de ce pays, ni équiper une seule barque pour s'en mettre en possession; ce qui lui eût été très-facile, vu le peu de forces que l'Espagne y entretenoit : d'ailleurs, la France ne reconnoissoit alors *aucun traité de paix*, *aucune alliance*, *aucune amitié*, *aucune possession légitime d'aucune puissance*, au-delà du premier méridien, que les géographes espagnols faisoient passer par la plus occidentale des Açores, apparemment pour le faire coïncider dans la ligne de démarcation d'Alexandre VI (*).

(*) Les Espagnols avoient encore des raisons particulières pour placer le premier méridien aux Açores, au lieu de le placer aux Canaries, et ils faisoient accroire que la boussole ne décline pas sous le méri-

Quand au milieu du dix-septième siècle, les Anglais survinrent dans cette partie de la Floride, ils furent bien éloignés d'y découvrir cette prétendue monarchie, imaginée par Bristock ou par Rochefort. Ce pays étoit dans le plus grand délabrement ; les Espagnols n'y avoient rien défriché, et l'avoient laissé à-peu-près en cet état où on l'a trouvé, après le traité de Fontainebleau ; la péninsule de la Floride, et même la Floride française, où les Anglais n'ont pu compter huit mille habitans ; tout étoit rempli de gibier, comme dans un pays neuf : la quantité de serpens et de bêtes venimeuses égaloit celle qu'on voit dans quelques cantons de la Georgie, où l'on n'a encore pu étendre la culture.

Le Critique n'avoit qu'à combiner les dates, pour s'appercevoir qu'il ne pouvoit y avoir une grande monarchie dans cette région en

dien des Açores, ce qui est absolument faux ; car elle décline par-tout. Au reste, on continua en France à adopter la position du premier méridien à la mode des Espagnols, jusqu'au règne de Louis XIII. Ce fut Richelieu qui fit porter l'edit, par lequel il est sérieusement défendu à tout géographe, faiseur de cartes, et graveur, de placer le premier méridien aux Açores ; et il seroit difficile de trouver des mappemondes Françaises où cela ne soit observé.

1653, puisqu'en 1662, époque de l'arrivée de la colonie anglaise, on n'y vit que quelques Sauvages, qui vivoient de la chasse.

Je me suis apperçu que le Critique cite, à chaque instant, les *dissertations* de Gueudeville, ce moine défroqué, qui compiloit en Hollande, pour gagner sa vie, quelques relations de voyages. On conçoit que quand on veut connoître l'histoire de l'Amérique, il faut recourir aux originaux, et non pas citer Gueudeville, dont l'*atlas historique* ne peut pas même servir aujourd'hui, et sur-tout pour l'Amérique, dont nous avons des cartes bien plus exactes, publiées par Delisle, Danville, Gréen et tant d'autres. Je parlerai encore ailleurs du mauvais choix des Auteurs cités par Dom Pernety.

CHAPITRE XXXIII.

Des Patagons.

ON accuse l'Auteur des *Recherches philosophiques*, d'avoir fait tous ses efforts pour détruire l'existence des prétendus géans de la Magellanique. A cela je réponds que, quand on entreprend de détruire une chose, il faut être au moins persuadé que cette chose existe; et l'Auteur n'a jamais été, et n'est

pas encore aujourd'hui persuadé de l'existence des géans : il a même plus de motifs qu'il n'en avoit en 1767, pour n'y pas croire. Il est très-libre à un chacun d'en penser ce qu'il veut ; mais ceux qui ont lu l'histoire des *Toupies* de la Grèce moderne, des *Brucolaques* et des *Timpanites* de l'île de Santorino, et sur-tout l'histoire des *Wampires*, sont un peu plus réservés dans leur crédulité que les autres hommes. N'a-t-on pas vu des personnes, respectables par leur caractère, et des milliers de témoins venir à Vienne, *jurer sur leur damnation éternelle*, qu'ils avoient vu des *Wampires* ?

Si bientôt on n'amène pas des géans de la Magellanique en Europe, le peuple même n'y croira plus : *nec pueri credent* ; et au bout de cinq ou six ans, on en parlera aussi peu qu'on parle aujourd'hui des *Wampires*, qui ont intrigué, alarmé, effrayé une grande partie de l'Europe ; et c'étoient des farfadets, ou tout au plus des chauve-souris. Aussi les naturalistes donnent-ils aujourd'hui le nom de Wampire à la chauve-souris Asiatique.

Le Critique qui n'a point vu de ces géans, n'est pas peu embarrassé lorsqu'il veut démontrer leur existence par de vains raisonnemens.

raisonnemens. L'embarras où il s'est trouvé, provient de ce qu'il n'a jamais pu répondre à l'objection suivante.

S'il y avoit une race gigantesque au sud de l'Amérique, on en auroit montré des individus morts ou vivans en Europe.

Le Critique se fâché contre celui qui a fait l'objection et contre l'objection même.

On assure que le P. Delrio se mit un jour si fort en colère contre un homme qui avoit nié l'existence des démons, qu'on fut obligé de le saigner de peur d'accident. Il faut discuter ces sortes de choses avec modération, et ne pas imiter le démonographe Delrio.

D'abord le Critique rapporte que Guyot, qui n'étoit ni anatomiste, ni naturaliste, mais un très-habile marin, ayant trouvé sur un rivage de l'Amérique les os d'un *géant haut au moins de douze à treize pieds*, le mit fort proprement dans une caisse ; mais au lieu de rapporter cette caisse en Europe, il la jeta dans la mer, pour calmer la tempête qui s'éleva : un Evêque espagnol, qui se trouvoit présent, assura qu'on savoit par expérience, qu'il s'éle oit toujours des tempêtes, quand on mettoit des os de géant dans une caisse, et qu'alors il n'y avoit d'autre remède que de précipiter ces dépouilles

au fond de l'océan. Là-dessus l'Evêque espagnol mourut, et on le jeta lui-même dans l'eau.

Quand ce conte seroit vrai dans toutes ses circonstances, il prouveroit moins que rien ; car ces os avoient apparemment appartenu à quelque quadrupède, à quelque cheval, ou à quelque taureau. Le marin Guyot n'étant pas anatomiste, a pu sans doute se tromper si grossièrement ; puisque Turner, qui étoit chirurgien, ramassa dans le Bré l, quelques ossemens qu'il prit pour les débris d'un squelette humain gigantesque, mais lorsqu'on les examina bien attentivement en Angleterre, on se convainquit qu'ils avoient appartenu à un quadrupède.

Je demande après cela à tout homme judicieux, si le conte de Guyot, rapporté par Dom Pernety, prouveroit quelque chose, quand même il ne seroit pas faux dans toutes ses circonstances.

Combien de personnes n'ont pas cru avec Matiani, Valguarnera et Fazelli, qu'il y a eu autrefois des géans en Sicile, où on a déterré des squelettes d'une grandeur étonnante? Celui qu'on trouva en 1516, près de Mazarra, avoit vingt aunes de long ; mais malgré ces contes de Valguarnera et Fazelli,

tous les savans sont aujourd'hui d'accord que les os qu'on découvre en Sicile, et dont l'imagination a fabriqué des squelettes humains, sont des restes de grands animaux terrestres ou marins.

Quand on lit l'histoire, on trouve des traditions sur l'existence d'une prétendue race gigantesque, dans presque tous les pays du monde, et même, dit Bertrand, parmi les Sauvages du Canada. Que n'a-t-on pas dit des géans de la Thessalie, de l'île de Crète, et sur-tout de ceux de la Palestine, qui étoient tous sexdigitaires, à ce qu'assure le savant Huet, qui n'a jamais rêvé !

L'Auteur des *Recherches philosophiques*, après être entré dans de longues discussions sur les grands os fossiles qu'on rencontre presque par-tout en creusant, auroit pu faire une réflexion qu'il n'a point faite ; il ne découvre pas, dit-il, l'origine de cette antique tradition sur l'existence des géans, si universellement adoptée. Cependant n'est-il pas naturel d'attribuer cette tradition à la découverte même des grands os fossiles, qui étoient aussi connus aux anciens qu'à nous, comme on peut le voir par le chapitre XVIII du 36e. livre de Pline, où il traite de l'ivoire fossile, et de ce qu'il appelle les pierres os-

seuses, *lapides ossei?* Or l'ignorance de l'anatomie, jointe au penchant pour le merveilleux qui accompagne toujours l'ignorance, a porté les hommes à attribuer ces dépouilles plutôt à des corps humains, qu'aux carcasses des quadrupèdes et des cétacées. Il falloit donc nécessairement que cette tradition sur les géans, se répandît par-tout où on exhumoit par hasard de ces reliques d'animaux, dont notre globe contient peut-être de grands dépôts à des profondeurs où les hommes ne creuseront vraisemblablement jamais; et en effet on ne voit pas qu'ils aient jamais creusé fort avant, au point qu'on peut assurer qu'il n'y a nulle part au monde une excavation profonde de trois mille toises, faite de main d'homme.

CHAPITRE XXXIV.

Des animaux rares, amenés en différens temps, en Europe.

ON a amené en Europe, en différens temps, des nègres blancs, des Eskimaux avec leurs barques, des orangs-outangs, une femme de la côte de Mélinde, des diables de Tavoyen, ou des lézards écailleux, les plus jolis animaux qu'on puisse voir. On

amena, du temps de Montaigne, trois Floridiens à Rouen, dont il parle beaucoup dans ses *Essais*, à l'article des Cannibales. On a conduit en Europe deux Siamois olivâtres, qui se disoient être ambassadeurs ; mais qui étoient certainement les plus grands voleurs qui soient jamais venus de l'Asie en Europe, où on a encore vu un Algonquin, cinq ou six rhinocéros, et plusieurs Chinois, dont l'un fut mis, comme on sait, à la bastille, et dont quelques autres ont travaillé, à la bibliothèque du Vatican, à la traduction de certains livres pour les missions. On a encore amené en Europe un Malabare à longues oreilles, une négresse, prétendue hermaphrodite, et plusieurs éléphans, dont le dernier est mort à la ménagerie de Versailles. On amenoit, du temps des Romains, des hippopotames ; mais ils sont devenus si rares sur le Nil, qu'on n'en montre plus que fort rarement en Europe, où l'on a fait voir des singes-belzébuts, des casoars, plusieurs autruches, un Brésilien infibulé, deux Groënlandois, qui, à ce que dit Grantz, ont voyagé pour des affaires inconnues. On nous a amené des crapauds de Suriman, qui accouchent par le dos, des paresseux ou des aïs, des opussums, des fourmilliers em-

paillés, une fille patagone, qui n'étoit pas haute de quatre pieds, des ânes rayés du Cap, des caméléons, des crocodiles, des serpens à sonnettes, des serpens épineux, et enfin un Hottentot qui étoit *monorchis*, et qui ne s'en maria pas moins à Amsterdam.

On attend, depuis deux cent cinquante ans, des géans de l'Amérique, et personne n'en amène : plus on les attend impatiemment, et plus on s'opiniâtre à n'en pas amener. De sorte que leur existence, qui étoit douteuse en 1540, étoit encore plus douteuse en 1640, et encore plus douteuse en 1707. On voit donc, comme je l'ai dit, que le merveilleux se détruit lui-même de jour en jour, d'année en année.

Si tout ce qu'il y a de singulier parmi les hommes, parmi les animaux, parmi les productions du règne végétal et minéral, a été apporté des extrémités de la terre pour être montré en Europe aux savans, aux curieux, au public, peut-on concevoir que s'il y avoit des hommes d'une très-grande taille en Amérique, on n'en eût pas conduit quelques-uns dans l'ancien Monde, non pour convaincre les incrédules, mais pour gagner l'argent du public, toujours porté à payer, lorsqu'on lui offre des curiosités dignes d'être vues ?

Gaianus étoit un homme de fort grande taille, et peut-être de la plus grande qui ait paru de long-temps : or l'espèce de fortune qu'il fit en se montrant, peut nous donner une idée de l'empressement avec lequel on iroit voir un géant de l'Amérique : on peut, dis-je, juger de cet empressement, si l'on se rappelle ce qui arriva en Angleterre, lors de l'arrivée de la frégate le *Jason*. Le bruit se répandit tout-à-coup dans Londres, que ce bâtiment, qu'on supposoit revenir des terres Magellaniques, avoit à son bord un géant Patagon : aussi-tôt le grand chemin, qui conduit à Plimouth, fut couvert d'une foule de curieux qui, dans leur impatience, prétendoient aller au-devant de ce monstre du nouveau Monde ; mais, comme les gens sensés s'y étoient attendus, on avoit trompé le public, et les curieux retournèrent chez eux, sans rien voir, et furent hués bravement par la populace.

Si on m'objectoit qu'il est impossible de prendre de ces énormes Patagons, non plus que des spectres et des revenans, qui ne se laissent aussi jamais prendre, je répondrois que suivant Pigafetta, on en enchaîna jusqu'à trois qu'on conduisit à bord du vaisseau la *Victoire*, où il en mourut deux, et le troisième s'é-

chappa. On voit par-là que ceux qui admettent l'existence de ces géans, admettent aussi qu'on peut en prendre. Il est vrai que le sincère Pigafetta ajoute, qu'il fallut employer jusqu'à neuf hommes bien forts, et bien déterminés, pour terrasser un seul de ces Patagons : encore brisa-t-il les plus grosses chaînes dont on le garotta ; quand on lit de pareils recits, on croit lire l'histoire de Picrocole, ou d Pantagruel.

En supposant que la difficulté de saisir un prétendu Patagon colossal, fut aussi réelle qu'elle l'est peu, on comprend bien qu'il resteroit la ressource d'apporter leurs squelettes ; mais on a eu soin d'amener aussi peu des individus morts que des individus vivans ; tandis que les Eskimaux du détroit de Davis furent montrés en Europe, la première année qu'on découvrit le détroit de Davis. On ne douta point de leur existence ; parce qu'on ne laissa aucun moyen à personne d'en douter : voilà, dit-on, ces nains du septentrion : on peut mesurer, à une ligne près, leur hauteur, et examiner attentivement leur constitution.

La cause qui dégrade la taille ordinaire de l'homme sous le soixante-neuvième degré de latitude nord, est une cause sensible et pal-

pable : de sorte que nous connoissons, et le phénomène, et ce qui produit le phénomène ; mais il n'en est pas ainsi par rapport aux prétendus géans de l'Amérique ; ils nous sont absolument inconnus, et la cause de leur existence nous est aussi absolument inconnue. Quel naturaliste pourroit rendre raison de ce que sous le cinquantième degré de latitude nord, on ne trouve que des hommes de la taille ordinaire, et que sous le cinquantième degré de latitude sud on rencontre à la fois des hommes de la taille ordinaire et des géans, comme Dom Pernety et Pigafetta le disent ?

Un fait, qu'on pourroit si aisément prouver, s'il étoit vrai, et qu'on a si mal prouvé, sera toujours à mes yeux revêtu des caractères de la fable, quoi qu'en disent Dom Pernety et Pigafetta.

Si un jour on démontre jusqu'à l'évidence, que l'Auteur des *Recherches philosophiques* s'est trompé, on avouera au moins que les raisons qui l'on induit en erreur, n'étoient pas mauvaises : si au contraire, on ne démontre pas qu'il s'est trompé, alors on avouera encore que les raisons qui lui ont fait rejeter cette fable, n'étoient pas mauvaises.

Tout ce que le Critique a écrit en faveur

des géans de l'Amérique, est absolument inutile: car on ne peut répondre aux objections de l'Auteur, qu'en amenant des géans même en Europe; mais si deux siècles et demi n'ont pas suffi pour cela, il ne faut plus y penser.

Loin que la dissertation du Critique m'ait convaincu de la réalité de ces énormes mortels, elle m'auroit ôté jusqu'au dernier doute, si j'en avois eu quelques-uns sur leur existence; enfin, elle m'eût rendu plus incrédule que jamais, si j'étois du nombre de ceux qui ont cru qu'on trouvoit, au sud du nouveau Monde, des hommes hauts de douze à treize pieds.

CHAPITRE XXXV.

Observations sur les prétendus géans de la Magellanique.

I. QUAND Maupertuis a voulu connoître la véritable taille des Lapons, il les a mesurés. Quand feu Lacaille a voulu connoître la véritable taille des Hottentots, il les a mesurés. Mais les prétendus géans de la Magellanique n'ont jamais été mesurés par ces voyageurs même, qui attestent leur existence. Or j'ose dire que cela est inoui.

Le Critique, toujours porté à noircir l'Auteur des *Recherches philosophiques* par les imputations les plus odieuses, l'accuse d'avoir falsifié la relation de Biron, et d'avoir fait débarquer Biron dans un endroit où il ne débarqua point (*). Mais qu'importe-t-il à l'existence de ces prétendus géans, qu'on les ait vus dans la terre del Fuego, ou sur le bord septentrional du détroit; puisque l'Auteur convient que Biron dit avoir vu des hommeshauts de neuf pieds ? mais je nie que Biron dise qu'il les a mesurés.

Quand un géant est trouvé, la chose du monde la plus facile est de le mesurer.

(*) L'Auteur des *Recherches philosophiques* dit expressément dans une note tome I, pag. 395, qu'il n'a pas connu la latitude de l'endroit où Biron a cru voir des géans. S'il avoit connu exactement la latitude et la longitude de cet endroit, il l'eût indiqué, par le moyen de ses cartes, à une minute près. Or le Critique n'indique pas lui-même la position de cet endroit, parce qu'il ne l'a pas sue. On a publié jusqu'à trois relations du voyage de Biron, qui ont toutes été inconnues à Dom Pernety, et parce qu'elles lui ont été inconnues, il dit qu'on les a falsifiées. Il y a plus de cent et cinquante Auteurs, qu'il étoit absolument nécessaire de consulter sur l'Amérique, qui lui ont été inconnus, et après cela il n'est pas étonnant qu'il ait eut recours à l'atlas historique du compilateur Gueudeville.

II. Qui croiroit que les différens voyageurs, qui parlent des Patagons, varient entre eux de quatre-vingt-quatre pouces sur leur taille? Cependant cela est aussi vrai que cela est inoui.

(1) Selon Lagiraudais, ils sont hauts d'environ ..... 6 pieds.
Selon Pigafetta..... 8.
Selon Biron..... 9.
Selon Aris..... 10.
Selon Jautzon..... 11.
(2) Selon Dom Pernety, ils sont au moins hauts de 12 à 13 pieds, ce qui donne pour la hauteur moyenne, 12 et $\frac{1}{2}$.
Selon Argensola..... 13.

(1) Le 31 Mai 1766, ayant relâché dans la baie Boucaut avec trois hommes de son équipage, Lagiraudais vit un grand nombre de Sauvages; il y en avoit jusqu'à 7 à 800, y compris les femmes et les enfans, tous d'une très-grande taille, plusieurs d'environ six pieds. *Relation de Lagiraudais.*

(2) Je fixe ici la hauteur des géans de Dom Pernety, d'après le squelette dont il parle à la *page* 72 *et suiv.* de sa dissertation. Car s'il s'est imaginé qu'on a réellement trouvé en Amérique un homme mort, dont la taille étoit haute au moins de 12 à 13 pieds, il s'est sans doute aussi imaginé, qu'on rencontre en Amérique des hommes vivans de cette hauteur-là. Tout ceci est fort conséquent : là où les corps morts ont la stature gigan-

Il résulte de ce calcul qu'à 12 pouces par pied, ces voyageurs varient entre eux de 84 pouces, ce qui fait déja beaucoup plus que la taille d'un homme ordinaire. Or, pour trouver lequel de tous ces voyageurs mérite le plus de croyance, il faut bien supposer que c'est, ou Lagiraudais, ou Argensola.

III. De tous ceux qui doivent avoir vu des géans en Amérique, aucun n'a su dire s'ils ont de la barbe, ou si à l'instar des autres Américains, ils ont le menton naturellement ras. Au reste, je ne suis pas étonné que personne n'ayant pensé à mesurer ces prétendus monstres, personne n'ait aussi pensé à les observer.

IV. Parmi les voyageurs qui ont attesté l'existence de cette espèce d'hommes colossale, on ne trouve malheureusement aucun philosophe, aucun naturaliste, aucun mé-

tesque, il faut bien qu'il y ait des géans; mais si malheureusement ce squelette avoit appartenu à un cheval, alors tout ceci ne seroit plus si conséquent. Je dirai dans la suite, qu'en ne supposant ce squelette que de douze pieds et demi de haut, il se trouveroit qu'il avoit appartenu à un individu qui étoit plus que *géant*. Ainsi il y a dans la narration de Dom Pernety un double merveilleux, et il n'a laissé après lui qu'Argensola, comme on le voit par mon calcul.

decin. Il s'agit d'un fait d'histoire naturelle, et ce fait n'est rapporté que par des auteurs de relations qui n'avoient pas étudié cette science ; car enfin Pigafetta, le commis Aris, le romancier Argensola, ne sont pas des Buffon, des d'Aubenton, des Hans-Sloane. Le commodore Biron lui-même n'a jamais aspiré à la réputation d'être *anatomiste*, non-plus que Guyot.

Le voyageur le plus respectable par son caractère, par son mérite personnel ; enfin, feu le lord Anson n'a pas daigné seulement faire insérer dans la relation écrite par son chapelain, le moindre mot sur les prétendus géans.

Quant à Frézier, il n'a jamais vu aucun homme en Amérique d'une taille extraordinaire ; mais il en a seulement oui parler, tout comme on en entend parler en Europe.

V. On ose bien nous dire que, dans de certaines îles, dans de certains cantons de la Magellanique, on voit aujourd'hui des géans, et le lendemain des hommes de taille ordinaire : comme si l'espèce humaine y étoit tour-à-tour enchantée et désenchantée par la voix des fées, ou celle des magiciens de l'ancienne chevalerie, qui faisoient paroître et disparoître un géant, quand ils vouloient.

Mais, dit-on, ces géans de la Magellanique ne font qu'errer, et en outre il y a parmi eux des hommes de taille ordinaire, pêle-mêle ; de sorte qu'il arrive qu'on voit tantôt les géans, et tantôt les hommes de taille ordinaire dans le même lieu. J'avoue que cette invention est fort ingénieuse, pour ne laisser voir ces géans qu'à ceux qui ont les yeux faits pour cela : car quand quelques jours après, il survient un homme qui a cultivé l'histoire naturelle, et qui a, par conséquent, de bons yeux, on lui dit : vous venez trop tard et fort mal-à-propos ; car les geans, qui étoient ici hier, sont partis, et personne ne sait où ils sont allés. Si ensuite ce naturaliste revenoit en Europe faire son rapport, Dom Pernety lui diroit comme il l'a dit à l'Auteur des *Recherches philosophiques* : « Vous n'êtes pas du tout logicien, » puisque vous vous servez contre l'existence » des géans de preuves négatives : or il est » clair comme le jour que tous ceux qui se » servent de preuves négatives, ne sont pas » logiciens, et qu'un homme qui assure n'a- » voir pas vu des géans et des démons, » est un homme qui raisonne très-mal : car » ces géans ont plusieurs maisons de plaisance

» dans les sables de la terre del Fuego ;
» quand ils ne sont pas dans une de ces
» maisons, ils sont sans doute dans une autre,
» et laissent après eux des hommes de taille
» ordinaire, pour garder leurs châteaux ».

Que répondroit à cela le naturaliste ? il hausseroit les épaules, et ne répondroit rien.

J'observe que cette confusion de deux races d'hommes si différentes sous le même climat, sur la même terre, est un fait qui, à mon avis, choque les loix de la nature autant qu'elle nous est connue : il n'y a pas d'hommes naturellement blancs parmi les nègres, ni des nègres parmi les blancs de l'Europe, ni de très-petits hommes parmi les Suédois, ni des hommes grands comme les Suédois parmi les Eskimaux. Ce mélange de géans et d'individus de taille ordinaire dans le sud de l'Amérique, est cependant un fait dont conviennent ceux même qui attestent l'existence des géans : ils ont vu, disent-ils indistinctement, dans les mêmes îles, des Sauvages de cinq pieds et des Sauvages de douze pieds et demi. Ils ont cru par-là diminuer le merveilleux ; mais au contraire ils ont par là rendu ce merveilleux encore plus incroyable : c'est étayer une fable par une autre.

Si

Si l'on disoit que ces Sauvages de stature colossale et de taille commune, ne constituent pas deux races distinctes; alors j'en conclurois qu'il y a parmi eux des individus fortuitement plus grands, fortuitement plus robustes, comme parmi tous les autres hommes.

VI. Dom Pernety assure, (*dans sa Dissertation sur l'Amérique, page 58.*) « que pour détruire les géans de l'Amérique, il faut les foudres de Jupiter ».

Cet admirable raisonnement me fait ressouvenir de celui des Hongrois lorsque la cour de Vienne envoya chez eux une commission et des troupes pour calmer l'affaire des Wampires : « la cour, *dit-on*, veut inu» tilement détruire ces êtres; il n'y a que » Dieu seul qui puisse les détruire ».

Il seroit assez difficile, selon moi, de foudroyer des géans qui n'existent pas, et qui n'ont jamais existé.

Au reste, ils est ridicule de parler de Jupiter, lorsqu'il est question des Sauvages de l'Amérique; comme il est impie de parler de Dieu, lorsqu'il est question des Wampires. C'est mêler des choses infiniment re pectables, avec des fables infiniment absurdes.

VII. La grandeur des insectes du nouveau

Monde ne prouve-t-elle donc pas de la façon la plus formelle, la réalité de ces monstrueux mortels qu'on doit avoir vus à la baie Boucaut? Ces insectes ont autant de rapport avec les barbares qu'on voit errer sur la côte déserte des Patagons, que les mouches qu'on voit en Frise ont de rapport avec les chevaux de Frise, et les vers à soie de la Provence avec les Provençaux.

VIII. Le Critique a si peu été en état de démontrer l'existence des géans, qu'il s'est lui-même à la fin apperçu de la futilité de ses raisonnemens; puisqu'il propose de faire voyager les plus illustres philosophes de l'Europe aux terres Magellaniques pour y examiner les choses. A cela je réponds, que ces terres Magellaniques sont si horriblement stériles, et habitées par des nations si brutales et si barbares, qu'au lieu d'exposer la vie de quelques philosophes, de quelques hommes précieux, qui ne naissent pas tous les ans, et pour la conservation desquels nous ne saurions former trop de vœux, il seroit infiniment plus commode, et même plus sensé d'amener des géans en Europe. Premièrement, ils sont sujets nés de l'Espagne par la prise de possession de Sarmiento, ou par le droit du plus fort, qui, selon Se-

pulveda, est une espèce de droit divin : ainsi on ne feroit pas à ces géans un bien grand tort d'en enlever quelques-uns sous le bon plaisir du roi d'Espagne, qui ne refuseroit pas cette permission, si on lui remontroit que le roi de Suède a bien daigné accorder aux académiciens Français la permission d'enlever deux Lapons, un mâle et une femelle. En second lieu, ces géans feroient une fortune si rapide en Europe, qu'ils ne se repentiroient jamais d'être sortis de leurs déserts. Guyot assure qu'ils mangent volontiers des chandelles de suif, et qu'ils boivent volontiers de l'huile : en ce cas, leur entretien ne coûteroit pas beaucoup; mais ce qui me fait le plus de peine, c'est que le même Guyot ajoute qu'ils sont fort dévots et fort jaloux. « Il y en avoit un entre eux, *dit-il*, qui marmottoit continuellement ; on en demanda la » raison, le chef fit entendre qu'il prioit, » en montrant le ciel ».

Lagyraudais, autre voyageur aussi exact et aussi éclairé que celui que je viens de citer, dit au contraire que les Patagons ne sont pas du tout jaloux : « leurs femmes » étoient très-blanches, jolies, et avoient » l'air d'être très-modestes ; quoique leurs

» maris même engageassent les Français à » leur faire des caresses (*) ».

Ces Patagons connoissoient bien peu les Français, qui se sont fait chasser neuf fois d'Italie, dit Montesquieu, à cause de leur liberté avec les femmes, et de leur insolence avec les filles. (*Esprit des Loix, livre X, chapitre XI.*)

IX. Après avoir tant parlé des géans, il faut bien finir par rechercher ce qu'on entend par ce mot de *géant.*

On assure qu'un Auteur Allemand a prouvé, par des raisons physiques, qu'il n'y a point de géans dans l'espèce humaine, et que ces hommes que nous voyons paroître de temps en temps, et dont la taille excède de beaucoup la stature commune, sont des monstres. Comme je n'ai pas vu cet ouvrage, je n'en puis apprécier les preuves; mais cet Auteur a pu employer des raisons admissibles. D'ailleurs, on connoît aujourd'hui tous les pays habités du globe, hormis l'intérieur des terres Australes : on a vu néanmoins sur les côtes de ces terres, des hommes qu'on suppose res-

(*) On reconnoît bien le génie d'un marin, qui faisoit à sa guise des dissertations sur les mœurs des Sauvages.

sembler au reste des habitans : Dampierre en a rencontré quelques-uns, ainsi que Pelsart : ceux qui ont été vus par Pelsart, étoient de la hauteur ordinaire, et n'avoient rien de singulier, sinon qu'ils marchoient quelquefois droits et d'autres fois sur leurs mains et sur leurs pieds, comme les Négrillons se traînent dans le sable avant qu'ils sachent se tenir debout. Corneille de Bruin nous a aussi donné le portrait d'un homme des terres Australes, qui étoit plutôt petit que grand. Or, dans tous les pays connus du globe, on n'a pas trouvé une seule espèce d'hommes qui excédât la taille ordinaire ; mais on en a trouvé quelques espèces au-dessous de la grandeur commune : tels sont les Samoyèdes, les Lapons, les Scrélingers du Groënland, et les Innuits, que nous nommons Eskimaux. Ne seroit-il pas bien étonnant après cela, que la nature, si uniforme, si constante, si invariable par-tout où le genre-humain est répandu, eût précisément violé cette règle, et rompu ce modèle dans un très-petit canton à l'extrémité de l'Amérique : et cela non pas, à l'égard de tous les habitans, mais seulement à l'égard d'un très-petit nombre ; de sorte qu'elle n'y auroit pas produit une race de

géans, mais seulement quelques familles de géans?

Dans les espèces animales, la nature n'a pas entièrement observé cette uniformité; mais elle l'a plus observé qu'on ne pense : car la plus petite espèce de chiens est une race factice et artificielle, que l'homme, qui agrandit ou rapetisse ces animaux à sa volonté, a ainsi réduite : abandonnée à elle-même dans les bois, elle reprendroit insensiblement la taille du chien berger, qui est le prototype de tout le genre.

Quant aux autres espèces de quadrupèdes, on peut assurer qu'il y a parmi elles des variétés : cependant le plus grand cheval de Hollande n'est pas un géant respectivement au plus petit cheval du Nord ou de la Chine; non plus qu'un Suédois ou un Allemand n'est un géant respectivement à un Lapon ou à un Groënlandais. Buffon assure qu'un homme de dix pieds seroit un géant, par la raison qu'il auroit le double de la taille d'un homme ordinaire, qu'on suppose être de cinq pieds (*). Pour étendre cette pro-

(*) Quand on porte la taille ordinaire de l'homme à 5 pieds 3 pouces, on ne fait qu'adopter la mesure la plus modérée; car en prenant toutes les nations les unes parmi les autres, on trouveroit peut-être qu'on

position au point qu'on puisse en faire une règle, pour savoir ce que c'est véritablement qu'un *géant*, il faut établir que la taille ordinaire est de cinq pieds trois pouces: ainsi un individu de dix pieds et demi, seroit un géant, dans toute la rigueur des termes.

Cet énorme humain, dont parle Dom Pernety, et dont Guyot mit les os dans une caisse, avoit, à ce qu'on ose nous dire, douze à treize pieds de haut: ainsi il se trouve qu'il étoit plus que *géant*. En supposant qu'il avoit, comme j'ai dit, douze pieds et demi, alors il auroit eu depuis les talons jusqu'à la bifurcation du tronc, six pieds trois pouces: en sorte qu'un grand Européan auroit pu passer entre ses jambes debout. C'est bien faute de réflexion qu'on donne dans un tel merveilleux.

Si l'on met cet horrible colosse sur un petit cheval, on voit qu'on augmente le merveilleux de beaucoup; mais si l'on veut encore l'augmenter davantage, il n'y a qu'à faire faire à ce colosse et à ce cheval vingt lieues

pourroit aller au-delà, et si on alloit jusqu'à 5 pied 6 pouces, alors la taille gigantesque seroit de 11 pied le grand Arabe qui se montra à Rome sous l'empire Claude, n'avoit pas cette hauteur-là.

par jour sans boire ni manger, ce qui ne seroit pas beaucoup pour un de ces chevaux jeûneurs de l'Amérique, qui, à ce que dit le Critique, restent trois jours et trois nuits sans prendre aucune nourriture, et sans s'abreuver; et cependant, ajoute-t-il, ils sont bien plus beaux que les chevaux d'Espagne, et font soixante lieues d'une seule course sans s'arrêter.

Quand on nous amènera de ces hommes de l'Amérique, hauts de 12 à 13 pieds, alors on croira volontiers tout ce que Dom Pernety dit des chevaux; mais il exagère en parlant des bêtes, comme il a exagéré en parlant des hommes.

CHAPITRE XXXVI.

Observations sur les Voyageurs.

IL est naturel de faire l'objection suivante: Ceux qui disent avoir vu des géans de dix pieds et demi de haut, n'ont aucun intérêt à mentir si étrangement. Donc ils n'ont pas menti si étrangement.

Paul Lucas n'avoit aucun intérêt à dire, qu'il avoit vu le diable dans la haute Egypte; ni Tavernier à assurer, que les femmes

Turques sont des sorcières, qui savent nouer et dénouer l'aiguillette : cependant ils ont dit cela. Quand une fausseté est découverte, il est assez inutile d'en découvrir les motifs.

Au reste, on peut établir comme une règle générale, que sur cent voyageurs, il y en a soixante qui mentent sans intérêt, et comme par imbécillité ; trente qui mentent par intérêt, ou si l'on veut par malice ; et enfin dix qui disent la vérité, et qui sont des hommes : mais malheureusement ce n'est point encore tout de dire la vérité, il faut rapporter des faits intéressans, des observations dignes d'être connues, et ne pas tomber dans des détails qui n'en sont pas moins puérils pour n'être pas faux, et qui deviennent insupportables, lorsque l'ennui y est joint.

On s'est plaint depuis long-temps, et on se plaint encore tous les jours, de ce que dans cette foule importune de voyageurs qui se mêlent d'écrire, il s'en trouve si peu qui méritent d'être lus ; mais cela n'est pas étonnant, lorsqu'on réfléchit que ce sont ordinairement des marchands, des flibustiers, des armateurs, des aventuriers, des missionnaires, des religieux, qui servent d'aumôniers sur les vaisseaux, des marins, des

soldats ou des matelots même : l'histoire naturelle, l'histoire politique, la géographie, la physique, la botanique, sont pour la plûpart d'entre eux, comme les terres australes dont on entend toujours parler et qu'on ne découvre jamais. De tant de religieux qui ont décrit leurs longues pérégrinations, il n'y en a que très-peu qui se soient distingués, et pour ainsi dire élevés au-dessus du vulgaire des auteurs de relations, sur lesquels ils auroient dû avoir, à ce qu'il semble, quelque supériorité ; mais leur jeunesse est entièrement consacrée à la théologie, la chose du monde la plus inutile pour un voyageur. Il y a dans chaque ordre monastique un degré de crédulité plus ou moins grand, et on doit cette justice aux Jésuites, que leurs Missionnaires ont été plus dégagés que tous les autres des préjugés grossiers. Ce qui est vrai, par rapport aux ordres monastiques, est encore vrai par rapport aux différentes nations : j'ai lu une certaine collection faite en Allemagne, où l'on a rassemblé tous les voyages écrits par des Juifs, dans le goût de l'itinéraire de Benjamin Tudèle, et je puis assurer n'avoir jamais lu de relations où il y ait plus de fausseté, que je n'attribue pas à la malice,

mais à la superstition et à l'ignorance. Les Espagnols sont aussi dans leurs relations pitoyablement superstitieux, exagérateurs, et ce qui pis est, d'une prolixité assommante : aussi presque tous les voyageurs Espagnols, traduits en français, sont abrégés par les traducteurs : Eidous, en traduisant Gumilla, l'a réduit à la moitié de l'original. Les Italiens sont crédules et minutieux : ces deux défauts se font bien sentir dans Gemelli, qui passe pour un de leurs meilleurs voyageurs dans les pays lointains. Les Anglais ont en ceci, comme en beaucoup d'autres genres, réuni les extrêmes ; mais généralement parlant, leurs voyageurs, si on en excepte Halley, Wood, Shau, Anson, Pocoke, Dampierre, Adisson, raisonnent plus profondément qu'ils n'observent avec exactitude. Les Hollandais ont toujours eu la réputation d'être véridiques, et on peut compter sur ce qu'ils disent, lorsque leurs voyageurs n'ont pas été, comme Aris et Struys, des hommes nés dans un état qui exclut toute éducation et toutes connoissances. Parmi les Français, il vient de paroître un voyageur qui, s'il avoit plus écrit, auroit peut-être éclipsé les plus célèbres Auteurs de son pays dans ce genre. Au reste, Poivre a rempli son titre

de *Voyageur philosophe*, et c'est beaucoup (1).

Les Allemands ont produit des voyageurs très-estimables, tels que Kempfer, qui à un grand sens joignoit une étude profonde de l'histoire naturelle, si nécessaire pour écrire un bon voyage, que sans elle il me paroît presqu'impossible de réussir, et c'est une espèce de prodige, qu'avec le secours seul d'une grande lecture et de peu de connoissances physiques, Chardin ait pu produire un ouvrage tel que celui dont on lui est redevable : il est parmi les voyageurs modernes ce qu'est Pausanias parmi les anciens, Polybe parmi les historiens, et Strabon parmi les géographes. Cet homme avoit un esprit si juste, et une pénétration si grande, qu'il devina les principes sur l'influence des climats, que Montesquieu a développés ; ainsi qu'il avoit deviné la véritable origine du despotisme oriental que Boullanger a tâché de développer (2). Enfin il étonne autant par la

(1) Ce petit ouvrage de Poivre est intitulé : *Voyage d'un philosophe, ou Observations sur les mœurs et les arts des peuples de l'Afrique et de l'Asie.*

(2) Le premier chapitre du gouvernement civil, qui, dans la grande édition du Chardin, *in*-4°., se trouve à la page 286 du tome III, renferme le germe de

force de son jugement, que le voyageur Belon nous étonne par ses connoissances en histoire naturelle, et cela dans le seizième siècle, lorsque cette science ranimée par la voix de François Ier, sortoit d'une nuit profonde.

Il est sans doute bien surprenant, que de la seule université d'Upsal, il soit parti depuis 1745 jusqu'en 1760, plus de voyageurs naturalistes que d'aucun pays de l'Europe : Ternstrœm, Calm, Montin, Hasselquist, Torenius, Osbeck, Lœfling, Kæhler, Solandre, Berg, Rolandre, Martin, Alstrœmer et Falk. Tous ces disciples de Linnæus ont presque parcouru le globe entier : s'ils avoient aussi bien possédé l'art d'écrire élégamment, que celui d'observer avec justesse, leurs ouvrages seroient bien plus répandus ; mais en excellant dans le fond, ils ont péché dans la forme.

toutes les idées de feu Boullanger sur le despotisme. Montesquieu paroît plutôt avoir pris dans le Chardin que dans la Sagesse de Charron, son principe sur l'influence des climats, ou il ne l'a pris nulle part.

CHAPITRE XXXVII.

Examen des motifs que peut avoir eus l'Auteur des Recherches philosophiques, *pour nier l'existence des prétendus géans de la Magellanique.*

ON a objecté, que l'Auteur des *Recherches philosophiques* a eu un intérêt tout particulier pour ne pas admettre l'existence des prétendus géans : car, dit-on, s'il l'avoit admise, il eût détruit son propre système sur la dégénération de l'espèce humaine au nouveau Monde.

Cette objection n'est pas commune, et celui qui l'a faite n'y a pas réfléchi. Pour que cette objection fût bonne, il faudroit que tous les Américains fussent des géans ; mais si ces Américains sont imberbes, si leur corps est entièrement dépilé, s'ils sont presqu'insensibles en amour, si la propagation est très-foible parmi eux, s'ils manquent de forces pour porter et remuer des fardeaux comme les autres hommes, s'ils se sont laissés subjuguer par les moindres petites armées Européanes, s'ils manquent d'esprit et de mémoire, si leur nom seul est une injure pour les Créoles ; qu'importe-t-il donc à cette race

pusillanime et abâtardie, qu'il y ait quelques géans ou non dans un très-petit canton à l'extrémité de leur malheureux continent, puisqu'il n'en est pas moins vrai qu'ils sont, quant à eux, une race foible et de taille médiocre!

Les Lapons en sont-ils moins des individus chétifs et dégradés, parce qu'à côté d'eux on rencontre des Suédois d'une stature imposante, d'une belle figure?

Pour que cette objection qu'on a faite fût bonne, il faudroit dire, que la taille gigantesque est la taille ordinaire de tous les Américains, et que ceux qui sont de petite taille, ne font qu'une exception à la règle. Or ce seroit dire la chose la plus absurde qui pourroit tomber dans l'esprit d'un homme malade: *velut aegri somnia.*

Si au nouveau Monde, il y a vingt-cinq à trente millions d'Américains, tous imberbes et hauts de cinq pieds, et si outre cela il y a encore au nouveau Monde deux ou trois mille hommes élevés de dix pieds et demi, ce petit nombre de monstres pourroit-il empêcher le grand nombre d'être ce qu'ils sont? c'est-à-dire, des mortels abrutis, qui ne peuvent cultiver ni les sciences ni les arts; qui sont, ou dans la misère de la vie sauvage, ou dans

la misère de la servitude, le rebut de l'espèce humaine, et le triste objet d'une stérile pitié.

Pour que cette objection qu'on a faite ne fût pas entièrement déplacée, il falloit tout au moins commencer par faire venir quelques-uns de ces géans en Europe, afin qu'on eût pu les mesurer; car j'ai démontré qu'en Amérique ce n'est pas la coutume de mesurer les géans. Attaquer des faits très-avérés par des faits plus que douteux, est une mauvaise manière de raisonner. Mais que seroit-ce donc si on attaquoit des faits très-avérés par des faits absolument faux? Alors on feroit comme cet Indien de Calicut, qui prouvoit que notre globe ne tourne pas autour du soleil : car, disoit-il, notre globe est posé sur le dos d'une tortue, et cette tortue est soutenue par un éléphant : je vous laisse à juger, après tout cela, ajouta-t-il, si un globe posé sur le dos d'une tortue, peut tourner autour du soleil, comme l'assurent ces Français qui n'ont pas le sens commun.

Pour démontrer jusqu'à l'évidence, que l'Auteur des *Recherches philosophiques* n'a pas été guidé par les intentions qu'on lui prête, il suffit de placer ici ses propres termes.

« Si la totalité de l'espèce humaine est in-
» dubitablement affoiblie et dégénérée au
» nouveau

» nouveau Continent, que pourroit-on inférer » de la découverte d'une petite horde moins » débile et moins altérée que le reste, et qui » est très-peu nombreuse, au rapport même » de ceux qui en attestent la réalité? Au lieu » de recourir à la puissance créatrice que » nous ne connoissons pas, ne vaudroit-il » pas mieux de dire que cette petite horde » jouit d'un climat plus pur, d'un air plus » sain, d'une terre plus bénigne; qu'elle » use d'alimens plus succulens que les autres » races Américaines? (*Recherches philo-* » *sophiques, tome I, page 396*) ».

On voit par là que l'Auteur a été convaincu, qu'en admettant même l'existence des prétendus géans Patagons, son système sur la dégénération de la totalité des Américains, ne pouvoit souffrir aucune atteinte; et cela est si vrai, que chacun est à portée de concevoir que l'affoiblissement dans une espèce d'animaux, ne concerne pas le plus petit nombre des individus, mais le plus grand nombre: on conçoit encore qu'un individu, qui est manifestement vicié dans son organisme, dans ses facultés intellectuelles, n'en est pas moins vicié, parce qu'il y a d'autres individus qui ne le sont pas. Ainsi le Critique a eu tort de supposer là un motif auquel l'Auteur n'a pas pensé:

car l'Auteur lui seul sait ce qu'il a pensé, et quand on a ses expressions, il ne faut pas chercher ses idées; mais il falloit absolument lui supposer un tel motif, pour se procurer celui de le noircir mal-adroitement, en l'accusant d'avoir falsifié des relations imprimées qui sont entre les mains de tout le monde, et qu'il eût été par conséquent très-inutile de vouloir falsifier. D'ailleurs, si les géans de 12 à 13 pieds existent, ils existent indépendamment des relations.

Comme la critique est une ostentation de ses forces, il faut nécessairement qu'elle soit soutenue par une supériorité de connoissances : car c'est se vouer à la risée, que de tomber dans des fautes infiniment plus lourdes que celles qu'on impute aux autres avec aigreur.

Il faut savoir que l'historien Laët n'a jamais été en Amérique; et Dom Pernety le fait aller en Amérique, où il lui montre des femmes sauvages, enceintes à l'âge de 80 ans, que Laët n'a eu garde de voir dans son cabinet d'Anvers ou d'Amsterdam.

Je n'ai jamais trouvé dans tous les livres une bévue plus plaisante : il en résulte, comme on voit, que le Critique a cité par vanité des ouvrages qu'il n'a pas lus, ou qu'il n'a pas compris : car il n'y a en cela aucun milieu.

Il cite aussi Marcgrave et Pison, d'une manière qui prouve qu'il ne les avoit pas lus.

Au reste, sans prétendre faire ici des reproches au Critique, je ne puis m'empêcher de lui représenter que les Auteurs dont il s'est servi, sont si surannés, par rapport aux pays de notre Continent, ou si modernes par rapport à l'Amérique, qu'il n'étoit pas possible de faire un plus mauvais choix.

Quand il parle des Tartares, il cite le moine Plan Carpin, qui voyageoit en 1246; le Rubrequis, fameux imposteur, qui voyageoit en 1253; Buchequins, et les *Dies geniales* du jurisconsulte Alexandre *ab Alexandro*, qui n'a jamais été en Tartarie; mais en revanche il a composé deux savans chapitres; l'un pour prouver qu'il y a des spectres, et l'autre pour prouver qu'il y a des hommes marins et des sirènes, qui se sont souvent montrés, dit-il, aux philosophes Théodore Gaza, et Georges de Trapezunte, dont elles étoient amoureuses à la fureur. Est-ce donc bien dans un pareil compilateur qu'on peut apprendre à connoître les mœurs des Tartares Mantcheoux et Mongols?

Quant aux Auteurs sur l'Amérique, ceux que le Critique cite le plus souvent, d'après Gueudeville, ce sont le P. Feuillée et Frézier,

qui, venus près de deux cent ans après la découverte de l'Amérique, n'ont rien pu dire sur la situation où elle étoit à la fin du quinzième siècle ; ils n'ont pu rien nous apprendre sur cette époque terrible et mémorable, où une moitié du monde fut subjuguée par l'autre.

Le Critique assure *qu'il a lu et relu une quantité de relations de l'Amérique.* Mais pourquoi donc ne pas citer ces relations ? pourquoi donc recourir à l'atlas historique de Gueudeville ? Ceux qui se connoissent en livres, ne pourront jamais comprendre cela. Ce qu'il y a encore de plus incompréhensible, c'est que le Critique ajoute, que les Auteurs qu'il cite sont les mieux instruits et les plus dignes de foi : comme si le moine Rubrequis et l'avocat Alexandre *ab Alexandro* étoient croyables en ce qu'ils rapportent des Tartares.

Quant à moi, qui n'ai jamais fait des *Dissertations critiques*, il me paroît que je m'y serois pris tout autrement : j'aurois cité les bons Auteurs, et non les plus méprisables qu'on connoisse ; j'aurois cité les Auteurs contemporains, et non ceux qui sont venus deux siècles après l'époque dont il est question : j'aurois cité des Auteurs que j'aurois lus, et non des Auteurs que je n'aurois pas lus. Si j'avois été membre de quelque académie, et

que j'eusse jugé à propos de lire ma dissertation devant cette académie, alors je n'aurois rien négligé pour donner à mon ouvrage toute la perfection dont la matière eût été susceptible, pour éviter autant qu'il eût été en moi, ou les reproches de mes confrères, ou ceux du public.

CHAPITRE XXXVIII.

De l'organisation de la matière.

JE suis réellement fâché de devoir démontrer que le Critique n'a pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué. S'il ne m'importoit pas de faire cette démonstration, je m'en serois volontiers dispensé.

Voici les termes du Critique, page 78.

« Que Pauw, moins timide que Buffon, » veuille soutenir avec lui, que la matière » ne s'est organisée que depuis peu au nou- » veau Monde; que l'organisation n'y est » pas encore achevée de nos jours, c'est une » opinion qu'il peut s'opiniâtrer de défendre » tant qu'il lui plaira; on ne sera pas obligé » de l'en croire sur sa parole, puisque les » faits déposent contre lui. Mais qu'il enché- » risse sur Buffon, qui ne comprend dans

» son hypothèse que les plantes et les ani-
» maux, et que Pauw veuille l'étendre sur
» toutes les races d'hommes en général Amé-
» ricains, alors on pourra lui dire ce qu'il
» dit au docteur Maty : vos réflexions ne
» sont pas heureuses : on pourra même ajouter :
» vos argumens sont bien foibles ; et le comble
» du ridicule est de fermer les yeux à l'évi-
» dence, et de vouloir s'appuyer de phéno-
» mènes incontestablement faux ».

Il résulte, comme on voit, de cette imputation, que Pauw a soutenu que la matière ne s'est organisée que depuis peu en Amérique. Mais le lecteur ne sera pas peu surpris d'entendre que Pauw a soutenu précisément le contraire. Voici d'abord comme il s'exprime là-dessus, tome I, page 123.

« La nature auroit-elle été assez impuis-
» sante pour n'achever son ouvrage ou pour
» ne le compléter que par intervalles ? Elle
» avoit placé en Amérique des animaux ab-
» solument différens de ceux qui vivent dans
» le reste de l'univers connu : ces animaux
» étoient-ils aussi d'une création postérieure
» à celle des individus vivifiés de notre hé-
» misphère ? On tomberoit dans l'absurdité,
» si l'on défendoit une telle hypothèse, et
» si on admettoit une formation successive

» d'êtres organisés ; pendant qu'on est con-
» vaincu qu'il ne paroît pas même sur la
» scène du Monde un nouvel insecte. Les
» germes sont aussi anciens que les espèces,
» et les espèces paroissent aussi anciennes
» que le globe. Si la formation spontanée et
» fortuite a occupé si long-temps les philo-
» sophes de l'antiquité, c'est qu'ils étoient
» trop mauvais physiciens pour s'appercevoir
» de la futilité de cette dispute métaphy-
» sique ».

On voit par ce passage si formel, que l'Auteur des *Recherches philosophiques* a rejeté, comme une absurdité insoutenable, la *formation fortuite et spontanée* ; il a ajouté, qu'il ne paroît pas sur la scène de l'univers un nouvel insecte : il a ajouté encore, que les espèces sont aussi anciennes, selon lui, que le globe qu'elles habitent. Il a donc absolument rejeté, comme une absurdité insoutenable, l'organisation récente de la matière au nouveau Monde ; car un enfant même conçoit que celui qui n'admet pas la création spontanée, n'admet pas aussi une organisation récente de la matière, et surtout lorsqu'il assure, que les germes sont aussi anciens que le globe, ou les espèces animales aussi anciennes que le globe. Ces

propositions rentrent l'une dans l'autre; ce qui est contenu dans l'une, est contenu dans toutes les deux. Ce n'est pas ici une chose dont les savans seuls puissent juger : c'est un fait dont tout homme qui sait lire peut juger. Le Critique seul en a mal jugé.

Si l'on rappelle tout ce que l'Auteur des *Recherches philosophiques* a dit, dans plus de trente endroits, de la destruction des grands quadrupèdes en Amérique, des os fossiles, des inondations et des vicissitudes physiques, de la retraite des Américains dans les montagnes, de leur tradition sur un cataclysme, alors on verra qu'il a par-tout combattu ce système même, que le Critique lui fait un crime de défendre. Lorsqu'il a soutenu que les grands animaux ont été anciennement anéantis en Amérique par des déluges et les volcans, il ne prévoyoit sans doute pas qu'un Critique viendroit l'accuser d'avoir soutenu l'organisation récente; puisqu'il est, dans son livre, exactement question du contraire. Il s'agit d'une ancienne destruction.

Je démontrerai par un autre passage, encore plus formel que le premier, que loin d'avoir adopté ou outré le sentiment de Buffon, l'Auteur des *Recherches philosophiques* n'a point du tout été d'accord avec cet illustre naturaliste.

Voici encore une fois ses termes, t. I, p. 27.

« La grande humidité de l'atmosphère en » Amérique, et l'incroyable quantité d'eaux » croupissantes, répandues sur sa surface, » étoient, dit-on, les suites d'une inonda- » tion considérable qu'on y avoit essuyée » dans les vallées et les bas-fonds, et dont » je ne me suis pas proposé de parler ici » fort au long : il n'est pas improbable d'at- » tribuer à cet événement physique, admis » comme vrai, la plûpart des causes qui » avoient vicié et dépravé le tempéra- » ment des habitans, et il semble qu'on peut » adopter cette opinion avec moins de dif- » ficulté que l'hypothèse de Buffon, qui sup- » pose que la nature, encore dans l'ado- » lescence en Amérique, n'y avoit organisé » et vivifié les êtres que depuis peu. Ce sen- » timent entraîne des dicussions métaphy- » siques, longues, obscures, et qui heu- » reusement pour nous sont inutiles. D'ail- » leurs, il n'est pas aisé de concevoir que » des êtres quelconques seroient au sortir de » leur création dans un état de décrépitude » et de caducité : il paroît au contraire, que » leurs forces n'étant pas usées, ou affoiblies, » ils devroient jouir d'une vigueur d'autant

» plus grande, que leur espèce seroit plus » nouvelle ».

On voit par là évidemment, que l'Auteur n'a pas adopté du tout le sentiment de Buffon, comme le Critique se l'est mis dans l'esprit : il attaque un livre, il a ce livre sous les yeux, et il ne voit pas ce qui y est, et y met des absurdités qu'il forge uniquement pour le réfuter. Je n'ai jamais vu un pareil procédé, ni si peu de bonne foi.

Quand même l'Auteur auroit adhéré aux opinions de Buffon, il seroit bien éloigné de s'en repentir ; et s'il n'avoit pas eu ou cru avoir des raisons très-fortes pour ne point embrasser, en quelques points, les idées de ce grand homme, il auroit senti autant de plaisir à le suivre, qu'il a eu de peine à l'abandonner. Dom Pernety, qui n'a jamais lu les ouvrages de Buffon, comme je l'ai démontré à l'article des animaux, s'imagine qu'il lui seroit fort facile de détruire le système de l'organisation récente, mais il se trompe ; et s'il vouloit jouter en cette matière contre Buffon, il éprouveroit une résistance, où tous ses vains efforts échoueroient. Il se contente de dire, que *les faits déposent contre* ; mais quels sont ces faits? Voilà

ce que j'eusse été charmé de savoir. On ne peut opposer à l'hypothèse de l'organisation récente que de très-fortes probabilités, et non des faits ; car quand la nature opère, elle opère en silence, et pour ainsi dire sans témoins. Je parle ici dans le système de Buffon.

J'ai prouvé que le Critique lui seul a trouvé dans les *Recherches philosophiques*, des choses que personne ne sauroit y trouver : il n'a donc pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué. Voilà ce que je devois faire voir.

Je me souviens que quelqu'un m'a un jour proposé le problême suivant :

Est-ce un avantage pour un Auteur d'être bien ou mal compris par son Critique?

Je répondis qu'il n'y avoit pas à opter, et qu'un Critique éclairé étoit sans comparaison préférable à un autre Critique moins éclairé ; parce qu'il vaut infiniment mieux d'être assailli par cinq ou six objections bien faites, que de se voir accablé par un grand nombre de mauvaises raisons ; alors on n'est pas blessé, mais fatigué. Je dis qu'une critique pourroit être si foncièrement mal-faite, que je défierois l'écrivain le plus habile de la bien réfuter. Ceci ressemble beaucoup à l'aventure d'un avocat qui, pour soutenir une cause manifestement mauvaise, avoit

rempli son factum de mille chicanes : là-dessus le défendeur attesta par serment, qu'il aimoit mieux perdre son procès, que de répondre de point en point à tant de mauvaises raisons ; et l'avocat triompha.

CHAPITRE XXXIX.

Des plus anciens peuples de notre Continent.

CETTE manière de critiquer un livre, est absolument vicieuse, où l'on confond ce que l'Auteur distingue dans son livre.

L'Auteur a distingué les montagnes en pic ou pyramidales, d'avec les montagnes convexes, ou, comme parle Montesquieu, d'avec les *montagnes plates*.

L'Auteur a ensuite dit, que c'est sur les montagnes convexes de notre Continent (*)

(*) « Comme c'est sur les plus grandes élévations » convexes de *notre Continent*, qu'on doit chercher » les plus anciens peuples ; il n'y a pas de doute que » les Tartares ne l'emportent à cet égard sur tous » les autres ». *Recherches philosophiques*, Tom. II.

Il est clair comme le jour, qu'il est ici question des peuples de notre Continent, et non pas des peuples du nouveau Continent. Le Critique a confondu tout cela, et n'a pas laissé une seule idée sans la bouleverser.

qu'il faut chercher les plus anciens peuples de notre Continent ; et heureusement pour lui, ce sentiment étoit celui de Platon, ainsi qu'on peut s'en convaincre par un passage très-remarquable de Strabon : ce sentiment est encore celui de tous les philosophes modernes qui ont fait des recherches sur l'histoire des nations. Or le Critique objecte à cela, *mais selon vous, on devroit trouver les plus anciens peuples en Amérique sur le Chimboraço.*

Voilà précisément ce que l'Auteur n'a eu garde de dire ; car en ce cas, il eût dit trois grandes absurdités.

1°. L'Auteur a parlé des peuples de notre Continent, et le Chimboraço n'est pas dans notre Continent.

2.° Il a parlé des montagnes convexes comme celles de la Tartarie, et non des montagnes pyramidales comme le Chimboraço, ou le Pic-de-Ténérif, ou le Pic-Adam.

3°. Il a dit que la tête de ce Chimboraço est trop élevée, trop aride, trop dégarnie de végétaux, pour que des hommes pussent y vivre avec leurs troupeaux, ou sans leurs troupeaux.

Ainsi Dom Pernety, pour combattre bien à son aise l'Auteur des *Recherches philoso-*

phiques, commence par lui refuser le sens commun ; alors il l'accable et prend un ton imposant ; mais il ne faut pas croire que quand il prend un pareil ton, cela empêche qu'il ne se trompe ; et s'il ne s'étoit pas trompé, il eût été plus modéré dans ses expressions, et plus modeste.

L'Auteur a connu l'élévation de Chimboraço, puisqu'il l'a indiquée, non pas, comme dit le Critique, d'après Lacondamine, mais d'après les observations d'Ulloa : il a connu encore la hauteur de cette espèce de bosse qui est en Tartarie ; car outre qu'il en avoit vu la mesure, estimée dans le quatrième volume du P. du Halde (*), il a dit que les ri-

(*) « Cette région est fort élevée et pleine de mon-
» tagnes. Il y en a une entr'autres sur laquelle nous
» avons toujours monté durant cinq ou six jours de
» marche. L'Empereur ayant voulu savoir de combien
» elle surpassoit les campagnes de *Peking*, éloignées
» de là d'environ trois cent milles ; à notre retour,
» après avoir mesuré la hauteur de plus de cent
» montagnes, qui sont sur la route, nous trouvâmes
» qu'elle avoit trois mille pas géométriques d'élévation
» au-dessus de la mer la plus proche de *Peking* ».

Voyage du P. Vorbiest dans la description de la Chine et de la Tartarie, par le P. du Halde, T. IV, pag. 100 *et* 101. *in*-4o.

On conçoit bien que cette montagne n'étoit rien

vières et les fleuves, qui en descendent, nous indiquent assez cette hauteur. Or, si après cela, il avoit ajouté que les hommes qui peuvent vivre sur une élévation convexe, telle que celle-là, peuvent vivre encore beaucoup mieux à leur aise sur un rocher tout stérile, tout couvert d'une neige éternelle, comme le Chimboraço, il n'y auroit certainement eu, dans tout son discours, aucune trace de sens commun, et sa distinction des montagnes en convexes et pyramidales, eût été tout-à-fait inutile daus son système. Le Critique n'a pas compris ceci.

L'Auteur n'a pas été chercher les plus anciens peuples de notre Continent sur le sommet des Alpes ou des Pyrénées, parce que ces pointes montagneuses, quoique très-élevées, manquent de plantes et de toutes les autres productions dont les hommes pourroient se sustenter pendant un déluge; et,

moins qu'en pic, puisque l'Empereur de la Chine y monta avec toute sa suite, qui consistoit en plus de soixante mille hommes et cent mille chevaux. Il y a telles pointes des Alpes ou des Pyrénées, où un Micquelet a beaucoup de peine à grimper avec des crochets. Au reste, ce n'est pas uniquement de cette montagne de la Tartarie, dont il est question; mais de tout le pays en général.

d'ailleurs, le froid y est si rigoureux, qu'on ne sauroit y vivre, quand même on y auroit en abondance des végétaux alimentaires, et du gramen pour faire paître des troupeaux, qui, au défaut de gibier, sont absolument nécessaires à l'homme dans les pays froids : les peuples chasseurs du Nord se couvrent des peaux des animaux sauvages : les peuples bergers du Nord s'habillent des peaux de leurs animaux apprivoisés. Il faut donc, dans les pays froids, ou qu'on ait du gibier ou des troupeaux, sans quoi l'homme ne sauroit y vivre, quand même il auroit assez de plantes pour n'avoir pas besoin d'être Sarcophage ; mais, dans toutes les contrées septentrionales, les hommes sont, ou Sarcophages ou Ichthyophages, et ces derniers se font des vêtemens des intestins des poissons et des dépouilles des phocas. Il n'y a que les nations déjà parvenues à la connoissance de certains arts, qui puissent tirer une partie de leurs habillemens du chanvre et du lin, deux plantes qui exigent de grands apprêts. Les peuples du Midi, qui ont le moins besoin de vêtemens, ont reçu de la nature des végétaux, tels que les cotonniers, dont la bourre n'exige pas autant d'apprêt que le lin et le chanvre.

Quand

Quand il a été question des peuples de l'Amérique, l'Auteur a dit que les premiers d'entre eux, qui aient été formés en une espèce de société, ont été les Péruviens, qui habitent sous un climat fort tempéré, et sur un terrain fort exhaussé.

Il n'a donc pas contredit, par rapport aux nations du nouveau continent, les principes qu'il avoit établis par rapport aux nations de l'ancien continent ; mais les grands bouleversemens que l'Amérique a essuyés par les tremblemens de terre, les volcans, les inondations, ne permettent pas qu'on adopte à son égard toutes les maximes et toutes les règles de la critique historique, dont on peut se servir pour éclaircir les antiquités des peuples de notre continent ; car les Américains, manquant absolument du secours des lettres, n'avoient ni annales, ni registres, ni mémoires ; tout le dépôt de l'histoire y étoit confié à une tradition défigurée par mille fables, aussi grossières que l'esprit de ceux qui les contoient.

Quand l'Auteur des *Recherches philosophiques* a assuré, que les Tartares, habitans d'une immense élévation convexe, devoient être des peuples extrêmement anciens, il n'a pas cru que cela seul suffisoit pour démon-

trer leur ancienneté ; mais il l'a démontrée par le témoignage même de l'histoire écrite ; et l'empire de la Chine, le plus ancien des empires, formé dans le voisinage de la Tartarie, est une preuve parlante de ce qu'il a avancé.

Le Critique, loin d'entrer dans la moindre discussion historique, loin d'avoir rien approfondi, rien examiné, n'a pas eu des notions claires de toutes ces choses, et il en parle véritablement au hasard, selon sa coutume.

Quand il est question du teint des Nègres et des hommes basanés, Dom Pernety, sans avoir fait là-dessus la moindre recherche, dit à l'Auteur, *tout ce que vous avez avancé à cet égard porte à faux*. Et voilà les seuls mots qu'on trouve dans toute sa dissertation, par rapport à un si important article de la physiologie. Je prendrai ici la liberté de dire à Dom Pernety que, quand il aura approfondi cette matière autant que l'a fait l'Auteur à l'article des *Nègres blancs*, *des blafards*, et à celui qui traite *de la couleur des Américains ;* alors cet Auteur sera très-charmé de lui répondre. Mais que peut-on jusqu'à présent répondre à un homme, qui nie seulement des faits qu'il ne connoît pas, et auxquels il

n'en substitue pas d'autres ? Quand un Auteur établit une cause, il faut que le Critique qui nie l'existence de cette cause, en ait une autre toute prête pour remplacer celle qu'il détruit ; sans quoi il est absurde de vouloir détruire une cause, puisque tout effet en doit avoir une. Quand on a rejeté les tourbillons de Descartes, on y a d'abord substitué le système de l'attraction, et ceux qui rejettent l'attraction, doivent, à leur tour, inventer une nouvelle hypothèse, ou bien en ressusciter une ancienne ; car, enfin, on ne peut pas laisser un instant les effets sans cause. Les Critiques qui démolissent un bâtiment, et qui n'en bâtissent point, peuvent être fort contens d'eux-mêmes ; mais je doute que tout le monde soit fort content d'eux.

J'ajouterai encore ici quelques observations, pour développer davantage les idées de l'Auteur, sur la distinction des montagnes en convexes et en pyramidales, par rapport aux effets qui peuvent en résulter en un temps de cataclysme.

Les montagnes qui s'élèvent perpendiculairement, vont toutes, comme on voit, se terminer en pointes de la figure d'un cône dressé sur sa base, ou d'une pyramide plus ou moins irrégulière : or, plus les eaux s'élè-

vent autour de ces montagnes, et moins il reste d'emplacement à leurs sommets, où les hommes pourroient se réfugier, puisque la base qui occupe le plus de terrain, est la première submergée : ces montagnes, ainsi posées dans les eaux, forment des écueils et non des îles.

Qu'on imagine, après cela, une élévation convexe, et qu'on fasse monter les eaux tout autour de cette élévation, jusqu'à un certain point, alors on verra que la partie qui est restée à sec, forme une île et non un écueil. Les hommes peuvent donc trouver, sur ces dernières hauteurs, ce qu'ils ne sauroient trouver sur les autres, puisqu'il est impossible de subsister sur un écueil.

J'avoue qu'il n'y a dans aucun pays des élévations géométriquement convexes, non plus qu'il n'y a des montagnes géométriquement coniques; mais les irrégularités du terrain, quand la forme primitive existe, sont des infiniment petits ; ainsi, quelques rochers dont la Tartarie est parsemée, n'empêchent pas que le terrain ne s'y élève insensiblement; et c'est cette élévation insensible, qui fait la convexité que Montesquieu nomme très-bien une montagne plate, lorsqu'il parle de la Tartarie.

CHAPITRE XL.

De l'augmentation du froid vers le pôle antarctique.

JE suis très-persuadé que si le Critique eût lu les *considérations géographiques et physiques* de Buache, il n'auroit jamais attaqué les observations sur le degré du froid dans les deux Continens sous les mêmes latitudes.

Je suis encore très-persuadé que si le Critique eût lu les collections de Brosse, celle de Barow, traduite par Targe, celle de feu Prévôt, il n'auroit jamais nié l'augmentation du froid vers le pôle antarctique. Mais quand on ne cite pas des Auteurs, et qu'on s'autorise du rapport vrai ou faux d'un marin tel que Guyot, qui n'a jamais rien écrit, et jamais eu la réputation d'être physicien ou géographe, alors on peut dire tout ce qu'on veut. Dans de telles matières il faut absolument citer des Auteurs connus, et sur-tout lorsqu'il s'agit de détruire un fait généralement reconnu.

Selon Dom Pernety, « il ne fait pas plus » froid en hiver sous le soixantième degré » de latitude méridionale, que sous le qua-

» rante-huitième degré de latitude septen-» trionale ». C'est une chose, dit-il, qu'il sait, et que l'Auteur des *Recherches philosophiques* a ignorée. En cela j'avoue qu'il ne se trompe pas, puisque l'Auteur l'a très-fort ignorée.

S'il fait si chaud sous le soixantième degré de latitude sud, et cela en hiver, pourquoi donc Halley marque-t-il dans son routier, sous les 52 degrés, une si prodigieuse quantité de glaces, qu'elle eût suffi pour boucher le canal de la Manche? Cependant il est inoui que le pas de Calais se soit gelé. Or entre Halley et Guyot il n'y a certainement pas à balancer : ils ont couru tous deux les mêmes mers; mais une seule observation de Halley est plus précieuse pour les vrais savans, que tous les rapports de ce même marin qui a mis les os d'un géant, haut de 12 à 13 pieds, dans une caisse.

Je pourrois ici donner les routiers de plusieurs vaisseaux; mais je me borne à celui de la *Marie*, de *l'Aigle*, qui ont découvert le *cap Circoncision*, qui, avec le *port de Drack*, est la terre la plus australe que nous connoissions (*).

(*) La relation de ces vaisseaux est dans la col-

Les deux navires que je viens de nommer, furent, en 1738, envoyés à la découverte des terres australes par la *compagnie française des Indes* : ils trouvèrent la brume dès les 44 degrés de latitude méridionale, et 344 de longitude. Cette brume les enveloppa et ne les quitta plus : le froid devint très-vif, et cela au cœur de l'été, puisqu'on étoit dans le mois de décembre, qui correspond, comme on sait, pour ce climat, à notre mois de juin. Quand ces vaisseaux parvinrent au 48e. degré, 50 minutes, ils se trouvèrent entourés de glaçons, hauts de trois cent pieds, et de trois cent lieues de tour; au point qu'ils ressembloient à de grands écueils flottans : on manœuvra entre ces glaces en courant au sud ; mais sous le 54me. degré la brume devint si épaisse, et les glaçons si serrés, que les vaisseaux y furent barrés, et ne purent jamais pénétrer au-delà : malgré tous leurs efforts pour continuer la route, il fallut retourner.

On voit que ces vaisseaux étoient encore à six degrés en deçà du point, où Dom Fernety assure qu'il ne fait pas plus froid pen-

lection de Brosse et dans l'*histoire générale des voyages*, tom. XI, édition de Paris.

dant l'hiver austral, que sous le quarante-huitième degré de latitude nord, où l'on peut naviguer en tout temps, et où l'on ne voit jamais de glaçons haut de 300 pieds.

Dans notre latitude septentrionale, les vaisseaux sont parvenus jusqu'au quatre-vingt-cinq, et même à ce qu'on prétend, au quatre-vingt-huitième degré : dans la latitude opposée aucun vaisseau n'a certainement dépassé le soixante-troisième, et on doute même de la bonne foi de quelques navigateurs, qui prétendent y avoir atteint : ce qu'il y a de bien certain encore, c'est que nous ne connoissons aucune terre au-delà de ce qu'on nomme le *port de Drack*. Je supplie le Critique de nous expliquer d'une manière satisfaisante, pourquoi on a été 500 lieues tout au moins plus avant vers le pôle arctique que vers l'antarctique. Voilà la difficulté : mais le Critique s'est bien gardé de la résoudre ; de sorte que sa manière de raisonner est sans cesse en défaut : il rejette l'explication d'un phénomène et d'un grand phénomène, et ne donne lui-même aucune explication bonne ou mauvaise. Il faut donc persister à croire que l'augmentation du froid qu'on éprouve en allant au sud, est la véritable cause qui a arrêté tous les navigateurs, comme

le savent les puissances maritimes qui ont envoyé des navires à la découverte des terres australes, et comme un chacun peut s'en convaincre par lui-même, en consultant les recueils de voyages que j'ai cités plus haut. On peut bien s'imaginer que si l'on n'avoit pas été arrêté par quelques obstacles, on eût tout au moins été reconnoître le cercle polaire austral ; mais on peut assurer que jamais aucun homme de notre continent n'y a été ; au point qu'on ne sait si à cette latitude il y a des terres, des animaux, des hommes ; tout cela est inconnu ; tandis que les mers et les pays qui gisent sous le cercle polaire boréal, sont exactement décrits dans les cartes, et parcourus tous les ans par les marins et les voyageurs.

Quand le Critique parle du froid qu'on ressent aux îles Malouines, il dit que la glace n'y porte point de pierres. A cela je réponds, que des physiciens qui veulent connoître la nature d'un climat, ne se servent pas de grosses pierres, mais de bons thermomètres bien sensibles. Ainsi, pour pouvoir parler du climat des îles Malouines, il faudroit avoir des tables d'observations météorologiques, et le Critique n'a pas été en état de faire de telles tables, qui sont l'unique chose dont on pourroit s'occuper utilement

dans ces îles : au reste, comme le terrain y est assez uni, et qu'il n'y a pas des futaies, cela diminue le degré du froid qu'on y éprouveroit, s'il y avoit de grandes forêts ou de hautes montagnes.

J'ai dit que quand un Critique rejette l'explication d'un phénomène, il doit en donner une autre : cependant Dom Pernety remplace un effet généralement reconnu par un effet qui choque toutes les notions qu'on a acquises par l'expérience et les observations des physiciens. Non-seulement il nie l'augmentation du froid vers le pôle austral ; mais il y substitue encore une augmentation de chaleur si grande, qu'elle répond précisément à douze degrés de latitude ; car s'il fait aussi chaud en hiver sous le soixantième degré de latitude sud, que sous le 48me. degré nord, on voit qu'il y a dans les deux latitudes une différence de température qui équivaut à douze degrés ; ce qui choque, comme je viens de le dire, l'expérience même.

En établissant un tel paradoxe, le Critique devoit nécessairement entrer dans de longues discussions ; mais c'est en une seule ligne, en un seul mot, qu'il hasarde une telle proposition, et cela d'une manière qui prouve qu'il n'a pas connu seulement les premiers élémens de la géographie.

Rejeter une cau e sans en dire la raison, et y substituer une cause contraire sans en dire encore la raison, c'est une manière de raisonner inconnue à tous les physiciens du monde.

CHAPITRE XLI.

De la supériorité de l'ancien continent sur le nouveau.

DOM Pernety prétend que l'ancien Continent n'a absolument aucun avantage sur le nouveau, et il accuse l'Auteur des *Recherches philosophiques*, de s'être livré puérilement à des préjugés nationaux (*), lorsqu'il a loué l'Europe et les Européans. Selon le Critique, qu'on prendroit à ses discours pour un Américain, cette Europe est un malheureux petit pays, où le cacao et le baume du Pérou ne veulent pas croître, et où les hommes n'ont pas plus d'industrie et d'intelligence que les Caraïbes et les Hurons.

On voit que je pourrois très-bien me dispenser de répondre à de telles absurdités : cependant je réponds, que l'Europe est la

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, pag. 16, et en général à toutes les pages.

mère de tous les arts et de toutes les sciences ; que l'Europe est la patrie de tous ces immortels génies qui ont honoré l'humanité, ou qui l'ont comblé de leurs bienfaits (*). Il faut être un véritable Critique pour ne pas avouer cela, ou pour ne le pas savoir.

Dans toute l'étendue de l'Amérique, depuis le cap Hoorn, jusqu'a la baie de Hudson, il n'a jamais paru un philosophe, un savant, un artiste, un homme d'esprit, dont le nom ait mérité d'être inséré dans l'histoire des sciences, ou dont les talens aient servi l'humanité.

Si aujourd'hui il y a en Amérique des hommes qui savent lire et écrire, c'est qu'ils sont venus d'Europe : car les Américains naturels ne savent ni lire ni écrire : c'est un peuple abruti

(*) *Quique pii vates et phœbo digna loquuti ;*
Inventas aut qui vitam excoluere per artes ;
Quique sui memores alios fecere merendo :
Omnibus his niveâ cinguntur tempora vittâ.

AEnei. VI.

Les anciens mettoient dans leur paradis les philosophes, les poètes et les artistes, par une gratitude envers la mémoire de ces grands hommes, qui contraste singulièrement avec la bassesse de ces moines ignorans qui ont damné Descartes, Newton, et presque tous les poètes.

qu'on ne peut appliquer à aucune science, à aucun art. Les Hurons et les Iroquois sont encore aussi sauvages qu'ils l'étoient en 1525 ; ils logent encore dans de chétives cabanes, comme ils y ont toujours logé : ils n'ont jamais cultivé la terre, et ils ne la cultivent pas encore.

L'Europe a conquis l'Amérique, et elle la tient sous son joug avec autant de facilité que l'empire Romain tenoit la Corse ou la Sardaigne. Si à tout cela on ajoute les conquêtes que les Européans ont faites en Afrique, en Asie et au centre même de ce formidable empire du Mogol, alors il faut bien supposer que ces Européans surpassent autant les autres nations du Monde par leur bravoure, qu'ils les surpassent par leurs connoissances dans les arts et dans les sciences. L'Europe est le seul pays de l'univers où on trouve des physiciens et des astronomes : car les Chinois qui se vantent de tant de choses, n'ont pas un seul astronome, ni un seul physicien : ils n'ont ni sculpteurs, ni peintres, non plus que les autres peuples de l'Asie (*). Quant

(*) Je publierai un jour quelques recherches que j'ai faites sur les causes qui ont toujours empêché les Orientaux de réussir dans la peinture ; et cela avant l'établissement du mahométisme, et dans les pays où

à leurs poètes, et sur-tout à leurs poètes dramatiques, ce sont des Troubadours, et il y a autant de distance de leur meilleure tragédie *Tchaochi-cou-El* à la Phèdre de Racine, ou au Cinna de Corneille, qu'il y a de distance de l'Alaric de Scudéri ou de la Pucelle de Chapelain à l'Énéide.

Notre ancien continent, depuis Cadix jusqu'à Jédo, depuis Goa jusqu'à Pétersbourg, renferme plus de grandes villes qu'il n'y a de misérables villages dans l'Amérique. L'Allemagne elle seule a sans comparaison plus de villes murées (2300) qu'il n'y a de bourgades au nouveau Monde. L'empire de la Chine contient plus d'hommes que tout le nouveau Monde n'a d'Indigènes d'une extrémité à l'autre. L'Amérique n'a que de grandes forêts et des forêts si grandes, qu'on peut y voyager par un pays de neuf cents lieues en ligne droite, sans rencontrer une ville : il n'y a pour cela qu'à s'embarquer à la source du Maragnon, et le descendre jusqu'au Para.

Je laisse à juger, après cela, si notre ancien continent n'a aucun avantage sur le nouveau, ainsi que Dom Pernety le soutient dans la

le mahométisme n'a jamais été dominant, comme à la Chine et au Japon, où on ne sait pas encore aujourd'hui dessiner correctement.

dissertation qu'il a lue, à ce qu'il dit dans sa préface, à l'académie de Berlin, le 7 Septembre 1769, à ce que je suppose; car il n'y a pas une seule date d'année dans son écrit, ni même au titre. Quoi qu'il en soit, j'ose bien lui dire qu'il est le seul homme en Europe qui ait jamais soutenu un tel paradoxe, et je doute qu'on pût trouver en Europe un autre homme assez prevenu pour défendre ce paradoxe.

Mais, objecte-t-il, dans notre continent, il y a des Tartares qui ne vivent que de chasse. A cela, je réponds encore, qu'il est le seul homme qui ait jamais fait des Tartares un peuple chasseur: s'il avoit consulté d'autres Auteurs que le moine Plan Carpin et Alexandre *ab Alexandro*, il n'auroit pu ignorer que les Tartares sont un peuple berger. On ne connoît point l'intérieur de l'Afrique; mais dans tous les pays connus de notre continent, il seroit difficile de trouver trois peuples véritablement chasseurs; car les Lapons, les Samoyèdes, les Tunguses qui ont des troupeaux de rennes apprivoisés, sont déjà des peuples pasteurs. Il ne faut pas confondre toutes ces choses, et prêter aux nations des mœurs qui ne sont pas les leurs.

On ne connoît pas l'intérieur de l'Afrique:

on assure qu'il y a des anthropophages ; mais dans tous les pays connus de notre continent, il n'existe plus d'anthropophages : si en Espagne, en Italie et en France on nourrit quelques troupeaux d'hommes, ce n'est certainement pas pour les manger, comme le croyoit cet Iroquois dont j'ai parlé, et qu'on mena voir en 1666 le réfectoire des cordeliers.

Mais, objecte encore le Critique, les terres de l'Europe ont besoin d'une culture continuelle, et en Amérique la terre donne tout d'elle-même.

En vérité, c'est s'opiniâtrer à confondre les climats, les pays et la nature entière ; car les contrées de l'Amérique, qui ont les mêmes latitudes que les différentes parties de l'Europe, ont encore plus besoin que l'Europe d'une culture continuelle. Que seroit le Canada, l'Acadie, la nouvelle-Angleterre, la nouvelle-Yorck, si les colons n'y travailloient pas la terre, et s'ils ne la travailloient pas sans cesse ? Le Critique dit avoir été à Monte-Vidéo ; cela est possible ; mais il ne faut pas juger par Monte-Vidéo des bords du lac Huron, et des rivages du Labrador ; c'est comme si l'on jugeoit de la Laponie par la Provence et le Languedoc.

Au reste, c'est un bonheur inestimable pour la plus

la plus grande partie de l'Europe, d'avoir des terres, qu'il faut sans cesse cultiver : cela entretient, pour peu que le gouvernement ne soit pas excessivement mauvais ; l'amour du travail, et non l'amour de l'oisiveté, l'amour de l'ordre, et non celui du brigandage. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur les plus belles provinces de l'Espagne, comme la Valence, l'Estramadoure, et sur les meilleures terres du royaume de Naples, telles que celles de l'Apulie, et on y voit une misère que les paysans Anglais n'ont jamais connue, parce qu'on y a perdu l'esprit du travail ; on y compte plus de moines que de laboureurs : preuve évidente qu'on y a perdu l'esprit du travail. Il est plus commode de lire du latin qu'on n'entend pas, que de conduire des herses et de battre en grange : les laboureurs même de ce pays-là sont des fainéans qui se font promener dans leurs champs, assis sur un estrapontin de la charrue ; ce qui est la chose du monde la plus choquante, aux yeux de ceux qui ont vu labourer dans nos pays du nord, où l'on fait tant de récoltes uniquement pour nourrir le midi. La Hollande a avitaillé pendant trois ans de suite l'Italie, et elle pourvoit en tout temps une partie de l'Espagne : l'Angleterre entretient l'autre

partie de l'Espagne et tout le Portugal. On peut bien croire qu'il n'en coûte pas peu à ces excellens pays du midi, pour être nourris ainsi par les septentrionaux. Dans les états du Pape, où l'on a essuyé tant de disettes, on a aussi vendu tant d'antiques, qu'un jour on ira voir les raretés de Rome en Angleterre.

Quand le nord de l'Europe étoit moins cultivé, il étoit précisément sans police : aussi long-temps qu'on continuera à bien cultiver les terres, on n'y retombera pas dans la barbarie ; mais le dépérissement de l'agriculture sera le pronostic d'un siècle d'ignorance.

Ce n'est pas, au reste, que je pense avec presque tous les Auteurs agronomes modernes, qu'il faille très-bien cultiver ; il y a en cela, comme en toutes choses, un milieu qu'il faut garder, et qu'il faut toujours garder. Cette admirable maxime des anciens, *optime colere damnosum* (*), n'ayant pas été bien pesée, bien développée, que dis-je, pas même bien connue ; voici ce qui en est arrivé : presque tous les Auteurs agronomes modernes ont

(*) Il semble que les anciens avoient prévu que l'on donneroit un jour dans l'Agromanie, ou dans un excès, un raffinement entièrement opposé à l'esprit de l'agriculture. Quoi de plus sensé que ces paroles de Pline, que je ne puis

écrit sur l'*agromanie*, tandis que Caton, Varron, Columelle, Pline et Paliadius, ont écrit sur l'*agriculture*, parce que les anciens ont bien cultivé, et que ces Auteurs modernes ont voulu qu'on cultivât très-bien, ce qui est réellement une chose absurde; aussi aucun peuple de l'Europe n'oseroit-il se vanter d'avoir porté son agriculture au point où étoit celle des anciens Romains, qui s'instruisoient dans les livres qu'on ne daigne pas même lire aujourd'hui : il y a peut-être actuellement en Europe dix mille personnes qui ont lu Duhamel, et qui n'ont pas lu Columelle.

Quoi qu'il en soit, je repète que c'est un bonheur pour un pays d'avoir des terres qui, sans la culture la plus pénible, ne rendroient absolument rien, et qui, par une culture pénible, donnent un excédent considérable. Le Critique a t-il eu sur tout cela des idées bien claires? J'en doute très-fort.

L'ancien continent a sur le nouveau une supériorité si grande, qu'il est impossible

m'abstenir de citer! *Imò Hercule! judico modum rerum omnium ultissimum. Benè colere necessarium est, optimè damnosum.* Je supplie ceux qui écrivent sur l'agriculture, de peser ces paroles. *Lib. XVIII, c. VI.*

d'imaginer une supériorité plus grande d'un pays sur un autre, et c'étoit encore bien pis du temps passé, et avant que l'Amérique eut reçu de notre monde les chevaux, les bœufs, les ânes, les cochons domestiques, les chats domestiques, qu'on vendoit si cher pendant tout le commencement du seizième siècle, qu'un matelot Hollandais fit une fortune singulière en Amérique, en y vendant des chats : on y a été porter des chèvres, des brebis, plusieurs races de chiens, des poules, des pigeons, du riz, du seigle, du froment, la vigne cultivée, les grenadiers, les cannes à sucre, les cafiers, les melons, les citronniers, les orangers, les pommiers, les poiriers, les oliviers, les noyers, les pruniers, les mûriers, les cerisiers, les abricotiers, les pêchers. Enfin, ce malheureux pays manquoit de tant de choses, et on y a porté tant de choses, qu'on pourroit en faire un catalogue presqu'aussi grand que celui d'un cabinet d'histoire naturelle.

Je conviens très-volontiers, qu'on eût pu faire tous ces présens à l'Amérique, sans massacrer un seul de ses stupides habitans; mais les infames excès de quelques voleurs Espagnols doivent-ils réellement être imputés à tous les Européans, comme le Critique

l'a fait ? doivent-ils sur-tout être imputés aux peuples d'Allemagne, qui n'ont jamais été conquérir un pouce de terre en Amérique? Voilà ce que j'ose bien nier au Critique. La plus saine partie de la nation Espagnole n'a jamais approuvé les actions de Pizarre, ni même le livre de Sepulveda ; car on voit par l'apologie qu'il publia, combien ce livre avoit révolté les esprits. On trouve fort mauvais, que Charles-Quint ne voulût pas seulement donner audience à Fernand-Cortez ; mais il étoit plus facile de jouir des conquêtes de ce meurtrier, que de le bien recevoir. Quant à Vasco Nunnez, qui étoit aussi méchant que Cortez et Pizarre ensemble, il fallut absolument que la cour d'Espagne envoyât un ordre en Amérique pour le faire pendre : c'étoit l'unique moyen de faire cesser les déprédations inouies de ce brigand. Il faut convenir encore, que les historiens Espagnols n'ont pas tous tâché de pallier les crimes de leurs prétendus conquérans : on voit que Zarate rapporte, avec beaucoup d'ingénuité, la confession publique que fit Pizarre avant que de mourir : « il avoua d'avoir fait très-in-» justement, et sans aucune raison, étrangler » l'empereur Atabaliba, et d'avoir couché » avec la femme de ce Prince après sa mort,

» et encore durant sa vie ». Le moine de la Vallé Viridi lui donna la plus belle absolution qu'on puisse donner à un pénitent.

C'est avec bien du plaisir que je finis ce chapitre, dans lequel il me paroît que j'ai démontré l'existence du soleil à ces Sauvages du Pont-Euxin, qui soutiennent qu'il n'y a pas de soleil.

CHAPITRE XLII.

Inadvertance du Critique.

IL me paroît que Dom Fernety est tombé dans une espèce d'inadvertance, lorsqu'il a inséré dans sa dissertation le passage suivant, qu'il eût pu omettre, sans affoiblir en rien les argumens et les raisons dont il se sert.

Voici ses termes, p. 157 : « Lorsque j'entre » dans les tabagies anglaises, hollandaises, fla- » mandes, ou dans les musicaux allemands, » danois, ou suédois, il me semble être » transporté dans un carbet de Caraïbes, » ou de Sauvages au Canada ».

D'abord il n'est pas humainement croyable, qu'il soit entré dans tous ces endroits dont il parle, et quand il y seroit entré mille fois, il ne s'ensuivroit pas, que six nations très-connues, les Anglais, les Hollandais,

les Allemands, les Flamands, les Danois et les Suédois, ressemblent aux Sauvages du Canada, et aux Caraïbes : cette comparaison est si basse et si outrée, que je ne sais comment on a pu y penser : car on ne sauroit dire qu'elle est adressée à la populace, puisque ceux qui connoissent l'Angleterre et la Hollande, savent que les premiers magistrats et les négocians les plus distingués y fréquentent ces endroits, qu'on compare ici à des carbets de Caraïbes où l'on rôtit des prisonniers, et où dans une joie brutale on mange les membres de ses semblables.

Le Critique, en comprenant dans son énumération presque toute l'Europe, a eu grand soin de ne pas parler des Français, ce qui feroit soupçonner qu'il est lui-même Français ; quand on l'entend faire l'apologie des Bénédictins, alors on s'apperçoit qu'il est lui-même Bénédictin. Je ne disconviens pas qu'il soit louable d'aimer l'ordre monastique, où l'on est entré pour faire son salut, et d'aimer encore la nation où on est né ; mais il ne faut pas pour cela vouloir insulter les autres nations, parce qu'elles n'ont pas chez elles des couvens de Bénédictins.

Voici maintenant d'autres traits que le Critique a tâché de lancer contre les Alle-

mands. Il assure encore, que Comus n'oseroit venir faire des tours de passe-passe *chez les peuples de l'Allemagne savante*, de peur d'être brûlé vif comme sorcier; et il disoit cela en Allemagne : moi qui ai vu l'escamoteur Comus et Pelletier son associé, j'ose bien répondre d'eux; ils pourront, quand ils voudront, venir dans l'Allemagne savante, et il ne leur sera fait aucun mal.

Le Critique s'étant ressouvenu qu'il n'avoit pas médit des Suisses, revient sur eux avec *l'aventure des marionnettes de Brioché*, qui, par parenthèse, pourroit bien être un conte inventé à plaisir; mais pour quelqu'un qui veut médire, tous les contes vrais ou faux sont bons.

Il ne s'agit pas ici de défendre les autels de tant de nations; mais il s'agit d'apprendre au Critique ce qu'il n'a pas su, ou ce qu'il n'auroit pas dû oublier.

Les premiers Imprimeurs Allemands, qui allèrent porter des livres imprimés à Paris, faillirent à être brûlés vifs par arrêt du Parlement, comme sorciers manifestes, et surpris en sortilège : mais ces Allemands, plus malins que leurs juges, se sauvèrent si promptement qu'on ne put les attraper : on saisit leurs éditions, qui ne leur ont jamais été res-

tituées dans l'état où on leur avoit enlevées contre le droit des gens.

Il conste par les registres des Parlemens de France, que les Français ont eux seuls brûlé autant de sorciers que tous les peuples de l'Europe ensemble. J'ouvre la première histoire de France qui me tombe sous la main, et j'y trouve qu'en 1572, il y avoit à Paris seul trente mille sorciers reconnus pour tels, et déférés comme tels à la justice par leur Chef mis à la torture. Les annales de tous les peuples de l'Europe ne contiennent pas autant d'absurdités qu'il y en a dans la seule *histoire de la possession des religieuses de Loudun*, qui se termina par l'assassinat de Grandier. Les convulsionnaires, les jansénistes, les molinistes, les fanatiques des Cevennes valent bien les wampires de Hongrie. Au reste, il faut oublier tout cela; les Français et les autres peuples de l'Europe n'en sont pas moins respectables. On ne reproche pas à un homme qu'il a eu la fièvre chaude, ou le mal-caduc : on ne doit pas reprocher à une nation policée la barbarie de ses ancêtres.

Ainsi tous les contes au sujet de Comus, rapportés par Dom Pernety, ne prouvent rien du tout, ni contre l'Auteur des *Recherches philosophiques*, ni contre son livre. Dom

Pernety, dis-je, parle dans trois endroits différens de sa dissertation, des *tabagies* et des *auberges* de l'Europe, et cela pour réfuter un ouvrage écrit sur l'histoire naturelle de l'homme. J'avoue que cette manière de critiquer n'est pas commune, et que l'Auteur ne s'y étoit assurément pas attendu.

Quand on se déclare, pour ainsi dire, ennemi d'un livre, et qu'on attaque ce livre depuis la première page jusqu'à la dernière, en noircissant sans cesse l'Auteur, alors il est bien difficile de montrer un bon caractère; mais il faut alors absolument montrer un bon esprit; et ne pas tellement compter sur la malignité des hommes, que sous prétexte qu'on fait une critique, ou une satyre, on se permet de dire des choses triviales, aussi inutiles à ceux qui les lisent, qu'à ceux qui ne les lisent point.

Est-il donc bien intéressant de savoir que les pélerins Turcs portent des habits de plusieurs pièces, que les valets Chinois mangent les restes de leurs maîtres, que les femmes de Chio portent des jupes fort courtes, que David a été obligé de tuer cent Philistins, que le gouverneur de Montevidéo avoit fait planter des orangers dans une prairie, et que c'est *par une fourberie et une hypocrisie*

véritable que les Dames mettent du rouge (*)? Il me paroît que le Critique, sans affoiblir les argumens dont il se sert, auroit pu passer sur de tels détails, qui n'ont absolument aucun rapport avec les matières contenues dans les *Recherches philosophiques*. Et cependant il faut bien qu'il y ait un certain rapport entre ce que dit un Critique et entre ce que l'Auteur a dit ; sans quoi le lecteur

(*) Nous ne sommes plus dans le siècle du prédicateur Menot, qui déclamoit en chaire contre les femmes qui mettoient du rouge. Ces déclamations, dis-je, sont un reste de barbarie qui n'est ni dans nos mœurs, ni dans notre façon de penser.

Je ne sais comment Dom Pernety a pu assurer, p. 146 et suiv., *que les femmes d'Europe réussissent si mal à s'habiller, que si on les examine de près, on en trouvera au moins la moitié de contrefaites.*

A-t-il donc examiné de près la moitié des femmes de l'Europe ? Personne n'a jamais pensé à dire de telles choses, où il n'y a aucune ombre de vérité. Etoit-il mieux instruit, lorsqu'il assure que les femmes en général ont la mauvaise coutume de voler le dessert ?

Il est pardonnable à un religieux de ne pas mieux connoître les mœurs des femmes d'Europe ; mais alors il ne falloit en rien dire, et ne pas lancer contre elles des traits de satyre si peu ingénieux. D'ailleurs une dissertation sur l'Amérique n'est pas un ouvrage où l'on doit insérer de tels détails.

ne conçoit pas même de quoi il est question ; on lui parle de choses si différentes, qu'il lui est impossible de débrouiller un tel cahos.

Je ne dis pas qu'un Critique doive tellement s'acharner contre un Auteur, qu'il ne le quitte pas d'un instant : il lui est sans doute libre de faire des digressions plus ou moins longues, plus ou moins ennuyeuses, mais il me semble que ces digressions même doivent toujours avoir un rapport quelconque ; non pas au sujet que les Critiques traitent, car ils ne traitent aucun sujet, mais à celui que l'Auteur a traité.

L'art de la critique ne me paroît guère plus avancé que du temps d'Homère, c'est réellement une routine qu'on ne perfectionne pas, et dont on se sert toujours : cette routine est tellement connue, qu'on sait d'avance comment un Critique s'y prendra pour décrier tel livre, pour noircir tel Auteur : c'est ici l'histoire du hérisson, qui n'a qu'une ruse, mais elle est bonne, puisqu'elle consiste à piquer. Il est bien triste pour les lettres qu'un art, qu'on pourroit réduire en règles, ne soit jusqu'à présent qu'une calomnie mise en système. On s'étonne de ce que l'on oublie sitôt tant de critiques faites contre tant de livres : j'en sais bien la raison, c'est qu'elles ne sont

pas instructives ; car si elles étoient instructives, on s'en souviendroit long-temps. Mais, malgré tout cela, les Critiques écriront toujours, et on leur répondra toujours ; car on ne fait pas des critiques contre des Auteurs qui ne sont pas en état de répondre ; on les laisse, pour ainsi dire, ensevelis sous leurs propres absurdités. Et cet Auteur, qui alla à la Sorbonne, solliciter une condamnation contre son propre ouvrage, n'étoit pas absolument fou.

CHAPITRE XLIII.

Observations sur quelques usages des peuples policés, et des peuples sauvages.

J'AI dit que le Critique auroit pu s'abstenir d'entrer dans des détails si peu intéressans sur quelques usages des nations de notre continent : il auroit sans doute pu s'abstenir de parler des *fleurs et des aigrettes que les femmes d'Europe portent dans leurs cheveux* (*) ; mais ce qu'il y a encore de plus

(*) *Dissertation sur l'Amérique*, page 145. Le Critique assure que les femmes en Europe *portent aux oreilles des pendeloques qui leur descendent jusqu'au bas de la mâchoire.*

Ce mot de *mâchoire* est bien dur, et la politesse

singulier, c'est qu'il accuse l'Auteur des *Recherches philosophiques*, d'avoir fait comme les Tirolois qui ont le goître, et qui se moquent, dit-il, de ceux qui ne l'ont pas. Si le Critique devoit indiquer dans quel endroit de son livre, l'Auteur s'est moqué de ceux qui ne sont pas naturellement contrefaits, ou de ceux qui sont naturellement contrefaits, il seroit fort embarrassé, car il n'y a pas un mot de tout cela dans les *Recherches philosophiques*.

Dom Pernety a cru qu'il étoit très-aisé de disserter long-temps sur les modes et les usages; mais il s'est trompé : cela exige beaucoup plus de recherches qu'il n'en avoit faites, et après bien des recherches, il est encore difficile de traiter ces matières avec précision; hormis qu'on ne se permette d'écrire des choses triviales, que les enfans n'ignorent pas.

D'abord il faut bien distinguer les modes qui affectent le corps, d'avec celles qui n'affectent que la parure et les vêtemens : les premières choquent la raison et le bon sens : toutes les autres sont très-indifférentes, puisqu'on peut les quitter en un instant, et

veut qu'en parlant des femmes, on dise *jusqu'au bas des joues*.

dès qu'on s'en trouve mal ; mais quand on a une fois la tête aplatie comme les Américains, on ne sauroit plus se la faire arrondir : on est contrefait, et on reste contrefait, au point de n'oser se montrer dans un autre pays que dans le sien.

Les Européans n'ont jamais adopté beaucoup d'usages qui affectent le corps, et en prenant ce mot à la rigueur, on peut dire qu'il n'y a dans toute l'Europe, que la mode de percer les oreilles aux filles, qui soit une violence faite à la nature : car les corps de jupe font partie de l'habillement : on peut y renoncer, et on n'en est point estropié.

La pratique de se faire la barbe ou de la laisser croître, est encore très-indifférente ; quoique dans le onzième siècle, il en résulta une guerre qui coûta la vie à trois millions de Français. Mais ce furent l'amour, la religion et l'intérêt, qui se servirent de ce prétexte ; s'il leur eût manqué, on en auroit trouvé un autre ; et ce siècle étoit si barbare, qu'on s'y entre-détruisoit souvent sans prétexte.

Il est encore indifférent de se teindre les cheveux, ou de les poudrer, pourvu qu'on n'y emploie point de farine. On assure que les Polonois, pour cacher la *plica* à laquelle ils sont sujets, ont les premiers imaginé de

saupoudrer leur tête de froment moulu : mais comme les navigateurs ont aussi rencontré aux terres australes des Papous qui se blanchissent les cheveux avec de la craie broyée, il faut bien supposer que cette idée a pu venir à d'autres hommes qu'à ceux qui ont la *plica;* cependant il n'y a pas de doute que cette idée n'ait été suggérée par un besoin.

Il n'en est pas ainsi des Sauvages de l'Amérique : presque toutes leurs modes sont des cruautés atroces, qui ne tendent qu'à rendre l'espèce humaine difforme et monstrueuse. Se percer le cartilage du nez, se faire des ouvertures dans les lèvres, se faire de profondes incisions dans les joues, s'alonger les oreilles, en couper un morceau de façon qu'on peut passer deux doigts par le trou, se raccourcir le cou, se comprimer la tête au point de la rendre plate ou conique, ou sphérique, ou cubique, s'ôter des dents gélasines, se faire enfler les jambes par des ligatures, se découper toute la peau du corps, s'écraser le nez, se retrancher quelques articles des doigts : tout cela est bien autrement déraisonnable que de porter aujourd'hui de petits chapeaux, et demain des grands, ou même que d'avoir de gros ventres postiches et de gros culs postiches, comme les hommes et les femmes en

en avoient en France du temps de François II. Ce n'étoit encore là qu'un vain accessoire surajouté à la figure humaine, et qui n'influoit pas sur la constitution : c'étoit un vain accessoire dont on pouvoit se dépouiller avec plus de facilité qu'on ne se l'ajustoit.

Il est singulier que les Sauvages de l'Amérique, qui vivent dans d'obscures forêts où ils se bâtissent à peine des cabanes, soient tellement entêtés de leur beauté, que pour paroître bien faits, ils s'estropient, et font essuyer à leurs enfans des supplices, qu'on n'imagineroit pas ailleurs pour châtier des criminels ; et tout cela afin que ces enfans aient la tête plate, et afin que cette tête plate ressemble à la pleine lune qui est ronde. Ces idées sont celles de tous les Sauvages du monde ; il seroit difficile de rencontrer parmi eux un homme tel que la nature l'a formé ; ou il lui manquera un testicule, ou un doigt, ou quelques dents, ou il sera cicatrisé, ou il aura dans la peau des marques ineffaçables qu'on y aura gravées par artifice. La raison de ceci est, que presque tous ces Sauvages vont nuds : ainsi leurs modes, qui ne sauroient affecter les vêtemens, affectent le corps même ; aussi est-ce chez les peuples nuds que les modes sont les plus barbares.

Il subsiste sans doute en Asie et en Afrique quelques usages aussi révoltans que le sont ceux des Américains ; mais il seroit difficile de trouver en Asie et en Afrique la réunion de toutes les modes Américaines, dont la plûpart ne renferment aucun avantage sensible ; ce sont des absurdités sans effet, et dont la cause est dans un renversement complet des notions communes ; car il est contre les notions communes de se faire raccourcir le cou, puisqu'il est impossible qu'il en résulte quelqu'utilité, ni pour ceux qui endurent cette opération périlleuse, ni pour ceux qui ne l'endurent pas. Il n'en est pas ainsi à la Chine où l'on écrase les pieds aux filles de distinction : les Chinois ont en cela des raisons qui sont très-mauvaises pour nous ; mais qui malheureusement ne sont pas mauvaises pour eux. Ce peuple a adopté un usage cruel, parce qu'il lui manque une loi injuste : si ses législateurs avoient, par une sanction expresse, ordonné la clôture des femmes, on n'y auroit jamais pensé à écraser les pieds aux filles ; de sorte qu'il eût été expédient pour ce peuple-là d'avoir une loi injuste.

On trouve aussi à la Chine beaucoup d'hommes conocéphales, sans qu'on sache jusqu'à présent s'ils tiennent ce défaut de

l'art ou de la nature; mais s'ils le tiennent de l'art, cela prouve que les Européans ont surpassé le peuple le plus sage de l'Asie, en adoptant moins de ces modes, qui affectent le corps. La coutume de percer les oreilles aux filles n'est pas même de notre invention : elle nous vient des Romains (*), qui l'avoient prise des Africains et des Maures chez qui on la pratiquoit pour des raisons de santé. Il n'y a aucun sens à dire, comme le Critique le dit, que la perforation des oreilles se fait dans l'idée de les agrandir, en y suspendant des bijoux : c'est pour y suspendre des bijoux qu'on les perce, et c'est pour prouver qu'on a des bijoux qu'on les y suspend. Au reste, il paroît qu'on n'a pas fait attention parmi nous qu'il seroit aisé de porter des oreillettes, sans se faire une ouverture dans l'extrémité du lobe, ce qui ne laisse pas que d'entraîner quelquefois des accidens.

Rien n'est plus commun que de voir les historiens se tromper lorsqu'ils veulent découvrir l'origine des usages qu'ils décrivent; et pour convaincre le Critique, qu'il est bien plus difficile qu'il ne se l'est imaginé, de

(*) On peut voir la-dessus les médailles des impératrices Romaines du bas-Empire, en commençant par celles de Flavie Hélène.

traiter ces matières avec précision, je ne citerai que l'exemple de Lebeau, qui, en parlant des Huns, dans son *Histoire du bas-Empire*, (*Tome IV, Livre XIX.*) assure qu'ils écrasoient le nez à leurs enfans, *afin que le casque pût s'appliquer plus juste à leur visage*: je ne disconviens pas qu'il n'ait tiré ces détails de quelques Auteurs anciens; mais ces Auteurs anciens étoient certainement mal-instruits des mœurs et de la constitution des Tartares, qui sont tous naturellement camus. D'ailleurs, pour peu qu'on connoisse la figure de leurs casques, faits d'une petite calotte avec ourlet (*), on conçoit qu'il eût été inutile d'écraser le nez à quelqu'un pour lui faire tenir cette calotte sur le sommet de la tête: il eût été plus inutile encore d'écraser le nez aux femmes, qui n'étoient pas armées chez les Huns, comme elles ne sont pas encore aujourd'hui armées chez aucune horde de Tartares, et elles ont néanmoins le même défaut que les hommes; parce qu'elles le tiennent de la nature, et non de l'art.

Lebeau se trompe encore, lorsqu'il ajoute

(*) Voyez la description des casques tartares, dans le voyage du P. Gerbillon, p. 327.

que les Huns se faisoient des taillades dans le visage, afin d'empêcher leur barbe de croître. Ces cicatrices qu'on leur voyoit aux joues et au menton, n'étoient ni des scarifications, ni des balafres, mais des brûlures pour prévenir les écrouelles et les humeurs froides : ils ne se brûloient pas seulement de la sorte au visage, mais dans différens endroits du corps : aussi seroit-il difficile, dit Hippocrate, de rencontrer un Scythe qui ne se fût appliqué le feu aux bras, aux articles des doigts, aux épaules, à la poitrine, aux reins, aux hanches. (*de aëre, aquis, locis*). Ce peuple-là ne connoissoit et ne connoît encore aujourd'hui contre ses maux d'autre remède que l'application du feu, qui est un grand remède chez les Asiatiques ; ils ont des coliques et des dyssenteries qu'on ne sauroit guérir que par le fer ardent.

Il y a, à la vérité, des pays où l'on écrase le nez aux enfans; mais on ne peut en alléguer d'autre raison que le caprice et les fausses idées qu'on s'y est formées de la beauté corporelle. C'est une bien grande impertinence que celle qu'on lit dans un voyageur, qui soutient que les Nègres-simes contractent cette difformité en tettant leurs mères, dont le sein est si dur, dit-il, que les enfans en

deviennent camus. Quand on le feroit exprès, il ne seroit pas possible d'imaginer une absurdité comparable à celle-là.

Le Critique se trompe à-peu-près dans le même sens ; lorqu'il assure qu'il y a des peuples qui regardent les grands ongles comme une beauté. Dans plusieurs provinces de l'Asie et de l'Afrique, on se laisse croître un ongle à chaque main, non pas pour prouver qu'on est beau, mais pour prouver qu'on est noble ou lettré ; puisqu'avec deux grands ongles aux mains, on ne peut exercer aucun art mécanique. Il ne faut donc pas confondre ce qui est une preuve de noblesse avec ce qui pourroit être une preuve de beauté.

Ce n'est pas mon idée d'entrer ici dans une discussion suivie de tant de coutumes, dont on a ridiculement expliqué l'origine ou la cause : je me contenterai de faire encore observer qu'après avoir confondu les modes qui affectent la parure avec celles qui affectent le corps, le Critique n'a pas même distingué un défaut naturel, tel que le goître des Tirolois, d'avec ces défauts artificiels qu'on imprime aux enfans Américains. C'est une pure imagination de sa part de croire que les goîtreux se moquent de ceux qui ne le sont point ; ils connoissent trop bien pour

cela la source de leur mal, dont ils savent se consoler, en usant d'une certaine déférence à l'égard de ceux en qui ce mal est parvenu à son comble, et c'est le bon naturel qui leur inspire ce sentiment de commisération envers des malades incurables. Je sais bien que Belon et quelques autres Auteurs ont prétendu qu'en employant un certain régime, il seroit possible, sinon de guérir le goître, au moins de le prévenir dans les enfans ; mais cela n'est pas même vraisemblable, et un peuple qui est une fois sujet à cette extumescence, ne peut s'en défaire qu'en quittant sa patrie. Les seize mille Saltzbourgeois qui, en 1732, abandonnèrent leurs montagnes, pour s'aller fixer dans la Prusse, étoient la plûpart goîtreux, et je doute que leurs descendans le soient encore aujourd'hui. Dès la première année, quatre mille d'entre eux moururent, (*Géographie d'Hubner*, *article Prusse*), comme cela arrive aux montagnards qui s'établissent subitement dans les plaines : d'ailleurs un peuple qui émigre, ne sauroit éviter les maux attachés aux émigrations, aux regrets d'avoir quitté sa terre natale, et aux soucis enfin qu'il retrouve dans une terre étrangère.

Le Critique, après avoir disserté si superficiellement sur les usages nationaux, parle

aussi des goûts nationaux, et il assure entr'autres choses, qu'en Europe les hommes aiment à la fureur les femmes qui ont un nez retroussé, et que les femmes aiment à la folie les hommes qui ont un nez aquilin. Il a pris cela dans les contes de Marmontel, ou dans quelqu'ancien traité de physiognomonie, de la force de celui de Jean-Baptiste Porta, qui étoit assez peu philosophe pour s'appliquer à la prétendue science des physionomistes, qui est la sœur de l'astronomie judiciaire. Quoi qu'il en soit, ce n'est ni dans des contes, ni dans des traités de Jean-Baptiste Porta, qu'on peut apprendre à connoître le goût des peuples de l'Europe : il ne faut pas tirer de quelques cas particuliers des inductions générales, ni vouloir connoître les règles de la chose du monde la plus variable. Les hommes qui ont le nez aquilin, et les femmes qui l'ont retroussé, sont comme tous les autres individus de leur espèce, tantôt heureux, tantôt malheureux dans leurs amours, suivant les circonstances qui ne dépendent assurément pas de la forme de leur nez, quoi qu'en dise le Critique, qui auroit pu attaquer les *Recherches philosophiques* d'une manière plus instructive, sans s'appesantir à chaque instant sur des détails minutieux, que personne

n'iroit chercher, et que personne ne soupçonneroit même dans une dissertation sur l'Amérique, où l'on pouvoit dire tant et tant de choses, sans parler de nez aquilins.

CHAPITRE XLIV.

Conclusion.

SI le Critique qui a attaqué les *Recherches philosophiques*, eût été plus au fait des matières qu'il a voulu traiter ; s'il eût mieux approfondi les choses, on auroit pu lui répondre en neuf ou dix chapitres ; mais il a fallu en faire plus de quarante, tantôt pour prouver qu'il n'a pas compris l'Auteur, tantôt pour démontrer qu'il a changé l'état de la question, en ne prenant pas l'Amérique pour ce qu'elle étoit il y a deux cent cinquante ans. Cependant il étoit bien facile de rester dans les bornes de la question, et de comprendre l'Auteur qui n'a pas écrit en grec.

Si on examine bien toutes les imputations du Critique, qui sont peut-être au nombre de plus de mille, on n'en trouve aucune qui soit fondée, et qui ait été faite avec connoissance de cause. Premièrement, il accuse l'Auteur d'*avoir décrié tout le nouveau Monde, et de l'avoir décrié sans y avoir voyagé.* C'est

comme si on faisoit un crime à Rollin d'avoir décrit la bataille de Cannes, et de ne s'être pas trouvé à la bataille de Cannes, ni au souper d'Annibal. Supposons pour un instant, que l'Auteur eût voyagé au nouveau Monde, alors le Critique lui eût dit tout de même : « mais vous ne viviez pas du temps » de Christophe Colomb : vous n'étiez pas » présent à l'excommunication qui fut lancée » contre lui, dans l'île de Saint-Domingue, » par le moine Buellio : vous n'avez pas » assisté au procès entre Américic ou Albéric » Vespuce et Ojeda; vous n'avez pas connu » personnellement le héros Fernand Cortez, » ni le généreux Ovendo, ni le brave Pizarre, » ni le capitan Vasco Nunnez; et vous avez » parlé de tous ces personnages-là? En vé- » rité cela est impardonnable ».

Il résulte de tout ceci, comme on voit, que l'Auteur des *Recherches philosophiques*, qui vit dans le dix-huitième siècle, ne vivoit pas dans le quinzième siècle, ni pas encore dans le seizième. Ainsi son crime est le même que celui de Rollin, qui ne s'est pas trouvé à la bataille de Cannes.

L'Auteur, ayant sans cesse parlé de l'Amérique, telle qu'elle étoit en 1492, ne s'attendoit vraiment pas que Dom Pernety vien-

droit lui opposer le journal du P. Feuillée ou celui de Frézier, qui voyageoit en 1711 : cependant il l'accuse d'*avoir toujours parlé contre la vérité*; parce qu'il n'a pas dit ce que le P. Feuillée a dit. C'est comme si on faisoit un grand crime à un historien d'avoir parlé de Philippe de Macédoine, et de n'avoir pas consulté le dictionnaire de Moréri.

Je crois avoir assez insisté sur les inclinations, les habitudes et les mœurs des Sauvages de l'Amérique, pour avoir mis le lecteur à portée de juger si ces barbares sont des *philosophes*, comme Dom Pernety le soutient depuis la première page de sa dissertation jusqu'à la dernière.

Quand même il ne seroit pas ici du tout question des Américains en particulier, je dirois toujours, qu'on ne peut assurer, sans choquer les notions communes, que la vie sauvage est préférable à la vie sociale.

La perfectibilité est le plus grand présent que la nature ait fait à l'homme, qui a reçu cette faculté pour qu'il la cultivât, et non pour qu'il ne la cultivât point. Dans la vie sauvage, on ne se sert que de l'instinct animal, qui nous est commun avec les bêtes, et non de la perfectibilité qui nous met au-

dessus de toutes les bêtes: l'intention de la nature a donc été que l'homme vécût dans l'état civil; car si son intention eût été qu'il vécût dans l'état sauvage, elle ne lui auroit donné que le seul instinct animal, qui, en ce cas, eût suffi pour le guider, comme il suffit aux autres animaux. Cet argument me paroît sans réplique.

Or, si après cela, on veut savoir à quels hommes compète le titre de *philosophes*, on sent qu'il appartient à ceux qui ont le plus étendu leur perfectibilité. Ainsi il est absurde de dire, que des Sauvages, qui n'ont jamais cultivé cette faculté, sont aussi des *philosophes*. Ce n'est pas seulement abuser des termes; mais c'est confondre les idées, au point que leur confusion n'est plus qu'un délire.

L'instinct animal enseigne au Sauvage à se construire une cabane, à coucher avec sa femelle, à élever ses enfans, à parler, à vivre de chasse, de pêche, ou de fruits sauvages, suivant les productions naturelles du pays, à se défendre contre ses ennemis, ou à les attaquer. Or, y a-t-il, dans toutes ces actions, une seule qui distingue réellement ce Sauvage d'avec les bêtes? Elles se bâtissent des nids, s'accouplent, élèvent leurs

petits, ont leur langage, vivent de chasse, de pêche, ou de fruits sauvages, s'attaquent ou se défendent suivant le besoin. On voit bien, que ce ne sont là que des opérations de l'instinct, et qu'il n'y a aucune trace de la perfectibilité dans la conduite de ce Sauvage, et cependant il a reçu cette faculté, tandis que les bêtes ne l'ont pas reçue : on peut donc lui imputer de n'avoir pas rempli les vues de la nature, qui ne lui a pas fait en vain un don si précieux.

« Mais, dit Dom Pernety, si nous n'admi-» rons pas les Iroquois et les Caraïbes, nous » avons donc été de grands stupides de tant » admirer le philosophe Bias ». En vérité, j'ai beaucoup de peine à concevoir que quelqu'un ait pu penser seulement à dire de telles choses.

Si Bias n'avoit pas appris à lire et à écrire, s'il ne s'étoit pas servi de sa perfectibilité naturelle, s'il n'avoit pas cultivé les sciences pendant toute sa vie, et avec une opiniâtreté singulière, nous ne l'admirerions non plus que nous n'admirons les Iroquois et les Caraïbes. Ainsi les raisons, qui font que nous admirons tant Bias, et en général tous les philosophes anciens et modernes, sont précisé-

ment les raisons qui nous empêchent d'admirer les Iroquois et tous ceux qui, comme eux, se guident par l'instinct et oublient la perfectibilité.

Je viens de détailler en peu de mots les actions animales, produites par la seule force ou la seule impulsion de l'instinct; or, qu'on les examine toutes, et on trouvera qu'elles excluent le travail indirect, et ne renferment qu'un travail direct, qui ne concerne immédiatement que la nourriture et la construction du nid où on élève les petits; et cela est si peu un vrai travail, qu'on peut dire que l'homme sauvage et les bêtes ne travaillent pas: et voilà la preuve évidente que l'homme sauvage ne pense pas à étendre sa perfectibilité, qu'on ne peut absolument étendre que par un travail indirect, c'est-à-dire par l'étude, le plus dur, le plus pénible des travaux.

S'il n'y avoit que des Sauvages sur notre globe, ce seroit le plus horrible séjour qu'on pourroit imaginer dans l'univers entier; le travail manquant absolument à la terre, elle deviendroit un grand marais par le débordement continuel des fleuves et des rivières, les lieux élevés se couvriroient de bois, et le

gibier prendroit le dessus sur l'espèce humaine, comme cela étoit précisément arrivé dans le nord de l'Amérique, où l'on comptoit plus de cent castors sur un seul individu à face d'homme. Sur ce globe inculte et désolé, des barbares ne feroient que s'entre-détruire, et leurs guerres augmenteroient à mesure que leur paresse augmenteroit; plus ils seroient paresseux, et moins la terre produiroit; et plus ils se battroient pour se disputer la substance toujours nécessaire, et toujours plus difficile à trouver. Si les animaux carnassiers prenoient le dessus, si les serpens prenoient le dessus, alors l'espèce humaine périroit totalement, car elle ne seroit jamais en état de reprendre sur les animaux carnassiers et les serpens, la supériorité qu'elle auroit une fois perdue. La nature a donc donné à l'homme la perfectibilité pour prévenir les horribles désastres dont je viens de parler, et qui seroient infaillibles si notre globe n'étoit habité que par des Sauvages; mais un seul peuple policé peut prévenir tous ces maux; car un peuple policé s'étend, fait des établissemens, envoie des colonies, et bâtit des villes: les Sauvages au contraire n'envoient pas des co-

lonies, parce qu'ils sont eux-mêmes une espèce de colonie errante, qui ne se fixe nulle part, et qui se bat sans cesse contre d'autres vagabonds.

On a vu cet état de guerre où vivoient les Américains du nord, au temps de la découverte : ce n'étoit pas un état de guerre où on pouvoit s'attendre à la paix : il falloit ou fuir, ou mourir, ou vaincre ; car il s'agit de la subsistance : il falloit se battre par la même nécessité qu'il falloit manger, et ces barbares ont toujours été si atroces dans leur vengeance, si furieux dans leur colère, qu'ils n'ont jamais su ce que c'étoit que pardonner.

J'ai lu les déclamations véritablement indécentes de Serran-Latour contre les Anglais, qui, pendant la dernière guerre, avoient mis à prix la tête de tous les Sauvages qui tenoient le parti de la France : il est surprenant que cet écrivain n'ait pas compris que, s'il avoit eu une plantation en Amérique, il en eût fait tout autant ; car les Quakers de la Pensilvanie, qui ne se sont pas mêlés de la guerre, les Quakers, dis-je, qu'on n'a pu, ni par promesses, ni par menaces, obliger à prendre les armes, ont dû, malgré

malgré eux, mettre à prix la tête des Sauvages (*). Il est bien certain que les hommes qui font la guerre comme ces Sauvages la font, ne peuvent se plaindre de ce qu'on les traite comme des incendiaires. Ils ne se présentent jamais en rase campagne pour qu'on leur puisse livrer bataille, et vider un grand démêlé : ils se cachent et se cachent tellement, qu'on ne sait pas où ils sont ; cependant ils parviennent pendant la nuit au nombre de trente à quarante jusqu'aux plantations, et y mettent le feu avec des mèches d'agaric, comme je l'ai dit dans le chapitre où j'ai traité cette matière plus au long. On conçoit que quand on a à faire avec des ennemis qui n'ont pas le courage de se battre, et qui ont néanmoins le secret de commettre de si horribles dégâts, il faut

(*) Dès le 28 Juin 1755, les Anglais mirent la tête de chaque sauvage à 200 liv. de France : puis à 300 liv. outre 350 qu'on payoit à celui qui faisoit sur eux un prisonnier. Ce ne fut qu'en 1757, que les Quakers imitèrent cette conduite, et ils commencèrent par la tête d'un Sachem Dellaware. On conçoit que les sauvages étant en petit nombre, et toujours cachés dans les bois, on ne peut les défaire qu'un à un. S'ils étoient en grand nombre, et s'ils se battoient en rase campagne, on se garderoit bien de mettre leur tête à prix ; mais la principale difficulté est de les trouver.

bien changer à leur égard les lois ordinaires de la guerre : et d'ailleurs, quand on est en guerre avec eux, il est indifférent de les défaire après avoir mis leur tête à prix, ou sans la mettre à prix ; puisqu'on sait bien que de leur côté ils ne font jamais quartier à personne, ni aux vieillards, ni aux femmes, ni aux enfans à la mamelle, ni même aux bêtes ; et ils seroient bien fâchés, lorsqu'ils brûlent une habitation, de laisser en vie un bœuf ou un cheval échappé à l'incendie de l'étable : aussi les plus grands excès de férocité qu'on puisse lire dans l'histoire d'un peuple barbare, sont ceux que commirent les Sauvages Dellawares contre les Quakers de Pensilvanie, qui dirent enfin : nous avons à faire à des loups et à des incendiaires ; nos lois nous défendent de nous battre ; mais elles nous permettent de tuer des loups et de punir les incendiaires, suivant le code civil, et non suivant le code militaire.

Je finis cet écrit, et suis très-charmé de le finir.

Nec lusisse pudet; sed non incidere ludum.

Ce 26 Mars 1770.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.